

ŒUVRES COMPLÈTES

DE KALIDASA.

Ouvrage du même auteur :

Râmâyana, poème sanscrit de Valmiki, traduit complètement pour la première fois *en français,* 9 vol. in-12. 50 fr.

SOUS PRESSE :

LES

OEUVRES COMPLÈTES DE BHAVABHOUTI.

AVIS AU LECTEUR.

Page xix de l'Introduction, ligne seizième, *au lieu de :* « Mais il en est d'autres plus sérieuses; *lisez :* « Mais il est d'autres idées plus sérieuses. »

MEAUX. — IMPRIMERIE A. CARRO.

OEUVRES COMPLÈTES

DE KALIDASA

TRADUITES DU SANSCRIT EN FRANÇAIS

POUR LA PREMIÈRE FOIS

PAR

Hippolyte FAUCHE

TOME II

1° LE RITOU-SANHARA, poème descriptif;
2° LA RECONNAISSANCE DE ÇAKOUNTALA, drame en sept actes;
3° LE KOUMARA-SAMBHAVA, poème mythologique;
4° LE ÇROUTA-BAUDHA, traité de prosodie;
5° LE NALAUDAYA, poème attribué à Kâlidâsa.

PARIS
LIBRAIRIE DE A. DURAND
RUE DES GRÈS, 7

1860





UNE VUE

DES ŒUVRES COMPLÈTES

A VOL D'OISEAU.

Les cinq ouvrages si divers, que j'offre maintenant à la curiosité du public dans ce volume second et dernier, mettent le comble enfin ou, plus modestement peut-être, le sceau à ma traduction des Œuvres complètes de Kalidasa.

Deux autres écrits portent, il est vrai, dans l'inscription de leur titre le nom de *Kâlidâsa;* mais, ou l'auteur est seulement un homonyme, ou c'est une œuvre, que l'on voulut accréditer sous l'autorité de son illustre nom.

Ainsi, de cette part, si la pièce d'*Agnimitra et Malavika* lui est attribuée dans le prologue, il est reconnu de tous les savants que ces avant-propos n'ont pas toujours fait partie du texte original et que souvent les directeurs de troupes comiques composaient eux-mêmes ces introductions postiches. Au reste, cette comédie, bien inférieure à ses drames sous tous les rapports, atteste une corruption de mœurs, dont aucune trace ne se révèle ailleurs dans les ouvrages incontestés de Kâlidâsa.

D'un autre côté, le *Nalaudaya* est simplement, d'après le sentiment universel aujourd'hui, l'œuvre d'un homonyme, qui, s'il ressemblait à Kâlidâsa par le nom, différait beaucoup de lui par le style, l'invention, le goût et le génie.

Cependant il manque à ce volume quelques pages, il faut l'avouer, pour justifier mon titre d'*OEuvres complètes.* Je n'ai pu mettre la main sur le *Prasnauttaramâla*, spicilége de galanterie, comme le *Tilaka de l'Amour*, et, comme lui, composé de pièces fugitives, autant que je puis le conjecturer d'après le simple énoncé du titre : *la Guirlande des réponses aux questions.* Cette légère bluette n'a jamais été imprimée; elle n'existe pas dans les manuscrits de notre Bibliothèque Impériale; et toutes mes recherches, en m'adressant même, sans réponse, à la Société asiatique de Paris, n'ont pas eu le succès de me procurer les quatre ou cinq pages de ce très-mince opuscule.

Dans l'état actuel de nos connaissances, le temps, où florissait Kâlidâsa (1), ne semble pas encore s'être nettement dégagé de ses ténèbres. Le poète de Çakountalâ et d'Ourvaçî a-t-il vécu un siècle avant Jésus-Christ, sous le règne de Vikramâditya, suivant

(1) De Râma à l'an 1er de notre ère, la chronologie indienne compte soixante rois successifs, dont le nombre, multiplié par vingt-deux, moyenne de la durée des rois, donne l'an 1320 avant le Christ né pour l'époque, où vécut l'époux de Sîtâ. Maintenant,

la tradition indienne, appuyée sur un vers mnémonique, dont la source et l'époque sont également inconnues : ou n'a-t-il écrit ses charmants ouvrages que vers l'an 1050 de notre ère, à la cour du roi Bhodja, suivant les déductions tirées d'un monument, qui n'existe plus aujourd'hui et dont l'autorité ne semble pas même avoir dû reposer sur une base très-solide?

Quant à la première donnée, M. Weber, dans son *Histoire de la littérature indienne*, observe que plusieurs monarques ont porté le nom ou le surnom de Vikrama, « l'*Énergie,* » ou de Vikramâditya, « le *Soleil de l'énergie;* » mais, si le vers mnémonique n'a pas distingué lequel ce fut parmi tous, il faut en conclure, ce nous semble, que ce fut le Vakramâditya par excellence, le fondateur de l'ère appelée de son nom, le contemporain d'Auguste à peu près et même l'Auguste de l'Inde, s'il avait l'honneur de porter à sa couronne poétique neuf perles d'un mérite égal à notre Kâlidâsa.

comme le dix-huitième chant du RAGHOU-VANÇA énumère vingt-cinq rois depuis Râma jusqu'au fils posthume d'Agnivarna ou cinq cent cinquante années, il s'ensuivrait d'une observation, que nous avons jetée dans le préambule du tome premier, si elle était fondée, ce que nous confessons humblement ignorer dans notre insuffisance de livres, que le poète Kâlidâsa florissait dès l'an 770 avant Jésus-Christ, c'est-à-dire, plus d'un siècle et demi antérieurement à Boudha même. Néanmoins, il est déjà fait une allusion mordante aux sectateurs de celui-ci dans le cinquième acte de *Çakountalâ*.

En tout cas, c'était une époque, où régnait la plus exquise politesse, car, sur la tige de ses œuvres, l'atticisme s'épanouit dans sa plus délicate fleur; et cette urbanité ne semble pas n'avoir été qu'une chose de simple forme, elle paraît un sentiment donné par l'éducation du cœur. En effet, il serait possible de glaner dans ses vers une abondante gerbe de sentences morales, qui n'aurait, certes! rien d'inférieur, ni pour le nombre, ni pour la grâce, ni pour la vérité, à ce qu'on peut trouver du même genre chez le poète le plus riche, à quelque temps que ce soit, dans les plus belles régions littéraires de notre occident.

Cette pensée n'a pas vieilli depuis Kâlidâsa:

La courtoisie rehausse la fortune.

Celle-ci conservera long-temps sa fraîcheur native:

La conversation est le commencement de l'amitié.

En voici une, aussi noble dans son idée que belle dans son expression :

Les grandes âmes sont comme les nuages; elles ne ramassent qu'afin de répandre.

Le tour vif de la phrase donne un air piquant à cette autre, qui s'embellit gracieusement d'une comparaison juste et naturelle:

Si le fer chauffé s'amollit, que ne dira-t-on point des âmes?

La suivante a l'air digne et sérieux comme la sagesse :

Les mariages, que négocient les gens de bien, ne sont pas sujets aux repentirs.

Enfin cette dernière, parmi cent, dont il nous serait facile d'augmenter ici le nombre de nos citations, élève bien au-dessus de la région des sens le mariage chez des peuples, qu'on serait tenté d'y croire menés par le seul attrait de la volupté :

Des épouses femmes de bien sont l'instrument capital des bonnes œuvres.

Quant aux beautés de style, elles sont partout semées dans les œuvres du poète avec une telle profusion, qu'il est inutile d'en apporter ici des exemples ; car la première chose, dont nos lecteurs sont frappés, c'est l'éclat vigoureux de son coloris et la richesse continue de son expression. Néanmoins citons un vers en l'acquit de notre conscience et comme pour dire qu'on n'a point manqué à signaler ici même ce qu'il y a de noblesse, d'élégance, de pittoresque et de charme dans son langage, inspiré toujours d'une brillante imagination.

Ménâ, voulant détourner sa fille d'embrasser la vie de pénitence, qu'elle n'aurait pas la force de supporter, lui dit avec une grâce si naturelle, que la richesse luxueuse des images n'y paraît guère qu'une charmante simplicité :

Qu'a de commun ton faible corps, ma fille, avec les austérités de l'anachorète? La tendre fleur de çirisha peut soutenir le pied d'une abeille, mais non celui d'un oiseau!

On s'est demandé, mais il ne paraît pas qu'on ait décidé la question, si les pièces de Sophocle et de Ménandre, que des Indiens auraient vu jouer dans le royaume grec de Bactriane, n'étaient pas le germe, d'où était provenue la scène indienne.

Il nous semble que celle-ci a dû naître simplement, comme l'autre, d'une expansion spontanée de la sève naturelle au génie de l'homme.

En effet, les drames indiens n'ont rien de commun avec les pièces grecques, si ce n'est qu'ils sont, comme elles, une représentation de la vie humaine, figurée dans les tableaux vivants de la scène dramatique, c'est-à-dire, qu'ils sont la chose, sans laquelle, indien ou grec, le drame n'aurait pas eu sa condition d'être.

Une circonstance à remarquer d'abord, c'est que le théâtre indien se présente à nous revêtu d'un caractère essentiellement national: il n'a rien, qui paraisse emprunté; il ne fait allusion à rien d'étranger; il a tiré tout de sa mythologie, de son histoire, de sa vie politique, religieuse, domestique ou civile.

Ensuite, un nouveau trait, qui n'y semble pas moins distinctif, c'est la division des langages ou la marche d'un idiôme simultanément avec un autre; car là c'est le sanscrit, qui est la langue des héros, des rois et des Dieux; le prâcrit, son humble com-

pagnon, est le dialecte abandonné aux femmes, fussent-elles reines ou Déesses, et aux personnages mâles d'un rang inférieur.

Puis, un autre fait assez notable, c'est le mélange continu de la prose et des vers, contenus quelquefois en un distique et le plus souvent dans un quatrain. Ils sont, tantôt un couplet à chanter, ici un récitatif noté, tantôt un simple trait à déclamer; ils sont répandus çà et là dans toute la fable dramatique; ils y font partie de chaque rôle, ils conversent, ils interrogent ou répondent. Il n'y a rien là, qui ressemble au chœur de la tragédie grecque, destiné, soit à marquer la séparation des actes, soit à tirer les conséquences morales des incidents, qui peuvent naître dans le cours de l'action dramatique : comme la danse n'y a rien d'analogue avec ce mouvement rythmique d'occident en orient ou du levant au couchant durant la strophe et l'antistrophe, ni avec la station pendant l'épode, pour figurer l'immobilité de la terre au milieu des mouvements célestes. Mais là c'est, dans la plus vaste extension du mot, la danse en tous ses modes les plus variés et comme art de rendre avec le pas et le geste l'expression infinie des sentiments et des passions.

Enfin, un dernier signe, qui ne paraît pas lui-même sans importance, c'est la présence des femmes sur la scène, comme actrices, et l'absence de la terreur, comme ressort d'intérêt. On s'en va toujours d'une pièce indienne avec des émotions agréables.

La folie de Pourouravas n'a rien de commun avec celle d'Ajax : l'extravagance poétique du monarque indien tend vers un autre but que celui d'exciter la crainte ou la pitié. Elle n'est qu'une suite de motifs pour l'expression de pensées douces, fines, élégantes, spirituelles, délicates, gracieuses : elles font éclore un sourire sur les lèvres, elles ne tirent pas une larme des yeux; elles ne déchirent jamais, elles caressent le cœur.

Le sujet de *Vikrama et Ourvaçî* est assez peu de chose pour le fonds, mais il intéresse par le charme des accessoires, la grâce de certains détails, le poli de l'expression, le naturel des caractères, une peinture naïve des mœurs du gynœcée dans ces voluptueux palais de l'Inde.

On sourit de voir le vent porter dans les pieds de la reine cette feuille de bhôj, à laquelle Ourvaçî confia les vers passionnés de sa déclaration d'amour.

La cérémonie du sacrifice à la lune dans le moment, où ses rayons descendent à plomb sur la terrasse, outre qu'elle amène le consentement de la favorite au mariage du monarque avec la nymphe, devait produire sur le théâtre de l'Inde ou, pour dire plus exactement, elle produirait sur les nôtres un superbe effet de scène.

Il y a de la gaîté dans le rôle du vidoûshaka; mais sa plaisanterie, il faut l'avouer, sent quelquefois un peu le goût forain des tréteaux.

La démence du roi est un joli thème pour donner

à un premier sujet l'occasion de se révéler dans une grande variété d'arts et de talents.

Le dénouement d'Ourvaçî et celui de Çakountalâ ont une ressemblance de parenté ; mais, dans celui-ci, l'enfant,—Kâlidâsa excelle à peindre la naïveté de cet âge,—est trouvé inopinément par son père ; dans celui-là, il est renvoyé de l'hermitage à sa mère, parce qu'il a tué de sa flèche un vautour ; circonstance, où l'on voit à quel point de charité universelle était monté chez les anachorètes ce principe fameux, qui régna plus tard dans la société du clergé chrétien : *Horret à sanguine ecclesia.*

Assurément, la *Reconnaissance de Çakountalâ* serait applaudie sur notre scène encore plus que *le Héros et la Nymphe* (1), simple matière d'opéra, si la pièce était resserrée de sept actes dans les cinq, que les règles du goût ne permettent pas chez nous de franchir impunément.

La rencontre, que le roi Doushmanta fait de Çakountalâ, est remplie de suavité, d'innocence et de fraîcheur : c'est tout le parfum de l'idylle grecque dans une fleur indienne. Rien de poétique comme les apprêts de sa toilette pour aller chez le roi, son époux ! Rien de plus naïf que ses adieux à cet hermitage, où elle fut portée enfant nouveau-né, à ses fleurs, à ses arbres, à son faon chéri, à cette gra-

(1) *Vikrama et Ourvaçî.*

cieuse et noble famille d'anachorètes, qui vit dans la confraternité primitive de l'homme avec la nature, qui donne aux gazelles le nom de filles, de sœurs et de cousines, qui regarde les arbres eux-mêmes comme des bienfaiteurs, des amis et de bons parents.

Le cinquième acte nous présente Doushmanta occupé de ses fonctions royales; et nous remarquons là, entre plusieurs comparaisons charmantes, celle-ci, qui est encore pour nous, hommes du XIX[e] siècle, dans cette époque si avancée de vie littéraire, une idée fraîche, neuve et toute vierge :

> Le sceptre est dans nos mains comme le manche d'une ombrelle, que nous portons pour abriter les autres.

Il a perdu jusqu'au moindre souvenir de Çakountalâ; mais, au milieu de ses nobles devoirs et même dans ses plaisirs, il ressent une vague impression de tristesse et l'obsédant effet d'une cause inexplicable de mélancolie.

> Si, quand il voit des sites enchanteurs, *se dit-il*, si, quand il entend des sons mélodieux, l'homme ressent du chagrin au sein même du bonheur, c'est peut-être que l'âme se rappelle une chose oubliée jusque-là et que les amours d'une vie antécédente restent fortement imprimés dans l'esprit.

Quand le poète a préparé de cette manière avec un art infini l'arrivée de Çakountalâ, elle entre,

amenée par deux anachorètes. La scène est grande; elle est digne, elle est passionnée, mais grave et sévère. L'auteur y ménage deux situations délicates: celle de l'époux, qui pourrait toucher à je ne sais quoi de choquant; et celle de l'épouse, qui, rejetée par lui, ne compromet nulle part les bienséances de la femme.

Le sixième acte serait un peu long pour nous, qui n'assistons point au spectacle, étendus sur de verds gazons ou mollement couchés sur de frais tapis, jonchés de lotus, sous les grandes feuilles des bananiers et les gerbes de fleurs enivrantes des champacas et des manguiers, ni bercés au parfum des cassolettes, aux fumées du rhum des fleurs, sur les fantastiques images d'une tropicale somnolence.

Mais le septième commence avec une grandeur, où l'on respire comme le souffle même de l'épopée. Rien d'aussi charmant que la scène, où un aimable enfant se révèle au roi comme son fils! La reconnaissance des époux est touchante; mais, suivant la coutume indienne, c'est une larme, qui vient briller un seul instant, comme une perle, au bord des cils, où elle reste vacillante, sans couler même sur la joue.

Déjà le grand Opéra s'est enrichi, ces dernières années, d'un joli ballet, grâce à l'idée, que la fable de Çakountalâ prêtait à un écrivain de la plus riante imagination. C'est un sujet si heureux et traité

d'une manière si féconde, qu'il ne peut manquer d'être, avant qu'il ne s'écoule encore un long temps, il faut l'espérer, accueilli avec faveur, soit au Théâtre français, soit à l'Odéon, où Çakountalâ porterait sans nul doute par ses avantages personnels, joints au talent, si elle pouvait le trouver, d'un autre Kâlidâsa, toutes les garanties les plus sûres du plus légitime succès.

Ce je ne sais quoi de l'esprit indo-français, voudra-t-on bien nous passer ici l'expression? qui inspira l'œuvre des *Lettres à Émilie sur la mythologie*, semble avoir dicté, en badinant avec Kâlidâsa, comme il badina plus tard avec Demoustier, son joli traité du *Çrouta-Baudha*. Là, sont renfermées en substance les principales règles de l'art des vers; et la sécheresse des préceptes s'y trouve ingénieusement coupée de ces apostrophes galantes, voluptueuses, mais trop peu décentes à notre point de vue, que le poète sensuel adresse à la gentille et studieuse hétaire, qu'il suppose être sa charmante élève.

Le *Ritou-Sanhâra* est un poème encyclique des saisons; et la carrière, où sont entrés dans le siècle dernier Thompson, Saint-Lambert, Roucher, fut parcourue seize ou dix-sept siècles avant eux par l'indien Kâlidâsa.

Il n'entre dans les descriptions du poète rien, qui ne soit essentiellement propre à la zône indienne.

Il reste au milieu du vaste horizon, qui borne au loin ce magnifique panorama; il ne tente pas d'excursion hors de ses contrées natales, comme a fait Saint-Lambert, qui peint l'été des tropiques et l'hiver des régions boréales. Mais il est à regretter que le poète français n'ait pas connu le *Ritou-Sanhâra;* il en aurait sans doute emprunté de vigoureuses perspectives, qui n'auraient point déparé ses plus belles peintures.

Kâlidâsa peint la nature extérieure, sans mettre à côté d'elle ce noble compagnon de ses travaux, l'homme!... ni le commerce avec sa balance, ni l'industrie, armée de ses outils! — sans doute, parce qu'il observe la nature dans un climat, où elle semble jalouse de produire tout d'elle-même, sans partager sa gloire avec un aide.

Il décrit les effets pittoresques des saisons, mais il ne remonte jamais aux causes; et défectueux en cela même, si vous le comparez à Thompson, Saint-Lambert et Roucher, il ne fait pas dominer par dessus tout la cause première. On ne sent pas Dieu présent dans le poème indien, comme il est toujours et partout dans sa création : en un mot, Kâlidâsa est l'homme d'un âge enfant, où l'esprit n'a pas encore atteint sa puberté scientifique.

Il ne s'adresse qu'à l'imagination; il tend uniquement à réveiller des émotions sensuelles, il n'a pour but que de rallumer un seul sentiment, celui de

l'amour, conçu même dans sa forme la plus charnelle. Il ne fait jamais penser, il ne parle point au sens moral de l'âme; car, sous le ciel indien, la nature séduisante porte à la jouissance plus qu'à la mélancolie.

L'année dans son cours n'y offre point à son déclin cette ressemblance avec la vie humaine, qui inspire souvent aux poètes de nos climats un retour sur nous-mêmes si touchant et si philosophique. Là, jamais le mouvement de la sève ne semble un seul instant suspendu ; et la nature n'y descend pas tout entière au monument pour y demeurer trois jours comme sous notre parallèle, ou bien, s'il faut dépouiller ce phénomène de son voile allégorique, trois mois, jusqu'au temps où l'ange de la vie revient, à l'aube du printemps, lever la pierre de son tombeau.

Dans le poème, comme dans cette zône tropicale, on voit encore l'hiver même entrer sur la scène du monde à son tour avec ses couronnes de jeunes surgeons, avec ses gerbes de riz, avec son auréole de soleil aux rayons doux et caressants. La nature, il est vrai, a perdu ses plus brillantes couleurs, et le poème n'est plus dans cette partie aussi vivement colorié; le spectacle, que la campagne étale devant les yeux, n'est plus autant varié, et de même ce chant de l'*Hémanta* a pris avec elle une teinte moins éclairée et plus monotone. Il roule beaucoup sur la toilette

des femmes, qui changent leur costume léger pour des habits plus chauds; mais Kâlidâsa n'en revêt pas certaines idées avec un vêtement plus épais; et le *nitamba,* la *çrauni,* le *djaghana* y courent aussi nuds sous sa plume que dans ses autres chants.

On ne peut, du reste, exiger d'un pays, où les habitants vont presque nus, une lexicologie aussi voilée que dans notre zône, où les corps sont couverts d'habits strictement fermés. La pudeur du langage suit assez généralement celle du costume; et, sous le règne de Louis XV, où la robe des femmes laissait voir toute la poitrine, l'expression chez les poètes n'était pas moins décolletée.

Le *Mégha-douta* est une élégie, où respire une tendre mélancolie : la douleur n'y a rien d'affecté et le style rien, qui sente la recherche et la prétention. Où le sentiment est vrai, l'expression ne peut être que naturelle.

Un Génie, serviteur de Kouvéra, le *Plutus indien,* vit exilé de la cour, au milieu des montagnes, et séparé depuis quelques mois de son épouse. Enfin arrive la saison des pluies et l'infortuné charge le premier nuage venu sur l'horizon de porter à sa veuve des espérances et des consolations.

Cette idée a quelque chose de singulier, de bizarre même, si l'on veut, d'extravagant peut-être ; mais le poète, qui a prévu l'objection, y répond d'avance par cette jolie stance :

« Y a-t-il aucun rapport, dira-t-on, entre un message transmissible à des êtres, qui ont une âme avec de subtils organes des sens, et le nuage, qui est un simple composé de vent, d'eau, de lumière et de vapeurs ? Non, sans doute ; mais, emporté de son violent désir, il adressa la demande, sans faire ces réflexions ; car un homme, que tourmente l'amour, se plaint naturellement à des choses insensibles, comme à des êtres, qui ont des sens ! »

L'exilé trace au nuage le curieux itinéraire de son voyage ; et les riches couleurs, dont il peint Oujein, ont fait penser que le poète avait eu son berceau dans cette ville, qui semble à ses regards *un superbe coupon du ciel apporté sur la terre.*

L'intérêt du voyage est soutenu par de jolies descriptions, par des allusions historiques, par de brèves pensées ; les unes d'un sentiment délicat :

« L'accomplissement d'une promesse à nos amis ne souffre pas de lenteur ; »

les autres d'une observation fine :

« La confusion d'une femme devant celui qu'elle aime est souvent son premier mot d'amour. »

Rien de féerique comme la peinture de son domaine ; rien d'aimable et de gracieux comme les distractions affectueuses, dont l'exilé suppose que sa veuve occupe les heures accablantes de son absence ; rien, où l'on sente mieux l'amant dans l'époux et l'époux dans l'amant, comme les paroles

de son message, entre lesquelles on aime à retrouver un mot célèbre dans Virgile:

. . . . Revocate animos mœstumque timorem
Mittite: forsan et hæc olim meminisse juvabit;

que le poète du Gange apprit aux leçons de la même institutrice, qui l'avait enseigné au poète du Tibre, la nature !

« Mon arrêt expire au temps, où le Dieu, qui tient l'arc Çârnga, se réveillera du serpent, dont il fait sa couche : passe de même ces quatre mois les yeux fermés par le sommeil : ensuite, dans l'automne en pleine maturité, aux clartés lunaires des nuits, nous pourrons savourer chaque objet de nos désirs, à la douceur desquels ajoutera le souvenir de la séparation. »

Le Raghou-vança est une collection, ou, pour mieux dire, c'est un beau et curieux choix de légendes historiques, où les ayeux et les rejetons de Raghou ont eu le bonheur de rencontrer pour chanter leur famille un poète d'une imagination aussi merveilleuse que l'esprit de ces fabuleuses conceptions. Là, quel style imagé! quel luxe d'expressions! quelle fastueuse profusion de coloris! quelle exubérance inépuisable de comparaisons! quelle fécondité singulière d'analogies et de rapprochements, ceux-ci gracieux, ceux-là hardis, les uns neufs, les autres sublimes, tous poétiques et pittoresques!

Le *Raghou-vança* n'est guère susceptible d'une analyse : c'est un Musée de personnages antiques et de héros des temps passés, qu'il faut visiter soi-

même dans leur succession encyclique; c'est une galerie de tableaux, qu'il faut parcourir de son pied et de son œil, depuis le cadre épique de cet empereur, qui se fait pasteur de vache pour obtenir un fils par la bienveillance de cette Nandinî, au pis inestimable de laquelle on trait ce que l'on désire; depuis encore la charmante cérémonie, où la vierge Indoumatî se choisit elle-même un époux entre cinquante jeunes et beaux souverains, jusqu'au modèle des rois, si admirablement peint dans la personne du sage Atithi, en un mot, jusqu'à cette vie efféminée, sensuelle, énervante, dans laquelle s'exténue mollement ce voluptueux Agnivarna, chez qui,

« Deux choses, accoutumées à reposer sur le sein, ne laissaient pas un moment le sien vide : c'étaient une lyre aux sons enchanteurs et une belle à la voix douce, aux yeux charmants. »

Qu'est-ce que la poésie? Est-ce l'art de communiquer une âme aux choses inanimées? Alors, elle est sans doute ici :

« Autour de Vishnou, ses flèches, douées elles-mêmes d'une âme, poussaient à l'envi des acclamations de victoire! »

Elle est encore là peut-être :

« C'est inutilement et mal à propos que Râvana fit réveiller ta grandeur, qui aime tant à dormir! » Et, parlant de cette manière elles-mêmes, pour ainsi dire, les flèches de Râma plongèrent Koumbhakarna dans le sommeil éternel! »

La poésie est-elle ce don privilégié d'infiltrer le

sentiment au sein des éléments ou des êtres insensibles? Alors ne la sent-on point ici :

« Voici la Sarayoû, qui m'accueille, à mon retour de l'exil, avec ses mains de vagues, pleines de brises rafraîchissantes : telle ma mère, à la fin d'une absence, recevait l'auguste roi, mon père? »

Ne la reconnaît-on pas encore là :

« Parfumé dans les branches des arbres en fleurs, baigné dans les ondes fraîches de la Sarayoû, le vent des bosquets de la ville, où régnèrent ses ayeux, vint lui-même au-devant du monarque et de ses troupes fatiguées? »

Ne vous arrêtez point à ce vers, qui n'est que le trait d'un esprit un peu trop lestement spirituel et badin :

« Une robe si fine, qu'elle peut être enlevée d'un soupir. »

Mais il en est d'autres plus sérieuses, qui méritent de fixer nos yeux plus long-temps; car elles attestent dans l'esprit du poète une riche culture philosophique. Ainsi, la mort de son épouse a plongé le roi Adja dans la plus accablante douleur, et l'anachorète Vaçishtha lui fait porter cette leçon :

« Mourir est un malheur commun à tous ceux qui naissent. C'est à la terre, qu'il te faut songer; car la terre est la véritable épouse des rois! »

Cette dernière pensée revient plusieurs fois dans le poème, et ce n'est pas sans raison. En effet, rien ne peut donner une idée plus aimable de ces rap-

ports, qui doivent unir un peuple avec son roi; auguste mariage, dont la félicité publique est la charmante fille, née d'un mutuel amour.

Ce qui vient après témoigne de ces antiques relations, que les pèlerins de la science avaient nouées entre l'Inde et la Grèce, ces deux pays, maître et disciple, dont l'un prêtait à l'autre ces profondes idées, qui ont promené de siècle en siècle la renommée des philosophes grecs. On sait que Platon enseignait la préexistence des âmes. Où donc avait-il pris ce dogme? Sans doute à la source même, sur les bords de laquelle était né Kâlidâsa :

« La mort, continue le saint hermite par la bouche de son disciple, est la condition naturelle des âmes; la vie, disent les sages, est pour elles un état de maladie....

» Pour l'homme d'un esprit faible, la mort d'un objet aimé, c'est la flèche, qui se plonge au fond du cœur; mais, pour l'homme d'une intelligence ferme, c'est le dard, qu'on retire de la plaie : car il sait que la mort est la porte de la vie.

» Puisque le corps et l'âme, suivant les Védas, ont de la répugnance à s'unir, quel chagrin, dis-moi, peut donc inspirer au sage une séparation du monde extérieur (1)? »

Certes! on ne peut trouver nulle autre part un commentaire plus éloquent de ce vers, que le pythagoricien Hiéroclès nous a conservé du philosophe Héraclite :

« Notre vie est la mort et notre mort est la vie des âmes. »

(1) Tome I, pages 267, 268 et 269.

Mais, quelque grandes que soient ces idées, il en est d'un ordre supérieur et sur lesquelles on ne saurait passer légèrement, je veux dire les idées religieuses du poète, mètre saint, avec quoi nous devons toujours et partout mesurer le génie de l'homme; car, plus la manière, dont il pense sur Dieu, est élevée et plus son esprit a de hauteur; plus encore son talent même acquiert de force, d'ampleur et de sublimité!

Kâlidâsa était, la chose est évidente, Çivaïte de secte. En effet, c'est de Çiva, qu'il invoque les bénédictions sur l'assemblée dans les deux prologues de Çakountalâ et d'Ourvaçî; c'est à lui, qu'il adresse encore sa prière dans la première stance du Raghou-Vança; c'est à lui qu'il fait de si fréquentes allusions dans toutes ses œuvres; c'est à lui enfin, que sa dévotion consacre le *Koumâra-sambhava*, ce poème dédié à la gloire, à la toute-puissance, à la suprématie de Çiva.

Il était Çivaïte, non qu'il rejetât Vishnou et Brahma, mais parce qu'il regardait Çiva comme la plus auguste révélation de l'Être irrévélé; comme le mode, qui dominait les deux autres; comme l'attribut, dans lequel pouvaient s'absorber les deux premiers; comme la forme, devant laquelle la trinité s'effaçant, pour ainsi dire, ne laissait plus, en quelque sorte, subsister que l'unité!

« Quelle est, disent à Çiva les sept patriarches, quelle est

cette portion de toi, par laquelle tu crées ce monde visible; ou celle, par laquelle tu le conserves; ou celle, par laquelle tu le détruis? Quelle es-tu dans les trois (1)? »

Donc, aux yeux du poète, Çiva, dans les trois personnes de la trichotomie indienne, c'est lui et les deux autres : il est le un-trine, ou plutôt c'est la trinité même, ramenée à l'unité, nonobstant les évolutions temporelles de la révélation par le monde créé.

L'Orphée indien a professé ailleurs cette croyance, d'une manière encore plus éclatante, lorsque, dans la cérémonie du mariage, où Çiva marche, en qualité de fiancé, derrière ses deux paranymphes, Vishnou et Brahma, il s'interrompt tout à coup, comme s'il craignait de scandaliser les faibles en paraissant couper Dieu en trois, et que, d'une voix d'hiérophante, il entonne au monde ce magnifique *Credo:*

« Divisé en trois, cette trinité de personnes ne forme qu'un seul Dieu : le plus haut point et le plus bas est entre elles en commun : quelquefois Vishnou est au-dessous de Çiva, ou Çiva au-dessous de Vishnou; ou Brahma avant tous les deux, ou tous les deux avant Brahma (2). »

Nulle part, ce nous semble, la trinité-une ne fut enseignée en des termes plus nets, moins obscurs, plus compréhensibles. Ici, le dogme n'est plus un mystère : on nous le présente comme une échelle

(1) Tome II, page 330.
(2) Tome II, page 349.

symbolique pour aider l'esprit à monter de l'intelligible à ce qui est au-dessus de l'intelligence. En un mot, les trois personnes de la triade indienne ne sont plus que les trois modes généraux des manifestations de l'Être irrévélé.

A cet égard, le témoignage du poète est net, formel, explicite :

« Le souverain des créatures, a-t-il dit, voit la stabilité de sa création dans l'Être, qui est une fraction de sa forme et la manifestation de sa principale qualité (1). »

Et quelle est cette qualité? C'est l'amour! Quel être ou quelle personne de la triade indienne en est la manifestation? C'est Vishnou, le Dieu, à qui le poète adresse ailleurs ces mots :

« O toi, qui n'es pas né et qui prends naissance (2) ; »

l'attribut, auquel incombe la fonction de s'incarner chaque fois que le monde en péril a besoin d'un sauveur tout-puissant :

« La seule cause, qui te fait opérer tes naissances, dit le poète-théosophe, c'est ta bienveillance pour le monde (3) ; »

la mystique personne enfin, de qui la mission adorable est de conserver la création, non pas seulement

(1) Tome II, page 319.
(2) Tome I, page 293.
(3) Même volume, page 294.

dans son existence matérielle, mais encore et surtout dans sa vie morale :

« La naissance de Vishnou sur la terre n'a point d'autre but que de sauver le devoir (1). »

Vishnou, comme Notre Seigneur, occupe la seconde place dans la trichotomie indienne ; il est, comme le Christ, la personnification de l'attribut de l'amour : mais, de son côté, Çiva paraît également une espèce de miroir, où se réfléchit de profil comme une ombre de celui, qui voulut naître dans une crèche.

Ce Dieu, que le poète exalte jusqu'aux dernières limites, où le révélé touche à l'irrévélé ; ce Dieu, à qui seul appartient le nom d'Iças (2) que nul autre mode ne partage avec lui, il mène une vie humble, lui, qui est la grandeur absolue ; il coule ses jours au sein de la pénitence, lui, qui n'a rien de personnel à expier ; il habite sur les montagnes, dans l'hermitage des bois, sous le joug volontaire des mortifications, lui, « de qui nulle action n'a son intérêt pour mobile (3). »

« Il ne possède rien, et il est la source des richesses ; il est le Seigneur des trois mondes, et l'habitation des morts est sa de-

(1) Tome I, page 374.
(2) *Le Seigneur*, par excellence.
(3) Tome II, page 331.

meure ; il a des formes épouvantables, et cependant on l'appelle Çiva, *c'est-à-dire, le propice* (1). »

Quand on lit, en s'y arrêtant, cet hémistiche, que le poète adresse à Brahma par la bouche des Dieux :

« Tu es le sacrificateur et l'offrande ! »

ne semble-t-il pas entendre un écho éloigné, qui répète, en les affaiblissant, ces paroles saintes de l'Apôtre :

« Il est en même temps le prêtre et l'hostie? »

Mais sitôt qu'on passe aux lignes suivantes, on voit qu'il s'agit là tout simplement d'une idée panthéiste :

« Tu es l'être immortel, qui est mangé et qui mange ; tu es la science et le maître, qui l'enseigne ; tu es le contemplateur et l'objet suprême à contempler (2) ! »

La foi du poète confond souvent ainsi Brahma dans la création et la création dans Brahma :

« C'est par toi-même que tu te crées, lui dit-il ; et quand ton œuvre, le monde, est arrivé à sa fin, tu te résous en toi-même (3). »

Au contraire, il fait rentrer Vishnou dans Çiva ; il *synonymise* en quelque sorte les noms de ces deux

(1) Même volume, page 323.
(2) Tome II, page 277.
(3) Mêmes volume et page.

attributs et les identifie l'un avec l'autre. S'il dit par exemple à Vishnou :

Adoration à toi, d'abord, le créateur de tout ; à toi, ensuite, le conservateur de tout ; à toi encore, le destructeur et le transformateur de tout (1) ! »

il dit également à Çiva :

« Quelle est cette portion de toi, par laquelle tu crées ce monde visible ; ou celle, par laquelle tu le conserves ; ou celle, par laquelle tu le détruis? Quelle es-tu dans les trois (2) ? »

Mais Çiva, bien loin de là, est partout distingué nettement de Brahma. N'est-il pas, — qu'y a-t-il de plus clair? — n'est-il pas dit « l'auteur de l'Être-existant-par-lui-même (3)? » Son âme n'est-elle pas appelée autre part « l'origine de Brahma (4)? »

Et telle est la hauteur infinie de cet adorable indigent que sa grandeur est ineffable..... à qui, dirai-je? à Brahma lui-même!

« Le Créateur de rendre le salut à l'épouse de Çiva : « Noble dame, lui dit-il, sois une mère de héros ! » Mais, quand il voulut parler au Dieu revêtu de huit formes, il ne trouva point d'expression dans sa pensée, quoiqu'il fût le Seigneur du Verbe (5) ! »

Ce dernier coup de pinceau n'est pas autre chose

(1) Tome I, page 292.
(2) Tome II, page 330.
(3) Même volume, page 324.
(4) Tome II, page 330.
(5) Même volume, page 358.

que l'idée même, si remarquée dans les écrits de Platon.

Avec quelle vigueur le poète s'élève par-delà ce grossier symbolisme, que le peuple en tous lieux prend au pied de la lettre et devant les corps monstrueux duquel ses ignorants adorateurs se prosternent sans pouvoir hausser jusqu'à l'esprit leur aveugle petitesse!

« *Ineffable androgyne*, s'il nous est permis d'ajouter ces deux mots de simple transition, tu as divisé ta forme par l'envie de créer; — voilà dans quels termes les Dieux s'adressent à l'auguste Brahma. — La cause fécondante et la cause fécondée, tes deux portions, c'est là ce qu'on appelle le père et la mère do l'univers, qui prend part lui-même à sa propre génération (1). »

Si le poète dit encore, soit à Çiva : « Tu es l'âme de tous les mortels (2); » soit à Brahma : « Tu es l'âme unie à tous les êtres individuellement (3); » ce qui est, de l'une et de l'autre part, la pensée de ce vers si fréquemment cité dans Virgile :

Inde hominum pecudumque animæ vitæque volantûm ;

quel soin ne met-il pas à distinguer Dieu de tout, quand il le mêle à tout; à dégager l'Être absolu des êtres relatifs, quand il professe hautement l'associer

(1) Tome II, page 276.
(2) Même volume, page 330.
(3) Tome II, page 280.

avec eux ; à ne pas circonscrire Dieu au monde, quand il circonscrit le monde ou l'univers en Dieu ?

« Infini, tu es le monde fini : il n'est rien, dont tu aies besoin, et tout ce que l'on désire vient de toi.....

« Tu connais tout et tu es inconnu ; tu es la cause de tous les êtres, et tu es l'Être-existant-par-soi-même ; tu es le maître de tout, et tu n'as point de maître ; tu es un, et tu fais partie de toutes les formes.

« Tu es un, et néanmoins tu es mêlé à toutes les conditions, parce que tu es leur cause : ta multiplicité est celle du crystal, quand il réfléchit en soi-même les diverses couleurs (1) ! »

Quelle religion, enseignant ses fidèles, quelle religion se ferait un scrupule d'emprunter au poète des Raghouides une si noble comparaison, aimable par cette beauté simple dans sa jeunesse inaltérable et dans sa fraîcheur immortelle ?

Enfin, pour mettre ici la borne à ces trop longues citations, est-ce le roi David, qui va parler maintenant ? Est-ce le prophète Isaïe ? car il est impossible que l'on trouve ailleurs dans la théologie profane, s'il est permis de s'exprimer en associant deux mots si diamétralement opposés, des paroles aussi belles, plus dignes, plus augustes, plus sublimes, où l'intelligence humaine avoue son impuissance d'une manière plus sainte devant cette indicible hauteur,

(1) Tome I, page 292.

jusqu'au pied de laquelle *ne peut même parvenir le char de la pensée* (1) !

« Qui est capable de raconter ce qui est de ton essence (2) ?... Nous te voyons devant nos yeux, disent les Dieux en personne, et cependant nous ne te connaissons pas encore dans la vérité ! De grâce, dis-nous toi-même ce que tu es ; car la route de l'intelligence ne peut la conduire jusqu'à toi. Quelle est cette portion de toi, par laquelle tu crées ce monde visible ; ou celle, par laquelle tu le conserves ; ou celle, par laquelle tu le détruis ? Quelle es-tu dans les trois (3) ? La terre et les cieux, qui l'environnent, c'est là, de ta grandeur, ce qui est exposé aux yeux ; mais aucune limite ne peut la circonscrire ! Quel langage tenir sur toi, absolue perfection, en s'appuyant même sur les raisonnements des plus saintes autorités ?.... Si la voix se tait, quand elle a célébré ta grandeur, c'est par lassitude ou faiblesse, non qu'elle soit arrivée au nombre fixe de tes qualités (4) ! »

Combien le sixième chant de l'Énéide, si admiré pour la richesse et l'ampleur de sa philosophie, est encore loin d'atteindre à la hauteur de ces magnifiques doctrines, que j'ose presque dire un quasi-christianisme !

En effet, croire à ces trois dogmes :

Il n'y a qu'un seul Dieu en trois personnes;

L'une d'elles, touchée des maux, où la créature était plongée, est descendue sur la terre et s'y est

(1) Tome II, page 329.
(2) Tome I, page 293.
(3) Tome II, page 330.
(4) Tome I, pages 293 et 294.

revêtue d'un corps humain au sein d'une femme ;

Une de ces personnes ineffables se fit une adorable tâche de laver dans ses mortifications, volontaire victime, les souillures du monde créé ;

C'est là, si je ne me trompe, le grand trépied de la foi chrétienne.

Ce trépied de la vie, pour dire comme Bichat, ne vient-on pas de le faire toucher au doigt et à l'œil dans les croyances de Kâlidâsa même? Ne vous a-t-il pas semblé voir deux sœurs, pour ainsi dire, jumelles, dont l'une, comme si elle voulait abuser les yeux de l'autre avec un innocent badinage, pourrions-nous dire, si la circonstance était moins sérieuse, s'est affublée d'un étrange déguisement? Coupons d'une main ferme le nœud, qui retient au corps ce visage illusoire; et, s'il nous est permis de parodier un vers fameux,

Le masque tombe, le Dieu reste, et le Démon s'évanouit !

Il y a encore une dernière chose, ce nous semble. Quand le poète aimable, après ces voluptueuses frivolités, dont il récrée son génie dans le *Tilaka de l'Amour,* s'en vient si hardiment escalader ces ardues théories d'une ontologie sublime; quand, des galants propos, dont il sème la pièce d'Ourvaçî, il aborde avec une telle dignité ces grandes paroles, dont les Dieux saluent Brahma, ou que la constellation des sept Rishis entonne à la gloire de Çiva ; quand il s'éloigne

des gracieuses naïvetés de Çakountalâ pour accompagner dans sa mission le disciple, qui apporte au noble veuf de la belle Indoumatî les profondes admonitions de l'anachorète Vaçishtha ; en un mot, quand on le voit partout, avec tant de naturel, de souplesse et de vigueur,

« Passer du grave au doux, du plaisant au sévère, »

on ne peut s'empêcher, me trompé-je ? de reconnaître que l'indien Kâlidâsa fut un des esprits les plus complets, dont les œuvres aient jamais honoré l'espèce humaine ; que, chez lui, un riche savoir était au service d'une opulente faculté de créer ; enfin, qu'il ne céderait peut-être la palme, ni pour le sentiment, ni pour la science, ni pour l'imagination, ni pour la poésie du style, à nul autre des plus beaux génies, que voudrait lui opposer la splendide antiquité grecque ou latine.

JUILLY, 21 janvier 1860.

—

LE RITOU-SANHARA.

LE RITOU-SANHARA [1],

POÈME DESCRIPTIF.

AU TRÈS-DIVIN KRISHNA, ADORATION (2)!

L'ÉTÉ.

Avec *son* soleil en furie, avec ses *phases de* lune *aux fraicheurs* désirables, — avec ses bains, qui déchirent

(1) C'est-à-dire, *l'Assemblage* ou le poème *des saisons.* Nous avons déjà publié cette version du Ritou-Sanhara, il y a 9 ou 10 ans, à la suite de notre *Gîta-Govinda.* Elle est imprimée ici à peu près telle qu'elle se trouve là, traduisant vers pour vers, dans l'ordre du texte, sans mettre jamais dans l'un ce qui ne vient que dans l'autre. Cette manière est un surcroît de fidélité, sans doute : néanmoins, nous avons cessé de nous lier aussi étroitement à cette méthode, qui fut notre premier système ; car c'est un inconvénient pour l'aisance de la phrase, qui en devient parfois un peu roide, gênée, traînante même, et n'a pas toujours une marche suffisamment dégagée, franche, coulante et naturelle.

(2) Un fragment manuscrit du Ritou-Sanhara, numéroté à la Bibliothèque impériale LXXX. — 171, adresse l'Invocation à Ganéça.

les nappes d'eau continuellement, — avec ses fins de jour délicieuses, avec la fougue éteinte de l'amour, — *voici* toute venue *déjà* la saison de la grande chaleur, ô mon amie ! 1.

Les nuits aux rangées de ténèbres fendues par *les rayons de* l'astre, dans les taches duquel se dessine un lièvre (1), — une maison avec des expositions variées çà et là, des machines pour élever et répandre les eaux, — l'usage des pierreries et le santal odorant : — *toutes ces choses, belle* amie, viennent, au mois de Çoutchi (2), dans le point, où elles se font rechercher du monde. 2.

L'intérieur d'un palais aux suaves odeurs et qui ravit l'âme, — du vin tremblant au souffle, que la bouche d'une amante expire, — un chant, qui possède un charme puissant et qui enflamme d'amour : — voilà, au mois de Çoutchi, les plaisirs, que savourent les amants à l'heure de minuit. 3.

Avec le globe *charmant* du nitamba, élégamment ceint d'une robe de soie, avec leurs seins frottés de santal et parés d'un fil de perles, — avec leur chevelure, qui exhale, au sortir du bain, l'odeur pénétrante des parfums, — les

(1) On traduit simplement par *lune* ce mot très-ordinaire *çaçânka*, l'astre, qui est *marqué d'un lièvre* ; mais j'ai voulu exprimer au moins une fois les parties, qui entrent dans la valeur du composé, d'abord, afin de rendre hommage à la naïveté de l'imagination populaire; ensuite, parce que j'ai pensé — et au Dante, qui appelle ce satellite de notre planète l'astre, où l'on voit *Caïn chargé d'un fagot d'épines* ; — et à l'antique Edda, aux yeux de qui ce lampadaire taché figure le jeune Man et sa sœur, qui portent une cruche d'eau, passée en travers d'un bâton appuyé sur leur vaporeuse épaule.

(2) Juin-juillet.

femmes apaisent les feux de l'été dans *les veines de* leurs amants. 4.

Teints en rouge avec le suc odorant d'une épaisse lake, — les pieds des femmes aux séduisants nitambas, *ces pieds* ornés de précieux anneaux, dont le tinnitement imite à chaque pas le chant du phénicoptère, — emportent l'âme des hommes vers le Dieu qui trouble les cœurs (1). 5.

Avec leurs seins, que parfume le *doux* liniment du santal, — leurs couronnes de perles entrelacées dans le frais jasmin, — et leurs ceintures d'or *posées* à l'endroit des hanches, — dans le cœur de qui n'allument-elles pas une inquiète ardeur ? 6.

*En ce temps qu'*avec le tissu fin de l'ançouka déployé sur une gorge bien (2) placée, — elles ont déposé leurs vêtements *trop* lourds maintenant — pour leurs membres, dont la sueur qui transpire à l'épiderme couvre les articulations, chacun se choisit une épouse entre les femmes revêtues de *leur seule* jeunesse. 7.

Aux doux vents, que produit, agité sur les eaux de senteur (3), l'éventail, — qui se promène sur les globes du sein enlacés d'un fil de perles ; — au bruit harmonieux des chansons, des oiseaux gazouillants et de la vinâ (4), — l'Amour, *jusqu'ici* comme endormi, sort du sommeil aujourd'hui. 8.

(1) *Manmatha :* un des noms, que les poètes ont donné à l'Amour, de *man*, le cœur, et *math*, agiter.

(2) Littéralement : *haut*.

(3) Textuellement : *de santal*.

(4) Luth indien.

Avec leurs œillades obliques, accompagnées de sourires et de badinages, — les coquettes jeunes filles, au cœur de ceux qui les courtisent, — allument bientôt la flamme de l'amour, — dans cette saison, où les soirs empruntent à la lune sa beauté pour parure (1). 9.

Durant les nuits, au fond des palais blanchis par ses rayons, où les femmes — sont plongées dans un sommeil de bonheur, le *Dieu* LUNE, — qui, long-temps a contemplé sans obstacle amoureusement leurs têtes *gracieuses*, — devient pâle comme de regret (2) à l'heure où la nuit expire. 10.

A travers la poussière, qu'un vent impossible à supporter soulève dans tout l'horizon, — la terre, chauffée par les ardeurs du soleil en furie, — ne peut même apparaître aux yeux des époux en voyage, — consumés des peines, que leur séparation d'avec une femme chérie alluma dans leurs âmes. 11.

Les gazelles, cruellement tourmentées par la chaleur excessive, — courent, le palais tout desséché par une soif ardente : « Il y aura de l'eau, *pensent-elles*, dans le milieu du bois ! » — *car* elles ont vu le ciel ressembler,

(1) Cette stance est numérotée 12 dans l'édition de Calcutta et dans les manuscrits ; nous l'avons transposée ici, ce que n'avait osé faire Bohlen, qui observe néanmoins que, placée avant la 13e, elle interrompt mal à propos la description commencée de la plus grande chaleur. Nous avons même avancé ou reculé d'une place, l'une à l'égard de l'autre, les stances 22e et 23e par un motif analogue.

(2) Littéralement : *de honte*, suivant le Dictionnaire de Wilson et l'*Amara-Kosha* : mais peut-être n'est-ce pas le mot, que la situation appelle ; car, dans la mythologie Indienne, Tchandra est un Dieu, et non pas, comme dans la fable grecque, une Déesse.

par l'effet du mirage à une face, où le collyre s'est brisé. 12.

Torturé beaucoup par les rayons du soleil, — brûlé sur le chemin par la poussière échauffée, — portant bas la tête dans sa marche tortueuse, et tout haletant, — le serpent naja vient se coucher à l'ombre du paon, *son ennemi*. 13.

Abattu par une soif immense, sans force et sans courage, — poussant des anhélations répétées, le mufle semé de nombreuses déchirures, — la langue çà et là pendante, la crinière languissamment vacillante sur sa tête, — le roi des animaux *se refuse à la peine* de tuer les éléphants, quelque près qu'il soit d'eux. 14.

Le gosier tout sec, trouvant *partout* les eaux taries, consumés par les rayons, que verse le maître de la lumière, — chassés par une soif intense, mendiant *un peu* d'eau, sans *obtenir* une pluie fine, — les *éléphants* aux dents d'ivoire ne craignent plus même les *lions* à la crinière épaisse. 15.

Les paons, accablés de corps et d'âme — par les rayons du soleil semblables au feu du sacrifice, — ne tuent point le serpent couché près d'eux, — et qui est venu cacher sa tête sous la roue de leur queue étalée. 16.

Fouillant avec les disques de leurs groins alongés l'étang, — dont la bourbe toute pâle est hérissée de frêles souchets, — le troupeau des sangliers, entre, pour ainsi dire, jusqu'au fond de la terre; — tant il est brûlé du soleil aux splendeurs flamboyantes ! 17.

Devant le soleil, qui se pare de ses rayons *les* plus acérés en guise d'une guirlande, — *voici*, éperdue de chaleur,

hors du marais, dont l'eau est tarie jusqu'à la bourbe, — la grenouille qui saute, et vient près du serpent altéré — s'accroupir sous l'ombrelle, que lui fait le chaperon du naja. 18.

Portant son brillant diadème tout fendu sur sa tête par le flambeau du jour, — léchant les vents, que sa langue tremblante invoque, — et brûlée par le soleil, dont le feu est un poison, la couleuvre à chaperon, — vaincue par la soif, ne fait plus la guerre au peuple des grenouilles. 19.

Jonché de poissons morts, déserté par les grues épouvantées, qui fuient, — pétri sous les pieds des éléphants serrés, qui s'y heurtent les uns contre les autres, — et dépouillé de ses boutons sur les tiges des nymphéas totalement arrachés, — le lac n'est *déjà* plus qu'une vase par cette trituration incessante. 20.

Tout brisés *de chaleur*, la bouche entourée de bave et d'écume, — laissant pendre une langue enflammée, le muffle au vent, — chassés de la caverne des montagnes par les tourments de la soif, — les buffles errent par bandes à la découverte de l'eau. 21.

Le peuple des oiseaux halète, perché sur l'arbre dépouillé de son feuillage; — la race des singes rampe fatiguée sous les buissons de la montagne; — le troupeau des buffles vague de tous les côtés, aspirant à se désaltérer; — *mais* l'essaim des sauterelles va droit pomper l'eau du puits. 22.

A *la vue* des bourgeons et des herbes nouvelles, qu'un incendie très-violent des forêts consume, des feuilles desséchées, que la force d'un vent cruel abat *ou* dis-

perse, — *et* des eaux taries par la chaleur de l'astre qui fait le jour ; de tous côtés, — les régions boisées, des hauteurs, d'où on les contemple, inspirent un sentiment d'épouvante. 23.

Resplendissant comme le vermillon pur du kousoumbha (1) aux fleurs nouvellement épanouies, — se précipitant avec une force excitée par la force d'un vent impétueux, — le feu, qui mêle dans un mutuel embrassement les cimes des lianes, des branches à germes et des arbres, — le feu dévore, en tous les points de l'espace, les campagnes enveloppées dans un vaste incendie. 24.

La combustion de la forêt, portée çà et là par le vent, résonne dans les cavernes des montagnes ; — elle s'éparpille avec un bruit farouche à travers les massifs de bambous secs ; — elle s'avance au milieu des herbes avec une amplitude, que chaque minute augmente, — et, s'attachant au rivage du fleuve, elle atteint et consume les troupeaux de bêtes sauvages, *que la flamme chassait devant elle*. 25.

Naturellement (2) agrandi dans les forêts de cotonniers, — le feu serpente, jaune comme l'or, dans le creux de leurs *inflammables* troncs ; — bientôt, il s'élance hors de

(1) *Carthamus tinctorius.*

(2) J'ai traduit *iva* suivant la manière, que Bopp a signalée dans son dictionnaire, où il dit que ce mot, accompagnant un verbe au participe, se l'assimile en quelque sorte et lui donne une signification adverbiale. Ainsi : DJATA, *natus* ; IVA DJATA, *naturâ, naturaliter*. En effet, traduire *iva* par *quasi* avec Bolhen, c'est faire un contresens ; car, au milieu des roseaux, l'accroissement de la flamme n'est pas une apparence, c'est une réalité ; c'est un effet, qui suit toujours sa cause partout, où elle existe.

l'arbre, dont les feuilles se contournent sur les branches, — et, poussé par le vent, il erre de tous côtés sur les confins du bois. 26.

Les éléphants, les gavials et les rois des forêts (1), dont les corps sont brûlés par le feu, — déposent leurs instincts hostiles et marchent de compagnie, tels que des amis : — ils sortent précipitamment du bois aride, que l'incendie environne de tortures, — et se réfugient vers le fleuve, *montrant* son lit, que *la sécheresse* divise en grandes îles. 27.

Que *richement* pourvue d'eaux, cachées sous des forêts de lotus; que, délicieuse par ses riants pâtalas; — qu'arrosant *tes pieds* d'une onde voluptueuse et déployant *sur ta tête* le filet des rayons de la charmante lune; — que pour toi la saison chaude s'écoule, accompagnée d'amantes, — chaque nuit, au sein du plaisir, sur la plateforme de ton palais, avec des chants bien suaves ! 28.

(1) Littéralement : *des animaux*.

Ici, dans le *Cycle des Saisons*, œuvre de l'illustre Kâlidâsa, finit la première section, intitulée : *Description de l'Été*.

LES VARSHAS

OU LA SAISON DES PLUIES.

Chevauchant sur une nuée grosse de pluies, comme sur un éléphant dans sa fougue de rut, — arborant l'éclair au lieu d'étendard, avec le roulement des tonnerres en guise de tambours, — voici maintenant venir, telle qu'un roi au milieu d'un bruit éclatant, — la saison des nuages, chérie des Amours, ô mon amie ! 1.

Belles comme les pétales du lotus bleu très-foncé, — de tous côtés, dans le ciel, s'amoncellent des nuées, — semblables partout aux mamelles d'une femme, qui

est nourrice, — semblables partout à la couleur de collyre épanoui *sur le visage*. 2.

S'affaissant sous le poids de leurs eaux et sollicités — par les familles des oiseaux tchâtakas (1), que la soif tourmente, — les nuages s'avancent avec lenteur et versent une grande quantité de pluie avec un son, qui ravit l'âme par les oreilles. 3.

Et, terrifiantes par le bruit du tonnerre, les nuées, — portant, comme le Dieu Indra, un arc, qui a pour corde l'éclair — et pour flèches meurtrières la chûte de la grêle acérée, — tourmentent sans relâche la pensée des voyageurs. 4.

Toute couverte par les feuilles des kandalîs (2), qui viennent de naître, — et par les nouvelles pousses des herbes, qui luisent comme des morceaux de lapis lazuli brisé ; — telle que, le cou paré de riches diamants, brille une femme d'une beauté supérieure, — ainsi resplendit la terre semée de *lucioles, ces radieux* bergers d'Indra. 5.

Ardente à la fête de la volupté (3) et toujours séduisante, — tourmentée par l'essaim capricieux des abeilles (4), qui distribue ses baisers — à la beauté de

(1) Espèce d'oiseau, qui ne se désaltère, si l'on en croit les poëtes, que dans l'eau de la pluie, durant sa chûte même à travers l'atmosphère.

(2) Bohlen pense que les kandalis sont des champignons blancs et de couleurs diverses, qui, aussitôt les premières pluies, tapissent la terre, comme Blum et d'autres l'ont observé avec une vive admiration dans les contrées de l'Yavan.

(3) Littéralement : *copulationis*.

(4) Pour obtenir ce sens, je lis *alingana* avec un *n* cérébral à la der-

leurs queues épanouies et déployées, — aujourd'hui la famille des paons ressemble à un grand chœur de danse. 6.

Renversant les arbres, qu'ils enlèvent autour de leurs berges, — roulant avec une rapidité accrue par des ondes, impures — comme des femmes prostituées, aux *entraînantes* agaceries, — les fleuves s'avancent d'un cours précipité vers le grand réceptacle des eaux. 7.

D'herbes germinantes, de tendres bourgeons fraîchement poussés, — de lotus, que déchire la bouche des gazelles, *les bois déjà* couverts, — les bois aimables ravissent l'âme, — à l'aspect des parures, que les boutons éclos répandent sur les arbres. 8.

Les antilopes, à qui la crainte arrive de tous les côtés, — et dont les têtes sont embellies par leurs mobiles yeux de lotus, — couvrent l'étendue sablonneuse des bois, — qui jettent l'âme dans un état d'amoureuse émotion. 9.

Malgré les nuées, qui tonnent sous les voûtes du ciel à coups pressés, — au sein même des nuits enveloppées par l'obscurité des nuages, — et sur une terre, dont les sentiers ne sont rendus visibles que par les clartés du tonnerre, — les femmes, entraînées par la passion, cheminent vers un lieu fixé de rendez-vous. 10.

Quand les bruits terribles et profonds des nuages — retentissent, l'âme grandement agitée par la crainte, —

nière syllabe, au lieu du *n* dental, que porte l'édition de Bohlen. Aussi, n'a-t-il pas entrevu ici une image charmante : les abeilles, qui prennent la queue des paons pour un bouquet de fleurs !

les épouses mêmes, envers qui leurs époux ont commis des offenses, — *ne savent plus s'abstenir de* les serrer dans leurs bras étroitement sur la couche. 11.

Alors, celles de qui les maris sont absents demeurent sans espérance; — *et*, rejetant les guirlandes, les joyaux, les parfums, — elles arrosent leurs lèvres, séduisants boutons de vimba, — avec les gouttes d'eau tombées de leurs yeux, semblables au nymphéa bleu. 12.

Tout jaune, accompagné d'insectes, de poussière et d'herbes, — rampant avec une marche tortueuse, comme un serpent, — et contemplé avec épouvante par le peuple des grenouilles, — un nouveau cours d'eau s'avance, tournant vers elles sa gueule profonde. 13.

Les abeilles, désertant avec un bourdonnement, qui ravit l'oreille, — les massifs de lotus aux pétales épanouis, où *s'étaient abattus* leurs vifs désirs, — volent éprises d'amour vers les paons, qui dansent; — *car* elles s'imaginent (1) voir dans leurs queues rouantes une nouvelle *gerbe de* lotus *à butiner*. 14.

Les éléphants des bois, au fracas des nuages nouvellement arrivés, — entrent *aussi* en folie et poussent de longs cris redoublés: — leurs défenses, brillantes comme la fleur sans tache du lotus blanc, — sont couvertes

(1) Je préfère ici l'édition de Calcutta, qui n'a point mis le visarga après *âçayâ*; ce mot est donc à l'instrumental, et je pense qu'il en doit être ainsi. C'est la cause, qui fait accourir les abeilles vers la queue des paons : elles abandonnent leur ancien lotus, *parce qu'elles croient* en trouver un tout nouveau sur les magnifiques volatiles ; mot à mot : *novi nelumbii spe.* Avec un visarga, cette logique d'idées n'existe plus aussi bien.

par les ruisseaux du mada, que viennent sucer les essaims des abeilles. 15.

Avec leurs granits (1) lavés aux baisers des nuages inclinés sous le faix des eaux, — avec les rivières, qui sillonnent leurs flancs de tous les côtés, — avec les danses redoublées des paons, qui troublent *le silence de leurs solitudes*, — les contrées montagneuses font naître *dans les cœurs* un état d'amoureux souci. 16.

Embaumé de parfums, après qu'il a secoué ces fleurs, — les kadambas (2), les sardjas (3), les ardjounas (4), les nîpas (5), les kétakis (6), — *et* rafraîchi par son hymen avec la nuée pluvieuse, — est-il une âme, où le vent *de cette saison* ne porte l'amour et le désir? 17.

Avec des chevelures, qui descendent jusqu'à la rive des hanches, — avec des fleurs, suavement odorantes, ajustées en boucles-d'oreille, — avec des seins, où circule un fil de perles, avec des bouches parfumées de çîdhou (7), — les femmes *aujourd'hui* font naître la volupté dans le *cœur de tous leurs* amants. 18.

Déjà fleuves, nuages, éléphants en rut, bocages, — amants délaissés, paons, singes : tout coule, pleut, barette (8), verdoie, — rêve, danse, se recherche. 19.

(1) Littéralement : *pierres ou rochers.*

(2) *Nauclea orientalis.*

(3) *Shorea robusta.*

(4) *Terminalia alata glabra.*

(5) *Nauclea cadamba.*

(6) *Pandanus odoratissimus.*

(7) Rhum obtenu par la distillation de la mélasse.

(8) *Bareter*, verbe formé du nom substantif *baret*, onomatopée du cri naturel de l'éléphant. (*Voyez* Ch. Nodier, *Dict. des Onomatopées.*)

Ceintes avec les lianes de l'éclair et parées avec l'arc-en-ciel (1), — les nues inclinées par le poids de leurs eaux, — et les femmes toutes resplendissantes avec leurs anneaux, leurs diamants, leurs ceintures, — ravissent de concert la pensée de ceux qui habitent loin *de celles qu'ils aiment*. 20.

Aux *riches* pendants gracieusement ajustés dans l'oreille, — aux couronnes de kadamba, de kéçara nouvel éclos et de kétakî, — que les femmes portent aujourd'hui sur la tête, se marient — les perles cueillies sur l'arbre kakoubha (2) et suspendues aux lobes des oreilles. 21.

Le corps embaumé par beaucoup de santal et par l'agouroû (3) noir, — avec des fleurs attachées en boucles-d'oreille et qui parfument leur épaisse chevelure, — le soir, au bruit perçu des nuages, les femmes se jettent précipitamment hors de la maison paternelle dans la maison où les attend la couche *d'un amant*. 22.

Sombres comme le pétale du lotus bleu-foncé, hauts dans l'atmosphère, mais inclinés sous leur faix de pluie, — agités par un doux zéphyr, et lentement, lentement (4) se balançant, les nuages, sur lesquels se dessine l'arc

(1) Littéralement : *l'arc de Çakra*, un des noms, que porte Indra, le Jupiter de l'Olympe indien.

(2) Appelé d'un autre nom, dans la stance 17e, *ardjouna*.

(3) Bois odorant, *l'aquilaria agallocha* de Roxburgh. Réduit en poudre, c'est un cosmétique, dont les dames indiennes font usage pour se parfumer la chevelure.

(4) Cette répétition, qui rend ici fidèlement l'original, est une espèce de superlatif, que l'on trouve fréquemment chez le Dante : QUATTO, QUATTO (*Enfer*, XXI) ; BRUNA, BRUNA (*Purgat.*, XXXVIII) ; CHIUSA, CHIUSA (*Parad.*, V).

d'Indra, enlèvent hors d'elles-mêmes, pour ainsi dire, l'âme — des femmes mariées à des hommes en voyage, elles, de qui cette séparation a déchiré le cœur. 23.

Maintenant que les arrosements de la pluie nouvelle ont calmé la chaleur *étouffante* de la forêt, — on dirait qu'elle témoigne sa joie par les fleurs, qui naissent de tous côtés sur les kadambas : — le balancement des arbres, dont les rameaux sont agités par le zéphyr, semble ses contredanses ; et les boutons éclos des kétakis sont comme ses éclats de rire. 24.

Ce mois, qui vient escorté par une foule de nuages, apprête, comme un amant, — et les pendants-d'oreille, que les épouses cueillent sur les kadambas frais éclos, — et les couronnes de bakoula (1), qu'elles entrelacent sur la tête, *soit* avec les jasmins — aux fleurs nouvellement épanouies, *soit* avec les yoûthikas (2) au calice à peine entrouvert. 25.

Les femmes portent *maintenant* un fil de perles tombant sur les boutons relevés de leurs seins jumeaux, — un doukoûla blanc et très-délié sur les grandes sphères du nitamba, — une épaisse chevelure, que l'arrosement menu des nouvelles pluies a fait croître ; — et, vers l'endroit, qui divise le corps par le milieu, une beauté trois fois aussi puissante (3) que *le géant* Bali. 26.

(1) *Mimusops elengi.*

(2) *Jasminum auriculatum.*

(3) Voici le vers : « tribalivalitaçobhân madhyadaiçalçtcha nâryah, » sous-entendu *dadhati*, mis en tête de la stance.

Bohlen traduit le vers : *et in ventre crinium fasciæ venustatem* : ce qu'il n'eût pas fait, s'il avait pensé à l'Arioste ; car le poète italien nous présente une idée toute semblable.

Imprégnée d'une fraîcheur acquise dans son union avec les gouttes de la pluie nouvelle, — dansant avec *la cime* des arbres inclinés sous le faix des fleurs, — embaumée de senteurs exquises produites par le pollen des kétakis, — la brise emporte *avec elle* les âmes des amants séparés. 27.

« Affaissés sous notre charge d'eau, allons nous reposer sur ces hauteurs — là ! » Ainsi disent les nuages, courbés sous le fardeau, maintenant qu'ils viennent, par des arrosements de pluie, — verser en quelque sorte la joie sur le *mont* Vindhya (1), qui a souffert des tortures *chaque jour* renaissantes, — à cause des flammes excessivement cruelles, que le feu de l'été *répandait sur lui*. 28.

Aimable par de nombreuses qualités, charmant la pensée des femmes, — exempte de souci et *bonne* parente des arbres, des branches à bourgeons et des lianes, — que cette saison, qui donne la pluie et qui est la vie des êtres animés, — te fasse voir *et te procure* les biens universellement désirés ! 29.

(1) La chaîne tropicale, qui sépare le sud et le nord de l'Inde.

Ici, dans le *Cycle des Saisons*, œuvre de l'illustre Kâlidâsa, finit la deuxième section, intitulée : *Description des Varshâs*, saison des pluies.

L'AUTOMNE.

Habillé de kâças (1), composant de lotus épanouis son ravissant visage, — formant le joyeux cliquetis de ses noûpouras (2) avec le chant des cygnes amoureux, — tenant pour bâton les *tiges du riz* à moitié mûr, sur

(1) *Saccharum spontaneum.*

(2) Notre langue n'a pas de terme, qui exprime seul exactement le mot *noûpoura.* — *Anneaux de pieds* est une expression ambiguë, car elle nous laisse douter si les anneaux sont portés ou aux doigts ou à la cheville du pied, et c'est la dernière idée seule, que représente le vocable sanscrit *noûpoura.* Il fallait donc prendre tel qu'il est, sans le traduire, ce mot de la toilette indienne.

lesquelles s'inclinent ses membres gracieux, — voici la saison de l'Automne arrivée, comme une nouvelle épouse aux formes charmantes. 1.

Les champs brillent par les kâças fleuris; les nuits, par la rosée; — les eaux des fleuves, par les cygnes; les étangs, par les nymphées; — les bois, par les saptatchhadas (1), inclinés sous le poids des fleurs; — et les jardins sont devenus tout blancs par la *neige des* jasmins grandiflores. 2.

Entre de longues îles, qu'on dirait leurs cuisses et les globes de leurs nitambas, les rivières, — où vont et viennent de charmantes sapharis (2), comme un cordon de grelots, attaché à la ceinture *de leurs belles ondes,* — auxquelles des rangées d'oiseaux blancs, rassemblés autour des rives, font comme un collier de perles, — *les rivières* s'avancent aujourd'hui lentement, telles que des femmes dans une amoureuse mélancolie. 3.

S'étant débarrassées de leurs eaux, les nues par centaines passent rapidement, — aussi blanches que les fibres du lotus à la conque d'argent; *et* de tous côtés le ciel, — *entouré* de ces nuages, que promène la vitesse du vent, paraît comme un roi éventé par des centaines de chasse-mouches. 4.

La beauté du firmament, où *les nuées semblent* un amas de collyre, étendu sur la ravissante *face du* ciel; — la terre, rougissante du pollen, que répandent les fleurs

(1) Ce mot, qui manque et dans l'Amara-Kosha et dans le Dictionnaire de Wilson, veut dire *qui a sept feuilles* ou pétales.

(2) Espèce de carpe, *cyprinus chrysoparius.*

du bandhoûka (1), — et les champs, dont le riz tapisse de ses tiges mûres les portions distinctes : — est-il au monde un jeune homme, de qui *cette vue* ne fasse palpiter le cœur ? 5.

Aujourd'hui, quand un léger vent trouble ses grands et beaux rameaux, — dont les tendres bourgeons couvrent la cime avec une masse de fleurs épanouies, — d'où se distille un miel, que les abeilles enivrées viennent sucer à l'entour, — est-il une âme, que le kovidâra (2) ne déchire *avec un trait de l'Amour ?* 6.

Débarrassée de l'obstacle, dont les nuages enveloppaient la face de sa lune, — tirant *de l'écrin* ces nombreuses parures, que lui prête la multitude des étoiles, — et se revêtant du clair-de-lune comme d'une robe sans tache, la nuit, — telle qu'une fille adolescente, s'avance de jour en jour vers son entière croissance. 7.

Agités par les kârandavas (3), qui becquettent la guirlande de leurs ondes, — et troublés tout le long de leurs rives par les familles des canards et des grues, — les fleuves, rougissant au reflet des séduisants lotus, inspirent de tous côtés la joie au monde par le chant des cygnes. 8.

Doux plaisir des yeux (4), guirlandée avec ses rayons, qui ravissent les cœurs, — distribuant la gaieté, versant l'eau de la pluie fine et de la rosée ; — la lune brûle tous

(1) *Pentapetes phœnicea.*

(2) Ébénier de montagne, *bauhinia variegata.*

(3) Espèce de canard.

(4) Littéralement : *oculorum festum.*

les jours le corps de charmantes femmes, — que la séparation d'avec leurs époux a blessées d'une flèche imprégnée du poison de l'absence. 9.

Quand il secoue les moissons du riz incliné sous le poids des fruits, — quand il fait danser la *cime des* plus nobles arbres, ces manguiers aux belles parures de fleurs, — quand il agite les champs de nymphéas et les forêts de lotus épanouis, — le vent remue avec force l'âme des jeunes gens. 10.

Embellis par d'amoureux couples de cygnes, — ornés de lotus et de nénuphars en fleurs, — se couronnant *comme* d'une guirlande avec les ondes soulevées par un vent, qui glisse lentement sur les eaux, — les étangs d'une parfaite limpidité font battre le cœur d'un mouvement précipité. 11.

L'arc d'Indra s'est évanoui, *et,* dans le sein (1) des nuages, — ne brille plus maintenant l'éclair, étendard des cieux : les grues n'agitent point l'air avec le vent de leurs ailes, — *et* les paons, tête levée, ne regardent plus la *voûte du* ciel. 12.

Ayant abandonné les paons, qui ont déserté les exercices de la danse, — l'Amour va trouver les phénicoptères aux chants mélodieux; *et,* délaissant le kadamba, le koutadja (2), l'ardjouna, le sardja et le nîpa, la *Déesse* qui fait pousser les fleurs, Çrî visite à leur tour les saptatchhadas *aux sept pétales.* 13.

(1) Littéralement : *in nubium ventribus.*
(2) *Echites antidysenterica,* ou *Nerium antidysentericum.*

Ravissant l'âme au parfum des fleurs de la çéphâlikâ (1), — gazouillant par les familles des oiseaux perchés dans les rameaux, se fleurissant de lotus *bleus* par les yeux des gazelles rassemblées autour des lisières, — les bocages allument un impatient désir au cœur des mortels.

Après qu'il a maintes fois agité les koumoudas (2), les padmas (3) et les kalhâras (4), — le vent, passé à l'état d'une froidure extrême dans son commerce avec eux, — fait grelotter au matin la jeune fille, quand il secoue *sur elle* les gouttes de gelée blanche attachées à la pointe des feuilles. 14 — 15.

Couvrant la surface de la terre avec une abondance de riz venu dans toute sa croissance, — embellis par des troupeaux de vaches nombreuses et bien portantes, — résonnant aux cris, que poussent les familles des grues et des phénicoptères, — les champs inspirent la joie au monde. 16.

La démarche si gracieuse des femmes est vaincue par celle des flamingos; — la beauté de la lune *voit* son visage *pâlir* devant les nymphéas épanouis; — l'éclat des lotus bleus et des nénuphars surpasse la vivacité des yeux allumée par l'ivresse; — et le jeu agaçant des sourcils cède aux molles ondulations des fleuves. 17.

Les lianes violacées, aux rameaux inclinés sous le poids des fleurs, — éclipsent, ô femmes, la beauté de *vos* bras

(1) *Nyctanthes arbor tristis.*
(2) *Nymphæa esculenta.*
(3) *Nelumbium speciosum* ou *nymphæa nelumbo.*
(4) Nenuphar blanc, *nymphæa lotus.*

chargés de parure; — et le charme d'une bouche, *qui montre* avec un sourire l'éclatante blancheur de ses dents, — est effacé par la *grâce* du jasmin, nouvel éclos, assorti avec les fleurs de l'açoka. 18.

Les amantes remplissent de frais jasmins — les bouts annelés de leurs grands cheveux noirs comme une épaisse nuée; — et, dans les oreilles, d'où se balaucent leurs boucles d'or, — elles introduisent divers lotus à la couleur d'azur. 19.

Le cœur plein de joie aujourd'hui, les femmes parent — les globes de leur sein avec les fils de perles et le parfum du santal : — elles embrassent d'une ceinture aux grelots *harmonieux* leur ample chûte de reins; — elles ornent d'anneaux et de bracelets d'or le *charmant* lotus de leur pied. 20.

Le ciel, nettoyé de ses nuages, orné de sa lune et jonché d'étoiles, porte *en lui-même* (1) la beauté aux formes ravissantes des lacs, — sillonnés de flamingos, remplis de koumoudas en fleurs — et parés d'une onde aussi brillante que le diamant et l'émerande. 21.

Dans l'automne, la brise, sortant de la couche nuptiale des lotus, souffle sa fraîche haleine : — la foule des nuages étant dissipée, les régions de l'espace *éthéré* ont des charmes, qui savent aller au cœur : — l'impureté des eaux

(1) « Cœlum, remotis nubibus serenum, luna et stellis impletum, jam Fortunam deam admodum formosam vehit per splendentem smaragdis gemmisque aquam fluviorum, floridis nelumbiis oblectorum et regiis cygnis frequentatorum. » (*Traduction de* Bohlen.)

a disparu; la terre a mûri l'oryza: — la lune verse des rayons immaculés, et le ciel est tout pailleté d'étoiles. 22.

Des femmes à la fleur de l'âge et dont le visage efface *la beauté de* la lune; d'autres, — séduisantes par leur main de lotus, attachée à la main d'un amant, — rentrent dans leurs maisons, suavement parfumées des fleurs amassées, où les ramène, pour ainsi dire, le puissant Amour, qui leur fit abandonner le plaisir de chanter ensemble. 23.

Revenant avec leurs compagnes de savourer le badinage d'une volupté suave, — échangeant de volontaires aveux sur les jeux *de ce* plaisir, qui n'a point d'égal, — les belles jeunes filles, dont l'automne rend la joie expansive, confessent, — au milieu de la nuit, leurs *doux* amusements, que dénote le coloris enflammé de leur visage incomparable. 24.

Au matin, réveillé par les rayons de l'*astre* qui fait le jour, — le nymphéa rouge, semblable au visage d'une belle jeune fille, entrouvre maintenant ses lèvres: — mais le nymphéa blanc à l'heure, où le disque de la lune descend à l'occident, se referme (1), comme le sourire des épouses, quand leurs maris s'éloignent de chez elles. 25.

(1) Bohlen traduit ainsi les deux vers, qui terminent ce couplet:

« *Nymphæa verò, lunæ globo in occasum vergente, marcescit irridens quasi uxorum maritis absentibus.* »

N'est-ce pas un faux sens, si même ce n'est un contresens ?

Le lotus blanc commence à s'épanouir au coucher du soleil: c'est une fleur de nuit; donc, c'est un amant de la lune, pour suivre les idées du poète indien. Par conséquent, au matin, quand la lune sa bien aimée disparaît au couchant, il referme comme de chagrin son calice, de même

Aujourd'hui le voyageur, dans sa pensée errante, pleure — ses amantes, dont il trouve la beauté charmante des lèvres dans la fleur du bandhoudjîva, — dont il revoit le vif éclat des yeux noirs dans la corolle des lotus bleus, — dont les cygnes ivres d'amour lui retracent par le bruit *de leurs ailes* le tinnitement de la ceinture d'or. 26.

Ayant déposé la splendeur de la lune sur le visage des femmes, — les grâces d'une pépinière de lotus blancs dans leur bouche pure et dans leur sourire, — la beauté du bandhoûka (1) dessus leurs lèvres, qui ravissent l'âme, — partout s'avance pleine de bonheur, à l'arrivée de l'automne, Çrî, *Déesse de l'abondance et de la félicité*. 27.

Que, belle par sa bouche de lotus rouge épanoui, par ses yeux de lotus bleu frais éclos, — par sa robe blanche de kâças aux fleurs nouvelles, — par son radieux sourire de lotus blanc, et délirante comme une amante, cette — *saison de* l'automne vous montre *et vous accorde* la suprême joie des âmes ! 28.

que l'on voit passer du riant au sérieux le visage d'une femme, lorsque son époux s'est éloigné de leur maison. Un des charmes assurément de Kâlidâsa, c'est l'art, qu'il met à rattacher ainsi dans ses descriptions la nature impassible et impassionnée à la nature sensible et intelligente.

(1) Le bandhoûka et le bandhoudjîva du précédent quatrain sont les synonymes d'une même fleur, *pentapetes phœnicea*, ou, suivant quelques-uns, *ixora coccinea*.

Ici, dans le *Cycle des Saisons*, œuvre de Kâlidâsa, finit la troisième section, intitulée : *Description de l'Automne*.

L'HIVER.

Aimable par ses fruits et par la pousse de nouveaux bourgeons, — avec les fleurs épanouies des lodhras (1), avec le riz en pleine maturité; — mais substituant la neige qui tombe aux lotus blancs disparus *aujourd'hui,* — la saison que voici arrivée est la saison de l'hiver. 1.

Les agaçantes femmes *ont caché* leur sein, *comme si* elles *en* avaient honte; — et les globes de leur poitrine

(1) *Symplocus racemosa.*

ne sont plus ornés — par les séduisantes peintures faites avec le suc du safran, — ni par le frais jasmin, *tressé* en guirlandes aussi brillantes que la lune. 2.

Sur les bras jumeaux des femmes coquettes ne — viennent plus s'unir les bracelets de coquillage, ni les armilles d'or: le doukoûla neuf est drapé sur les sphères du nitamba, — et le fin tissu de l'ançouka sur leurs seins potelés. 3.

Les dames ne parent plus *maintenant* leurs nitambas — avec des ceintures aux cordons variés de pierreries et d'or; — ni le nymphéa de leur pied, qui surpasse en beauté le nymphéa des eaux, — avec des noûpouras, dont le tinnitement imite le chant des phénicoptères. 4.

Embaumer leurs membres avec le kâlîyaka (1) *réduit en poudre*, — colorier avec de *riches* collyres leurs visages de lotus, — et parfumer leurs têtes avec le noir agouroû : — c'est là ce que font aujourd'hui les femmes pour la fête du plaisir. 5.

Accablées de fatigue par *les assauts de* la volupté, et les joues toutes pâlies, — les jeunes filles, pour qui l'astre de la joie est parvenu à son lever, — rient, mais non aux éclats, *car*, déchirées par le bout des *amoureuses* dents, — les lèvres cuisantes leur en font sentir la blessure. 6.

Affligé du mal, qu'il a causé en attaquant (2) — une

(1) Bois jaune odorant; peut-être, le bois de santal jaune.

(2) « *Ingemit quasi hyems*, dit Bolhen, *visitando*... » *Ingemit* donne un faux sens : *visitando* est encore moins heureux : j'ai choisi dans les différentes significations du verbe *âsad* chez Westergaard celle de *adoriri, hostiliter aggredi*, qu'exigeait l'ensemble des idées. Il y a de l'afféterie dans cette pensée de Kâlidâsa : on la dirait copiée de Guarini.

belle richement douée à l'endroit des cuisses et des seins potelés, — le temps froid semble pleurer, au point du jour, — par ses gouttes de bruine, qui tombent *des feuilles* ou qui pendent à la pointe des herbes. 7.

Couverts des productions du riz venu à toute sa croissance, — embellis par les troupeaux d'antilopes femelles, — résonnants par le ramage des courlieux ravissants, — *voici que* les champs allument dans la pensée un désir impatient. 8.

Resplendissants par les fleurs des nénuphars bleus et rouges, — sillonnés par les çarâlis (1) et les kâdambas (2), — semés de *verdoyants* çaivalas (3) sur leurs eaux transparentes, les étangs ravissent l'imagination des mortels. 9.

Continuellement agité par les vents, — que la chûte des neiges a refroidis, marchant vers sa maturité — et tel qu'on voit tourner à la pâleur le teint d'une amante, — séparée de son bien aimée : *ainsi pâlit*, ô mon amie, l'*odorant* priangou (4). 10.

La bouche embaumée d'âsava, délicieux extrait des fleurs, — dont il parfume son corps au souffle de son haleine, — et pressant une compagne de lit membre contre membre dans un mutuel embrassement, — dort l'amant blessé par une flèche de l'Amour. 11.

Les lèvres, qui portent les marques des blessures faites avec les dents, — les seins, où les ongles des mains ont

(1) Espèce de merle, *turdus ginginianus*.
(2) *Canards*, ou, suivant quelques-uns, *cercelles*.
(3) *Vallisneria*.
(4) Plante médicinale et parfum, connu en Europe sous le même nom.

écrit *leur passage*, accusent le sans pitié, avec lequel dans ses jouissances la passion (1) traite les femmes d'une jeunesse fraîche éclose. 12.

Tenant son miroir à la main, une dame orne son visage de lotus *à cette heure du jour*, où les rayons du soleil sont dans leur enfance ; — et, allongeant sa lèvre, elle examine les morsures, que le bout des *amoureuses* dents fit — à cette bouche, de laquelle son bien-aimé a bu toute l'essence. 13.

Le corps brisé par la fatigue des voluptés *trop souvent* accordées, celles-ci, à qui la nuit écoulée sans dormir a fait rougir le couple charmant des yeux, — *et* mis en désordre au milieu de leur couche l'abondante chevelure emmêlée, — se plongent dans le sommeil, sous un soleil doux, qui les échauffe de ses rayons. 14.

Inclinant les articulations de leurs membres sous le poids des seins relevés et rebondis, — celles-là, *encore* adolescentes, s'occupent à parer leurs cheveux ; — mais, avant, une bandelette sans tache, imprégnée d'une odeur exquise, embrassant *les tempes*, — a ceint leur front, qui s'embellit d'une chevelure noire comme une nuée *d'orage.*

Après qu'elle a considéré son corps *tatoué par* les morsures de son amant, — une autre, pleine de joie et qui vient d'orner ses lèvres avec la beauté du fard, — passe autour de sa poitrine un kourpâsaka (2) neuf, en pliant ses membres, — en hésitant, en courbant la

(1) Littéralement : *copulationis* ; observation, qui peut également s'appliquer au mot *plaisir* de la stance cinquième.

(2) *Tunica pectoralis*, une sorte de *chemisette.*

prunelle de ses yeux vers les boucles agitées de sa chevelure. 15—16.

Souffrant et de leurs seins et de leurs grandes cuisses toutes foulées, — d'autres, qu'une longue fatigue aux jeux de la volupté — a conduites jusqu'à *de vives* douleurs et dont elle a rendu les articulations languissantes, — *d'autres* femmes étendent sur leurs membres un onguent d'une vertu très-bienfaisante. 17.

Aimable par de nombreuses qualités, ravissant l'âme des femmes, — mêlant *toutes* les démarcations des villages sous d'épaisses *moissons de* riz inclinées à l'entour,— que cette saison, compagne du froid, vous montre *aussi* vos désirs *accomplis*, — elle, que le chant des courlieux *nous* amène sur *un tapis de* neige tombée ! 18.

Ici, dans le *Cycle des Saisons*, œuvre de l'illustre Kâlidâsa, finit la quatrième section, intitulée : *Description de l'Hiver*.

LE ÇIÇIRA

OU LA SAISON DE LA ROSÉE.

Écoute, ô fille charmante, la description de cette saison, qui est nommée Çiçira (1), où la terre — est couverte par les masses du riz en toute sa croissance, — où l'on s'adonne volontairement aux amours, *saison* chérie des femmes, — embellie par le chant des courlieux, sortis du sommeil. 1.

Le sein (2) d'une maison avec des contrevents bien fermés, — la *chaleur du* feu *ou* les rayons du soleil, —

(1) Elle comprend les deux mois du milieu de janvier à la moitié de mars.
(2) Littéralement : *domûs venter*.

des vêtements épais et des femmes brillantes de jeunesse : — sont arrivés, sur les pas de la saison, au point d'être maintenant cultivés par la gent amoureuse. 2.

Ni le santal, froid comme un rayon de l'astre des nuits, — ni la plate-forme d'un palais, où la lune d'automne ne verse plus ses clartés pures, — ni les vents, qu'une gelée continuelle a refroidis, — ne portent maintenant la joie dans la pensée de l'homme. 3.

Refroidies par la chûte ravageuse de la neige, — imprégnées aussi de rosée par les rayons de la lune, — les nuits ne sont plus un objet de culte pour l'amant, — malgré la foule de pâles étoiles, dont elles sont délicieusement ornées. 4.

Ayant pris du bétel, des parfums et des guirlandes, — ayant enivré le nymphéa de leur bouche avec le rhum extrait des fleurs, — et toutes parfumées avec l'odeur aimable du noir agouroû, — les femmes entrent, consumées par le désir, dans leur chambre à coucher. 5.

Bien que coupables d'offenses et souventes fois grondés par elles, — si, tremblants et l'âme *presque* folle de crainte, — elles voient leurs époux soupirer après la volupté, — les femmes aussitôt d'oublier avec joie leurs outrages. 6.

Long-temps surfoulées, durant les nuits *plus* grandes, — sans pitié, par les doux *jeux de* l'amour et *les étreintes de* la volupté, — les femmes à la fraîche jeunesse de se promener lentement, à la fin des nuits, leurs cuisses endolories par la fatigue. 7.

La gorge pressée avec un ravissant corset, — les cuisses parées avec une étoffe de soie teinte, — et mariant

des fleurs avec leurs cheveux, — les femmes semblent fêter *ainsi* l'arrivée du froid. 8.

Les amants, dédaignant la froidure, effacent avec de l'eau *crue* — *les taches* de leurs poitrines, foulées par les agaçantes femmes — avec des gorges, que la teinture de safran a jaunies, — et que la fraîche jeunesse tient droites sur un sein, où le plaisir leur doit un culte. 9.

Pendant les nuits, se livrant à la joie, avec des amants, les femmes — boivent une liqueur spiritueuse, enivrante, accomplie, — qui ravit l'âme, réveille la volupté de l'amour, — et tremble, comme un lotus, au souffle d'une haleine parfumée. 10.

Au point du jour, la passion de l'amour éteinte, une épouse, — de qui les embrassements de son époux ont fait s'enfler le bouton des seins, — s'enfuit à la vue des morsures, que son bien aimé a semées par tout le corps, — et, *n'osant reparaître*, elle envoie retirer (1) son vêtement de la chambre conjugale. 11.

Agitant sa guirlande de fleurs échappée aux cimes bourdonnantes d'*abeilles*, — et son épaisse chevelure,

(1) Bohlen : « *ex cubiculo evadit, vestem* POST SE TRAHENS ; « *âkarshayantî* ne veut pas dire cela, mais plutôt : *eripere* ou *deducere jubens*; car c'est le participe présent de la forme causale, combinée avec la préposition *â* (*ad* des Latins), non avec la préposition *anou* (*post*). C'est d'ailleurs ce qu'exige l'ensemble des idées. Remarquant autour de son corps les traces des plaisirs de la nuit, l'épouse se dérobe du lit, et, n'osant plus rentrer, elle se fait apporter sa robe, afin de cacher même aux yeux de son époux ce tatouage d'une nuit d'amour. — C'est l'esquisse d'un petit tableau surpris aux mystères d'une alcôve indienne ; c'est comme le croquis d'une gravure, sous laquelle on pourrait écrire cette légende : *Le réveil de la pudeur conjugale.*

qui s'enivre (1) des senteurs embaumées de l'agouroû, — une charmante callipyge, à la jolie taille, à l'ombilic profond, amante belle comme l'Amour, quitte son vêtement de nuit à la naissance même du jour. 12.

Aujourd'hui les femmes se tiennent le matin dans l'intérieur des maisons, et semblent autant de Lakshmî — par leurs *jolis* yeux, aux angles rougissants et prolongés *avec un trait de collyre* jusqu'au bord des oreilles, — par leurs cheveux pendants sur les épaules et par les disques *gracieux* de leurs visages, qui, — brillent comme l'or *ou* les nymphéas et resplendissent avec le charmant incarnat des lèvres. 13.

Lassées par le poids de leur ample nitamba, la taille un peu inclinée — par la fatigue de porter une gorge pesante, marchant d'un pas très-lent, — ayant déposé le vêtement accoutumé de la nuit et propre au temps de la volupté, — celles-ci, toutes jeunes filles, revêtent l'habit, qui sied pour le jour. 14.

Observant à l'extrémité de leurs seins les traces, que les ongles d'un amant ont gravées sur le derme, — et touchant le bout de leurs charmantes lèvres, dont les dents *du baiser* ont déchiré le jeune bourgeon, — les adolescentes filles se peignent des parfums les plus exquis — et parent leurs visages au temps *même* où se lève *déjà* le soleil. 15.

Que cette saison, où se transforment *dans la maturité*

(1) Littéralement : *qui se réjouit*, suivant le manuscrit de Londres, numéroté 2,032 ; mais l'édition de Bohlen porte *çobhita*, ornée, brillante.

d'innombrables euphorbes, où la canne à sucre et le doux riz enchantent *les yeux*, — où la volupté célèbre ses plus grands jeux, *saison* orgueil de l'amour, — et cause de mélancolie (1) pour l'âme des femmes abandonnées par le plus cher des amants, — que cette saison de la rosée soit pour vous une continuelle félicité! 16.

(1) Littéralement : *ustionis.*

Ici, dans le *Cycle des Saisons*, œuvre de l'illustre Kâlidâsa, finit la cinquième section, intitulée : *Description du Çiçira*, c'est-à-dire, *Saison de la rosée.*

LE PRINTEMPS.

O mon amie, voici que le temps vient (1) *armer Kâma,* son *gentil* guerrier, — qui porte des boutons fleuris de manguier en guise de flèches acérées, — et qui ajuste pour corde à son arc une guirlande d'abeilles, — afin de blesser les âmes de ceux que la volupté *veut enlacer* dans une *ravissante* union. 1.

Les arbres, qui ont *maintenant* des fleurs, les eaux, qui

(1) Littéralement : *est venu.*

se tapissent de lotus, — les femmes, qui s'éprennent d'amour, la brise doucement parfumée, — les soirées charmantes et les journées enchanteresses : — tout, ô mon amie, est plus beau dans le printemps. 2.

Des étangs, qui se font avec leurs eaux des ceintures de pierreries, — des femmes, dont les personnes brillent autant que la lune, — des manguiers, dont les arbres plient sous le poids des fleurs, — *de toutes ces choses* le printemps que voici augmente la beauté. 3.

Les fils de perles arrosés de santal blanc autour des seins, — les haleines délicieusement parfumées de bétel — dans les bouches — *et* les ceintures *élégantes* sur les flancs des séduisantes femmes, — *perles, haleines et ceintures, tout* sans hésiter un instant, s'avance *maintenant* (1), vers les voluptés de l'amour. 4.

Les ançoukas au tissu délié *et* jauni dans le suc des safrans — ornent les globes du sein — des femmes coquettes, et, sur les sphères du nitamba, — se drapent les doukoûlas rougis dans un extrait de kousoumbhas (2). 5.

Un élégant et frais karnikâra (3) dans leurs oreilles, — un açoka dans les noires tresses de leurs cheveux, — un jasmin sur leurs têtes, où il s'épanouit, frais éclos, — *c'est ainsi qu'aujourd'hui* les amantes cheminent vers une *délicieuse* union avec leur amant. 6.

(1) Le sentiment et l'action transportés des personnes à leur insensible parure : hypallage hardie, que l'exactitude scrupuleuse du traducteur ne lui permettait pas d'affaiblir !

(2) *Carthamus tinctorius.*

(3) *Pterospermum acerifolium* ou *pentapetes acerifolia.*

Sur leurs visages, pareils à des lotus aux pétales d'or, — et colorés avec des enluminures de fard, les femmes agaçantes — font sourdre une sueur, qui roule, — pendant *l'exercice de* la volupté, sous une forme semblable à celle des perles. 7.

Relâchant leurs attaches, pour donner du plaisir — à leurs membres tout agités par l'amour, — les femmes sont encore assaillies par le désir, — au temps même que leurs amants se tiennent à leurs côtés. 8.

Maigres, pâles, très-agités, — livrés souvent, souvent à ce bâillement, *qui annonce de l'ennui :* c'est l'état, où, dans l'absence de leurs époux, sont réduits par ce — Dieu qui n'a pas de corps (1) les corps de la gent, qui nous enivre (2) d'amour. 9.

Aujourd'hui, chez les femmes, l'Amour habite multiforme : troublé dans leurs yeux allanguis par l'ivresse (3), pâle sur leurs joues, ferme sur leurs seins, — cambré sur leur taille, rebondi sur leur nitamba. 10.

Au sexe qui nous enivre *de plaisir* Amour donne *maintenant* — des membres, que le sommeil tient continuelle-

(1) C'est l'Amour considéré métaphysiquement. Nous avons traduit littéralement ici le texte, parce qu'il y a tout ensemble jeu de mots et jeu d'idées dans *angâni ananga.*

(2) *Pramadâ* est un des nombreux synonymes de *nârî*, femme. Pour justifier le sens paraphrasé, qu'on lui donne ici, il faut remonter à ses racines : *pra*, qui répond à la préposition *pro* des Grecs, *mad*, enivrer, *a*, suffixe d'agence; *pramadâ* signifiait donc originairement, CELLE QUI ENIVRE.... *d'amour*, sous-entendu. — C'est ainsi qu'en joignant au même verbe un autre suffixe d'agence, *ana*, l'on obtient, avec un sens tout-à-fait identique, MADANA, *inebrians*, un des surnoms les plus fréquemment donnés à Kâma.

(3) Littéralement : *une liqueur spiritueuse, appelée madirâ.*

ment embrassés, — des voix en quelque façon titubantes par l'ivresse, et des regards, que rend obliques le jeu coquet des sourcils. 11.

Le safran, le kâlîyaka et le priangou — sont *agréablement* combinés dans les enluminures des seins : — le santal est employé *de nouveau* par les femmes, — qui, dans un état de nonchalance causée par l'ivresse, marient *ce liniment* avec le parfum du musc. 12.

S'étant dépouillé à la hâte des vêtements lourds, — l'amant, blessé par une flèche de Kâma, revêt (1) *d'habits plus légers* — son corps, teint avec le fard de laque — et parfumé avec le noir agouroû à l'odeur suave. 13.

Enivré par le suc du manguier, ici, le kokila mâle (2) — baise voluptueusement la bouche de *la fleur* son amante : — là, posée sur un lotus, l'abeille en bourdonnant, — *industrieuse* amante, commence à cajoler elle-même son amant. 14.

Courbés sous les grappes de leurs boutons rouges, — les arbres des manguiers, avec la beauté de leurs branches fleuries, — qui se balancent au *souffle du* vent, excitent

(1) Bohlen n'a pas traduit *dhattai*, qui marque, non-seulement une action inverse de celle exprimée par le verbe au participe indéclinable *vihâya*, mais encore la circonstance de substituer les habits de la saison présente à ceux de la saison passée : ce que le mot *gouroûni* fait pressentir assez nettement. Il semble mis en tête de la stance comme indicateur d'une idée adversative sous-entendue : autrement, il est à peu près inutile.

(2) Le kokila, à qui les poètes donnent souvent l'épithète de VASANTADOUTA, *le messager du printemps*, n'est pas moins célèbre dans l'Inde par ses fabuleuses amours avec la fleur du manguier, que ne le sont, dans les poésies persanes, les amours du rossignol et de la rose.

dans l'âme des femmes, ô ma belle, un état d'agitation causé par le désir. 15.

Rouges jusqu'à la racine comme la couleur de corail, — et portant une multitude de fleurs entremêlées de bourgeons, — les açokas, *dont le nom veut dire sans-soucis*, les açokas du premier coup d'œil rendent soucieux (1) le cœur des jeunes filles à la fraîche adolescence.

Un état d'inquiets désirs s'allume tout-à-coup dans l'âme des amants, — s'ils regardent les calices nouveaux-nés de l'atimoukta, — dont un faible zéphyr agite *doucement* les tendres et jolies pousses, — autour desquelles *on voit* les abeilles enivrées *distribuer* des baisers à ses charmantes fleurs. 17.

L'homme, abandonné par sa bien-aimée, ô mon amie, vient-il à voir — la beauté supérieure des kouravakas, ces arbres aux perles odorantes, — qui, nouvelles écloses, effacent le brillant éclat, dont rayonne le visage d'une amante, — aussitôt son âme est douloureusement blessée par une grêle (2) de flèches, que lui décoche l'Amour. 18.

Aujourd'hui que la saison du printemps est complètement (3) arrivée, — les pâridjâtas (4), semblables eux-mêmes à un feu ardent, — et les forêts de kinçoukas, par-

(1) Le jeu de mots, *açoka saçokan*, nous rappelle ce trait d'une spirituelle chansonnette : « *La vin de Grave rend gai, et celui de Nuits ne nuit jamais.* »

(2) Littéralement : *des troupes, des multitudes.*

(3) Ce mot vient ici pour tenir compte des prépositions *san* et *upa*, combinées avec le participe *âgata* ; en grec, *sunupogenómenos.*

(4) Arbre au corail, *erythrina fulgens.*

tout inclinées sous le poids des fleurs, — revêtent d'un ançouka rouge la terre, qui brille comme une nouvelle épouse. 19.

Est-il rien, qui ne soit enflammé par les kinçoukas, dont *les corolles imitent* l'éblouissant éclat répandu sur la tête du perroquet? — De qui les séductions des fleurs du karnikâra n'ont-elles pas triomphé, — quand, pour nouvel attrait, les doux chants de ces kokilas, — ô femme à la voix charmante, ravissent continuellement l'âme des jeunes gens? 20.

Les discours des hommes tombent dans le délire, aussitôt qu'*ils entendent* chanter — les kokilas mâles, dont les voix mélodieuses font naître la mélancolie (1); — *et*, quoique doué d'une pudeur jointe à la décence, au même instant le cœur — des épouses devient tout agité *par une folle passion* dans l'intérieur même du gynœcée. 21.

Secouant la branche fleurie des sahakâras (2), — dispersant les ramages du kokila (3) dans les régions de l'espace, — *et* ravissant les cœurs des hommes, le vent souffle, — heureux de *voir* la chûte des frimas cesser à *l'arrivée du* printemps. 22.

Les bosquets enchanteurs, embellis — par les jasmins, dont la blancheur est comme le sourire d'une folâtre fiancée, — dérobent à l'anachorète lui-même son âme libre

(1) Littéralement : *détruisent la joie.*
(2) Espèce de manguier très-odorante.
(3) Littéralement : *de l'oiseau élevé par une autre mère que la sienne.*

des passions; — combien plus au commun des hommes, dont le cœur porte les souillures de la concupiscence! 23.

Dans le mois de madhou, au murmure des abeilles, au chant des mélodieux kokilas, — avec leurs ceintures d'or pendantes, avec leurs fils de perles mariés à leurs seins, — avec leurs membres *si* délicats allanguis par la flamme de l'amour, — les femmes ravissent irrésistiblement le cœur des hommes. 24.

Tout le monde s'enivre de plaisir à l'aspect des montagnes, — dont les arbres couronnent les sommets de fleurs enchanteresses et variés, — dont les plateaux sont embellis par les joyeuses familles des kokilas, — et dont les surfaces des rochers se revêtent comme d'un réseau d'abeilles. 25.

A la vue des sahakâras, dont les fleurs *tapissent* les arbres, l'amant, — de qui la séparation d'avec sa belle a plongé l'âme contristée dans un état d'agonie, — ferme les yeux, pleure, s'abandonne au délire, se bouche l'odorat avec sa main, et se lamente à haute voix. 26.

Le bourdonnement des abeilles enivrées et le chant des kokilas, — les manguiers fleuris et les aimables karnikâras — sont comme des traits bien acérés, dont l'âme des amantes — est blessée par le Dieu à l'arc de fleurs pour allumer en elles le feu de l'amour. 27.

Détournant la tête dans sa route (1), quoiqu'il ait son corps fatigué, afin de contempler — les arbres fleuris des

(1) C'est le sens de Bohlen; mais j'avoue que je ne l'adopte pas, sans hésiter; *abhimoukham* ne veut pas dire *averso*, mais au contraire *adverso vultu*.

manguiers, agités par un doux zéphyr, — et qui font s'épanouir une multitude de fleurs aussi brillantes que le *plus* bel or, — l'homme qui, voyage loin de sa maison et qu'une flèche de l'Amour a profondément blessé, tombe, *à cette vue*, dans le délire. 28.

Maintenant le printemps surpasse des amantes — la voix suave par les chants joyeux des mélodieux kokilas, — les dents qui brillent au milieu d'un sourire par l'éclat des fleurs du jasmin, — et la beauté des *doigts, qui sont comme les* bourgeons de la main par la *grâce élégante des* boutons semblables à du corail. 29.

Avec leurs visages beaux comme le nymphéa d'or, avec leurs joues pâles, — avec les boutons de leurs seins, humides de santal et soutenus sur un joli fil de perles, — avec leurs clignements d'yeux, où se peint une langueur d'amour nuancée de badinage, — les femmes *charmantes* font que le plus saint des anachorètes est forcé lui-même d'aimer au printemps. 30.

Leur bouche de lotus parfumée de liqueur enivrante, leurs yeux aux mobiles étoiles, — leur épaisse et ravissante chevelure, toute pleine de kouravakas frais éclos, — leur pesante couple de seins, ajoutez ce globe du nitamba : — dites, est-il rien qui ne soit beau maintenant chez les femmes ? 31.

Les cœurs des hommes sensibles palpitent — au souffle des vents, dont les manguiers épanouis ont parfumé les haleines, — au bourdonnement de la mouche à miel, dont le murmure cadencé enchante les oreilles, — au bruyant ramage du kokila, troublé par l'ivresse *et l'amour*. 32.

Le temps des soirées délicieuses, les clartés de la lune en son plein, — le ramage du kokila mâle, le vent parfumé, — le bourdonnement des essaims d'abeilles enivrées, le sîdhou bu dans la nuit : — certes ! toutes ces choses *ne* sont-*elles pas* les *puissants* auxiliaires (1) du joli Dieu, qui fait la guerre avec des fleurs ? 33.

Que, formant ses lèvres avec les corolles des açokas et des lotus, bourdonnant par ses essaims d'abeilles enivrées de miel, — étalant par ses bouquets de jasmins *comme* une

(1) Littéralement : *les instruments, les moyens.*

Dans ce poème et dans le volume précédent, nous avons beaucoup parlé de ce Dieu armé de fleurs ; mais nous n'avons pas dit encore quelles sont toutes ces fleurs et à quel des sens il adresse l'une ou l'autre d'elles. Nous permet-on de le faire, en citant ces vers de notre PANTHÉON, poème théologique en cinq chants ?

. . . Voici Ménaca, dont le plectre léger
Sur les fibres du luth commence à voltiger,
Et, dans ses vers chantés filtrant la poésie,
Sa voix aux sens de l'âme en verse l'ambroisie.
Elle dit l'univers d'un œuf géant éclos,
Et l'Amour en poisson incarné sous les flots,
Son carquois de santal et ses flèches dorées,
Ses flèches, que jamais le sang n'a colorées !
Sur les rameaux des sens, où niche le plaisir,
Cinq fleurs armant cinq dards font la chasse au désir.
Le champac odorant sur les yeux séduits lance
Un pétale émoulu tout frais en fer de lance ;
Le kétaca d'azur au bout du jonc ailé
Braque sur l'odorat son pistil affilé ;
Le bilva rouge éclos dans sa vive corolle
Darde un rayon de flamme enté sur la parole.
Là, sur le sens du goût, l'arc décoche un amra
Et le trait part ici ferré d'un kéçara ;
Blanche fleur satinée, odorante corbeille,
Où la rosée embaume au festin de l'abeille....

mine de dents pures, empruntant un visage aux nymphéas épanouis, — chargée d'agouroûs pour les sacrifices de l'Amour et portée sur un faible zéphir, embaumé lui-même par les senteurs (1) des manguiers; — que la saison chère au dieu Kâma, *saison aimable par* l'arrivée des fleurs, vous montre *et vous procure* une félicité durable jusqu'à la fin de ce kalpa! 34.

(1) Littéralement : *joie, bonheur*; c'est, dans l'original, une métonymie de l'effet pour la cause.

Ici, dans le *Ritou-Sanhara*, œuvre de Kâlidâsa, finit la sixième *et dernière* section, intitulée : *Description du Printemps.*

LA

RECONNAISSANCE DE ÇAKOUNTALA

DRAME EN SEPT ACTES.



NOMS DES PERSONNAGES.

—

DOUSHMANTA, roi des Indes, amant de Çakountalâ.

ÇAKOUNTALA, jeune fille, née d'une nymphe, élevée dans l'hermitage de Kanwa.

ANOUSOUYA, } compagnes de Çakountalâ.
PRIYAMVADA, }

Le vidoûshaka MADHAVYA, bouffon du roi.

GAAUTAMI, vieille pénitente.

ÇARNGARAVA, } jeunes brahmanes.
ÇARADVATA, }

KANWA, saint ermite, père adoptif de Çakountalâ.

UN PÊCHEUR.

MIÇRAKAIÇI, Apsara, amie de Mainakâ, la mère de Çakountalâ.

MATALI, cocher d'Indra.

UN JEUNE ENFANT.

MARITCHA, } Divinités, père et mère d'Indra.
ADITI, }

Brahmanes, un Général d'armée, un Officier de police, un Garde du palais, Hermites, Disciples, un Huissier, un Messager, Domestiques, etc.

LA

RECONNAISSANCE DE ÇAKOUNTALA

DRAME.

PROLOGUE.

Un BRAHMANE entre sur la scène et prononce la

BÉNÉDICTION.

Que le Seigneur vous favorise de sa protection sous les quatre formes, qui sont la manifestation de son existence : *l'eau, qui fut* la première création de Brahma; le *vent*, qui porte aux cieux le havis (1), sacrifié suivant les rites; la personne du prêtre officiant; les deux luminaires, dont la marche distingue les temps; *l'air*, qui

(1) Beurre clarifié, que le prêtre officiant verse dans le feu du sacrifice.

enveloppe tout et porte les sons dans l'organe de l'ouie ; ce qu'on appelle la nature, cette nourrice universelle des semences, et l'élément, qui prête aux êtres animés la matière de la respiration !

(Il sort, après la bénédiction récitée.)

Le DIRECTEUR de la troupe comique paraît alors sur la scène.

LE DIRECTEUR.

C'est assez et déjà trop de ces lenteurs !

(Tournant la tête vers l'arrière-scène :)

— Noble dame, si tu en as fini avec les soins donnés à ton riche costume, viens donc ici maintenant.

Le Précédent, une Comédienne.

LA COMÉDIENNE.

Me voici, maître ! Que son excellence commande ! Auquel de ses ordres me faut-il obéir ?

LE DIRECTEUR.

Noble dame, nous sommes devant une société, la plus riche en qualités charmantes, il nous faut donc la divertir avec un drame nouveau, qui a pour titre : la Reconnaissance de Çakountala, œuvre, dont l'auteur est Kalidasa. Nous devons apporter à nos rôles tout notre soin.

LA COMÉDIENNE.

Personne ne peut nier que le maître ne sache monter parfaitement une pièce au théâtre.

LE DIRECTEUR, l'ayant remerciée d'un sourire.

Je vais dire une chose vraie, noble dame. Je révoque en doute la science d'une comédie, tant qu'elle n'a pas eu le suffrage des connaisseurs (1). Aussi, tout appuyée qu'elle est sur de puissantes raisons, mon âme perd sa confiance devant une assemblée *si* instruite.

LA COMÉDIENNE.

C'est ainsi ! Que maintenant donc le maître commande ce qui nous est à faire pour l'instant même.

LE DIRECTEUR.

Quelle autre chose y a-t-il pour le moment à faire, noble dame, si ce n'est de chanter pour charmer les oreilles de cette auguste société ?

LA COMÉDIENNE.

Soit ! Mais vers quelle saison dois-je revenir emprunter un sujet pour ma chanson ?

LE DIRECTEUR.

N'est-ce point à celle-ci même ? Les plaisirs, qui en composent le domaine, ont commencé, il n'y a pas encore très-long temps. Aujourd'hui, en effet,

« Les jours ont des sommeils faciles sous les ombrages, des fins de jour suaves, des bains au sein des eaux pleins de charmes, et des brises, que parfume dans les bois leur hymen avec la bignonne odorante (2). »

(1) « C'est fort bien ! Mais, pour vous parler sans détour, tout notre art n'est rien, si nous ne réussissons à plaire aux spectateurs. (*Traduction de Chézy*).

(2) « Délicieuses journées ! où, après avoir joui de la fraîcheur du bain, et mollement couchés à l'ombre des arbres en fleurs, un sommeil paisible vient nous surprendre au souffle parfumé des airs ! » (*Même traduction.*)

LA COMÉDIENNE, elle chante.

« A la vue des rameaux si tendres, que baise un instant l'*inconstante* abeille sur la cime des kaiçaras, les femmes s'empressent de se tresser des pendeloques avec les fleurs du çirisha (1). »

LE DIRECTEUR.

Voilà, noble dame, ce qui est bien chanter, car je vois la salle émue de tous les côtés et ta voix a ravi hors d'elle-même l'âme de cette assemblée. Quelle pièce allons-nous donc jouer devant elle pour mériter *encore plus* ses bonnes grâces?

LA COMÉDIENNE.

N'as-tu pas dit tout à l'heure qu'on jouerait un nouveau drame, nommé *la Reconnaissance de Çakountalâ*?

LE DIRECTEUR.

Je te remercie de me le rappeler, noble dame, je l'avais tout à fait oublié dans ce moment; car

« La mélodie ravissante de ton chant m'avait emporté irrésistiblement, comme ce roi Doushmanta, que voici entraîné sur les pas de cette gazelle aux pieds si légers. »

(A ces mots, le prologue finit et les deux acteurs quittent la scène.)

(1) « Voyez comme l'abeille matinale baise délicatement dans son vol léger le tendre bouton du késara; voyez comme la jeune fille dispose avec grâce derrière son oreille la fleur odorante du siricha. » (*Traduction Chézy.*)

ACTE PREMIER.

(Le roi, monté sur un char, un arc et des flèches à la main, poursuivant une gazelle, entre sur la scène avec son cocher.)

LE COCHER, après un regard, jeté sur l'animal et sur le monarque.

Seigneur,

« Quand je tourne mes yeux sur l'antilope et sur toi, armé de ton arc bandé, il me semble voir le Dieu maître de l'arc Pinâka (1) en personne à la poursuite d'une gazelle. »

LE ROI.

Cocher, la bête nous a entraînés loin ! La voici maintenant,

« Qui fuit devant nous, les yeux portés à chaque instant sur mon char avec un mouvement gracieux de son cou. La crainte qu'une flèche ne vienne tomber sur elle fait rentrer, *pour ainsi dire*, entièrement son arrière-train dans la partie antérieure du corps ; sa route est remplie d'herbes tombées à demi broyées de sa bouche, qu'entrouvre la fatigue. Vois ! elle court un peu sur la terre, mais beaucoup plus dans l'air par ses bonds impétueux ! »

(Avec étonnement.)

— Comment s'est donc rallentie ma course tout à l'heure si ardente (2) ?

(1) C'est-à-dire, le Dieu Çiva.

(2) « Oh ! il redouble tellement de vitesse, que, dans ce moment, il échappe même à ma vue. » (*Traduction Chézy.*) Le texte dit : *Cur meus subsedit nisus, qui modò conspicuus erat.*

LE COCHER.

Seigneur, la terre va en s'élevant; je retiens les rênes du char et sa vitesse en est retardée ; c'est pourquoi la gazelle a pu jeter ce grand intervalle entre elle et nous; mais il vous est aisé de l'atteindre maintenant qu'elle marche sur un sol uni.

LE ROI.

Lâche donc les guides !

LE COCHER.

Ainsi que l'ordonne mon seigneur.

(Il simule dans une pantomime l'impétuosite d'un char.)

— Vois, seigneur ! En effet, ces

« Coursiers de ton char, les brides abandonnées, la partie antérieure du corps tendue en avant, la pointe des oreilles abattue, la houppe de leurs chasses-mouche immobile, courent dans le chemin ou plutôt ils volent, infranchissables même aux tourbillons de poussière, qu'ils soulèvent. »

LE ROI, avec hilarité.

Comment ! Les chevaux auront bientôt dépassé la gazelle ! En effet, de la manière qu'ils vont (1),

« Ce qui était petit à ma vue passe vite à la grandeur ; ce qui me semblait joint se partage en deux promptement ; une ligne, qui me paraissait droite devient courbe de sa nature à mes yeux ; et, telle est cette rapidité de mon char, que rien n'est dans un instant ni près ni loin de moi ! »

(Derrière la scène, on crie.)

— Holà ! holà, sire ! cette gazelle appartient à l'hermitage : il ne faut pas la tuer !... il ne faut pas la tuer !

1 Valeur implicite de l'adverbe *tathâ*.

LE COCHER, il écoute et il regarde.

Voici deux pénitents, seigneur, qui se jettent comme un rempart derrière cette gazelle noire, tombée enfin à la portée de ta flèche.

LE ROI, avec empressement.

Retire donc à toi les rênes!

LE COCHER.

Ainsi que l'ordonne mon seigneur.

(Il fait comme il est dit.)

LES PRÉCÉDENTS, UN HERMITE avec son disciple.

L'ANACHORÈTE, élevant sa main.

Holà! holà, roi! C'est vraiment une gazelle de l'hermitage.

« Ne veuille, ne veuille donc pas décocher contre elle ce dard, qui serait dans son tendre corps ce qu'est le feu dans un monceau de coton. Qu'y a-t-il, hélas! de commun entre la vie si fragile des gazelles et tes flèches à la victorieuse empennure, à la pointe (1) acérée ? »

« Retire donc cette flèche trop prompte à venir s'encocher sur ton arc. Les armes vous sont données pour la défense de l'opprimé, non pour les envoyer au *cœur de* l'innocent! »

LE ROI, avec un salut respectueux.

La voici retirée.

(Il fait comme il a dit.)

1 Littéralement : *chûte*.

L'ANACHORÈTE, avec joie.

Cette *modération* est bien digne d'un prince né dans la race de Pourou (1) et qui est le flambeau des rois (2). Oui, de toutes les manières,

« Ce sont là des formes, qui te siéent, à toi, né dans la famille de Pourou. Daigne le ciel t'accorder un fils, doué de toutes les vertus et destiné à porter le sceptre de l'univers ! »

SON DISCIPLE.

Daigne le ciel de toutes les manières t'accorder pour fils un monarque universel dans l'un et l'autre monde !

LE ROI, avec un salut respectueux.

J'accepte la parole du brahmane.

LES DEUX ANACHORÈTES.

Nous sommes venus chercher ici du bois. Voilà *où demeure* notre maître, Kanwa, duquel on voit l'hermitage sur les bords de la Mâlinî et qui est comme le Dieu protecteur de Çakountalâ. Si une autre affaire ne vous réclame point ailleurs, entrez là et goutez-y les soins de l'hospitalité. Mais, de plus,

« Quand tu auras vu les cérémonies conformes aux Védas, que peuvent cultiver *sous ton règne*, à l'abri de tous les obstacles, ces hommes, qui se font de la pénitence un trésor, tu sauras *quelle est ta puissance* : « Combien est grand, diras-tu, mon bras, qui les protége, marqué des cicatrices, qu'y laissa imprimées la mâaurvî (3) de mon arc (4) ! »

(1) Fils d'Yayâti et sixième roi de la dynastie lunaire.

(2) « ... d'un monarque aussi accompli. » (*Traduction Chézy*).

(3) La corde d'un arc, ainsi nommée de la *moûrvâ*, espèce de plante rampante, la *sansevierá zeylanica*, dont les fibres servent à faire des cordes pour l'arc.

(4) « C'est là qu'à la vue des austérités effrayantes et sans bornes, que

LE ROI.

Révérend, est-ce que le chef de votre *saint* troupeau est dans ces lieux ?

LES DEUX ANACHORÈTES.

C'est à sa fille, qu'il a confié pour le moment le soin de rendre à ses hôtes les devoirs de l'hospitalité ; car il s'en est allé à Çaumatîrtha conjurer un mauvais sort de Çakountalâ.

LE ROI.

Si j'allais ainsi lui faire ma visite à elle-même, assurée de mon empressement, elle en ferait part au grand anachorète.

LES DEUX ERMITES.

Faites-le donc en ce moment.

(A ces mots, l'anachorète sort avec son disciple.)

LE ROI.

Cocher, pousse les chevaux vers le saint hermitage ; et que sa vue aujourd'hui nous purifie nous-mêmes.

LE COCHER.

Ainsi que l'ordonne mon seigneur.

(Il simule de nouveau la vitesse d'un char avec une pantomime.)

LE ROI, examinant de tous les côtés.

Il n'est pas besoin qu'on le dise pour que l'on reconnaisse de suite en ces lieux toute la plénitude d'une forêt de pénitence.

s'infligent une foule de vertueux anachorètes, vous jugerez si ces pieux solitaires méritent que, pour les protéger, votre bras soit incessamment froissé par le nerf toujours tendu de votre arc invincible. » (*Traduction Chézy.*)

LE COCHER.

Comment cela ?

LE ROI.

Ne le vois-tu pas ? Ici, en effet,

« Les petits encore sans plumes des perroquets ont laissé tomber de leur bec au pied des arbres les grains du riz sauvage ; l'huile, qui oint les pierres çà et là, témoigne qu'elles ont servi à broyer le fruit des ingoudis ; les gazelles ne changent pas de route à l'arrivée du monde et ne s'effraient pas du bruit ; la route est marquée par une ligne de gouttes d'eau, qui ont stillé du bord des valkalas (1). »

— Et même

« Des ondes généreuses, agitées par les vents, baignent la racine des arbres ; les différentes couleurs des boutons éclatants sont effacées par la fumée, qui monte des libations du beurre jeté dans le feu du sacrifice, et les faons des gazelles, déposant la crainte, marchent lentement, lentement, derrière elles, sur la terre des bocages, où *la faucille* a moissonné la pointe des grandes herbes. »

LE COCHER.

Tout cela est évident.

LE ROI, qui s'est avancé un peu dans l'intervalle.

Cocher, arrête ici le char, afin que je descende, pour ne pas causer de trouble dans l'hermitage.

LE COCHER.

Je tiens ferme les rênes. Que le seigneur descende.

(1) Les Dictionnaires expliquent ce mot par *écorce d'arbre*, en général : *vêtement fait d'écorce*. Mais je soupçonne, dit judicieusement notre devancier Chézy, qu'il doit plutôt désigner le liber fibreux d'une espèce d'arbre particulière, un bouleau peut-être, susceptible, comme le mûrier ou le tilleul, d'offrir une matière propre à former des tissus grossiers.

LE ROI, qui met pied à terre, jetant un regard sur lui-même.

Cocher, je dois entrer dans ces bois de pénitence avec un extérieur modeste ; reçois donc cet arc et mes parures.

(Il dit et les donne au cocher.)

— Panse mes coursiers, qui ont le dos mouillé *de sueur* (1), jusqu'à ce que je revienne de ma visite aux habitants de l'hermitage.

LE COCHER.

Comme tu l'ordonnes.

(Ces mots dits, il quitte la scène.)

LE ROI, il se promène et regarde.

Maintenant que j'entre dans ce lieu d'hermitage......

(Il exprime du geste qu'il vient de s'opérer en lui-même un présage.)

— Eh quoi ! ceci est un hermitage, où toute passion est morte, et voici que mon bras palpite ! Comment pourrait-il nous arriver ici quelque aventure ? Au reste, les portes des choses à venir sont ouvertes de tous les côtés.

(Derrière la scène, on crie :)

Par ici ! par ici, mes chères compagnes !

LE ROI, tournant les yeux de ce côté.

Ah ! sur la droite, on entend des voix dans ce verger d'arbres. Et bien ! allons-y.

(Il se promène et il observe.)

— Ce sont des jeunes filles d'anachorètes. Elles sont

(1) « Cependant, en attendant que je revienne, après avoir visité les habitants de cet hermitage, aie soin de faire rafraîchir et de baigner les chevaux. » (*Traduction Chézy.*)

occupées à donner elles-mêmes de l'eau à des arbres encore tout enfants avec des cruches d'arrosement proportionnées à leur taille.

(Il regarde avec des yeux pleins d'amour.)

— Ah ! que leur vue est charmante !

« Si la personne de ces femmes, qui habitent un hermitage a des charmes impossibles à trouver dans le gynœcée *des rois*, les arbres des forêts ont donc aussi des qualités plus charmantes que les arbres de nos jardins ! »

— Je vais les épier à l'abri de cet ombrage.

(Il se cache et promène ses yeux de l'une à l'autre.)

LE PRÉCÉDENT, ÇAKOUNTALÂ ET SES DEUX COMPAGNES, qui seront nommées dans le cours de la scène.

LES DEUX COMPAGNES.

Çakountalâ, mon amie, notre *saint* père Kanwa aime mieux les arbres de son hermitage que toi-même, je pense, puisqu'il t'a enjoint de bien remplir d'eau ces fosses creusées autour de leur pied, malgré que tu sois délicate comme la fleur nouvelle éclose du jasmin double (1).

ÇAKOUNTALÂ.

Je ne fais pas cela seulement pour obéir à l'ordre du

(1) « Chère Sacountalâ, on croirait en vérité que ces jeunes arbres, ornement de l'hermitage de notre père Canoua, te sont plus chers que ta propre vie, à voir la fatigue, que tu prends à remplir d'eau les bassins creusés à leurs pieds : toi, dont la délicatesse égale celle de la fleur de la mâlicâ nouvellement épanouie. » (*Traduction Chézy.*)

père, ma chère Anousoûyâ, mais parce que j'ai pour ces arbres mêmes toute l'amitié d'une sœur.

(Ces mots dits, elle fait le geste d'arroser.)

ANOUSOUYA.

Ma bonne amie Çakountalâ, ces arbres, dont les fleurs viennent dans les jours de l'été, ont reçu déjà leur eau : il faut arroser maintenant cet arbre, qui a passé la saison des fleurs. Le bon office en sera plus méritoire, puisqu'il n'aura pas un but de récompense.

ÇAKOUNTALA.

Amie, c'est charmant ce que tu dis là.

(Elle fait de nouveau le geste d'arroser.)

LE ROI, à part.

Comment cette belle Çakountalâ peut-elle être la fille de Kanwa ?

(Avec admiration.)

— Oh! le saint ermite Kanwa a donc les yeux d'un aveugle, puisqu'il force tant de grâce à s'affubler d'un vêtement d'écorce !

« Ce vieil anachorète, qui veut asservir aux fatigues de sa pénitence un corps si ravissant par les seuls charmes de la nature ! n'est-ce point là tenter de couper une branche de çamî (1) avec le tranchant d'un pétale arraché au lotus bleu ! »

— N'importe ! Caché au milieu des arbres, je vais la contempler *à mon aise*, sans exciter sa défiance.

(Il se cache et reste là.)

ÇAKOUNTALA.

Priyamvadâ m'a serré ce valkala au point que je n'en

(1) *Acacia suma*, bois excessivement dur.

peux respirer : veux-tu, ma chère Anousoûyâ, le desserrer un peu.

(Anousoûyâ lui relâche son valkala.)

PRIYAMVADA, gaiement.

Accuse-s-en ton adolescence, qui vient d'éclore et qui fait se développer en lui tes seins (1) !

LE ROI.

Ce qu'elle dit est juste.

« Ce valkala au tissu délié, qui, jeté à l'endroit des épaules, emprisonne l'ampleur de ses deux seins, il empêche son corps adolescent d'acquérir en eux son opulente beauté : c'est comme une fleur captive au sein des feuilles pâlissantes (2). »

— Ou plutôt, n'est-ce pas au contraire le valkala, qui doit à cette fraîche jeunesse de formes incomparables l'honneur d'être lui-même une parure ?

« Un lotus, environné de vallisnéries, n'en est pas moins charmant ; les marques de la lune sont, il est vrai, des taches, mais elles relèvent sa beauté : de même cette vierge délicate aux grâces infinies fait du valkala en quelque sorte une parure à ses formes suaves (3). »

— Et même

« Ce rude valkala, par les jolies formes, que lui prête la jeune

(1) « Bien ! Bien ! ma douce amie, développe avec orgueil cette fleur de jeunesse, qui brille avec tant d'éclat sur ton sein arrondi. » (*Trad. Chézy.*)

(2) « Quoique formé de petits nœuds très-serrés, ce tissu d'écorce jeté négligemment sur ses belles épaules, et voilant à peine le double contour de son sein élevé, ne peut dérober l'éclat de ses formes ravissantes : telle la fleur à demi voilée par les feuilles jaunissantes de son calice flétri. » (*Même traduction.*)

(3) « Ainsi cette belle jeune fille, sous son voile d'écorce, n'en paraît que plus séduisante à mes yeux. Eh ! de quoi les Grâces ne pourraient-elles se parer ! » (*Traduction Chézy.*)

fille aux yeux de gazelle, ne ravit point à sa beauté le plus faible trait de son empire sur le cœur : tel un champ de lotus aux corolles épanoules enchante les regards, bien qu'il soit hérissé des multitudes de ses pétioles, dont la fleur commence à dégager son cou (1). »

ÇAKOUNTALA, levant ses yeux en haut.

Mes amies, ce manguier semble me faire signe de venir avec ses doigts de ramilles agitées par le zéphyr, je vais me rendre à son invitation.

(Elle s'approche de l'arbre.)

PRIYAMVADA.

Ma chère Çakountalâ, demeure un instant auprès de lui.

ÇAKOUNTALA.

Pour quelle raison ?

PRIYAMVADA.

Parce qu'il semble, quand tu es auprès de lui, que ce manguier est enlacé d'une liane.

ÇAKOUNTALA.

Ah ! que tu es bien appelée Priyamvadâ (2) !

LE ROI, à part.

Priyamvadâ ne lui a dit que la vérité. En effet, telle est sa

« Lèvre, qu'elle ressemble au frais bouton *de la rose ;* ses

(1) « Certes! le valcala, malgré toute sa rudesse, loin d'enlever à une jeune fille la moindre partie de ses charmes, ne fait, selon moi, qu'ajouter encore à sa beauté. C'est ainsi que la fleur du lotus n'en jette qu'un plus vif éclat à travers les fibres entrelacées de sa tige, qui se sont un peu écartées à son sommet au moment de son épanouissement. » (*Traduction Chézy.*)

(2) Ce joli nom signifie : *celle qui sait dire des choses aimables.*

bras sont pareils à deux jeunes rameaux, et la jeunesse est nouée à ses membres comme une fleur séduisante. »

ANOUSOUYA.

Ne dirait-on pas, Çakountalâ, que cette jeune mâlikâ (1), que tu nommes *par antiphrase* la honte des bois, a fait choix de ce manguier pour son époux dans un swayamvara?

ÇAKOUNTALA, elle s'approche, contemple et dit avec joie.

Elle est vraiment délicieuse, ma chère Anousoûyâ, cette saison, qui vient apporter la volupté dans les hymens des arbres. *Oui!* voici *ma* fraîche mâlikâ, qui se pare de la jeunesse de ses fleurs nouvelles : dans ses bras est le manguier, si bien nommé sahakâra, *le secourable*, à cause des secours, que l'on trouve dans l'abondance de ses fruits (2).

(Elle tient les yeux fixés sur les deux arbres.)

PRIYAMVADA, en souriant.

Sais-tu, Anousoûyâ, pourquoi, Çakountalâ regarde si avidement cette *mâlikâ, la* honte des bois?

ANOUSOUYA.

Je ne puis en deviner la cause : dis-la moi!

PRIYAMVADA.

«De même que cette honte des bois, qui est nommée la mâlikâ, se dit-elle, est mariée avec un arbre, son égal :

(1) *Jasminum Zambac, floribus multiplicatis.*

(2) « Oh! qu'elle est ravissante cette saison, où les arbres eux-mêmes semblent ainsi s'unir dans d'amoureux embrassements! Ne dirait-on pas que cette jeune plante ait mis à dessein, sous la protection de cet arbre robuste et tout chargé de fruits, ses fleurs si tendres et si délicates. » *(Trad. Chézy.)*

ainsi, puissé-je être unie avec un époux, qui me soit assorti ! »

ÇAKOUNTALA, en souriant.

C'est un vœu, que ton esprit fait pour toi-même !

(Et, ce disant, elle fait jouer son arrosoir.)

ANOUSOUYA.

Et la plante de mâdhavî (1), qui a grandi comme toi par les soins du père Kanwa, est-ce que tu l'oublies, Çakountalâ?

ÇAKOUNTALA.

Alors, je m'oublierais donc moi-même !

(Elle s'approche de cette liane, regarde et s'écrie avec joie :)

— Une merveille ! une merveille, Priyamvadâ, je t'annonce une bonne nouvelle !

PRIYAMVADA.

Quelle bonne nouvelle, mon amie ?

ÇAKOUNTALA.

Cette liane mâdhavî est en fleurs depuis la racine jusqu'au faîte, et ce n'en est pas la saison !

SES DEUX COMPAGNES, accourant.

Est-ce vrai ? Est-ce vrai, mon amie ?

ÇAKOUNTALA.

Ne voyez-vous pas que c'est vrai ?

PRIYAMVADA, elle songe et dit gaiement.

C'est donc à mon tour de t'annoncer une bonne nouvelle, mon amie : c'est que ta main sera bientôt demandée pour le mariage !

(1) La *gærtnera racemosa*, grande plante, qui rampe, aux fleurs blanches d'une odeur exquise.

ÇAKOUNTALA, avec dédain.

Sans doute! C'est bien là mon désir!.... Je n'écouterai plus tes paroles.

PRIYAMVADA.

Mes paroles ne sont vraiment pas un badinage, car j'ai ouï de la bouche même du père Kanwa que ce prodige annoncerait, mon amie, une telle félicité pour toi.

ANOUSOUYA.

Voilà donc la raison, chère Priyamvadâ, qui fait arroser avec tant d'amour cette liane mâdhavî par Çakountalâ!

ÇAKOUNTALA.

Elle est ma sœur : n'est-ce point assez pour que je l'arrose.

(Et, ce disant, elle fait jouer son arrosoir.)

LE ROI, à part.

Plaise à Dieu que, fille adoptive du chef de ces anachorètes, elle ne soit pas de la même caste!... Mais ne pourrait-on pas en douter?

« Sans doute, c'est une épouse, qui ne messiérait point à un kshatrya, puisque mon âme noble et fière a mis en elle son amour ; car, dans les choses, où le doute se mêle, les mouvements de l'âme sont la règle des sages. »

— Et, comme c'est ainsi, je suis donc sûr que je l'obtiendrai.

ÇAKOUNTALA avec effroi.

Hélas! une abeille s'est envolée de cette mâlikâ nouvelle et vient se jouer autour de mon visage!

(Elle simule dans une pantomime la contenance et les gestes d'une personne, qui est importunée d'une abeille.)

LE ROI, qui la contemple avec ivresse.

Oh! combien elle est charmante!

« De tous les côtés où vient l'abeille, là elle jette son regard

séduisant. C'est une leçon, qu'elle reçoit ici pour le jeu des sourcils, et la crainte donne à ses yeux le manége de la coquetterie (1). »

— Et même

(S'adressant à l'insecte avec jalousie.)

« Ses yeux aux mobiles angles extérieurs, tu les touches maintes fois, ces yeux, qui tremblent ; tu voltiges dans le voisinage de ses oreilles avec un doux murmure, comme si tu avais un secret à lui dire ; elle a beau agiter sa main, tu bois sur sa lèvre toute l'essence de la volupté : nous nous consumons, nous ! en vain dans la recherche du bonheur ; et te voilà, toi ! sans peine arrivé au comble de tes vœux ! »

ÇAKOUNTALA.

Mes amies, défendez-moi contre les attaques de cette méchante abeille !

TOUTES DEUX, en souriant.

Qui sommes-nous pour te défendre ici ? Appelle à ton secours le roi Doushmanta, puisqu'il a pris sous sa garde les bois de la pénitence !

LE ROI, à part.

Voilà donc l'occasion de paraître ! (Haut.) Ne craignez... !

(Ces mots à demi prononcés, il continue dans un a-parté).

— « Je suis le roi, » puis-je dire et cela suffit pour me faire connaître. Soit ! mais j'aime mieux prendre les apparences d'un voyageur demandant l'hospitalité.

(1) « Sur tous les points où voltige cet insecte léger, plus légère que lui, avec quelle grâce elle le chasse sans relâche. Mais si c'est par une crainte réelle que cette belle fille imprime aujourd'hui à ses sourcils une contraction si délicieuse, ne se ressouviendra-t-elle pas de la leçon, et ne la mettra-t-elle pas plus tard en pratique, lorsque, sans aucun motif de crainte, elle feindra cependant l'effroi, pour déployer dans son regard toutes les ressources de la coquetterie ? » (*Traduction Chézy.*)

ÇAKOUNTALA.

Cet insolent insecte ne cesse pas : il faut donc que je m'en aille autre part !

(Elle s'enfuit, et, jetant ses regards entre chacun de ses pas :)

— Malheur! malheur! Comment ! Il me suit encore ! Défendez-moi contre lui !

LE ROI, Il s'avance avec précipitation.

Aaah!

« Où est l'homme parmi les mal élevés, qui ose commettre une insulte envers les filles ingénues des anachorètes, quand c'est un empereur, issu de Pourou, qui donne ses lois à la terre (1) ? »

(A la vue du roi, les trois jeunes filles sont troublées un instant.)

ANOUSOUYA.

Noble étranger, personne ici n'a commis d'insulte, si ce n'est une abeille, qui vient d'effrayer ma chère amie.

(Et, ce disant, elle montre Çakountalâ.)

LE ROI, qui s'est approché de celle-ci.

Jeune fille, puissent croître *sans fin* les mérites de ta pénitence !

(Çakountalâ se tient devant lui timidement et le visage baissé.)

ANOUSOUYA.

Seigneur, reçois les honneurs de l'hospitalité.

PRIYAMVADA.

Sois le bien-venu, noble étranger ! Apporte de la chaumière, Çakountalâ, mon amie, un arghya mêlé de fruits. En attendant, voici de l'eau pour laver ses pieds.

(1) « Douchmanta, survenant tout-à-coup : Comment donc ! Quel est l'insolent, qui, sous le règne d'un descendant de Pourou, de Douchmanta, cet ennemi déclaré du vice, ose insulter les filles innocentes des pieux ermites ? » (*Traduction Chézy.*

LE ROI.

J'ai déjà trouvé dans ta voix polie tous les honneurs de l'hospitalité.

ANOUSOUYA.

Que le noble étranger veuille bien prendre place sur ce banc naturellement frais de saptaparna pour s'y reposer de sa fatigue.

LE ROI.

Et vous-mêmes, fatiguées par l'exercice de vos devoirs, ne voulez-vous pas vous y asseoir un moment?

PRIYAMVADA, à voix basse.

La bienséance nous commande, chère Çakountalâ, de nous asseoir aux côtés de notre hôte. Viens donc : asséyons-nous !

(Toutes s'asseoient.)

ÇAKOUNTALA, se parlant à soi-même.

Depuis que j'ai vu cet homme, je me sens comme si mes affections s'en allaient toutes se changer en d'autres, qui répugnent aux sentiments d'une forêt de pénitence !

LE ROI, promenant ses regards de l'une à l'autre.

Ah ! que j'admire en vous cette délicieuse harmonie d'âges et de beautés égales !

PRIYAMVADA, à voix basse.

Chère Anousoûyâ, qui est donc cet étranger aux formes d'une majesté, qu'on ne saurait imiter et qui, parlant avec cette douceur, déploie ici la politesse d'un roi?

ANOUSOUYA, de même.

Je n'ai pas moins de curiosité; je vais l'interroger :

veux-tu (1)? (Haut.) La familiarité, qu'inspire l'aménité de ses paroles, m'engage à faire cette demande au noble étranger : à laquelle des saintes races de rois appartient l'honneur de sa naissance? Ou quel pays son absence plonge-t-elle à cette heure dans la tristesse? Quelle raison lui fit braver dans un âge encore tendre la fatigue d'un voyage aux forêts de pénitence?

ÇAKOUNTALA, se parlant à soi-même.

Félicite-toi, mon cœur, qu'Anousoûyâ dise là ce que tu penses (2)!

LE ROI, à part.

Comment vais-je me déclarer? Ou plutôt de quel déguisement faut-il m'envelopper? (Il songe.) Prenons maintenant celui-ci. (Haut.) Sainte fille, je suis un brahme, à qui le monarque issu de Pourou a confié la charge d'inspecter la religion dans ses villes (3), et je suis venu au milieu de ces bois, où elle est cultivée, conduit par le désir de visiter ce pieux hermitage.

ANOUSOUYA.

Ainsi, nous recevons un hôte distingué par sa vertu (4).

(1) Valeur implicite de la particule *nanou*, mise à la fin de la phrase.

(2) « Ne palpite pas ainsi, ô mon cœur! toutes ces pensées tumultueuses, qui t'agitent avec tant de violence, ma chère Anousoûyâ les dirigera..» (*Traduction Chézy.*)

(3) « Excellente fille, je suis au rang des lecteurs du Véda, dans la ville sainte par excellence qu'habite le roi Douchmanta : et, chargé de visiter tous les lieux consacrés, pouvais-je oublier de me rendre dans cet asile de la vertu? » (*Même traduction.*)

(4) « C'est de toute notre âme que nous reconnaissons de tels personnages pour nos seigneurs et nos maîtres. » (*Traduction Chézy.*)

(Çakountalâ exprime dans son jeu un embarras né de l'amour.)

SES DEUX COMPAGNES, ayant observé la contenance du prince et la sienne, lui disent à voix basse.

Si le révérend père, ma chère Çakountalâ, n'était pas éloigné de ces lieux,....

ÇAKOUNTALA, de même.

Alors, qu'arriverait-il ?

TOUTES DEUX, à voix basse.

Alors, il comblerait les vœux d'un hôte si distingué, en le rendant maître absolu d'une vie (1).

ÇAKOUNTALA, de même, avec une feinte colère.

Il y a quelque chose de sous-entendu là dans vos cœurs.... Je ne veux plus écouter vos paroles (2).

LE ROI.

Nous vous demanderons maintenant quelque chose à l'égard de votre amie.

TOUTES DEUX.

Seigneur, favorisez-nous de vos questions.

LE ROI.

Voici ! Le révérend Kanwa passe continuellement sa vie dans la méditation des saintes écritures, et l'on dit que votre amie est sa fille. Comment cela peut-il être ?

ANOUSOUYA.

Que le seigneur écoute ! Il est un saint roi d'une grande puissance, nommé Kâauçika....

(1) « Oh ! sans doute, il ne croirait pouvoir honorer assez dignement un pareil hôte, qu'en lui offrant ce qui lui est aussi cher que la vie ! » *(Traduction Chézy.)*

(2) « Allons donc, faut-il que je sois condamnée à entendre toutes les folies, qui vous passent par la tête ? C'est décidé, je ne veux plus prêter l'oreille à vos discours. » *(Même traduction.)*

LE ROI.

Eh bien ! ce puissant Kâauçika...?

ANOUSOUYA.

Sache que notre amie tire de lui sa naissance; et, qu'enfant abandonnée, elle fut élevée par le saint Kanwa, qui devint son père....

LE ROI.

Ce mot *abandonné* fait naître ma curiosité : je désire qu'on me raconte cette histoire dès sa racine.

ANOUSOUYA.

Jadis les terribles macérations, dans lesquelles ce roi saint consumait sa vie, avaient inspiré de la crainte aux Dieux. Ils envoyèrent donc vers lui une Apsara, qu'on appelle Mainakâ, nymphe habile à faire jeter bas les vœux de pénitence.

LE ROI.

Oui ! Les austérités des autres mettent les Dieux dans la crainte (1). Ensuite?

ANOUSOUYA.

Ayant donc vu cette source d'enivrements dans la saison, qui ravit sur le sein du printemps....

(Elle prononce à moitié ces mots et joue la pudeur.)

LE ROI.

Il m'était déjà venu à l'esprit qu'elle ne pouvait être que la fille d'une Apsara.

ANOUSOUYA.

Et pourquoi ?

(1) « Quoi ! Les Dévas sont-ils donc sujets à la crainte comme nous autres hommes ? » (*Traduction Chézy.*)

LE ROI.

C'est tout naturel.

« Comment une telle beauté serait-elle venue des hommes? Les rayons du soleil à la tremblante lumière ne montent point au ciel de la surface de la terre (1) ! »

(Çakountalâ se tient, baissant la tête de pudeur.)

LE ROI, à part.

Oh ! bonheur ! que le champ de mon amour s'agrandit à mes yeux !

PRIYAMVADA, jetant à Çakountalâ un regard avec un sourire.

Il me semble à voir le noble étranger qu'il ait envie de nous dire encore quelque chose.

(Çakountalâ lui fait une menace avec son doigt.)

LE ROI.

C'est parfaitement vu. Nous avons encore autre chose à vous demander par le désir de savoir quelle est sa vraie condition.

PRIYAMVADA.

Pourquoi donc tant balancer? Une âme d'anachorète n'est-elle pas vouée à l'obéissance ?

LE ROI.

Eh bien ! je vous demande :

« Si elle fut donnée sous la condition qu'elle observerait le vœu, qui défend à l'hermite tout commerce avec l'amour. Doit-elle, hélas! sans fin, habiter avec les épouses des antilopes ses

(1) « Une beauté aussi parfaite pourrait-elle avoir une origine mortelle? Serait-ce du sein de la terre qu'eût pu jaillir cette vive lumière, qui tremble délicieusement dans ses regards humides ? » (*Traduction Chézy.*)

compagnes, de qui les yeux ressemblent à ses yeux charmants (1)? »

PRIYAMVADA.

Seigneur, cette jeune fille se fatigue à pratiquer les observances; mais la pensée de ses pères spirituels fut toujours de la marier avec un époux digne d'elle.

LE ROI, à part, avec joie.

« Reste, mon cœur, avec ton amour! Le doute est maintenant éclairci : ce que tu croyais du feu, c'est un rubis, que l'on peut toucher (2). »

ÇAKOUNTALA, comme avec dépit.

Anousoûyâ, je vais m'en aller.

ANOUSOUYA.

Pour quoi faire?

ÇAKOUNTALA.

J'irai dire à la révérende Gâautamî que cette Priyamvadâ s'amuse à causer de choses frivoles.

(A ces mots, elle se lève.)

ANOUSOUYA.

C'est une inconvenance, c'est une inconvenance, mon amie, pour une habitante d'hermitage, que de s'en aller à son caprice, abandonnant un hôte distingué, avant

(1) « Votre belle compagne aurait-elle donc embrassé, par reconnaissance pour les soins paternels de son protecteur Canoua, le genre de vie d'une rigide anachorète? Aurait-elle fait vœu de renoncer à l'amour? Serait-elle condamnée, hélas! à consumer ses jours solitaires au milieu de ses chères gazelles, aux regards mille fois moins doux que les siens? » (*Trad. Chézy.*)

(2) « Réjouis-toi, ô mon cœur, réjouis-toi! Ce que tu ne faisais que soupçonner est actuellement changé pour toi en certitude : ce que tu aurais craint de toucher, il n'y a qu'un instant encore, à l'égal du feu, tu peux t'en parer comme de la perle la plus précieuse! » (*Même traduction.*)

qu'on ait encore pu lui rendre les honneurs de l'hospitalité.

(Çakountalâ ne répond rien, et s'en va.)

LE ROI, à part.

Comment ? Elle s'en va !

(Il se lève pour l'arrêter ; mais il enchaîne à l'instant son désir.)

— Oh ! que les actions d'un amant sont bien l'image des choses, qui se passent dans son âme ! En effet,

« Je voulais suivre la fille de l'anachorète, quand la décence a retenu soudain mes pas ; néanmoins, sans même quitter ma place, fais-je encore autre chose, qu'aller vers elle et revenir (1) ? »

PRIYAMVADA, suivant Çakountalâ.

Ma coléreuse amie, tu ne peux t'en aller.

ÇAKOUNTALA, se retournant avec un froncement des sourcils.

Pourquoi cela ?

PRIYAMVADA.

Tu me dois l'arrosement de deux arbres : commence par me payer ta dette, et tu pourras t'en aller.

(Celle-ci donc, après ces mots, ramène sa compagne malgré elle.)

LE ROI.

Sainte jeune fille, ta compagne me semble épuisée de lassitude par le travail d'arroser les arbres. En effet,

« Ses bras sont fatigués à force de lever les arrosoirs, ses épaules affaissées, les paumes de ses mains plus rouges que de nature, et sa respiration haletante fait trembler à l'instant même ses deux seins : un bouton de fleur, collé à son visage par

(1) « Oh ! qu'il est difficile à un amant de ne pas trahir par ses actions le trouble de son âme ! — C'est ainsi que, sans un sentiment de pudeur, qui m'a tout à coup retenu, je suivais les pas de cette jeune fille. J'offre bien à présent l'apparence d'un calme affecté, mais c'est trop tard. » (*Tr. Chézy.*)

l'eau de la sueur, empêche le jeu des çirîshas dans ses oreilles ; elle retient d'une main ses cheveux en désordre, dont le ruban tombe *sur son épaule* (1). »

— C'est donc à moi d'acquitter sa dette.

(Il donne son anneau à Priyamvadâ, qui reçoit le bijou. Elle lit avec Anousoûyâ les lettres du nom et les deux jeunes filles se regardent l'une l'autre *avec étonnement.*)

— Ce gage est suffisant, j'espère : c'est un présent d'honneur, que j'ai reçu du roi (2).

PRIYAMVADA.

Ne veuille donc pas, seigneur, te séparer de cet anneau : je déclare ma compagne acquittée sous la caution du noble voyageur.

ANOUSOUYA.

Ainsi, te voici libérée par la compassion du noble étranger, chère Çakountalâ, ou.... de l'auguste roi !.... Elle poura donc s'en aller maintenant où *bon lui semblera.*

ÇAKOUNTALA, à part.

Si je suis libre de moi-même, je ne le quitterai pas (3) !

(1) «.... Le nœud charmant, qui emprisonne avec tant de grâce les fleurs de siricha, dont son oreille est ornée, est humecté de sueur ; et, d'une main languissante, elle est occupée à réunir les boucles de ses beaux cheveux échappés de la bandelette à demi détachée, qui peut à peine les contenir. » (*Traduction Chézy.*)

(2) « Ce n'est qu'une bagatelle peu digne, je le sais, de vous être offerte ; mais ce qui peut lui donner quelque prix, c'est que je tiens cet anneau du roi. » (*Même traduction.*)

(3) « Oh ! Je le sens, voilà l'être, auquel je dois m'attacher pour la vie, s'il m'est permis de disposer de moi. » (*Ibidem.*)

PRIYAMVADA.

Pourquoi ne t'en vas-tu pas maintenant ?

ÇAKOUNTALA.

A présent que tu m'as déclarée libre, je m'en irai, quand il me plaira.

LE ROI, observant Çakountalâ.

Serait-elle disposée à notre égard de la manière que nous le sommes pour elle ? En attendant, mon cœur a gagné du terrain (1).

« Si elle ne mêle pas ses paroles avec les miennes, elle prête une oreille attentive à ce qui sort de ma bouche : si elle ne se fait pas volontiers un miroir de mon visage (2), ses regards le plus souvent ne sont pas dirigés ailleurs que sur moi ? »

(Derrière la scène, on crie.)

Oh ! oh ! les anachorètes ! Réunissez les animaux, qui vivent dans la forêt de pénitence, et tenez-vous prêts à les défendre ! car on assure que le roi Doushmanta s'amuse à chasser dans notre voisinage !

« La poussière, battue par le sabot de ses coursiers, tombe sur nos valkalas, suspendus aux branches, où ils sèchent du bain : telle une nuée de sauterelles, dérobant la lumière du soleil (3), s'abat sur les arbres de l'hermitage ! »

LE ROI, à part.

Oh ! malheur à moi ! Les guerriers à ma recherche mettent le trouble dans la forêt de pénitence !

(1) « Ou je m'abuse étrangement, ou cette jeune fille éprouve à mon égard la même inclination, que je ressens pour elle. » (*Traduction Chézy.*)

(2) « Si en ma présence elle affecte une contrainte forcée, cependant ses regards furtifs.... » (*Tr. Ch.*)

(3) « Semblable à ces nuées d'insectes, qui, par un beau rayon de soleil, viennent s'abattre en foule sur les arbres de la forêt. » (*Ibidem.*)

DERRIÈRE LA SCÈNE, on crie de nouveau.

Oh! oh! les anachorètes! Voici qu'il est entré ici, jetant l'effroi parmi les enfants, les femmes et les vieillards,

« Un éléphant sauvage, effrayé par la vue des chars. Il a rompu d'un terrible choc l'une de ses dents sur le tronc d'un arbre, qui s'est trouvé devant lui : il traîne comme des chaînes une haie arrachée de grandes lianes, dans laquelle il s'est embarrassé; il a mis le trouble dans le bois des observances, nos troupeaux d'antilopes sont dispersés; il est comme l'obstacle même à la pénitence incorporé dans une forme! »

(A ces mots, les trois jeunes filles se pressent l'une contre l'autre avec épouvante.)

LE ROI.

Malheur à moi! hélas! Comment? C'est moi, qui suis coupable de cette offense à l'égard des anachorètes! Mais je cours à l'instant y porter le remède!

LES DEUX COMPAGNES DE ÇAKOUNTALA.

Excellence, nous sommes troublées à cause de cet éléphant : ayez donc pour agréable que nous retournions à la chaumière.

ANOUSOUYA, s'adressant à Çakountalâ.

La révérende Gâautamî est inquiète, sans doute; viens donc, mon amie : allons vite la rejoindre!

ÇAKOUNTALA (elle figure dans sa pantomime qu'un obstacle enchaîne soudain sa marche).

Ah! malheur! ah! malheur! une crampe arrête les mouvements de ma jambe.

LE ROI.

Allez en liberté, jeunes saintes, en liberté! Nous allons tâcher, nous! de mettre fin aux souffrances de l'hermitage.

LES DEUX COMPAGNES DE ÇAKOUNTALA.

Seigneur, tu fus traité aujourd'hui sans la moindre considération; mais rejette notre faute sur l'incident tombé au milieu de nos devoirs hospitaliers.

LE ROI.

Vous me les avez complètement rendus par cela même que vous m'avez offert la vue de vos saintes personnes.

ÇAKOUNTALA.

Anousoûyâ, cette pointe de jeune kouça m'a blessée au pied.... Attendez que j'aie dégagé mon valkala (1), embarrassé dans les branches de cette barlerie.

(Elle sort, accompagnée de ses amies, en regardant le jeune monarque.)

LE ROI, en soupirant.

Elles sont toutes parties! Soit! mais la vue de Çakountalâ ne me donne point à moi une grande envie de retourner dans ma ville. En attendant, je ferai camper ma suite à proximité du bois de pénitence; car il m'est impossible d'arracher mon âme au désir de revoir Çakountalâ. En effet,

« Tandis que mon corps marche en avant, mon âme rebelle s'enfuit en arrière, comme l'étoffe de l'étendard (2), qu'un enseigne porte à l'encontre du vent! »

(Il sort, et la scène reste vide.)

(1) « Soutenez-moi donc, mes compagnes, ou je sens que je vais tomber. » *(Traduction Chézy.)*

(2) *Tchîno*, dit le texte, « *en peau de gazelle.* »

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE DEUXIÈME.

(Le Vidoûshaka entre sur la scène.)

LE VIDOUSHAKA.

Hein !... hein !... oh !... elle me tue cette passion du roi mon ami, tout livré à son goût pour la chasse ! Je m'y exténue à crier : « Ici, une gazelle !... Ici, un sanglier ! » Au milieu même du jour, en plein été, quand vous avez parcouru des bois, où les arbres ne jettent que de rares ombres, vous buvez, dans les ruisseaux de la montagne, une eau insipide, chaude, astringente par une infusion de feuilles tombées, une vraie tisanne enfin de katouka (1) ; et vous mangez des viandes toutes brûlantes à des heures, qui ne sont jamais réglées ! La nuit même, je ne peux dormir, quelque désir, que j'en aie, par le bruit des foules de chevaux. Dès le grand matin, je suis réveillé par ces enfants de servante, impatients chasseurs, et par le tumulte d'un départ pour les bois, qui importune les oreilles. Et ce ne sont point là mes seuls tourments :

(1) La *vrightea antidysenterica*, plante, dont l'écorce et la graine sont d'un goût âcre, amer, et sont employées en médecine contre les vers, la dysenterie, etc.

voici qu'un autre furoncle s'est campé sur ma joue (1) !

En effet, tandis que la fatigue nous a mis sur les dents, est-ce que ta majesté, poursuivant une gazelle, n'est pas entrée dans l'enceinte de l'hermitage et n'y a pas vu, pour mon infortune, je ne sais quelle jeune fille d'anachorète, nommée Çakountalâ ! Depuis qu'il a rencontré cette enfant, il ne dit plus mot de son retour à la ville ! Tourmenté de ces pensées, je passe des nuits blanches sans fermer les yeux. Quel remède? *Aucun!* tant que je n'aurai pas vu mon cher ami devenu mari de cette *nouvelle* épouse.

(Il se promène et il regarde.)

— Mais le voilà, ce cher camarade, qui vient par ici même, l'arc à sa main, un bouquet de fleurs des bois *sur sa tête* et l'image de celle qu'il aime placée dans son cœur. Bon ! Mais, les membres engourdis par la fatigue, moi, je veux rester ici : peut-être dans cette position trouverai-je quelque délassement (2).

(Il se tient, appuyé sur une bûche en guise de canne.)

(1) « Aye ! aye ! je n'en puis plus !... Comment tenir à cette passion désordonnée du Roi pour la chasse ? Être condamné à ne jamais entendre que ces cris mille fois répétés : « à vous, voici le cerf ! à vous, voici le sanglier ! » Puis, en plein midi, après avoir battu toutes les routes de la forêt, n'avoir pour tout refuge que l'ombre rare de grands arbres à demi dépouillés, et pour tout rafraîchissement que l'eau saumâtre et chaude des torrents, corrompue par un amas de feuilles, qu'elle entraîne.... Dès le point du jour, de misérables coquins, intrépides chasseurs, vous percent impitoyablement les oreilles par ces cris désespérants : « à la forêt ! à la forêt ! » Encore si c'étaient là mes seuls sujets de peine !... mais voilà bien un autre surcroît de maux. » *(Traduction Chézy.)*

(2) « Toutes ces pensées m'ont tenu éveillé jusqu'au lever de l'aurore ; et cependant quel espoir de retour, tant que mon royal ami n'aura pas épousé sa nouvelle conquête !.... Le voilà, qui vient la main armée de son

---

(Le roi paraît sur la scène.)

LE ROI, à part.

« La conquête d'une amante, j'en conviens, n'est pas une chose facile ; mais les dispositions, que l'amant voit chez elle, raniment les espérances du cœur ; et, quoique l'amour ne soit pas au comble de ses vœux, un mutuel désir *n'en* est *pas moins* pour tous les deux une cause de volupté (1). »

(Il sourit.)

— C'est ainsi que l'âme d'un amant est affectée, s'il rencontre une amante, qui sympathise de sentiments avec lui,... mais il peut être aussi le jouet d'une illusion ! En serait-il ainsi de moi ?

« Ce regard d'amour jeté sur moi en même temps qu'elle envoyait ses yeux d'un autre côté ; cette démarche, alentie par le poids de ses nitambas (2), mais agaçante de coquetterie : ces paroles de colère à sa compagne, qui l'arrêtait, disant : « Ne t'en va pas ! » A qui s'adressait tout cela, si ce n'est à moi ? Ah ! que l'amour sait bien reconnaître ce qui lui appartient ! »

LE VIDOUSHAKA, sans quitter sa position.

Roi, je ne puis remuer la main, reçois donc le salut de ma voix seulement.

arc et les cheveux ornés d'une guirlande de fleurs agrestes. Oh ! qu'on voit bien dans toutes ses manières que son cœur est profondément blessé. Bon ! je vais me tenir comme si j'avais les membres tout brisés de fatigue. Il est bien temps, je crois, que je prenne un moment de repos. (Il s'appuie fortement sur un bâton.) » (*Traduction Chézy.*)

(1) « Cette conquête ne sera pas facile ? Cependant, à en juger d'après la manière, dont elle a paru être affectée à mon égard, je crois avoir tout à espérer ; et, quoique mon amour n'ait pas encore été couronné du succès, j'ai cru m'apercevoir qu'elle ne désirait pas moins vivement que moi le moment où nous pourrions être unis. » (*Même traduction.*)

(2) En latin : *clunes*.

LE ROI, qui le regarde en souriant.

Et d'où te vient cette impotence du corps ?

LE VIDOUSHAKA.

D'où elle me vient, dis-tu ? Comment ! c'est toi, qui m'as brisé les os toi-même, et tu me demandes la cause de mes larmes !

LE ROI.

Je n'entrevois pas du tout ce qu'il peut y avoir de liaison...; explique-toi !

LE VIDOUSHAKA.

Si un roseau joue le rôle d'un bossu, fait-il cela de soi-même ou par la force du fleuve ?

LE ROI.

La force du fleuve en est la cause.

LE VIDOUSHAKA.

Comme tu l'es pour moi !

LE ROI.

Comment cela ?

LE VIDOUSHAKA.

Que tu abandonnes les affaires du royaume et que, laissant ton palais, où l'on marche d'un pied ferme, tu vives dans les bois comme un sauvage, est-ce là, peut-on dire, une chose, qui ne messied pas à ta majesté ? Quel conseil est-il possible de tenir en ces lieux ? Et, de plus, moi, un brahme ! je ne suis pas maître ici de mes membres attachés à un corps, que fatiguent journellement ces chasseurs de bêtes ravissantes. Excuse-moi donc, et permets-lui de se reposer au moins un seul jour !

LE ROI, à part.

Il parle ainsi ! Et moi, dont l'esprit ne songe qu'à la

fille de Kanwa, je n'ai plus aucun goût pour la chasse !

« Je n'aurais pas la force de bander mon arc avec sa corde et de lancer une flèche à cause de mon amante contre les gazelles ; car la beauté de ses yeux habite en partie avec elles (1) ! »

LE VIDOUSHAKA, après un regard jeté au roi.

N'aurai-je fait que prêcher dans le désert (2) ? Quelle résolution arrêtée dans ton cœur va dicter la réponse de ta majesté ?

LE ROI.

Le conseil, que mon cœur me donne, c'est de suivre l'avis de mon ami, et je l'adopte.

LE VIDOUSHAKA, avec joie.

Que ces *bonnes* paroles te fassent vivre long-temps !

(A ces mots, il veut se lever.)

LE ROI.

Demeure ! Écoute ce qui me reste à dire.

LE VIDOUSHAKA.

Que ta majesté commande !

LE ROI.

Quand ta seigneurie sera délassée, elle m'aidera dans une autre chose, qui n'exige aucune peine.

LE VIDOUSHAKA, vivement.

Est-ce à manger des confitures ?

LE ROI.

Je te dirai cela.

(1) « Non, je ne me sens plus le courage de tendre mon arc, et d'en diriger la flèche mortelle contre ces timides gazelles, qui partagent l'habitation de ma bien-aimée et qui semblent avoir puisé dans ses beaux yeux le charme ravissant, qui brille dans les leurs. » (*Traduction Chézy.*)

(2) Littéralement : *que pleurer dans un bois.*

LE VIDOUSHAKA.

Au moment, que tu voudras fixer.

LE ROI.

Quelqu'un ! Holà, quelqu'un !

Un huissier entre sur la scène.

L'HUISSIER.

J'attends les ordres de sa majesté.

LE ROI.

Raivataka, fais venir à l'instant même le chef de mes troupes !

L'HUISSIER.

Ainsi soit !

(Il sort et rentre aussitôt avec le général.)

Venez ! venez, seigneur !... Il avait l'oreille attentive aux paroles (1).... Sa majesté est ici même : que le seigneur s'approche !

LES PRÉCÉDENTS, LE GÉNÉRAL.

LE GÉNÉRAL, à part, ayant jeté un coup d'œil sur le roi.

Comment ! La chasse, si blâmée *par certains hommes*, ne montre dans la personne de sa majesté que des avantages seulement ! Par elle, en effet, le roi,

(1) « Venez, venez, seigneur, notre maître vous attend pour avoir un entretien avec vous ; avancez donc promptement. » (*Traduction Chézy.*)

« Adonné au rude exercice de tirer sans repos la corde de son arc, capable de supporter les rayons du soleil, sans transpirer la moindre sueur, le corps aminci et non distingué par une ampleur inutile, *par elle, dis-je, le roi* ne porte que l'essence de la vigueur, comme un éléphant, qui vague sur les montagnes (1). »

(Il s'approche.)

— Victoire, victoire à mon seigneur !... Sire, on a reconnu des traces, qui révèlent des bêtes ravissantes dans la forêt. Y a-t-il rien de mieux à faire que de leur donner la chasse ?

LE ROI.

Bhadraséna, toute mon ardeur est brisée, car Mâdhavya me défend la chasse !

LE GÉNÉRAL, à part.

Mon ami Mâdhavya, tiens ferme à ton opinion : moi, je vais caresser (2) la pensée du maître ! (Haut.) Sire, cet homme parle comme un sot. Que ton auguste majesté en voie la preuve !

« Propre à la vigueur, le corps du chasseur est léger ; son ventre maigre est débarrassé d'un embompoint maladif : il apprend à connaître les affections inconstantes de crainte ou de colère dans les animaux ; il montre son adresse à manier l'arc, en touchant un but, qui ne demeure jamais en place. Donc, on a tort de supposer qu'il y ait du mal dans la chasse : où trouver ailleurs un tel amusement ? »

(1) «... Son corps vigoureux ne semble plus qu'un composé de nerfs ; et, à le voir, on dirait d'un éléphant parcourant au loin le sommet d'une haute montagne et n'offrant qu'un point à la vue. » (*Traduction Chézy.*)

(2) « Bhadraséna, bas à Madhavya : Bravo ! mon ami, tiens ferme ; moi, je vais cependant sonder l'esprit du roi. » (*Même traduction.*)

LE VIDOUSHAKA, avec colère.

Au diable, fabricant de vigueur ! Sa majesté reste ici ; toi, misérable enfant de servante, cours de forêt en forêt jusqu'à ce que tu sois tombé enfin, ce qui ne peut manquer (1), dans la gueule de quelque vieil ours à la recherche d'une gazelle ou d'un chakal !

LE ROI.

Bhadraséna, je suis dans les confins d'un hermitage, observe-t-on : ainsi, je ne puis entendre avec plaisir ta parole en ce moment.

« Que le buffle se plonge dans les bassins et qu'il en perce l'onde à coups redoublés de ses cornes ; que la race des gazelles rassemble ses bandes sous les ombrages et s'y livre au soin de ruminer ; que les plus fiers des sangliers arrachent sans défiance le mousta (2) dans les marais, et que cet arc, le mien, auquel tient sa corde relachée, goûte un instant de repos ! »

LE GÉNÉRAL.

Comme il plaît à ta majesté !

LE ROI.

Fais donc revenir les archers, qui sont allés en avant ! Dis à mes guerriers qu'ils s'appliquent à ne pas troubler la forêt de pénitence et qu'ils s'en tiennent éloignés. Prends garde !

« Dans ces bois de mortifications, où l'on se propose la placidité pour fin, il est un feu caché, dont l'essence est de brûler tout : ainsi, quoiqu'ils soient agréables à toucher, il est dans

(1) Valeur implicite du mot *nanou*, particule d'affirmation (*certainly*).
(2) Une sorte d'herbe, le *cyperus rotundus*.

les soûryakântas (1) un feu, qui dévore tous les autres feux (2). »

LE VIDOUSHAKA.

Allons, fabricant de vigueur! sortons! sortons!

LE GÉNÉRAL.

Ainsi que l'ordonne sa majesté.

(Il sort.)

LE ROI, jetant un regard à ses domestiques.

Qu'on emporte ces habits de chasse!... Toi, Raîvataka, ne mets pas dans l'oubli tes ordres.

L'HUISSIER.

Ainsi qu'il est commandé par le puissant roi!

(Il sort.)

LE VIDOUSHAKA.

Maintenant que, grâce à ton ordre, il ne reste pas une mouche, veuille ta majesté s'asseoir sur la surface de cette roche, au-dessus de laquelle ces arbres éteudent leurs ombrages comme un dais, tandis que je vais me régaler de ces bonnes choses, *dont tu m'as parlé.*

(1) Gemme, de laquelle on donne quelquefois le nom au crystal, mais qui désigne ordinairement une pierre, dont l'existence et les propriétés sont fabuleuses.

(2) Notre sens est plus littéral, mais celui de Chézy plus ingénieux ; le voici : « C'est ainsi que le cristal, dont le contact est frais et agréable, peut développer, étant soumis à une force étrangère, la faculté, qu'il possède de brûler. »

LE ROI.

Montre-moi donc le chemin (1).

LE VIDOUSHAKA.

Venez, sire! venez!

(Ils marchent tous les deux quelques pas et s'asseoient.)

LE ROI.

Mon cher Mâdhavya, tes yeux n'ont pas encore obtenu toute leur félicité, parce qu'ils n'ont pas vu ce qu'il y a de plus beau dans ce qui peut être vu.

LE VIDOUSHAKA.

Cependant ta majesté est placée là devant eux.

LE ROI.

Tout le monde sans doute se voit en beau, dit-on; mais, quand je parle ainsi, ce que j'ai dans l'esprit, c'est la *charmante* liane de cet hermitage, Çakountalâ.

LE VIDOUSHAKA, à part.

Bon! je ne vais pas arranger son affaire! (Haut.) Mais, si elle est fille d'anachorète, si par conséquent tu ne peux l'obtenir, que te sert de l'avoir vue?

LE ROI.

Imbécile,

« Que sert au monde, levant la tête, avec des rangées d'yeux aux clignements immobiles, de regarder la lune dans la première de ses phases? »

— Mais Doushmanta n'a point mis ses affections dans une chose, dont il doive s'abstenir.

LE VIDOUSHAKA.

Alors conte-moi cela.

(1) Littéralement : *marche devant moi.*

LE ROI.

« Elle eut pour sa mère une charmante Apsara. Enfant abandonnée, elle est *dite* la fille de l'anachorète, parce qu'elle est tombée dans ses mains, comme une fleur de jasmin fraîchement éclose, qui, détachée de sa branche, serait tombée sur un soleil (1) ! »

LE VIDOUSHAKA, en riant.

Cette conquête agreste, que tu préfères aux femmes les plus charmantes de ton gynœcée, ressemble aux envies d'un homme, qui, n'ayant plus de goût pour les dattes, voudrait manger les fruits du tamarin !

LE ROI.

Tu ne parlerais pas ainsi, mon ami, si elle était devant tes yeux.

LE VIDOUSHAKA.

Certes ! ce doit être charmant, puisque cela fait l'admiration de ta majesté.

LE ROI.

Mon ami, pour le dire en peu de mots :

« Quand je pense aux charmes de sa personne et à la puissance du Créateur, il me semble qu'il ait opéré en elle une seconde création de la perle des femmes (2), conçue en s'élevant jusqu'au sublime de la beauté et faite dans la contemplation d'un idéal, après qu'il eut rassemblé dans sa pensée toutes les perfections imaginables. »

(1) « Fille d'une nymphe céleste et inhumainement abandonnée par sa mère, elle a seulement été recueillie et élevée par un pieux hermite. C'est ainsi qu'une tendre fleur, flétrie et inclinée sur sa tige, ranime aux rayons bienfaisants du soleil sa tête languissante. » (*Traduction Chézy.*)

(2) C'est-à-dire *Lakshmî* ou *Çrî*, la Vénus indienne.

LE VIDOUSHAKA.

Enfin, c'est à faire délaisser entièrement les femmes les plus charmantes !

LE ROI.

Voici une pensée, qui roule aussi dans mon esprit :

« Je ne sais pas à quel homme sur la terre est réservée cette fleur, que l'odorat n'a pas encore sentie, ce jeune bourgeon, que l'ongle n'a pas encore tranché de sa tige, ce diamant, qui n'a pas été mis en œuvre (1), ce miel nouveau, dont personne encore n'a goûté la saveur, cette beauté sans défaut et qui est comme la récompense accomplie des vertus ! »

LE VIDOUSHAKA.

Que ta majesté se hâte donc bien vite avant que cette *merveille de* pénitente ne tombe dans les mains de quelque anachorète à la tête graissée d'huile d'ingoudi !

LE ROI.

Elle n'est pas libre de ses volontés, et son père adoptif est éloigné de ces lieux.

LE VIDOUSHAKA.

Mais quelle inclination a-t-elle mise en toi ?

LE ROI.

Mon ami, les filles d'hermites sont timides de leur nature. Aussi,

« Son regard est-il baissé, quand je suis devant elle : sourit-elle, elle feint une autre cause pour cette naissance du sourire ; la modestie règle sa contenance, et l'amour n'est en elle ni caché, ni découvert. »

(1) « Une perle encore intacte dans la nacre, où elle repose. » (*Traduction Chézy.*)

LE VIDOUSHAKA, en riant.

Voudrais-tu que, dès la première vue seulement, elle se fût jetée dans tes bras (1) ?

LE ROI.

Mais, au moment qu'elle partit avec ses deux compagnes, ce fut alors qu'elle manifesta ses sentiments de la manière la plus claire dans un manége coquet. Ainsi,

« A peine eut-elle marché quelques pas, la svelte jeune fille s'arrêta : « Une pointe de kouça, dit-elle, m'a piquée douloureusement au pied. » L'instant d'après, elle tourna vers moi son visage, comme si elle dégageait son valkala, qui cependant n'était pas embarrassé dans les branches des arbres. »

LE VIDOUSHAKA.

Ta majesté s'est approvisionnée de vivres sans doute; car je pense que cette belle t'a *pour long-temps* mis en prison dans sa forêt de pénitence.

LE ROI.

Imagine un prétexte, à la faveur duquel, mon ami, nous puissions revenir à l'hermitage.

LE VIDOUSHAKA.

Eh ! qu'as-tu besoin de prétexte ? Ta majesté n'est-elle pas le roi !

LE ROI.

C'est bon ! Ensuite ?

LE VIDOUSHAKA.

« Que les anachorètes m'apportent, diras-tu, le sixième de la récolte du riz. »

(1) « Quoi ! et c'est sur de si faibles indices que votre majesté chante déjà victoire ! » (*Traduction Chézy.*)

LE ROI.

Insensé, l'impôt, que me payent ces anachorètes, est différent des autres : on l'estime par-dessus tous les monceaux de pierreries. Vois !

« Ces trésors, que les rois tirent des autres classes, sont une richesse caduque; mais le sixième de leurs pénitences, que nous payent les hermites des bois, est un bien impérissable ! »

(Derrière la scène, on dit ces paroles.)

— Oh ! bonheur ! nos vœux seront exaucés !

LE ROI, qui les a entendues.

Bon ! ces voix calmes et graves *nous* annoncent des anachorètes.

(L'huissier entre.)

L'HUISSIER.

Victoire, victoire à mon seigneur !... Voici deux hermites, qui se présentent au seuil de la porte.

LE ROI.

Introduis-les, sans tarder.

L'HUISSIER.

Ce qu'ordonne le maître ! (Il sort et rentre, disant aux hermites.) Par ici ! par ici !

L'UN D'EUX, ayant regardé le roi.

Oh ! que sa personne inspire de confiance malgré l'éclat enflammé, dont elle *rayonne !* Mais n'est-ce pas

naturel dans ce roi, qui est l'image d'un rishi (1)? En effet,

« Il prend son habitation dans l'hermitage, pourvu, *grâce à lui*, de toutes les choses, dont il est possible de jouir; il augmente de jour en jour sous l'abri de sa protection *les trésors de* la pénitence; *aussi* les chantres deux à deux élèvent-ils jusqu'au ciel dans leurs hymnes ce monarque maître de ses passions. Le titre d'anachorète est beau, répète-t-on souvent; mais il brille dans toute la plénitude de sa beauté, quand celui de roi lui est ajouté par-devant. »

L'AUTRE.

Mon ami, c'est donc là ce Doushmanta, le compagnon d'Indra?

LE PREMIER.

Eh bien?

LE SECOND.

C'est que

« Je ne m'étonne plus s'il défend seul avec son bras long comme la massue, arborée aux portes de sa capitale (2), la terre entière jusqu'aux limites, dont elle est ceinte par la mer aux ondes bleues. Les Dieux, après la guerre engagée contre les Démons, n'ont-ils pas reconnu dans leurs assemblées que la victoire n'était pas moins due à son arc bandé qu'au tonnerre d'Indra lui-même? »

(1) « Quelle confiance n'inspirerait pas cet air de grandeur, qui brille avec tant d'éclat dans toute sa personne, ou plutôt cette expression de bonté, caractère du vrai Richi, qui est empreinte dans tous ses traits! (*Traduction Chézy*.)

(2) « Oh! je ne m'étonne plus si ce bras vigoureux et ferme comme l'énorme barre de fer, qui assure la porte de sa capitale.... » (*Même traduction*.) Il est fait allusion en maint endroit du Râmâyana à cette coutume d'arborer sur la porte des villes capitales une massue, emblème de force et de puissance. Voyez notamment le tome VI, p. 339, de ma traduction.

LES DEUX HERMITES, s'étant approchés.

Victoire au roi !

LE ROI, qui s'est levé de son siége.

Je salue vos saintetés.

LES DEUX HERMITES.

La félicité vous accompagne !

(A ces mots, ils présentent des fruits au roi, qui les accepte avec un salut respectueux.)

LE ROI.

Je désire connaître le motif, qui vous amène.

LES DEUX HERMITES.

Nos pénitents ont su que ta majesté se trouvait en ces lieux ; ils *nous envoient* la supplier...

LE ROI.

Quels ordres me donnent-ils ?

LES DEUX HERMITES.

Enhardis par l'absence de notre saint archimandrite, les Rakshasas mettent le trouble dans nos pénitences : que ta majesté vienne donc, accompagnée de son cocher, passer quelques nuits dans l'hermitage.

LE ROI.

Votre demande est pour moi une faveur.

LE VIDOUSHAKA, à part.

Voilà ce qui s'appelle faire à ta majesté une douce violence !

LE ROI.

Appelle mon cocher, Raïvataka ; et qu'il amène ici mon arc et mon char !

L'HUISSIER.

Ainsi que le roi commande.

(Il sort.)

LES DEUX HERMITES.

« Une telle conduite est digne de toi, l'imitateur de tes ancêtres ; car le nom des Pouruides est consacré dans les sacrifices, que la peur fait célébrer aux malheureux (1) ! »

LE ROI.

Que vos saintetés retournent à l'hermitage : je vais suivre bientôt leurs pas !

LES DEUX HERMITES.

Triomphe !

(Ils sortent.)

LE ROI.

Mâdhavya, n'es-tu pas curieux toi-même de voir Çakountalâ ?

LE VIDOUSHAKA.

D'abord, la chose n'avait pas d'inconvénient ; mais il y en a maintenant depuis cette histoire des Rakshasas !

LE ROI.

Ne crains pas ! Ne seras-tu pas auprès de moi ?

LE VIDOUSHAKA.

Oui ! en guise de bouclier pour parer les coups adressés autour de ton bras (2) !

(1) « Oh ! qu'il est beau de voir que vous n'avez pas dégénéré de vos nobles ancêtres ! Certes, la race illustre de Pourou a été instituée par Brahma pour protéger le malheureux et le mettre à l'abri de toute crainte ! » (*Traduction Chézy.*)

(2) « Va ! va ! ne crains rien : eh ! ne seras-tu pas à mes côtés ? — Fort bien ; mais ce bras, si occupé d'ailleurs, songera-t-il à me défendre ? » (*Même Traduction.*)

(L'huissier entre sur la scène.)

L'HUISSIER.

Le char est prêt ! Il n'attend plus que le départ de mon seigneur pour la victoire.... Un homme, appelé Karabha, arrive de la capitale, envoyé par la reine, *ta mère.*

LE ROI, avec respect.

Quoi ! Il vient envoyé par sa majesté ?

L'HUISSIER.

Oui ! que faire ?

LE ROI.

Eh bien ! qu'on l'introduise !

L'HUISSIER (Il sort et rentre aussitôt avec l'envoyé.)

Karabha, voici le roi ; que ta grandeur s'approche !

KARABHA s'avance et s'incline.

Victoire, victoire à mon seigneur ! La reine lui fait savoir.....

LE ROI.

Quel ordre me donne-t-elle ?

KARABHA.

Après ces trois jours écoulés, dit-elle, viendra ce jour tout consacré au jeûne, qui a pour nom le festin donné par le fils aux mânes de ses ayeux. Ta majesté ne peut manquer à nous honorer de sa présence dans cette solennité.

LE ROI.

D'un côté, c'est l'affaire des anachorètes ; de l'autre,

c'est l'injonction de ma mère ; je suis obligé envers l'une comme envers l'autre : que faire donc ici ?

LE VIDOUSHAKA.

Ma foi ! te voilà, comme Triçankou (1), suspendu entre le ciel et la terre !

LE ROI.

En vérité ! Je vois trouble en cette affaire !

« Mon âme est coupée en deux par l'intervalle jeté entre les pays, où m'appellent ces devoirs *également impérieux :* telle une rivière, où tombe une montagne, qui repousse en arrière le courant de ses ondes (2) ! »

(Il songe.)

— Mon cher Mâdhavya, mon auguste mère te regarde comme un fils ; retourne donc à la ville ; annonce à la reine en quel embarras me jette l'affaire des anachorètes et remplis ce devoir filial à ma place.

LE VIDOUSHAKA.

Ne vas pas croire au moins que j'aie peur des Rakshasas.

LE ROI, en souriant.

Oh ! grand brahme, comment pourrait-on le penser de toi !

LE VIDOUSHAKA.

Mais, si je m'en retourne, je désire que ce soit avec la pompe, au milieu de laquelle marche le frère puiné d'un roi.

(1) Voyez ma traduction du Râmâyana, tome I, pages 335 et suivantes. — « Bon ! dit la traduction Chézy, je vous vois dans le même embarras que Trisancou. »

(2) « La distance de chacun des lieux, où je devrais agir à la fois, tient mon esprit divisé, comme le sont les eaux d'un fleuve par un rocher, qui s'oppose à son cours. » (*Traduction Chézy.*)

LE ROI.

Soit ! puisqu'il faut éviter de troubler l'hermitage, je renverrai tout mon cortége avec toi.

LE VIDOUSHAKA, avec orgueil.

Hi ! hi ! me voilà devenu prince héréditaire !

LE ROI, à part.

Ce jeune brahmatchârî (1) est d'un esprit léger : d'un moment à l'autre il peut révéler aux femmes de mon gynœcée l'objet de mes poursuites dans cet hermitage.... Bon ! voilà ce que je vais lui dire !

(Prenant le Vidoûshaka par la main, haut.)

— Mon cher Mâdhavya, je vais à l'hermitage par considération seulement pour ces *bons* hermites ; car, certes ! je n'ai pas le moindre amour, en vérité ! pour cette fille d'anachorète. Vois

« Quelle différence existe de nous à cette fille élevée avec les faons des gazelles et possédée par l'amour des choses invisibles. Il ne faut pas croire mes paroles une vérité, mon ami ; elles n'étaient que l'expression d'un simple badinage. »

LE VIDOUSHAKA.

C'est ainsi que je les ai prises.

LE ROI.

Accomplis tes ordres de ton côté, Mâdhavya ; moi, je vais du mien où m'appelle la protection du bois de pénitence !

(A ces mots, tous les acteurs quittent la scène.)

(1) Étudiant en théologie, qui a reçu l'investiture et qui n'est pas marié.

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE TROISIÈME.

D'abord, le PRAVEÇAKA (1) seul occupe la scène.

Ensuite, chargé de poas cynosuroïdes, entre le disciple d'un prêtre sacrifiant.

LE DISCIPLE, il réfléchit et s'écrie avec admiration.

Oh! qu'elle est grande la puissance du roi Doushmanta! car, à peine il était arrivé dans ces lieux, que déjà nos cérémonies étaient affranchies de leurs obstacles!

« Que n'aurait-on pas dit, s'il eût encoché ses dards, puisque de loin, par le seul bruit de sa corde, il chasse nos tyrans (2), comme eût fait le rugissement de l'arc même (3)! »

— Aussi porté-je au prêtre officiant ces herbes saintes pour joncher l'autel.

(Il marche quelques pas et regarde dans l'espace, les yeux fixés sur un point.)

— Priyamvadâ, à qui donc portes-tu cet onguent d'ou-

(1) Voyez le tome précédent, page 24, note troisième.

(2) *Vighnân*, suivant le texte sanscrit, *les obstacles*; c'est une métonymie de l'effet pour la cause.

(3) « Remplis de terreur au seul mouvement de sa main pour ajuster la flèche; avant d'avoir entendu le frémissement de la corde, le bourdonnement sourd de l'arc ébranlé, déjà ils avaient fui au loin! » (*Trad. Chézy.*)

çîra (1) et ces feuilles de lotus, accompagnées des fibres de sa tige ? (Il écoute.) Que dis-tu ? Çakountalâ est bien souffrante de la fièvre ! C'est un rafraîchissement pour son corps, surmonté par le mal, dis-tu ! Priyamvadâ, soignez-la de tous vos efforts ! C'est la seconde vie de notre saint archimandrite. Moi, je vais remettre pour elle de l'eau du sacrifice (2) dans les mains de Gâautamî : c'est un remède infaillible ! (Il sort.)

(Doushmanta paraît sur la scène dans une attitude, qui dénote l'amour.)

LE ROI, plongé dans la rêverie ; il soupire.

« Je connais la force des règles, qui enchaînent la vie du pénitent ; cette jeune enfant est soumise à la volonté d'un autre, je le sais encore : et néanmoins, tel que l'eau ne peut sortir d'un bassin profond, mon cœur ne peut s'échapper de-là (3). »

— Divin Amour, pourquoi, n'ayant pour armes que des fleurs, nous fais-tu de si vives blessures ?

(Comme frappé d'un souvenir.)

— Ah ! je sais !

« Le feu de la colère de Çiva flamboie sans doute aujourd'hui même en toi, comme le feu sous-marin dans le réceptacle universel des eaux : comment, s'il n'en était ainsi, toi, Amour, qui

(1) *Andropogon muricatum.*

(2) *C'est absolument notre eau bénite,* dit naïvement le traducteur Chézy dans une de ses notes.

(3) «.... et cependant, semblable à un fleuve, qui ne peut remonter vers sa source, rien ne peut détourner mon cœur du penchant, où il est entraîné. » *(Traduction Chézy.)*

n'es plus qu'un reste de cendres, serais-tu si brûlant à l'égard de moi ! »

— Il y a plus : toi et la lune, n'êtes-vous pas les bourreaux de la gent amoureuse, vous, en qui devrait être son refuge ? D'où vient que

« Ces deux choses, tes flèches armées de fleurs et les rayons froids de la lune, démentent leur nature à l'égard de moi ? En effet, l'astre des nuits verse du feu sur moi avec ses rayons imprégnés de fraîcheur; et toi, tu donnes à tes sagettes de fleurs toute la force du tonnerre ! »

— Néanmoins,

« Que le Dieu, j'y consens, qui porte à son drapeau l'insigne du poisson, entasse continuellement sur mon cœur de nouvelles blessures, pourvu qu'il vise également et qu'il frappe cette fille aux grands yeux enivrants (1) ! »

— Après tant de cruautés (2), jeune Dieu, n'auras-tu aucune pitié pour moi ?

« Quand j'ai sans cesse enrichi tes autels par des centaines de stériles offrandes, te sied-il, Amour, de lancer contre moi seulement (3) les flèches de ton arc vigoureusement tiré ! »

— Puisque les obstacles écartés des anachorètes me donnent du loisir, où vais-je, en attendant que je la voie, soulager mon cœur brisé...,

(Il soupire.)

(1) « Que l'amour accumule sans cesse sur moi toutes sortes de tourments : loin de m'en plaindre, je l'en remercierai même, si, pour prix de mes maux, il peut un jour me faire triompher de cette belle aux regards enivrants. (*Même traduction.*)

(2) Littéralement : *Quand tu as ainsi mérité des* reproches,...

(3) *Aiva.*

s'il est un autre soulagement que sa vue ?

(Il porte ses yeux levés au ciel.)

— Ordinairement, la sainte fille passe avec ses compagnes ce temps de la plus ardente chaleur sur les rives de la Mâlinî aux berceaux de liane. Eh bien ! je vais diriger là mes pas !

(Il s'avance et il observe.)

— La svelte fille a foulé ce *frais* sentier de jeunes arbres, il n'y a pas long-temps, je pense. En effet,

« Les pétales de ces fleurs cueillies par elle ne sont pas refermés encore par-dessus les calices, où ils tiennent, et voici des bourgeons cassés, où suinte encore une sève laiteuse à l'endroit de la fracture. »

(Il exprime du geste qu'il est caressé d'une brise.)

— Ah ! quels doux zéphyrs sèment le bonheur en ces lieux !

« Puissé-je embrasser fortement de mes membres consumés d'amour ce vent, parfumé de lotus et qui emporte les gouttes dérobées aux vagues de la Mâlinî (1) ! »

(Il observe.)

— Oh ! bonheur ! Çakountalâ doit être dans ce berceau de rotangs aux branches entrelacées ; car ainsi me l'annoncent,

« Sur le sable pâlissant, à la porte du berceau, ces lignes

(1) « Avec quelle volupté tout mon corps, consumé par la fièvre ardente de l'amour, est caressé par ce doux zéphyr, chargé des émanations parfumées de lotus et des gouttes légères d'une rosée rafraîchissante, qu'il vient de dérober en se jouant aux vagues à peine sensibles du Mâlinî ! » (*Traduction Chézy.*)

toutes fraîches d'un pied, que je vois imprimées, légèrement où sont les doigts, profondément à la place du talon (1) ! »

— Je vais d'abord la contempler à travers les interstices de ces jeunes rameaux.

(Il fait ainsi et dit avec joie.)

— Oh ! bonheur ! j'ai donc obtenu le paradis de mes yeux ! Voici la bien-aimée de mes désirs : elle est couchée sur un banc de rocher, tapissé de fleurs ; ses compagnes sont assises au-dessous d'elle. Bon ! je vais écouter leurs entretiens sans défiance.

(Il se tient, les yeux fixés sur les jeunes filles.)

(Çakountalâ se montre sur la scène avec Anousoûyâ et Priyamvadâ.)

L'UNE ET L'AUTRE COMPAGNE, après qu'elles ont éventé leur amie.

Te sens-tu soulagée, chère Çakountalâ, par le vent des pétales de ces lotus, *secoués en guise d'éventail.*

ÇAKOUNTALA, avec langueur.

Mes bonnes amies, que sert de m'éventer ?

(Anousoûyâ et Priyamvadâ se jettent l'une à l'autre des regards consternés.)

LE ROI, à part.

Cette noble fille paraît là d'un corps bien souffrant !

(Avec réflexion.)

Serait-ce donc là une maladie causée par les chaleurs de la saison ? Ou en serait-il chez elle comme il en est dans mon cœur ?

(Il songe.)

(1) *Djaghanagâuravât* ajoute le texte, c'est-à-dire, *clunium pondere.*

— La chose me semble incertaine (1).

« Avec cet onguent d'ouçîra étalé sur le sein et ce bracelet en simples fibres de lotus, qui flotte *autour de son bras*, le joli corps de celle que j'aime présente un aspect séduisant. Les pas de l'Amour et de l'Été ont, j'en conviens, des ardeurs égales; mais l'abattement, que produit la chaleur, n'a point dans les jeunes filles un effet aussi ravissant (2) ! »

PRIYAMVADA, à voix basse.

Anousoûyâ, l'état d'agitation, où l'âme de Çakountalâ est tombée, remonte à l'instant, où le saint roi s'offrit à nos yeux la première fois : sa maladie n'aurait-elle pas cette cause ?

ANOUSOUYA, de même.

Ta conjecture est aussi la mienne. Eh bien ! je vais l'interroger.

(Haut.)

— Mon amie, j'ai une chose à te demander, *car* ton mal s'est accru un peu (3).

LE ROI.

C'était bien là ce qu'il fallait dire (4).

(1) « Elle paraît être fortement indisposée. Quoi ! ne serait-ce que par l'excès de la chaleur, ou plutôt par une autre cause, qui me roule dans l'esprit... Ou bien ?.... mais adieu tous ces doutes. » (*Traduction Chézy.*)

(2) « Le sein à demi voilé par cette bandelette imprégnée du baume d'ouçira ; ce bracelet, composé des filaments du lotus, négligemment jeté autour de son bras, qui retombe avec langueur !... Oh ! que, malgré ce désordre, elle est encore ravissante à mes yeux ! Oui, je veux bien que les feux de l'amour et la chaleur dévorante de l'été nous plongent dans un accablement extrême ; mais il n'est pas naturel que la seule influence du soleil nous abatte à ce point dans la fleur de la jeunesse ! » (*Même traduction.*)

(3) « J'ai à l'interroger sur une chose, ma chère : ton mal est donc bien violent ? » (*Traduction Chézy.*)

(4) « Bon ! il faut qu'elle se déclare. » (*Ibidem.*)

« En effet, ces bracelets tissus de fibres, aussi blanches que les rayons de la lune, mais parsemées de taches livides, révèlent dans ses membres un feu d'une violence intolérable. »

ÇAKOUNTALA, soulevant *avec peine* sur sa couche la partie antérieure de son corps :

Dis, mon amie, ce que tu veux me dire.

ANOUSOUYA.

Ma chère Çakountalâ, nous ne sommes pas dans le secret de l'évènement arrivé dans ton cœur ; mais ton état, je pense, ressemble à ces cas des amants, que chacun a ouï raconter dans les histoires du temps passé. Confie-moi la cause de ta souffrance ; car, si l'on ne connaît pas entièrement la maladie, on ne peut commencer d'y appliquer le remède.

LE ROI.

Ma pensée est ici d'accord avec celle d'Anousoûyâ même.

ÇAKOUNTALA.

Mon mal est violent ; je ne puis expliquer cela tout de suite !

PRIYAMVADA.

Donc, c'est avec raison, mon amie, que parle Anousoûyâ. Quelle est cette maladie, que tu caches en toimême ? Chaque jour voit la force échapper à tes membres : mais c'est l'énergie seulement, qui t'abandonne, ce n'est point la beauté.

LE ROI.

Priyamvadâ n'a rien dit que la vérité. Tel en effet je vois d'elle

« S'amaigrir de plus en plus la joue, le visage, la poitrine sous deux seins toujours admirables de fermeté ; sa taille est

plus fatiguée, ses épaules s'affaissent d'elles-mêmes, sa fraîcheur éclatante pâlit : femme d'un aspect ravissant et digne qu'on la plaigne, *car* on voit qu'elle est consumée d'amour, comme une mâdhavî, dont la branche fut touchée par le souffle d'un vent, qui a brûlé ses feuilles ! »

ÇAKOUNTALA.

Et à quel autre dois-je plutôt me confier (1)? Mais je vous causerai de la peine !

SES DEUX COMPAGNES.

Mon amie, mon amie, c'est de là même que vient notre insistance ; car un mal partagé n'a plus qu'une douleur supportable.

LE ROI.

« Cette jeune enfant, questionnée par des amies, qui prennent en commun ses plaisirs et ses peines, va dire la cause du mal, qui tourmente son âme. Mainte fois, je fus manifestement regardé par elle avec des yeux avides ; et cependant me voici tombé dans la crainte d'entendre là sa réponse (2) ! »

ÇAKOUNTALA.

Depuis le jour, où le saint roi, protecteur des bois de pénitence s'est offert sur la route de mes yeux,....

(*Ces mots à demi prononcés, elle exprime dans son jeu la pudeur.*)

SES DEUX COMPAGNES.

Achève, ma bonne amie.

(1) *Kasya vâ anyasya kathayishyâmi,* mots oubliés dans la traduction Chézy.

(2) « Ainsi interrogée par ses aimables confidentes de toutes ses peines et de tous ses plaisirs, elle ne peut plus se défendre de déclarer l'auteur de son tourment ; et, dans ce moment, malgré tout l'amour, que j'ai plus d'une fois découvert dans ses regards, lorsqu'elle les jetait furtivement sur moi, je me sens tout tremblant dans l'attente de sa réponse. » (*Traduction Chézy.*)

ÇAKOUNTALA.

C'est depuis ce jour-là qu'un désir, né pour lui *dans mon cœur*, m'a jetée dans l'état où je suis.

TOUTES DEUX.

Par bonheur, l'époux, vers lequel se porte ici ton inclination, est *d'un rang* assorti à ta *naissance* : d'ailleurs où son penchant conduirait-il une belle rivière, si ce n'est à l'Océan !

LE ROI, joyeusement.

J'ai donc entendu ce que je désirais entendre !

« L'amour, qui les alluma, éteint mes tourments lui-même : ainsi, dans un jour de la saison brûlante, un nuage sombre met le monde des vivants à l'abri des feux du soleil (1) ! »

ÇAKOUNTALA.

Maintenant, si vous approuvez mon amour, faites donc vos efforts pour que le saint roi compâtisse à mes peines ; autrement, bientôt il ne vous restera plus de moi que le souvenir.

LE ROI.

Ce langage dissipe mes doutes ! A présent, c'est une autre récompense, celle de l'amour, qui va payer mes efforts ! Mais ce nouvel état pour moi n'est plus qu'un plaisir.

PRIYAMVADA, à voix basse.

Anousoûyâ, son amour est violent ; elle est incapable d'attendre.

(1) « Comme l'Amour, auteur de ma peine, est devenu tout-à-coup mon propre consolateur !... C'est ainsi que, par un ciel couvert de nuages, tous les êtres de la nature, comme anéantis par les feux dévorants du soleil, semblent reprendre une existence nouvelle. (*Traduction Chézy.*)

ANOUSOUYA, de même.

Par quel moyen, Priyamvadâ, accomplirons-nous les vœux de notre amie promptement et d'une manière voilée.

PRIYAMVADA, à voix basse.

D'une manière voilée, mon amie, pourra nous coûter des efforts; mais promptement, c'est une chose facile.

ANOUSOUYA.

Comment cela?

PRIYAMVADA.

Sans doute : ces regards amoureux, qu'il attache sur elle, ne trahissent-ils pas l'amour du saint roi? Il semble à mes yeux que son corps ait maigri dans les mêmes jours *que Çakountalâ*, faute de sommeil.

LE ROI, à part.

C'est vrai! je suis devenu ainsi. En effet,

« Chassées par les feux, qui brûlent de plus en plus mon sein, les larmes ruisselantes de mes yeux sur le bras, où s'appuie *ma tête*, ont fait se ternir mon bracelet d'or; et, quoique la corde *vibrante de* mon *arc* ait cessé de battre fortement cette parure, il retombe à chaque instant, malgré son agrafe de pierreries, et je le remets sans cesse à mon poignet! »

PRIYAMVADA, après un moment de réflexion.

Mon amie, écris-lui une lettre d'amour; je la cacherai dans une fleur, que je remettrai dans la main du roi sous le prétexte d'un hommage offert à sa majesté.

ANOUSOUYA.

Voilà, mon amie, un expédient très-délicat; il me plaît : qu'en dit Çakountalâ?

ÇAKOUNTALA.

Ce moyen me paraît douteux, mon amie.

PRIYAMVADA.

Imagine donc un chant, propre à lui dévoiler ton âme et qui soit lié avec un peu de lalita (1).

ÇAKOUNTALA.

Je vais y penser; mais le cœur me tremble; je redoute son dédain.

LE ROI, à part.

« Il se tient ici, brûlant de s'unir à toi, celui, de qui tu crains, femme timide, un *injuste* dédain. Qu'un amant obtienne ou non le bonheur; *c'est dans la nature des choses :* mais comment le bonheur viendrait-il de lui-même s'offrir à l'insensible ? »

— Il y a plus :

« Celui, de qui tu crains, fille charmante, ce que tu n'as point à craindre, le mépris de tes sentiments, il est ici près de toi, n'aspirant qu'à ton amour; il ne cherche pas les diamants, ton cœur est son unique désir. »

LES DEUX COMPAGNES.

Allons ! Ne montre donc pas une telle méfiance de tes avantages ! Qui voit-on s'abriter sous l'ombrelle en automne pour se garantir des rayons de la lune, qui apportent le soulagement après le temps de la chaleur ?

ÇAKOUNTALA, en souriant.

Me voici occupée de composer.

LE ROI.

Je contemple ma bien-aimée d'un œil, qui oublie, et certes ! ce n'est pas sans raison, de cligner sa paupière. Tel, en effet,

(1) « A branch of feminine action, arising from the passion or sentiment of love,... » *(Dict. de Wilson.)* — « Eh bien ! *dit la traduction de Chézy,* rêve donc à quelque petit couplet bien tendre, qui soit comme le prélude d'une déclaration plus sérieuse. »

« Tandis qu'elle scande les pieds du vers, son visage, sur lequel se relève cette liane d'un sourcil, témoigne de son inclination pour moi par cette horripilation du jeune duvet, qui ombrage sa joue. »

ÇAKOUNTALA.

Mon amie, j'ai composé mon couplet; mais je n'ai pas sous la main ce qu'il faut pour l'écrire.

PRIYAMVADA.

Eh bien! voici un pétale de nymphée lisse comme le ventre d'un perroquet : écris-le dessus avec le bout des ongles, en séparant les membres des hémistiches.

ÇAKOUNTALA.

Écoutez-le donc et dites si l'expression vous en paraît convenable ou non.

SES DEUX COMPAGNES.

Nous sommes attentives.

ÇAKOUNTALA, elle récite.

« Je ne connais pas ton cœur; mais, jour et nuit, un violent amour consume le mien sans pitié : mes membres aspirent au bonheur de ta main (1)! »

LE ROI.

Voici donc l'occasion de me présenter.

(Il s'avance précipitamment.)

(1) « Je ne connais pas ton cœur! peut-être est-il insensible, tandis que le cruel amour consume impitoyablement le mien jour et nuit.... Hélas! je le sens, tout mon être est à toi. » (*Traduction Chézy.*) — « Une déclaration d'amour de la part d'une femme et surtout une déclaration si passionnée, dit M. Garcin de Tassy dans une note de sa jolie traduction de *Taj-Ulmuluk et Bakawali*, n'est pas dans nos mœurs, mais elle est dans celles de l'Orient; et la lecture des nombreux contes, que les orientalistes ont fait passer dans les langues d'Europe, nous y a habitués. »

« Vierge aux membres délicats, l'amour t'échauffe seulement: c'est moi au contraire, qu'il brûle continuellement de ses feux. En effet, une prairie de lotus blancs n'est pas contristée par le jour à l'égal de l'astre des nuits (1). »

LES DEUX COMPAGNES, qui se lèvent à son aspect.

Salut à toi, comme à l'objet d'un vif désir, obtenu sans tarder!

(Çakountalâ veut également se lever.)

LE ROI.

Fille charmante, c'est déjà trop, c'est déjà trop de tes souffrances!

« N'es-tu pas dispensée de cet hommage par tes membres, que brûle une fièvre si violente; ces membres, dont l'agitation a si promptement écrasé tes bracelets en fibres de lotus et broyé les fleurs de ta couche? »

ÇAKOUNTALA, avec crainte, à part.

O mon cœur, tu as tant souffert, que tu n'oses un peu te rassurer maintenant (2)!

ANOUSOUYA.

Que sa majesté, le bien-aimé *de notre amie*, daigne s'asseoir ici sur la surface de cette roche.

(Çakountalâ s'écarte un peu.)

LE ROI, après qu'il s'est assis.

Votre amie, Priyamvadâ, n'est-elle pas tourmentée beaucoup par la fièvre?

(1) « C'est ainsi que le disque entier de la lune est abîmé dans les rayons ardents du soleil, tandis que la fleur délicate du lotus en reçoit seulement une atteinte passagère. » (*Traduction Chézy.*)

(2) « C'est à présent, ô mon cœur, qu'il te faut palpiter. Hélas! que va-t-il en être de toi? » (*Même traduction.*)

PRIYAMVADA, en souriant.

Maintenant que le remède est trouvé, elle va s'acheminer vers la guérison.... Grand roi, l'amour, que vous avez manifestement l'un pour l'autre, et l'amitié, que je porte à ma compagne, me poussent à risquer des paroles superflues.

LE ROI.

Ne les retiens pas, noble fille ; car, pour des choses, qu'on a envie de dire, le silence fait du mal.

PRIYAMVADA.

Que sa majesté veuille donc m'écouter.

LE ROI.

Je suis tout attention.

PRIYAMVADA.

Ta majesté ne pouvait manquer d'écarter le fléau, qui tourmentait les habitants de l'hermitage ; car tel est son attachement au devoir....

LE ROI.

Passe ! à quoi bon cela ?

PRIYAMVADA.

Eh bien! notre chère compagne fut jetée dans cette cruelle maladie par le divin Kâma lui-même : il te faut donc faire de ton amour le soutien de sa vie.

LE ROI.

Cette bienveillance pour elle nous est commune, aimable fille : je te suis redevable de toutes les manières (1).

(1) « Soyez persuadée, aimable fille, que l'amour de Sacountalâ est pour moi d'un prix infini, et que je le mets au-dessus de tous les biens. » (*Traduction Chézy.*)

ÇAKOUNTALA, avec un sourire de colère et d'amour.

C'est trop, mon amie, retenir toutes deux le saint roi, que son désir après une longue absence rappelle à son gynœcée !

LE ROI.

« Fille aux yeux enivrants, toi, que j'ai déposée dans mon cœur, si tu penses que ce cœur, occupé de toi seule, puisse l'être d'une autre manière, tu me donnes une seconde fois la mort, à moi, qu'ont déjà tué les flèches de fleurs (1) ! »

ANOUSOUYA.

Un roi, dit-on, a de nombreuses épouses : ta majesté fera donc en sorte que notre chère compagne n'ait aucun chagrin de ses rivales ?

LE ROI.

Noble fille, à quoi bon de longues paroles ?

« Dans la foule des femmes attachées à notre couche, il en est deux, qui auront toujours mes préférences : la terre, que ceint l'Océan, et celle, qui est votre chère amie. »

LES DEUX COMPAGNES.

Vous comblez nos vœux !

(Çakountalà manifeste sa joie.)

PRIYAMVADA, à voix basse.

Anousoûyâ, vois ! vois ! La vie est revenue dans un instant à notre bonne amie : telle une paone, que vient caresser au temps chaud le souffle d'un nuage.

(1) « Comment mon esprit pourrait-il s'occuper d'une pensée, qui te fût étrangère, chère Sacountalâ, toi, qui remplis mon cœur tout entier !... Oh ! loin de toi un pareil soupçon, si tu ne veux voir mourir sous tes yeux celui que l'Amour a déjà si cruellement blessé de ses traits ! » (*Trad. Chézy.*)

ÇAKOUNTALA.

Demandez pardon au grand monarque de ce que nous avons manqué au respect en lui parlant avec trop de hardiesse, babillardes, que nous sommes.

LES DEUX COMPAGNES, en souriant.

Que la bouche, d'où viennent ces paroles, fasse elle-même nos excuses : est-il besoin d'une autre ?

ÇAKOUNTALA.

Que le grand roi veuille donc bien pardonner ce qui fut dit ici devant sa majesté ! Mais, derrière lui, que n'a-t-on pas dit ?

LE ROI, en souriant.

Eh bien ! je pardonne cette offense ; mais à condition que ta beauté, charmante fille (1), me cède pour me délasser une place dans cette couche de fleurs, foulée par la pression de ton *joli* corps.

PRIYAMVADA.

Si tu n'accordes sa demande, quelle autre chose pourra le satisfaire ?

ÇAKOUNTALA, avec une sorte de colère.

Cesse, indiscrète fille ! Tu te joues de l'état, où tu me vois tombée !

ANOUSOUYA, regardant hors de la scène.

Priyamvadâ, voici le jeune faon des anachorètes, qui sans doute s'est échappé de la chaumière : ses regards jetés çà et là, il semble chercher la gazelle, sa mère. Je vais le rattacher : hein (2) ?

(1) Textuellement : *vierge aux cuisses de bambou*, c'est-à-dire, aussi rondes que le bambou.

(2) *Nanou*, jeté au bout de la phrase.

PRIYAMVADA.

Mon amie, c'est une bête capricieuse, indocile, que tu ne pourrais à toi seule remettre à l'étable : ainsi, je vais te prêter mon aide.

(Ces paroles dites, les deux compagnes s'en vont.)

ÇAKOUNTALA.

Je ne vous ai pas donné la permission de vous en aller autre part tandis, mes amies, que je reste ici toute seule.

LES DEUX COMPAGNES.

Tu n'es pas toute seule, puisque tu as près de toi le maître de la terre.

(Elle sortent.)

ÇAKOUNTALA.

Comment ? Elles m'ont quittée, mes bonnes amies !

LE ROI, après qu'il a jeté ses regards sur les points de l'espace.

Fille charmante, cesse de t'inquiéter ? N'as-tu pas en ton amant un serviteur, qui peut tenir lieu de tes amies ? En effet, parle !

« Secouerai-je *sur ton visage* l'éventail en feuilles de nénuphar au vent imbibé de pluies fines, qui éteignent la fatigue ? Ou mettrai-je dans mon sein pour les masser à ton plaisir, fille gracieuse, tes pieds, qui ont l'incarnat des lotus ? »

ÇAKOUNTALA.

Je ne veux pas me faire injure à moi-même, en acceptant les services de personnes, que mon devoir est d'honorer !

(Elle se lève d'une manière conforme à son état *de faiblesse* et se retire en chancelant.)

LE ROI.

La chaleur du jour n'est pas encore passée, ma belle ; et, dans une telle souffrance de corps,

« Abandonnant ta couche de fleurs et n'ayant pour défendre ton sein que ces feuilles de lotus, comme pourrais-tu à cette heure brûlante écarter de tes membres si tendres les tortures du soleil ! »

(En parlant ainsi, il ramène la jeune malade malgré elle.)

ÇAKOUNTALA.

Laisse-moi ! laisse-moi ! Je n'ai plus de force sur moi-même ! Si j'avais seulement le secours de mes amies... ! Que ferai-je maintenant ici?

LE ROI.

Honte à moi ! je rougis.... !

ÇAKOUNTALA.

Ce n'est pas du grand roi que je parle assurément : je n'accuse que le Destin.

LE ROI.

Pourquoi accuser le Destin, qui arrange tout au gré de nos désirs?

ÇAKOUNTALA.

Comment ne pas l'accuser, quand il me séduit avec les qualités d'un autre à ce point que je ne suis plus maîtresse de moi-même !

LE ROI, à part.

« Les jeunes filles, travaillées même d'un violent désir, sont rebelles aux vœux de leurs amants ; ont-elles soif d'une volupté mutuelle, elles ont peur de prêter leur personne. Elles sont tourmentées par l'Amour, quand elles ne peuvent obtenir un

instant propice : le moment arrive-t-il, c'est à leur tour, *hélas !* de tourmenter l'Amour (1) ! »

(Çakountalâ ne s'en va pas moins.)

LE ROI.

Que ferai-je pour obtenir ce qui est l'objet de mon désir ?

(Il s'avance et, prenant le milieu de sa robe, il arrête Çakountalâ.)

ÇAKOUNTALA.

Descendant de Pourou, observe la décence : les saints anachorètes se promènent çà et là !

LE ROI.

Fille charmante, loin de toi la crainte, que t'inspire ton père adoptif (2) ! Cette union ne peut causer aucune peine au vénérable Kanwa, versé dans la science des lois ; car

« On dit que des filles d'anachorètes ont maintes fois contracté des mariages à la mode Gandharvique (3) et qu'elles ont eu l'approbation de leurs pères. »

(Il regarde les points de l'espace.)

— Comment ! Suis-je ouvertement sorti.... *des bornes* (4) ?

(Il abandonne Çakountalâ ; puis, il revient sur ses pas.)

(1) « Certes, on dirait que les délais de l'amour ne les font nullement souffrir, tant elles cherchent, dans l'instant le plus favorable, à nous désoler par leur feinte rigueur. » (*Traduction Chézy.*)

(2) « Ne redoute pas leur présence, ô ma bien-aimée ! » (*Même trad.*)

(3) « L'union d'une jeune fille et d'un jeune homme, résultant d'un vœu mutuel, est dite le mariage à la mode des Gandharvas ou des musiciens célestes : née du désir, elle a pour but les plaisirs de l'amour. » (*Lois de Manou*, livre III, verset 32.)

(4) « D'un air égaré : Eh bien !.... Ah ! je ne le vois que trop, je suis refusé ! » (*Traduction Chézy.*)

ÇAKOUNTALA s'arrête au milieu de sa marche, et, se retournant par une inflexion du corps.

Descendant de Pourou, cette personne, qui n'a point satisfait ton désir et qu'un seul entretien te fit à peine connaître, ne mérite pas que tu l'oublies.

LE ROI.

Charmante fille,

« Quelque loin que tu ailles, tu ne quitteras point mon cœur: ainsi, quoiqu'elle s'avance dans la plaine à la chûte du jour, l'ombre d'un arbre ne quitte pas son pied ! »

ÇAKOUNTALA, qui s'est avancée de quelques pas immédialement après ces mots, dit à part.

Hélas ! hélas ! maintenant que j'ai ouï ces paroles, mes pieds ne peuvent marcher en avant !... Eh bien ! je veux me cacher derrière cette haie d'amaranthes cramoisies pour observer de-là ce qui va suivre dans son cœur.

(Elle fait et se tient comme elle a dit.)

LE ROI.

Comment ! sans nul égard, tu m'abandonnes ainsi, moi, qui ne respire que l'amour !

« Toi, de qui la forme est si douce et promet des joies célestes, comment peux-tu donc avoir l'âme aussi dure que le corymbe, où sont fixées les fleurs du çirisha ? »

ÇAKOUNTALA.

Ces paroles entendues m'ôtent la force de marcher.

LE ROI.

Que ferai-je dans ce vide, où me jette maintenant l'absence de mon amie ?

(Il marche devant lui.)

— Ah ! quelle bonne fortune arrête mes pas (1) !

« Voici devant moi, comme la chaîne de mon cœur, son bracelet en fibres de lotus, dont le nœud a glissé de son poignet et que l'onguent d'ouçira a imprégné de son parfum (2) ! »

(Il ramasse avec révérence le bracelet.)

ÇAKOUNTALA, regardant sa main.

Ah ! je ne m'étais point aperçue qu'il se fût échappé, ma faiblesse m'ayant obligée à baisser mon bras.

LE ROI, il pose contre sa poitrine ce bracelet de fibres et dit.

Oh ! que l'attouchement

« De ton bras chéri me soit donné ici par cette gracieuse parure, qui en a déserté les contours ! Sied-il donc, ma bien-aimée, que ton amant infortuné reçoive un soulagement, non de toi, mais de cet objet tout insensible qu'il est (3) ! »

ÇAKOUNTALA.

Aussi n'ai-je point la force de tarder plus long-temps.... Bon ! Je vais me couvrir de ce prétexte même pour m'offrir de nouveau à ses yeux.

(Cela dit, elle s'avance.)

LE ROI, qui l'a vue avec joie.

Oh ! bonheur ! Voici revenue la souveraine de ma vie ! La faveur du Destin devait ainsi me venir en aide au milieu de mes gémissements !

(1) « Oh ! voilà, qui va retarder mon départ. » (*Traduction Chézy.*)

(2) « C'est son bracelet encore tout rempli du parfum, que lui a communiqué l'ousira placé sur son sein ; ou plutôt c'est le lien indissoluble, qui tient mon cœur pour jamais enchaîné. » (*Même traduction.*)

(3) « Comme, rien que par son contact, ce bracelet, échappé de ton bras charmant, suffit pour calmer ma douleur ! Mais, hélas ! c'est à cet être insensible, et non à toi, que je dois cet instant de bonheur ! » (*Même traduction.*)

« Son gosier desséché par la soif, un tchâtaka sollicitait de l'eau; et voici que la pluie, versée par les nouveaux nuages, vient tomber dans le bec de *l'heureux* volatile! »

ÇAKOUNTALA, elle se tient en face du roi.

J'étais à moitié chemin de l'hermitage, quand je me suis rappelée, sire... ; et je reviens sur mes pas à cause de ce bracelet en fibres de lotus, qui s'est échappé de ma main. « Ah! il a été recueilli par lui! » me suis-je dit, comme si je l'eusse vu dans mon cœur. Rends-le-moi donc, afin qu'il ne soit point aux yeux des anachorètes un indice, qui t'accuse avec moi!

LE ROI.

Je le rendrai, mais à une condition!

ÇAKOUNTALA.

Laquelle? Dis!

LE ROI.

Que je le remettrai moi-même à la place, où il était.

ÇAKOUNTALA, à part.

Quel moyen *de refuser?...* Soit! (Haut.) Remets-le donc.

(Ce disant, elle s'approche de lui.)

LE ROI.

Allons de ce côté nous asseoir sur une portion de banc, que nous offre cette roche.

(Ils font quelques pas et s'asseoient.)

LE ROI, ayant pris la main de la jeune fille.

Oh! qu'elle est douce à toucher!

« Ne tiens-je pas un rejeton de l'arbre de l'Amour, consumé par le feu de la colère de Çiva et qu'un heureux Destin fit renaître en l'arrosant avec de l'ambroisie? »

ÇAKOUNTALA, elle exprime dans ses gestes le frémissement, que produit le toucher d'un amant.

Hâte-toi ! hâte-toi, fils de mon seigneur !

LE ROI, à part, avec joie.

Je suis maintenant rassuré, car ce titre n'est donné qu'à un époux ! (Haut.) Charmante fille, ce bracelet de fibres n'est pas joint d'un nœud bien serré (1) : s'il te plaît, je vais l'arranger d'une autre manière.

ÇAKOUNTALA, avec un sourire.

Comme tu voudras !

LE ROI, il ôte le bracelet et feint d'hésiter entre plusieurs façons de l'attacher.

Regarde, ma belle !

« On dirait que la lune nouvelle ait déserté le ciel pour ta splendeur plus grande et que, changée en fibres de lotus, elle vienne joindre les deux bouts de son croissant sur ta main ravissante par ses rameaux d'azur (2) ! »

ÇAKOUNTALA.

Je ne vois pas bien tout cela : ma vue est troublée par le pollen des fleurs en pendeloque à mes oreilles, que le vent secoue çà et là dans mes yeux.

LE ROI, en souriant.

Je vais donc, si tu le permets, te la rendre nette par celui de ma bouche !

(1) « L'agrafe en est un peu lâche. » (*Traduction Chézy.*)

(2) « Ne dirait-on pas que c'est la nouvelle lune, qui, frappée de la grâce, que développe ce bras charmant, a abandonné le ciel, et, sous la forme d'un bracelet, a réuni les deux extrémités de son croissant argenté pour embrasser avec volupté ce poignet enchanteur ? » (*Même traduction.*)

ÇAKOUNTALA.

Ce serait l'acte d'un homme compâtissant ; mais je ne me fie pas à toi.

LE ROI.

Te défier ainsi de moi ! Un nouveau serviteur ne va, certes ! jamais plus loin que ses ordres !

ÇAKOUNTALA.

Mais celui-ci a trop de zèle et je ne dois pas m'y fier !

LE ROI, à part.

Il ne faut pas que je laisse échapper cette ravissante occasion de mon bonheur !

(Il se met à relever la tête de Çakountalâ ; celle-ci joue une résistance, qui n'est pas dans sa volonté, et finit par céder.)

(Haut.) Ah ! cesse, femme aux yeux enivrants, cesse de craindre une insolence de ma part !

(Çakountalâ fixe un instant ses regards sur lui et baisse de nouveau son visage ; Doushmanta lui relève la tête avec deux doigts et dit à part.)

« Cette lèvre délicate de ma bien-aimée *ne* semble-*t-elle pas*, au tremblement, dont elle est émue d'une manière *si* charmante, inviter la mienne à étancher la soif, que j'ai *d'un baiser?*

ÇAKOUNTALA.

Le fils de mon seigneur paraît hésiter à faire ce qu'il m'avait proposé (1).

LE ROI.

C'est que je suis fasciné, ma belle, par la ressemblance

(1) Littéralement : *promis.*

de tes yeux avec ces lotus bleus, leurs voisins, ornement de tes oreilles (1) !

(Il souffle le vent de sa bouche dans les yeux de la jeune fille.)

ÇAKOUNTALA.

Mes yeux sont revenus à leur état naturel ; mais j'ai honte de n'avoir pas un service, que je puisse rendre au fils de mon seigneur pour la récompense du sien.

LE ROI.

Ma belle,

« Cette récompense, c'est la suave odeur, que j'ai respirée sur le bord de tes lèvres : est-ce que le parfum seulement du lotus n'est point assez pour contenter l'abeille (2) ? »

ÇAKOUNTALA, *naïvement.*

Et, si elle n'était pas contente, que ferait-elle ?

LE ROI.

Elle ferait cela !

(Aussitôt dites ces paroles, sa bouche se porte avec désir vers la bouche de Çakountalâ.)

(Derrière la scène, on crie.)

La compagne du tchakravâka (3) dit adieu à son époux : voici donc la nuit, qui s'approche !

ÇAKOUNTALA, elle prête l'oreille et dit avec trouble.

Fils de mon seigneur, voici la vénérable Gâautamî, qui vient, parce qu'elle a sans doute appris mon indisposition ; cache-toi vite au milieu de ces rejetons !

(1) « Oh ! pardon : j'étais distrait par cette belle fleur de lotus, qui, placée près de cet œil non moins charmant qu'elle, m'offrait un point de comparaison. » (*Traduction Chézy.*)

(2) « Laisse-moi seulement respirer un instant ce doux parfum, qu'exhalent ces lèvres ravissantes et je serai plus que payé :.... » (*Même trad.*)

(3) Voyez, tome I, page 472, la note première.

LE ROI.

Ainsi soit !

(Il dit et se tient à l'écart.)

(Gaautami entre sur la scène, un vase à la main.)

GAAUTAMI.

Ma fille, voici l'eau pour calmer tes souffrances !

(Elle voit Çakountalà et l'aide à se relever.)

— Es-tu seule ainsi, sans autre compagnie que Dieu?

ÇAKOUNTALA.

Dans l'instant même Anousoûyâ et Priyamvadâ sont descendues vers les rives de la Mâlinî.

GAAUTAMI, ayant arrosé Çakountalà avec l'eau de guérison.

La fièvre de ton corps s'est-elle adoucie?

(Elle lui touche les membres.)

ÇAKOUNTALA.

Maintenant, je sens de la différence?

GAAUTAMI.

Ainsi puisses-tu vivre long-temps, ma fille, sans maladie? Le jour baisse : viens donc! Retournons à la chaumière.

ÇAKOUNTALA, qui s'est levée avec peine, à part.

O mon cœur, tu laissas d'abord échapper l'occasion, quand tes désirs inclinaient vers la volupté même. Reconnais donc ton erreur maintenant que ta douleur est égale *au plaisir, que tu aurais pu goûter !*

(Elle se retourne au milieu de ses pas et dit à haute voix.)

— Berceaux de lianes, qui m'avez enlevé ma souffrance, adieu! au plaisir de vous revoir (1)!

(Elle sort avec Gâautami.)

LE ROI, étant revenu à la place, où il était auparavant, dit avec un soupir :

Oh! qu'on éprouve d'obstacles dans les choses désirées avant que d'atteindre au succès! En effet,

« Comment n'ai-je pas baisé la bouche de cette fille aux yeux ombragés de longs cils, cette *bouche*, que j'avais soulevée jusqu'à la mienne et qui se détournait vers l'épaule; sa *bouche*, ravissante par les syllabes troublées de sa résistance; ses deux lèvres, qu'à chaque instant elle couvrait de ses doigts! »

— Où vais-je donc aller maintenant?... Mais je veux rester un moment ici dans ce berceau de rotangs, qui tout à l'heure me prêtait son ombrage.

(Il regarde de tous les côtés.)

« Voilà sur la roche sa couche faite de fleurs, que l'agitation de son corps a bouleversée; voici la charmante lettre d'amour, qu'elle a écrite avec les ongles sur une feuille de lotus. Là est son bracelet en fibres, tombé de sa main. Un tel attrait enchaîne ici mes yeux, que je ne suis pas maître de quitter ces lieux sans m'y arrêter, tout vides qu'ils soient *de ma bien-aimée!* »

— Ah! Honte à moi! Je n'ai point agi d'une manière habile, moi, qui, dans un tête-à-tête avec mon amante, ai laissé m'échapper l'occasion! Maintenant donc,

« Si une entrevue secrète venait de nouveau réunir avec moi la fille au charmant visage, je ne permettrais pas de s'enfuir à l'instant propice, car les bonnes fortunes sont naturellement si

(1) « Et vous, charmants ombrages, où déjà j'ai trouvé à calmer en partie le feu qui me dévore; ah! puissiez-vous bientôt me voir complètement heureuse! » (*Traduction Chézy.*)

difficiles à obtenir! C'est ainsi que pense mon cœur insensé, aujourd'hui qu'il est contrarié par les obstacles; mais, en présence de mon amante, n'est-il pas à craindre qu'il ne soit encore aussi lâche! »

(Derrière la scène, on crie.

Holà! holà, sire!

« Au moment de célébrer le sacrifice du soir, que précèdent les ablutions (1), voici que les grandes ombres des carnivores Démons circulent sous diverses formes de couleur tannée comme le sommet d'un nuage à l'heure du crépuscule, et, semant la terreur, se répandent autour de l'autel, où le feu sacré est allumé! »

LE ROI, qui a prêté l'oreille.

Allons! allons! ne craignez pas, les anachorètes! Me voici! j'accours!

(Il sort à ces mots.)

(1) *Savanan*, dont ces quatre mots sont la traduction, ne trouve ici rien, qui le représente dans la version de Chézy.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

D'abord le PRAVÊÇAKA occupe la scène.

(Ensuite, paraissent Anousoûyâ et Priyamvadâ, chargées d'une récolte de fleurs.)

ANOUSOUYA.

Quoique ce mariage à la mode des Gandharvas, en procurant le bonheur à Çakountalâ, ait donné un époux assorti à notre chère compagne; cependant mon cœur, Priyamvadâ, n'est pas encore tranquille.

PRIYAMVADA.

Pourquoi cela?

ANOUSOUYA.

C'est que nos saints anachorètes, une fois leur sacrifice parfaitement accompli, viennent de renvoyer le monarque dans sa capitale : entré là, se rappèlera-t-il ou non cette nouvelle épouse, quand il aura visité le palais de son gynœcée?

PRIYAMVADA.

Tu n'es donc pas rassurée à cet égard? Mais de tels changements de nature sont d'un homme, qui n'est pas

sympathique aux vertus; ce qui doit inquiéter, le voici (1) : que répondra le père, je n'en sais rien, quand il apprendra cette histoire à son retour du tîrtha.

ANOUSOUYA.

De la manière que je vois les choses, elle aura sans doute l'approbation du père.

PRIYAMVADA.

Comment cela ?

ANOUSOUYA.

En serait-il autrement ? « La jeune fille sera mariée avec un époux assorti : » n'est-ce point là ce qu'il s'est proposé d'abord ? En se chargeant lui-même d'accomplir sa pensée, le Destin ne comble-t-il pas les vœux du révérend ?

PRIYAMVADA.

C'est ainsi, mon amie ; mais voici que nous avons recueilli suffisamment de fleurs pour la cérémonie des oblations en l'honneur de toutes les créatures.

ANOUSOUYA.

Recueillons-en d'autres encore ; Çakountalâ doit honorer les Déesses qui président au bonheur.

PRIYAMVADA.

C'est juste !

(Toutes deux, elles continuent la récolte.)

DERRIÈRE LA SCÈNE, on dit.

Holà ! C'est moi (2) !

(1) Littéralement : *hoc vero cogitandum est.*

(2) « Aux personnes, qui, *par ignorance de la langue sanscrite,* ne connaissent pas la signification du salut accompagné de la déclaration du nom,

ANOUSOUYA, qui a prêté l'oreille.

Mon amie, ces mots semblent nous annoncer un hôte !

PRIYAMVADA.

Eh bien ! Allons-nous-en à l'hermitage. Cependant, *à quoi bon* ? Çakountalâ est présente à la chaumière.

(Elle réfléchit.)

— Ah ! je pense : elle en est absente de cœur en ce moment.

ANOUSOUYA.

Voilà donc une occasion pour faire usage de ces fleurs (1) !

(Ce disant, elles s'avancent toutes deux.)

DERRIÈRE LA SCÈNE, on s'écrie de nouveau.

Ah ! comment ! tu méprises un hôte en moi !

« Celui, à qui tu penses d'un cœur si absorbé en lui que tu ne me vois pas, moi, un riche en pénitences, me présenter ici *devant ta porte : eh bien !* il perdra tout souvenir de toi, comme un homme ivre ne se rappelle plus à son réveil les propos, qu'il a tenus dans l'ivresse ! »

(Ces mots entendus consternent les deux amies.)

PRIYAMVADA.

Ah ! malheur ! ah ! malheur ! Il est arrivé même ce que j'avais pensé. Notre chère amie Çakountalâ, de qui l'âme est ailleurs, a commis une offense à l'égard d'une personne digne de révérence !

l'homme instruit doit dire : « C'est moi ! » et de même à toutes les femmes. » (*Lois de Manou*, Livre II, verset 123.)

(1) Parce qu'elles font partie on peuvent suppléer au manque d'un *arghya* pour fêter l'arrivée d'un hôte. « Volons-y donc ! ces fleurs, *dit la traduction Chézy*, seront une excuse suffisante pour notre retard. »

ANOUSOUYA, qui a jeté les yeux hors de la scène.

La personne offensée n'est pas autre que Dourvâsas (1) lui-même, ce rishi d'une colère si facile à s'enflammer, car il s'éloigne d'une marche précipitée, sans arrêter son pas!

PRIYAMVADA.

Quelle autre chose, si ce n'est le feu, est capable de brûler autant que lui? Va donc et, te jetant à ses pieds, ramène-le, tandis que je vais apprêter pour lui un arghya et de l'eau pour laver ses pieds!

ANOUSOUYA.

Oui!

(Elle dit et sort.)

PRIYAMVADA, elle feint de chanceler au milieu de sa marche.

Oh! las! Le trouble a fait broncher mes pas, et ma corbeille de fleurs s'est échappée de mes doigts.

(Elle figure dans une pantomime l'action de ramasser les fleurs tombées.)

Anousoûyâ rentre sur la scène.

ANOUSOUYA.

Mon amie, on dirait la colère elle-même revêtue d'un

(1) Ce Dourvâsas est un hermite, que les poëtes ont représenté comme excessivement irrascible et vindicatif. Les poëmes indiens sont remplis du récit des malheurs causés par les imprécations de ce personnage terrible, aux yeux de qui la plus légère offense paraît toujours comme un crime impardonnable et digne des plus fortes punitions.

corps! De qui cet homme voudrait-il agréer les excuses ? Néanmoins, il s'est quelque peu adouci.

PRIYAMVADA.

C'est même beaucoup plus *qu'on ne devait espérer.* Dis-moi comment tu as pu le fléchir.

ANOUSOUYA.

Voyant qu'il ne voulait pas revenir, je me suis prosternée à ses pieds : « Vénérable, ai-je dit, je fais remarquer à ta sainteté qu'il faut pardonner cette faute d'une personne affligée et considérer qu'un insurmontable amour tenait ses yeux fermés à l'éminence de ta majesté. »

PRIYAMVADA, vivement.

Après ? après ?

ANOUSOUYA.

Dourvâsas me dit après : « Il ne sied point à moi que ma parole soit vaine ; mais la malédiction n'aura plus son effet à la seule vue d'un joyau, qui rappelle au roi le souvenir de votre amie. » Et, ce disant, il disparut.

PRIYAMVADA.

En ce cas, on peut se rassurer ; car le saint monarque à son départ mit et fixa un anneau, sur lequel est gravé son nom, à la main de Çakountalâ même : « C'est pour qu'il me rappelle à toi, » lui dit-il. Voilà donc un talisman, capable de briser le charme à lui seul.

ANOUSOUYA.

Viens ! protégeons-la contre l'influence de son Destin.

(A ces mots, elles s'acheminent sur la scène.)

PRIYAMVADA, elle observe.

Anousoûyâ, vois notre chère compagne immobile comme dans un portrait, la tête appuyée sur la main

gauche. Son âme s'en est allée vers son amant; elle n'a point le sentiment d'elle-même : combien moins n'eut-elle pas celui d'un hôte, qui n'était pas elle (1) !

ANOUSOUYA.

Gardons, Priyamvadâ, cette histoire bien renfermée dans nos deux cœurs seulement, car notre chère compagne est d'une nature si délicate !

PRIYAMVADA.

Sans doute ! Est-ce qu'on arrose la jeune plante de jasmin avec une eau bouillante ?

(Elles sortent l'une et l'autre.)

Un disciple de Kanwa entre à peine réveillé sur la scène.

LE DISCIPLE.

Le vénérable Kanwa, qui est revenu ici de son voyage, m'a commandé pour observer les signes, *qui marquent les heures* du temps. Me voilà donc sorti à ciel découvert pour examiner ce qui reste encore à s'écouler de la nuit.

(Il se promène et il observe.)

Bon ! voici le point du jour !... C'est une vérité que le soleil et la lune enseignent, pour ainsi dire, la vicissitude éternelle de la bonne et de la mauvaise fortune, partage de ce monde terraqué ! En effet,

« L'astre des nuits s'achemine d'un côté vers la cîme du mont, où il se couche ; d'une autre part, le soleil apparaît,

(1) « Elle ne sait plus même si elle existe : aurait-elle donc pu s'apercevoir de la présence d'un hôte, quelque noble qu'il fût ? » (*Trad. Chésy.*)

devancé par le brillant Arouna (1). Ainsi les levers réguliers de ces deux corps lumineux règlent ce monde comme de concert dans les intervalles de la vie. »

— Il y a plus :

« Maintenant que la lune a disparu, cette moisson de lotus blancs ne réjouit plus nos yeux et leur suave éclat ne se voit plus que dans le souvenir : telle sans doute une jeune amante est cruellement torturée des chagrins, que lui cause un lointain voyage de son amant ! »

— Et même encore :

« L'aurore naissante rougit la gelée blanche sur les *rameaux des* jujubiers; le paon, secouant le sommeil, abandonne le comble en darbhas (2) des chaumières; la gazelle, se levant du parvis des autels, où elle imprima sur le sable la corne de ses pieds, allonge ses membres étirés en haut et en arrière. »

— Et ce n'est pas tout :

« Voici la lune, qui, ayant mis son pied sur le front du Soumérou (3), le roi des montagnes, et franchi, dissipant les ténèbres, le milieu du palais de Vishnou, tombe du ciel avec des rayons affaiblis : telle s'élève très-haut et s'écroule ensuite la maison des grands ! »

(Anousoûyâ, enveloppée dans sa couverture de nuit (4), s'avance sur la scène.)

ANOUSOUYA, à part.

Ainsi donc, le saint anachorète au visage détourné des

(1) L'aurore personnifiée sous les formes d'Arouna, le cocher du soleil.

(2) La même plante que le kouça ; en botanique, le *poa cynosuroides*.

(3) Le mont Souméróu, extrémité de l'axe du monde, où habitent les Dieux.

(4) « Anousoûyâ entre enveloppée dans sa robe,... » (*Traduction Chézy.*)

objets sensuels ne connaît pas encore l'indigne action du roi vis-à-vis de Çakountalâ (1).

LE DISCIPLE.

Je vais annoncer à mon vénérable maître que l'heure du sacrifice est arrivée.

(Il sort.)

ANOUSOUYA.

En effet, voici le temps, où l'aube apparaît. Je suis encore faiblement, faiblement réveillée; mais, le fussé-je entièrement, que ferais-je? Mes deux mains se refusent aux travaux accoutumés du matin.... Que maintenant l'Amour soit content, lui, par qui Çakountalâ mit sa confiance dans un prince aux menteuses promesses! Au reste, ce n'est pas la faute du roi; c'est la malédiction fulminée par Dourvâsas, qui sans doute a prévalu sur lui! S'il n'en était ainsi, comment ce monarque saint, après de telles paroles, n'eût-il pas envoyé la moindre nouvelle depuis le jour même qu'il est parti?

(Elle réfléchit.)

— Oui!... Je vais lui envoyer d'ici l'anneau, qu'il donna comme souvenir à Çakountalâ! Mais qui charger de cette commission parmi des anachorètes au cœur dur? « Ma foi! diront-ils, que ton amie, paye le prix de sa faute!... » Si nous prennions résolument le parti de faire connaître au vénérable Kanwa que Çakountalâ est mariée

(1) « Non! Je ne puis concevoir comment le roi a pu causer un pareil affront à Sakountalâ, elle qui était si naïve et si pure! » (*Traduction Chézy.*)

à Doushmanta (1) et qu'elle porte dans son sein le fruit d'un mutuel amour...! En ce cas, qu'aurions-nous donc à faire maintenant ici, mon amie et moi?

(Priyamvadâ entre elle-même sur la scène.)

PRIYAMVADA.

Hâte-toi! hâte-toi, Anousoûyâ! Voici qu'on prépare de surprenantes choses, le départ de Çakountalâ!

ANOUSOUYA, avec étonnement.

Et d'où vient cela?

PRIYAMVADA.

Écoute! Je suis allée à cette heure même près de Çakountalâ pour lui demander si elle avait eu un tranquille sommeil,....

ANOUSOUYA, vivement.

Après! après!

PRIYAMVADA.

Après? En ce moment le vénérable Kanwa embrassait notre amie, baissant de pudeur son visage, et la félicitait en ces termes :

« Heureux augure, ma fille! De la main du prêtre sacrifiant, les yeux offusqués de fumée, l'offrande est tombée d'elle-même dans la bouche du feu, telle que la science dans l'oreille d'un bon disciple : je n'ai donc plus à te plaindre! Aussi vais-je, dès

(1) « Mais si nous lui faisions parvenir l'anneau, qui doit lui rendre la mémoire? Autrement, quelle compassion attendre de la part de ces hermites au cœur dur? Et cependant notre jeune amie n'est nullement coupable! Mais, toutes convaincues que nous en sommes, aurons-nous jamais le courage de déclarer à notre père Canoua que Sakountalâ, dans son absence, a pris Douchmanta pour époux,...» (*Traduction Chézy.*)

aujourd'hui même, te composer un saint cortége d'anachorètes et te renvoyer dans la société de ton époux. »

ANOUSOUYA.

Mais qui avait raconté, mon amie, cette histoire au vénérable Kanwa?

PRIYAMVADA.

Entré dans la chapelle du feu, il entendit une voix spontanément articulée sans les organes d'un corps!

ANOUSOUYA, avec étonnement.

Et que disait-elle?

PRIYAMVADA.

Écoute!

Elle déclame en sanscrit (1) :

« Brahme, sache que ta fille porte dans son sein une semence du roi Doushmanta, comme jadis l'arbre çamî conçut pour embryon le feu (2)! »

ANOUSOUYA, elle embrasse Priyamvadâ.

Charmante nouvelle! charmante nouvelle, qui m'est annoncée ici même! Mais la joie, qu'elle me cause, mon amie, est mêlée de chagrin.

PRIYAMVADA.

Nous aurons de la peine à secouer le chagrin *de son absence*; mais voilà ses misères finies, tant mieux!

(1) Car, dans l'ancien théâtre de l'Inde, l'idiôme des femmes, comme celui des personnages inférieurs, soit de caste, soit de rang, n'est pas le sanscrit ou *langue parfaite*, mais le prâcril ou *langue vulgaire*.

(2) La Déesse Parvatî, s'étant assise un jour sur le tronc d'un çamî, la moëlle de cette plante contracta du saint contact une chaleur telle qu'elle fut sur le point d'en être consumée : le feu cependant n'y fit point explosion, mais il s'y concentra ; et c'est pourquoi un léger frottement de ce bois suffit pour en faire jaillir l'étincelle destinée à allumer le feu du sacrifice.

ANOUSOUYA.

En prévision de cet évènement, je tenais renfermés des extraits de kéçaras, capables de surpasser l'agallochum noir en suavité de parfums, dans cette boîte de coco suspendue à une branche de ce mangnier. Mêles-en donc l'essence sur une feuille de nénuphar, tandis que je vais préparer moi-même pour notre amie le gaurautchana, *l'humide* argile des tîrthas et les pousses des jeunes doûrvas afin de lui composer une charmante parnre (1).

(Priyamvadâ s'occupe de faire ce que lui a dit Anousoûyâ et celle-ci quitte la scène.)

Derrière la toile, on crie :

Gâautamî, commande à leurs révérences Çârngarava et Çâradvata qu'ils se tiennent prêts à conduire *chez son époux* ma fille Çakountalâ !

PRIYAMVADA, qui a prêté l'oreille.

Hâte-toi, Anousoûyâ ! hâte-toi ! Voici que l'on avertit deux anachorètes de se tenir prêts à faire route pour Hastinâpoura (2) !

(1) « Recueille-la, je t'en prie, avec le plus grand soin dans une feuille de lotus pendant que, de mon côté, je m'en vais aller chercher du gaurantchana, un peu de terre consacrée et quelques jeunes pousses de doûrva, pour pétrir le tout ensemble et en former une amulette, qui puisse la préserver de tout malheur. » (*Traduction Chézy.*)

(2) Ville capitale des rois de la Dynastie lunaire. On croit que c'est l'ancienne Déhli, éloignée de la ville moderne à la distance de 57 milles vers le nord-est, sur les bords du lit abandonné du Gange.

(Anousoûyâ entre, tenant à sa main les objets destinés à parer Çakountalâ.)

ANOUSOUYA.

Viens, mon amie ! viens ! marchons !

(Elles s'acheminent toutes deux sur le théâtre.)

PRIYAMVADA, qui a jeté les yeux hors de la scène.

Voilà Çakountalâ, qui a pris le bain au lever du soleil. Nos saintes femmes l'environnent et la félicitent, des vases de riz naturel dans leurs mains ; approchons-nous donc !

(Elles font ainsi l'une et l'autre.)

(Entrent sur la scène Gâautami, Çakountalâ et la suite, comme on vient de l'indiquer.)

ÇAKOUNTALA.

Révérendes, je vous salue.

GAAUTAMI.

Va, ma fille, habiter le palais d'une reine, où l'estime de ton époux doit faire ta félicité (1).

LES FEMMES ANACHORÈTES.

Sois, mon enfant, la mère d'un héros.

(Elles sortent, excepté Gâautami.)

LES DEUX COMPAGNES DE ÇAKOUNTALA, s'étant approchées d'elles.

As-tu goûté du plaisir à ton bain ?

(1) « Va, ma fille, va habiter le palais d'une reine, et que ta présence soit pour ton époux une source de prospérités et d'honneur. » (*Traduction Chézy.*)

ÇAKOUNTALA.

Bien venues soient mes chères amies! Asséyez-vous là!

SES DEUX COMPAGNES, s'étant assises.

Tiens-toi droite, mon amie, tandis que nous allons procéder à ta toilette.

ÇAKOUNTALA.

C'est à propos, et je dois faire de vos soins le plus grand cas aujourd'hui ; car désormais il ne sera pas facile à moi de trouver mes chères amies pour me parer.

(Et, ce disant, une larme coule de ses yeux.)

SES DEUX COMPAGNES.

Mon amie, il ne sied pas de pleurer dans le moment que l'on vous pare.

(Elles essuient ses larmes (1) et feignent dans une pantomime de continuer leur office.)

PRIYAMVADA.

Ta beauté, *si* digne des *plus riches* parures, s'indigne, hélas! de ne trouver ici que les simples atours, faciles à rencontrer dans les hermitages.

(Un jeune anachorète paraît, les mains chargées de parures.)

LE JEUNE HERMITE.

Voici une foule de parures! Qu'elles servent donc à la toilette de la reine (2)!

(Toutes regardent avec étonnement.)

(1) « Elles fondent elles-mêmes en larmes tout en disposant sa parure. » (*Traduction Chézy.*) Le texte dit, il est vrai, *parisridjya* ; mais il y a peut-être une faute ici. Nous préférons lire : *parimridjya* ; s et m étant deux lettres, qui ont beaucoup de ressemblance dans l'alphabet sanscrit.

(2) « Voici une parure complète pour la reine. Puisse le ciel lui accorder

GAAUTAMI.

D'où viennent ces atours, Hârita, mon fils? Est-ce une merveille, que Kanwa, ton père, a su créer d'une pensée?

HARITA.

Non, assurément! écoutez! Le vénérable Kanwa nous avait envoyés avec cet ordre : « Apportez des fleurs cueillies sur les arbres afin d'en parer Çakountalâ! » Ensuite,

« Nous voyons étalé sur un arbre, comme l'emblème de son heureuse fortune, un voile de soie, couleur de l'astre au front d'argent; sur tel autre stillait goutte à goutte le suc d'nne charmante laque, fard inestimable pour ses pieds. Toutes les hamadryades (1), élevant jusqu'à la jointure du poignet avec la paume leurs *petites* mains, qui rivalisaient avec la beauté des fleurs en boutons, nous prodiguaient à l'envi des parures. »

PRIYAMVADA, jetant un coup d'œil à Çakountalâ.

L'abeille, née dans le creux des arbres, désire elle-même savourer le miel du lotus!

GAAUTAMI.

Une telle faveur annonce que tu dois être la bonne Fortune du roi dans le palais de ton époux.

(Le geste et la contenance de Çakountalâ expriment la modestie.)

HARITA.

Je vais sur les rives de la Mâlinî, où le vénérable Kanwa est descendu pour ses ablutions, lui porter la nouvelle de cet hommage, *que les nymphes* des arbres *viennent de rendre à sa fille.*

(Il sort.)

de longs jours! » (*Traduction Chezy.*) Voyez dans le tome précédent, pages 8, 9 et 476 deux notes sur le mot *dyoushmat*, dont le féminin est *dyoushmati.*

(1) Textuellement : *les Divinités du bois.*

ANOUSOUYA

Je suis étrangère, mon amie, à tous ces atours : comment saurais-je t'en parer ?

(Elle réfléchit et tourne ses yeux d'un objet à l'autre.)

— Mais la connaissance, que j'ai de la peinture, m'instruira sans doute à les arranger sur ta personne.

ÇAKOUNTALA.

Je connais votre habileté.

(Ses deux compagnes dans une action théâtrale ajustent les atours.)

(Kanwa, sorti du bain, entre sur la scène.)

KANWA.

« Çakountalâ s'en ira donc aujourd'hui ! A cette image, mon cœur est saisi par le chagrin; mes *tristes* pensées mettent un voile devant mes yeux et des larmes intérieures étouffent ma voix à sa naissance. Si la tendresse me cause, hélas! une telle douleur à moi, sauvage habitant des bois, quelles étranges tortures ne doivent pas souffrir les véritables pères loin des embrassements de leur fille ! »

(Il se promène en silence.)

LES DEUX COMPAGNES.

Ma chère Çakountalâ, voici terminée ta toilette; place maintenant toi-même ces deux admirables châles de soie (1).

(Çakountalâ se lève et les drape sur elle dans une action scénique.)

(1) « Chère Sacountala, te voilà parfaitement parée : il ne te manque plus que de jeter sur tes belles épaules ce voile mystérieux. » (*Trad. Chézy.*)

GAAUTAMI.

Ma fille, voilà ton père, qui t'embrasse, pour ainsi dire, de ses yeux noyés en des larmes de joie : satisfais donc à son désir (1).

(Çakountalâ lui adresse une révérence pleine de pudeur.)

KANWA.

Ma fille,

« Sois estimée de ton époux autant que Çarmishthâ le fut d'Yayâti, et puisses-tu obtenir un fils, maître universel de la terre, comme le fut Pourou ! »

GAAUTAMI.

Ces *paroles* sont une grâce accordée, ma fille, et ne sont pas seulement une espérance.

KANWA.

Ma fille, décris maintenant un pradakshina autour des feux du sacrifice.

(Tous se rendent vers l'autel.)

KANWA.

Ma fille,

« Puissent ces feux, qui ont leurs places orientées autour de l'autel, qui sont alimentés par le bois, qui chassent le péché par les senteurs des oblations et dont les bords sont jonchés de kouças, puissent ces feux du sacrifice étendre sur toi leur *sainte* protection ! »

(Çakountalâ décrit le pradakshina.)

KANWA.

Pars maintenant, ma fille !

(Il cherche des yeux.)

(1) « Ma fille, ton vénérable Gourou, les yeux humides de larmes, semble attendre de toi le baiser du départ : rends-toi donc à son désir. Sacountalà lui tend la joue avec pudeur. » (*Traduction Chézy.*)

— Où sont donc leurs révérences Çârngarava et Çâradvata ?

(Ces deux saints disciples entrent sur la scène.)

TOUS DEUX.

Maître, nous voici !

KANWA.

Çârngarava, montre le chemin à ta sœur.

LE DISCIPLE.

Par ici ! par ici, noble dame !

(Tous s'acheminent sur le théâtre.)

KANWA.

Arbres du bois des pénitences, ô vous, en qui habitent les Divinités de cette forêt,

« Celle, qui n'eut jamais envie de boire l'eau avant qu'elle ne vous eût arrosés ; celle, qui, par amour de vous, ne prit jamais à vos branches un bouton, quelque désir qu'elle eût d'une jolie parure ; celle, qui regarda toujours comme sa fête le temps, où vos fleurs commençaient à naître : elle, Çakountalâ, se rend au palais de son époux : veuillez tous lui accorder congé (1) ! »

(Derrière le théâtre, on chante.)

« Que sa route soit heureuse et délicieusement coupée de lacs aux verts tapis de lotus ; que le vent y souffle d'une haleine favorable et tempérée ; que les ombrages des arbres la défendent contre les rayons enflammés du soleil ; que la poussière embaumée y soit formée seulement du pollen ravi à la fleur des eaux ! »

(1) « Sacountalâ vous quitte aujourd'hui pour se rendre au palais de son époux ; elle vous adresse ses adieux ! » (*Traduction Chézy.*)

ÇARNGARAVA, il exprime dans ses gestes que c'est le ramage du kokila.

Maître,

« Ce chant mélodieux, que vient de gazouiller l'oiseau nourri par un autre que sa mère, est la réponse, que rendent ces arbres eux-mêmes, parents des anachorètes, à la prière de congé, que tu leur fis pour Çakountalâ (1) ! »

GAAUTAMI.

Ma fille, ce sont les Divinités de ces bois, nos bonnes parentes, qui te donnent congé d'une manière si gracieuse : fais donc ta révérence à leurs majestés.

ÇAKOUNTALA, elle décrit avec respect un pradakshina ; puis, elle dit à voix basse.

Priyamvadâ, quelque désir, que j'aie de revoir mon noble époux, néanmoins dans ce moment, où j'ai la douleur de quitter l'hermitage, mes pieds ne se portent qu'avec paresse en avant.

PRIYAMVADA.

Ce n'est pas à toi seulement, que la force manque dans ce moment, où tu quittes le bois des pénitences : vois dans quel état gît ce bois lui-même à cette heure, où tu vas te séparer de lui. Maintenant

« La gazelle rejette l'herbe de sa bouche, la paone renonce à la danse ; et la liane des bois laisse tomber ses branches (2), d'où se détachent les feuilles décolorées. »

(1) « Serait-ce la voix touchante du cokila ? Ou plutôt les Divinités protectrices de ces bois, instruites du départ de Sacountalâ, qu'elles chérissent comme une sœur, ne lui adresseraient-elles pas leurs vœux, en empruntant à ce chantre mélodieux de la forêt le charme inexprimable de ses divins accords ! » (*Traduction Chézy.*)

(2) Littéralement : *ses membres.*

ÇAKOUNTALA, se rappelant.

Mon père, la liane mâdhavî est ma sœur : ne lui ferai-je pas mes adieux ?

KANWA.

Je connais l'amitié, que tu as pour elle, ma fille : elle est à droite, vois !

ÇAKOUNTALA, elle s'approche de la gærtner racémeuse et l'embrasse.

Liane, ma sœur, embrasse-moi de tes bras composés de rameaux ! A compter de ce jour, *hélas !* je vais égarer mes pas bien loin de toi. Mon père, il vous faut songer à elle, comme vous songiez à moi !

KANWA.

Ma fille,

« J'y avais déjà pensé moi-même à cause de toi (1). Maintenant que tu as obtenu par tes *aimables* qualités un mari, ton égal, affranchi de mes soncis à l'égard de toi, je lui donnerai pour son époux chéri ce manguier, que voici près d'elle ! »

— Poursuis donc *sans inquiétude* ton départ de ces lieux.

ÇAKOUNTALA, s'étant approchée de ses compagnes.

Mes amies, je la confie également aux mains de vous deux.

SES DEUX COMPAGNES.

Et nous, à qui peux-tu nous confier ?

(Ce disant, elles versent des larmes.)

KANWA.

Anousoûyâ, Priyamvadâ, c'est assez de pleurs ! Ne devriez-vous pas au contraire fortifier Çakountalâ ?

(Tous continuent à faire route sur le théâtre.)

(1) « Aujourd'hui que, par les aimables qualités, qui te distinguent, tu as su conquérir un époux digne de toi, et tel que, depuis long-temps, je me l'étais figuré dans mon esprit;... » (*Traduction Chézy.*)

ÇAKOUNTALA.

Mon père, cette gazelle, qui promène, sans quitter les alentours de la chaumière, ses pas alourdis par le poids du faon, dont elle est enceinte, quand elle aura mis bas heureusement sa portée, vous enverrez quelqu'un m'apprendre cette agréable nouvelle.

KANWA.

Je ne l'oublierai pas, ma fille!

ÇAKOUNTALA, elle figure dans ses gestes que sa marche est arrêtée.

Hé bien! Qui est-ce qui marche, pour ainsi dire, sur mes pieds (1) et qui s'attache incessamment à l'extrémité de ma robe?

(Elle se retourne et regarde.)

KANWA.

Ma fille,

« C'est ce faon de gazelle, qui est devenu ton fils, parce que tu l'as élevé en lui donnant à manger dans tes mains des poignées de çyâmâkas (2), et que tu as souvent guéri sa bouche déchirée par les aiguilles des herbes en y versant l'huile extraite des ingoudis. Il s'obstine à suivre ton chemin! »

ÇAKOUNTALA, elle embrasse le jeune faon avec des larmes.

Mon ami, pourquoi retenir ta compagne d'habitation? Mon père veillera sur toi, que j'abandonne ici, comme j'ai pris soin de toi sans ta mère, qui mourut peu de temps après qu'elle t'eut donné la vie : je te recommande maintenant à lui!

(A ces mots, elle continue sa route en pleurant.)

(1) Oh! qui donc marche ainsi sur mes pas...? » (*Traduction Chézy.*)
(2) *Panicum frumentaceum.*

KANWA.

Ma fille, voilà assez de larmes! Sois ferme et regarde ton chemin devant toi!

« Empêche tes pleurs de couler sur les cils relevés de tes yeux ; chasse tes larmes, grâce à ta fermeté ! Tes pas seront nécessairement inégaux dans la route *de la vie,* puisqu'elle suit une portion de la terre, où l'on voit des hauts et des bas (1) ! »

ÇARNGARAVA.

Maître, la Morale dit, souviens-t'en ! « Accompagnez un ami jusqu'à ce que vous ayez trouvé de l'eau ! » Or, nous voici sur la rive d'un lac : donne-nous tes instructions et veuille bien retourner sur tes pas.

KANWA.

Allons donc nous mettre à l'ombre sous les branches de cette mimosa.

(Tous simulent cette action dans leur pantomime.)

KANWA.

N'est-il pas dans les bienséances que j'envoie d'ici un conseil au noble Doushmanta?

(Il réfléchit.)

ANOUSOUYA.

Qu'y a-t-il parmi les êtres animés dans notre enceinte d'hermitage, à qui ton départ, mon amie, ne cause du chagrin? Vois maintenant :

« Le tchakravâka, à qui parle sa compagne, cachée sous les

(1) « Viens-tu à surprendre sur ta paupière humide une larme, qui chercherait à détruire l'effet de tes résolutions : dissipe-la aussitôt par le plus noble effort. Songe, mon enfant, que, dans la route inégale de la vie, la plus mâle fermeté se trouve souvent exposée aux plus rudes épreuves, et que, de les surmonter, c'est en cela que consiste la vertu. » (*Traduction Chézy.*)

feuilles des nymphæas en fleurs, rejette de son bec les fibres de lotus et, sans lui répondre, tient ses regards attachés sur toi (1)! »

KANWA.

Çârngarava, mon ami, quand tu présenteras ma fille au roi, voici de quelle manière il te faut lui parler de ma part :

« Si tu juges sainement, et nous, de qui les trésors consistent dans la répression des sens, et ta race, élevée si haut, et l'origine de l'amour, dont s'est éprise pour toi cette jeune fille dans un moment où son père n'était plus auprès d'elle ; tu dois la mettre parmi tes épouses au-dessus des femmes d'une acquisition vulgaire. Certes ! sa famille adoptive ne demande rien là, qui surpasse les moyens d'un homme, à qui la fortune obéit (2) ! »

LE DISCIPLE.

Maître, je sais par cœur ta commission !

KANWA.

J'ai aussi à te parler, ma fille ; car, tout habitant des bois, que nous sommes, le monde lui-même ne nous est pas inconnu.

LE DISCIPLE.

Maître, est-il rien, qui puisse échapper aux regards des sages ?

(1) « Çakountala : C'est vrai ! La tchakravâki, que ne daigne pas regarder son époux, caché sous les feuilles des nymphæas, lui parle d'une voix inquiète. » — Chézy voit dans cette redondance une interpolation des copistes : nous sommes entièrement de son avis, et, comme lui, nous la rejetons dans les notes.

(2) « Quant à ce que nous pourrions désirer de plus pour elle, nous en laissons l'accomplissement au Destin ! » (*Traduction Chézy.*)

KANWA.

Quand tu seras arrivée, ma fille, au palais de ton époux,

« Montre-toi docile envers ceux, que tu dois vénérer (1); observe à l'égard des épouses de ton mari la conduite d'une véritable amie : si ton époux te fait une offense, que le dépit ne te mette pas en guerre avec lui; sois polie surtout vis-à-vis de tes domestiques ; ne sois pas orgueilleuse au milieu de tes grandeurs : c'est ainsi que les jeunes épouses font prospérer une maison; celles d'une conduite opposée deviennent le tourment des familles! »

— Que pense de cela Gâautamî ?

GAAUTAMI.

Tel est aussi mon sentiment. Mais à quoi bon ce conseil à *nos* filles? C'est ainsi que tu penses dans ton cœur, mon enfant, tu ne peux l'oublier (2) !

KANWA.

Viens, ma fille ! Embrasse-moi ainsi que tes amies.

ÇAKOUNTALA.

Est-ce que mes deux chères compagnes vont s'en retourner aussi?

KANWA.

Mon enfant, ces jeunes filles sont destinées elles-mêmes à des époux : il ne sied donc pas qu'elles s'en aillent à la cour avec toi. Mais Gâautamî doit t'accompagner.

(1) « Montre constamment à ce souverain maître l'obéissance la plus respectueuse ; tiens, quoi qu'il l'en coûte,... » (*Traduction Chézy.*)

(2) « Admirable ! c'est un code complet de conduite pour la femme. Ma fille, j'espère qu'il est gravé dans ton cœur, et que tu ne l'oublieras jamais. » (*Même traduction.*)

ÇAKOUNTALA, étreignant de ses bras la poitrine de Kanwa.

Tombée du sein de mon père, comme une jeune pousse de santal, arrachée du mont Malaya, comment pourrai-je maintenant supporter la vie dans un pays étranger?

KANWA.

Pourquoi ces craintes, ma fille?

« Élevée au noble rang d'épouse de ton illustre époux, distraite à chaque instant par les graves affaires de sa haute fortune, et bientôt devenue mère d'un fils brillant à l'égal du feu ou du soleil nouveau-né, tu ne sentiras plus, mon enfant, le chagrin causé par mon absence! »

— Il y a plus :

« S'il faut qu'un jour le corps et l'âme soient eux-mêmes séparés, celui-là d'un côté, celle-ci d'un autre; qui peut donc faiblir devant la séparation d'une *toute* autre union, qu'on ne peut soustraire *aux coups de la nécessité?* »

ÇAKOUNTALA, tombant à ses pieds.

Je te salue, mon père.

KANWA.

Ma fille, daigne le ciel combler mes vœux pour toi!

ÇAKOUNTALA, s'étant approchée de ses compagnes.

Mes amies, embrassez-moi, vous aussi toutes deux.

SES COMPAGNES, l'ayant fait.

Si quelquefois le saint roi tardait, mon amie, à te reconnaître, montre-lui son anneau, sur lequel est gravé son nom.

ÇAKOUNTALA.

Ce doute, que vous avez, fait trembler mon cœur.

SES DEUX COMPAGNES.

Ne crains pas, mon amie! c'est que l'inquiétude accompagne toujours une très-vive amitié.

ÇARNGARAVA, levant ses yeux vers le ciel.

Maître, le soleil est arrivé au milieu de sa carrière ; il est donc nécessaire que la reine se hâte.

ÇAKOUNTALA, étreignant de nouveau la poitrine de Kanwa dans ses bras.

Mon père, quand reverrai-je enfin la forêt de pénitence !

KANWA.

Ma fille,

« Lorsque tu auras partagé long-temps avec la terre l'honneur d'être l'épouse du monarque universel et que tu auras donné un héros pour fils à Doushmanta ; alors tes pieds te ramèneront vers cet hermitage pour vivre dans la paix *de nos solitudes* avec ton époux, affranchi de l'empire, dont il aura déposé le fardeau sur les épaules de son fils. »

GAAUTAMI.

Ma fille, tu perds le temps favorable à ton voyage ; donne congé à ton père !... Ou plutôt, de long-temps même, elle ne pourra le donner.

(A Kanwa.)

— Que ta sainteté la renvoie donc !

KANWA.

Tant de retard, ma fille, m'empêche de gouverner le bois de pénitence.

ÇAKOUNTALA.

Que mon père ne soit plus affligé de ce dérangement jeté dans le bois de *ses* pénitences et que l'affliction soit mon partage à moi seule !

KANWA.

Hélas ! Tu mets le trouble ainsi dans mon esprit.

(Il soupire.)

« Comment le chagrin ne viendrait-il point, hélas ! me saisir

à la vue de ce riz naturel, dont naguère tu fis la récolte toi-même et que tu semas à la porte de ma chaumière en oblation pour tous les êtres! »

— Va donc et que ton voyage soit heureux!

(A ces mots, Çakountalâ sort, accompagnée de Gâautamî, Çârngarava et Çâradvata.)

SES DEUX COMPAGNES, après de longs regards, jetés derrière elle, s'écrient d'une voix gémissante.

Malheur! malheur! Çakountalâ disparaît au milieu des arbres.

KANWA.

Anousoûyâ, Pryamvadâ, votre compagne est partie : fermez chez vous l'entrée à la douleur et suivez-moi!

(Ils s'en vont tous les trois.)

LES DEUX COMPAGNES.

Nous entrons dans le bois de pénitence : il semble vide, mon père, maintenant qu'il a perdu Çakountalâ.

KANWA.

La nature de l'amitié fait voir ainsi les choses.

(Il marche, plongé dans ses réflexions.)

Eh bien? Comment! J'ai renvoyé Çakountalâ et voici que j'éprouve une intime satisfaction! D'où vient cela?

« C'est que la jeune fille est une chose, qui est le bien d'autrui; et maintenant que je l'ai renvoyée à son époux même, j'ai la conscience nette comme celle de l'homme, qui a restitué un dépôt long-temps gardé chez lui. »

(A ces mots, ils sortent et la scène reste vide.)

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

(Un kantchouki ou serviteur attaché au gynœcée entre sur la scène.)

LE KANTCHOUKI.

Dans quelle condition de la vie suis-je, hélas ! tombé ?

« Cette canne de roseau, que j'ai prise comme insigne de mes fonctions, quand je fus préposé aux palais, qui forment le gynœcée du roi, elle me sert maintenant, après un long espace de temps, pour soutenir mes pas dans leur marche titubante. »

— Je viens, sans perdre un instant, selon mes ordres, annoncer à *l'auguste* roi, entré dans l'intérieur des appartements....

(Il fait quelques pas au milieu du théâtre.)

— Mais qu'ai-je donc à lui annoncer ?

(Il songe.)

— Ah ! Je me rappelle ! Des anachorètes, disciples de Kanwa, demandent à voir sa majesté. Oh ! c'est une chose étonnante que,

« Dans un même instant, l'intelligence du vieillard vienne à s'éclaircir et retombe ensuite dans l'obscurité, comme la flamme d'une lampe, qui est près de s'éteindre ! »

(Il s'avance et il regarde.)

— Voici le roi !

« Maintenant qu'il a nourri ses sujets, comme s'ils étaient ses fils, il va, l'esprit en repos, goûter les douceurs de la retraite :

tel un roi des éléphants, qui s'expose à tous les feux du soleil afin de rassembler avec lui ses troupeaux à l'ombre d'un lieu frais pendant les heures du jour! »

— C'est pour cela que j'hésite, en vérité! d'annoncer au roi, à peine levé du trône de justice, l'arrivée de ces disciples de Kanwa. Toutefois, d'où vient aux rois du monde l'exemple du repos. Tel, en effet,

« Que le soleil ne dételle jamais ses coursiers (1), que le vent circule jour et nuit; que *le serpent* Çésha porte sans relâche sur sa tête le fardeau de la terre : tel est aussi le devoir pour l'homme, qui reçoit la sixième partie des revenus (2). »

(A ces mots, il marche en avant sur le théâtre.)

(Alors, paraît sur la scène Doushmanta, environné du cortége convenable à sa dignité et suivi du vidoûshaka.)

LE ROI, il exprime dans ses gestes qu'il vient de rompre avec les affaires.

Tout homme, qui atteint l'objet de ses désirs, en goûte de la satisfaction; mais, chez les rois, l'achèvement des affaires est suivi d'une peine encore plus grande. D'où vient cela?

« La renommée éteint seulement le désir, qu'on a d'elle; la couronne de roi obtenue apporte avec elle des soucis; le trône est plutôt fait pour causer de la fatigue que pour soulager d'une fatigue extrême, et le sceptre est dans nos mains comme le manche d'une ombrelle, que nous portons pour abriter les autres! »

(Derrière le théâtre, deux vaitalikas (3) s'écrient.)

Victoire, victoire au roi!

(1) Littéralement : *les attela une seule fois pour toutes.*
(2) C'est-à-dire, *le roi.*
(3) Voyez la note première, page 24 du tome précédent.

L'UN.

« Sans désirer pour toi le plaisir, tu te sacrifies chaque jour dans l'intérêt du monde : ta nature est comme celle de l'arbre, qui livre son front aux ardeurs violentes du soleil et défend contre lui par la fraîcheur de son ombre ceux, qui viennent demander un abri à son *verdoyant* parasol. »

L'AUTRE.

« Si tu prends la verge de la justice, c'est afin de ramener ceux, qui marchent hors de la bonne voie; tu étouffes les querelles, tu es la protection incarnée : tes parents jouissent de hautes fortunes, sans doute (1), mais tes sujets trouvent également tous en toi des liens parfaits de parenté. »

LE ROI.

Admirable chose ! Les rois, fatigués par le maniement des affaires, puisent de nouvelles forces dans ces *nobles chants !*

LE VIDOUSHAKA.

Ainsi le taureau oublie sa fatigue, quand on lui montre une belle génisse (2) !

LE ROI, en souriant.

Voilà des siéges : allons donc nous y asseoir !

(Ils s'asseoient tous deux et le cortége se tient derrière, chacun suivant sa dignité.)

(Hors de la scène, on entend le son d'un luth.)

LE VIDOUSHAKA, il a prêté l'oreille.

Oh ! écoute, ami ! Là, dans la salle de musique, on

(1) « Il n'est pas rare de voir les grands de la terre mettre entre les membres de leurs propres familles des distinctions humiliantes; mais toi, tu es pour tes sujets comme un tendre père, aux yeux duquel tous ses enfants ont les mêmes droits. » (*Traduction Chézy.*)

(2) Textuellement : *quand on lui dit : voilà une belle vache !* — « Oui ! lisons-nous dans la traduction Chézy, de même que le sont, pour le taureau harassé, ces paroles flatteuses : « Voyez, voyez passer le chef du troupeau ! »

entend un accord de notes sur une vînâ correcte de ton et de cadence.... Je sais !... C'est la reine, qui s'amuse à composer l'air d'une chanson.

LE ROI.

Fais donc silence, afin que j'entende.

LE KANTCHOUKI, qui a vu le roi se concentrer dans l'attention.

Ah ! sa majesté a l'esprit occupé d'autre chose ; j'attendrai un moment plus favorable.

(Ces mots dits, il se tient à l'écart.)

Derrière le théâtre, on chante :

« Volage abeille, qu'un désir né d'hier (1) pousse vers un miel nouveau, pourquoi donc, enivrée follement avec le parfum du lotus, oublies-tu cette fleur de manguier, à qui tu prodiguas tes baisers ? »

LE ROI.

Ce chant ne respire que la jalousie !

LE VIDOUSHAKA.

Oh ! mon ami, pourquoi ta majesté prend-elle dans un mauvais sens les paroles de ce couplet ?

LE ROI, avec un sourire.

Autrefois la reine Hansavatî possédait mon amour ; mais depuis j'ai commis une offense vis-à-vis de cette personne. Va, Mâdhavya, mon ami, parler à la reine Hansavatî et dis-lui de ma part : « J'ai compris comme il fallait ! ».

LE VIDOUSHAKA.

Ce qu'ordonne ta majesté !

(1) *Bhâvouka* (in composition with other nouns), Becoming what it was not before. (*Dict. de Wilson.*)

(Quand il s'est levé.)

— Hélas ! mon ami, tu saisis là par les mains d'un autre l'ours furieux à sa crinière ! Je n'ai guère plus de salut à espérer de cette commission qu'un mendiant bouddhiste de la jalousie, à laquelle son cœur est abandonné.

LE ROI.

Va ! Tu sauras bien l'apaiser avec tes manières polies.

LE VIDOUSHAKA.

Quel moyen *de refuser* ?

(Il sort.)

LE ROI, à part.

Pourquoi donc, après que mes oreilles ont ouï un tel chant, mon cœur est-il pénétré d'une profonde anxiété, comme si j'étais séparé d'une personne désirée ? Toutefois,

« Si, quand il voit des sites enchanteurs, si, quand il entend des sons mélodieux, l'homme ressent du chagrin au sein même du bonheur, c'est peut-être que l'âme se rappelle une chose oubliée jusque-là et que les amours d'une vie antécédente restent fortement imprimés dans l'esprit. »

(Il exprime dans sa pantomime le regret de ne pouvoir se rappeler un objet effacé du souvenir.)

LE KANTCHOUKI, il s'avance.

Victoire, victoire au roi !... Voici des anachorètes, habitants des forêts situées au pied du mont Himâlaya, qui viennent, accompagnés de femmes et chargés des commissions du révérend Kanwa. Que ta majesté décide à l'égard d'eux ce qu'elle juge à propos.

LE ROI, avec étonnement.

Pourquoi ces hommes, porteurs des commissions de Kanwa, ont-ils des femmes avec eux ?

LE KANTCHOUKI.

Que dois-je faire ?

LE ROI.

Eh bien ! porte à Çomarâta, mon archi-brahme, ces paroles de ma bouche : « Honore de la manière, que prescrivent les Védas, ces habitants de l'hermitage et veuille bien les introduire toi-même. » Je vais attendre, moi ! ces pénitents dans un lieu convenable pour les recevoir (1).

LE KANTCHOUKI.

Ce qu'ordonne le roi !

(Il sort.)

LE ROI, s'étant levé.

Vétravatî, montre-moi le chemin, qui mène au sanctuaire du feu.

LA CONCIERGE DU PALAIS.

Par ici ! Que le roi vienne par ici ! Seigneur, voici la terrasse, où l'on entretient le feu sacré. A côté est la vache, qui prête son lait pour le sacrifice : ce lieu, fraî-

(1) « Eh bien, ordonne de ma part à mon brahmane Somarâta d'aller lui-même au-devant de ces pieux anachorètes, de les recevoir avec tous les honneurs prescrits par le Véda et de les introduire dans le lieu le plus convenable à d'aussi saints personnages, où je ne tarderai pas à me rendre en personne pour recevoir leur visite. » (*Traduction Chézy.*)

chement balayé, est ravissant de propreté. Que sa majesté veuille donc bien monter !

LE ROI, il simule dans une pantomime qu'il monte un escalier et, se tenant appuyé sur les épaules de ses officiers (1) :

Vétravati, dans quel but le vénérable Kanwa a-t-il envoyé ces anachorètes ici devant moi ?

« Est-ce que des obstacles vicient la pénitence des ascètes dans l'accomplissement des mortifications ? Quelqu'un aurait-il fait du mal aux animaux, qui errent dans le bois des observances ? Ou peut-être des causes voilées à mes yeux auraient-elles empêché la fécondité de leurs arbres (2) ? Mon âme troublée, parce qu'elle ne peut rien distinguer, enfante ainsi mille pensées confuses ! »

LA CONCIERGE DU PALAIS.

Comment rien de cela pourrait-il être dans l'enceinte d'un hermitage, où le bruit de ton arc (3) a ramené la paix ? Non ! heureux maintenant, grâce à tes belles actions, ces anachorètes viennent simplement pour saluer ta majesté : voilà mon sentiment !

Dans ce moment, accompagnés de Gâantami et conduisant Çakountalâ, entrent les deux disciples de Kanwa, devant lesquels marchent l'archibrahme et le kantchoukî.

LE KANTCHOUKI.

Par ici, vénérables ! Par ici !

(1) « Douchmanta, avec une émotion marquée, pendant que ses gens le transportent en palanquin au lieu du sacrifice.... (*Traduction Chézy.*)

(2) « Ou moi-même, par mes propres fautes, n'aurais-je pas occasionné la stérilité des arbres, objet de leurs soins ? » (*Même traduction.*)

(3) Textuellement : *le bruit de ton bras.*

ÇARNGARAVA.

Mon ami Çâradvata,

« Ce monarque illustre est, assurément! d'une constance toujours égale; personne, fût-ce le plus vil des sujets, ne marche *dans son empire* hors des routes fixées pour les castes; et néanmoins cette ville semble à mon âme, qui n'a jamais connu que la solitude, comme une maison remplie de monde, dont l'enceinte est dévorée par le feu (1)!

ÇARADVATA.

Tu as raison, Çârngarava! Ce tumulte parut à mes yeux ce qu'il te semble, à mon entrée dans la ville. Aussi mes regards tombent sur elle,

« Comme ceux de l'homme, qui sort du bain, sur l'homme, qui ne s'est pas lavé; du juste sur l'injuste; de l'homme réveillé sur l'homme endormi; d'un homme libre de ses mouvements sur un homme pieds et mains liés; de l'homme, qui fait sa volonté, sur l'homme, qui agit sous la contrainte. »

L'ARCHI-BRAHME DU PALAIS.

C'est de-là que vient la grandeur aux hommes de votre condition!

ÇAKOUNTALA, exprimant un funeste présage.

Hélas! voici que je sens trembler mon œil autre que le gauche!

(1) « C'est un beau spectacle, sans doute, que celui d'un roi puissant et vertueux, entouré de sujets dévoués, dont le moindre aurait horreur de manquer en quoi que ce soit aux devoirs, qui lui sont imposés par sa caste, eh bien! te le dirai-je? au bruit, au mouvement, que se donne ce peuple au milieu de cette enceinte, il semble à mon esprit, habitué au plus profond recueillement, voir le tumulte, qui régnerait parmi les habitants d'une maison, dont la clôture serait en proie aux flammes. » (*Traduction Chézy.*)

GAAUTAMI.

Loin de toi la mauvaise fortune et puisse, ma fille, ne t'arriver que des choses heureuses !

(Tous de s'avancer après ces mots.)

L'ARCHI-BRAHME, indiquant le roi.

O vous, anachorètes, voici le protecteur des ordres et des castes! Il vous attend, à peine levé du trône, *où il rendait la justice :* voyez! c'est lui.

ÇARNGARAVA.

Assurément, c'est une faveur, dont il nous faut nous féliciter, quoique simples médiateurs dans cette affaire. Mais d'où vient que

« Les arbres s'inclinent sous l'abondance des fruits, que les nuées se courbent profondément sous la charge des eaux nouvelles, que les hommes vertueux ne sont pas enorgueillis de leur opulence : c'est que telle est proprement la nature des êtres nés pour l'assistance des autres (1). »

LA CONCIERGE DU PALAIS.

Majesté, ces anachorètes nous apparaissent avec des visages sereins et qui semblent respirer la compassion.

LE ROI, à la vue de Çakountalâ.

Oh!

« Quelle est cette *femme,* enveloppée d'un voile et dont la beauté du corps n'est pas même tout-à-fait épanouie? Elle est

(1) « L'arbre couvert de fruits nourrissants incline ses branches fécondes vers la terre ; le nuage printannier, chargé d'une pluie vivifiante, suspend son vol dans les airs : ainsi le vrai sage, loin de s'enorgueillir de ses richesses, n'en devient au contraire que plus accessible aux êtres, qui ont besoin de son secours. » (*Traduction Chézy.*)

au milieu de ces pénitents comme un frais bouton de fleur entre des feuilles jaunissantes (1). »

LA CONCIERGE DU PALAIS.

Seigneur, voilà, certes! une admirable beauté!

LE ROI.

Soit! mais je ne dois pas fixer mes yeux sur l'épouse d'autrui.

ÇAKOUNTALA, se frappant la poitrine de sa main.

Pourquoi souffres-tu ainsi, mon cœur? Rappelle-toi ce nœud d'amour, qui m'unit au fils de mon seigneur et reviens donc à la confiance!

L'ARCHI-BRAHME, qui s'est approché.

Que la félicité accompagne le roi!... Sire, ces pénitents ont reçu les honneurs, que nous prescrit l'étiquette. Quelqu'un d'eux est chargé des commissions de leur maître spirituel. Que ta majesté daigne les entendre.

LE ROI.

Je suis attentif.

LES DEUX DISCIPLES, ayant levé la main.

O roi, que la victoire suive les pas de ta majesté!

LE ROI, s'inclinant avec respect.

Je vous salue tous.

LES DEUX DISCIPLES.

Que le bonheur accompagne le roi!

(1) « Oh! quelle est cette jeune femme, dont un long voile dérobe en vain à mes yeux une partie de ses charmes? Au milieu de ces hermites aux vêtements sombres, elle brille comme une fleur nouvellement épanouie et encore gênée par les liens de son calice flétri. » (*Traduction Chézy.*)

LE ROI.

Puisse votre pénitence ne pas éprouver d'obstacles (1)!

LES DISCIPLES.

« D'où viendrait un empêchement à la pratique de nos devoirs sous ton sceptre protecteur des gens de bien? La nuit peut-elle étendre son voile, quand le soleil échauffe la terre de ses rayons lumineux? »

LE ROI, à part.

Ainsi, le titre de roi est un mot, qui trouve en moi de toute manière sa vraie signification (2)! (Haut.) Le vénérable Kanwa est-il heureux?

ÇARNGARAVA.

Sire, la félicité des saints ne dépend que d'eux-mêmes. Voici les paroles, que t'adresse le révérend, après qu'il s'est informé de ta santé.

LE ROI.

Quel ordre me donne-t-il?

ÇARNGARAVA.

« J'approuve à l'égard de vous deux le mariage, que ta majesté a contracté, suivant le simple rit du consentement mutuel, avec cette fille de moi, et j'en suis très-satisfait. Car,

« Tu es célébré de nous comme assis à la tête des hommes vénérables; Çakountalâ, c'est la vertu même incarnée. Aussi, une fois conjoints en vous deux époux *si* égaux de qualités, on

(1) « Et quoi! les mauvais génies vous auraient-ils encore troublés dans vos actes religieux. » (*Traduction Chézy.*) Voyez dans le précédent volume, page 205, la note sur le mot *api* au commencement d'une phrase.

(2) « Certes, il faut qu'un grand charme soit attaché à ce nom de roi! » (*Même traduction.*)

ne jetera plus à Brahma ce vieux reproche *de former des unions mal assorties.* »

— Reçois donc maintenant comme ton épouse légitime cette femme, qui porte dans son sein le fruit de vos amours. »

GAAUTAMI.

Prince au visage heureux, je désire parler ; mais peut-être le roi n'a-t-il pas le temps ici de m'entendre ?

LE ROI.

Parle, noble femme.

GAAUTAMI, elle déclame ces vers.

« Vous avez contracté ce mariage sans témoins, sans qu'elle ait vu son père, sans que vous ayez consulté ni l'un ni l'autre vos parents : n'auriez-vous pas à vous dire quelque chose dans un entretien particulier ? »

ÇAKOUNTALA, à part.

Que va répondre mon époux ?

LE ROI, ayant écouté avec trouble, dit avec méfiance.

Oh ! que vient-on me proposer là ?

ÇAKOUNTALA, à part.

C'est avec dédain qu'il a jeté ces paroles.

ÇARNGARAVA.

Quoi donc ! « Que vient-on me proposer là ? » dis-tu ; mais heureusement ta majesté sait bien ce qui se passe dans le monde.

« Une femme mariée, fût-elle vertueuse, est soupçonnée de ne pas l'être dans l'esprit du monde, quand elle a seulement pour sa demeure celle de la famille, où elle est née. Aussi, les parents d'une épouse, aimée ou non aimée, désirent-ils qu'elle habite sous le toit de son mari ! »

LE ROI.

Quoi ! Cette femme-ci fut jadis mariée avec moi ?

ÇAKOUNTALA, avec terreur, à part.

Mon cœur, voilà donc arrivé ce que tu craignais !

ÇARNGARAVA.

Sied-il qu'un roi, mis en face du devoir, détourne son visage en haine d'une chose, qu'il a faite ?

LE ROI.

Dans quel but venez-vous apporter chez moi cette méchante invention ?

ÇARNGARAVA, avec colère.

Il n'est pas rare que les rois enivrés du pouvoir soient les esclaves de ces goûts versatiles !

LE ROI.

Et c'est moi, que l'on blâme avec une telle....!

GAAUTAMI, à Çakountalâ.

Ma fille, je vais enlever ton voile et ton époux ensuite te reconnaîtra !

(Elle fait ce qu'elle a dit.)

LE ROI, à part, quand il a vu Çakountalâ.

« Tandis que je cherche dans ma pensée si j'ai déjà ou non savouré les formes de cette beauté si pure, que l'on offre à mes yeux de cette manière, je suis comme l'abeille au point du jour devant un jasmin, dont la fleur est encore pleine de frimas, je ne peux dans le même instant, ni en jouir, ni m'en détourner. »

LA CONCIERGE DU PALAIS, à part.

Oh ! comme le roi ne quitte pas de l'œil ses devoirs ! Quel autre à sa place hésiterait, en voyant cette perle incomparable des femmes, qu'on lui amène pour le plaisir?

ÇARNGARAVA.

Roi, eh bien ! pourquoi rester ainsi dans le silence ?

LE ROI.

O vous, les anachorètes ! J'ai beau chercher dans mon souvenir, je n'y trouve pas qu'il m'est arrivé de faire mon épouse de cette noble femme. Je ne puis donc m'attribuer, sans me regarder comme adultère, une femme, qui porte les signes très-visibles d'une grossesse.

ÇAKOUNTALA, à part.

Malheur ! malheur ! Comment? Il doute même de notre mariage ! Branche de mon espérance, qui avais crû si haut, te voilà brisée maintenant !

ÇARNGARAVA.

Prends garde qu'à l'instant (1),

« Dédaigné par toi, le solitaire, qui t'avait accordé sa fille, sitôt effacée de ta mémoire, à toi, qu'il avait jugé digne de posséder son trésor, que tu as profané et pour lequel tu fus comme un ravisseur...! »

ÇARADVATA.

Cesse, Çârngarava ! c'est assez maintenant.... Ça-

(1) « J'avoue, dit le traducteur Chézy, en s'exagérant un peu trop les difficultés de cette phrase toute simple, que je ne puis entièrement me rendre raison grammaticalement de ce passage très-difficile et dont la construction est extrêmement embarrassée, quoique je sois à peu près sûr d'en avoir bien saisi le sens. » — C'est vrai, moins le mouvement et la passion, moins la figure de rhétorique ! C'est une phrase elliptique ; le verbe et son complément se trouvent supprimés, soit par l'interruption de Câradvata, soit par une de ces réticences, dont les poètes offrent tant d'exemples en des moments analogues, où l'indignation rend la menace plus saisissante par ce qu'elle sous-entend que par ce qu'elle aurait pu dire.

Voici la version de Chézy : « Crains, ô roi ! crains la colère du vénérable sage irrité de tes mépris et de la manière outrageante, dont tu auras traité sa fille d'adoption ; et garde-toi de laisser peser sur ta tête le renom odieux d'un vil ravisseur, lorsqu'il consent, dans sa générosité sans bornes, à te rendre possesseur légitime de son plus cher trésor. »

kountalâ, nous avons dit ce qu'il nous fallait dire; ce roi vient lui-même de parler ici; c'est donc à toi de lui donner ta réponse avec assurance.

ÇAKOUNTALA, à part.

Lorsqu'un tel amour est tombé si bas, à quoi bon lui rappeler des souvenirs? Mais j'ai mon âme à justifier : soit! je vais parler. (Haut.) Mon époux,...

(Elle ne prononce le dernier mot qu'à moitié, et, s'interrompant.)

— Que dis-je? Ce titre est mis en doute. Fils de Pourou, te sied-il de parler en ces termes d'une femme au cœur naturellement droit, qui jamais avant ce jour n'avait ouï ce langage (1) et que tu as honoré de ton amour naguère dans l'enceinte même de l'hermitage?

LE ROI.

Paix! paix!

« Tu ourdis là sans doute une ruse afin de troubler mon *cœur* et de me faire succomber (2) : tel un fleuve de l'Océan trouble une rivière limpide et renverse les arbres de son rivage! »

ÇAKOUNTALA.

Soit! Si le soupçon que je puisse être l'épouse d'un

(1) « Te convient-il,... après nous être liés l'un l'autre par le plus saint des engagements, nos serments mutuels,... » (*Traduction Chézy.*) Il n'y aurait là rien à dire, si le texte portait simplement : *samayapourvan*; mais l'édition même du traducteur nous donne malheureusement ici un A privatif devant ce groupe : *asamayapourvan.*

(2) Pour obtenir un tel sens, il faut se rappeler que l'infinitif peut être considéré comme un nom verbal à tous les cas et construire de cette manière avec nous les mots du vers : *Samihasai nâma vyapadaiçam, âvilayitum tcha pâtayitum mâm.* « Quoi! voudrais-tu donc avilir en moi la royauté, m'entraîner dans une chûte honteuse; ainsi qu'une rivière, qui a rompu ses digues, trouble la limpidité de ses eaux et renverse les grands arbres, qui ont crû sur ses bords. » (*Traduction Chézy.*)

autre t'inspire en vérité ce discours, je vais dissiper tes doutes avec certain gage.

LE ROI.

Ce parti est le meilleur.

ÇAKOUNTALA, ayant touché le doigt, où elle avait mis la bague.

Ah! malheur! malheur! Mon doigt a perdu son anneau!

(A ces mots, elle jette un regard consterné sur le visage de Gâautami.)

GAAUTAMI.

L'anneau ne serait-il pas tombé dans notre station à Çakrâvatâra, quand tu t'es baissée pour adorer l'onde au tîrtha de Çatchî?

LE ROI, en souriant.

Une telle extravagance ne se trouve que chez des femmes!

ÇAKOUNTALA.

C'est le Destin, qui montre ici combien est grande sa puissance! *Eh bien!* je vais te dire autre chose.

LE ROI.

Il faut maintenant écouter la suite.

ÇAKOUNTALA.

Un jour, dans un berceau de branches entrelacées du rotang, n'as-tu pas mis dans ta main l'eau contenue dans la coupe monopétale d'un lotus?

LE ROI.

Nous prêtons bien l'oreille à tout.

ÇAKOUNTALA.

Dans le même instant arriva ce faon de gazelle, que j'avais adopté pour mon fils: « Qu'il boive le premier! » dis-tu; et tu l'invitas à boire avec amitié; mais lui, il

n'osa point s'approcher pour boire l'eau dans la main d'un homme, qui ne lui était pas connu. Alors, je pris cette eau, qu'il but aussitôt dans la mienne. Là-dessus, tu t'es mis à rire et tu as dit : « En vérité, tous les êtres n'ont de confiance que dans leur espèce ! car, tous deux, vous êtes des habitants des bois ! »

LE ROI.

Voilà par quelles fausses et douces paroles, qui détournent des choses de l'âme, se laissent tant séduire les hommes livrés aux seuls appétits des sens !

GAAUTAMI.

Prince illustre, ne veuille point avancer de telles paroles : cette jeune fille, élevée dans un bois de pénitents, ne connaît pas l'art de tromper.

LE ROI.

Vénérable pénitente,

« La finesse, dont la seule nature a doté les femelles, se voit chez des êtres, qui ne sont pas de l'espèce humaine : combien plus dans ceux, qui naissent doués de l'intelligence ! Les femelles des kokilas ne font-elles pas nourrir par d'autres oiseaux les petits, nés d'elles-mêmes, avant qu'ils ne prennent leur volée au milieu des airs (1) ? »

ÇAKOUNTALA.

Homme sans honneur, tu vois toutes ces choses dans la

(1) On dirait que la ruse est un défaut inné dans le sexe féminin, même parmi les êtres étrangers à notre espèce : et, s'il sait si bien l'exercer sans maître, à quel degré ne peut-il pas la porter, s'il en reçoit jamais des leçons ? Vois ! la femelle du kokila, avant de prendre son vol libre et dégagé dans les airs, ne dépose-t-elle pas ses œufs dans un nid étranger, laissant à d'autres oiseaux le soin de faire éclore et d'élever ses petits ! » (*Traduction Chézy.*)

ressemblance de ton cœur avec elles! Quel autre en effet pourrait te ressembler, à toi, qui déguises la fraude sous le devoir comme un puits caché sous le gazon verdoyant?

LE ROI, à part.

Cette inconvenance tient sans doute à son éducation faite au milieu des bois; mais on remarque aussi de la colère en cette dame (1). Ainsi,

« Les regards obliques de la coquetterie n'arment pas ses yeux rouges de courroux; les syllabes âpres de sa voix se heurtent pied contre pied (2); ses lèvres de vimbas tremblent tout entières comme sous l'impression du froid, et ses sourcils arqués naturellement ont brisé l'arc, qu'ils dessinaient ensemble *où commence le front.* »

— Mais il y a plus: sa colère a fait cesser les incertitudes de mon âme, parce qu'elle se montre ici avec les apparences de la ruse. Oui! ce

« Bouillant courroux de la femme aux yeux si rouges, en brisant l'arc de ses sourcils, a brisé du même coup l'arc même de l'Amour dans mon âme, épouvantablement troublée de cet oubli et qui ne se rappelle aucun engagement d'amour, dont j'aie pu me lier secrètement (3)! »

(1) « A quelle autre cause qu'à son éducation sauvage pourrai-je attribuer cet accès de colère, où je la vois en proie? (*Traduction Chézy.*)

(2) « Son œil fixe et hagard paraît enflammé; ses paroles, dictées par la fureur, se pressent et se heurtent sans mesure.... » (*Même traduction.*)

(3) « Et c'est ainsi qu'au moment même, où je sentais mes doutes se dissiper insensiblement au charme de ses paroles trompeuses, sa colère me les a tous rendus. — Oui! au moment où je faisais les plus grands efforts pour écarter un oubli, que je commençais à juger coupable de ma part; où peut-être j'allais me rappeler un engagement, que j'aurais pu avoir contracté en secret; voilà qu'effrayé de sa colère, du feu terrible de son regard, l'Amour a tout à coup brisé l'arc, dont il allait me frapper. » (*Ibidem.*)

— (Haut.) On verra ses peuples louer en Doushmanta cette conduite, *que tu blâmes !*

ÇAKOUNTALA, *avec ironie.*

A merveille ! Me voici maintenant mise au rang des femmes vouées au libertinage !

« Vous, hommes, vous seuls connaissez avec autorité en quoi la vertu consiste dans le monde ; mais les femmes, que la pudeur fait rougir, n'y connaissent rien (1) ;

— *Surtout* celles, que leur confiance dans un fils de Pourou fit tomber sous la main de cet homme, qui a le cœur de pierre et le visage de miel (2) !

(Elle se couvre la figure de son voile et se met à pleurer.)

ÇARNGARAVA.

Ainsi nous afflige l'inconsistance de l'esprit, quand on n'a point su la vaincre !

« De-là, on doit apprendre qu'il faut contracter ces unions secrètes avec une grande circonspection ; car c'est ainsi que des cœurs, inconnus l'un à l'autre, changent l'amour en haine !

LE ROI.

O toi ! Qu'est-ce donc ? Prêtant foi aux paroles de cette femme, est-ce que tu nous juges coupable des fautes, dont elle nous accuse dans notre vie passée ?

(1) « Et l'on vous citerait encore, rois de la terre, comme des modèles de justice envers vos sujets, lorsque vous ne savez pas faire de différence entre la femme vertueuse et celle, qui foule aux pieds la pudeur ! » (*Traduction Chézy.*)

(2) « Hélas ! tel est donc le sort, qui m'attendait, lorsque, sur la foi du serment, je me suis remise entre les mains d'un descendant de Pourou, ignorant que des traits aussi doux puissent cacher une pareille dureté du cœur ! » (*Même traduction.*)

ÇARNGARAVA, avec dédain.

Nous avons ouï les réponses de vos lèvres.

« Si la parole d'une femme, qui, depuis le jour, où elle vint au monde, ne fut jamais instruite au mal, n'eut pas de crédit pour elle; que les paroles de ceux, qui enseignent à tromper, soient donc tes autorités, et dis : « Voilà pour moi la science ! »

LE ROI.

Je vous accorde tout cela, hommes véridiques : eh bien ! en nous plaçant même dans cette hypothèse, qu'aurions-nous à craindre, si nous avions séduit cette fille ?

ÇARNGARAVA.

La déchéance !

LE ROI.

La déchéance frapperait, dis-tu, la race de Pourou ? Ce n'est pas croyable !

ÇARNGARAVA.

O roi, qu'est-il besoin ici de plus longs discours ? La commission du maître est accomplie : nous retournons maintenant au lieu, *d'où nous sommes venus.*

« Puisque cette femme est ton épouse, rejette-la ou reçois-la ! Le mari a sur la femme un empire absolu : tu es donc le maître de toutes les manières. »

— Gâantamî, marche devant nous.

(A ces mots, ils s'acheminent sur le théâtre.)

ÇAKOUNTALA.

Vous m'abandonnez, vous ! après que ce perfide m'a ainsi trompée !

(Ce disant, elle s'en va derrière eux.)

GAAUTAMÎ, elle se retourne et regarde.

Çârngarava, mon fils, Çakountalâ nous suit, gémissant

d'une manière pitoyable, que fera-t-elle, cette malheureuse, abandonnée par un époux *si* cruel ?

ÇARNGARAVA, se tournant avec colère.

Ah ! qu'est-ce ? Femme, qui blâmes ton mari, veux-tu aussi t'arroger l'indépendance ?

(Çakountalâ de trembler, toute effrayée.)

ÇARNGARAVA.

Dame, écoute !

« Si tu es ce que dit le roi de la terre, pourquoi alors t'indigner à ce point? Mais, si tu es sûre qu'un nœud légitime te joint à lui, ton devoir, c'est de vivre en esclave dans la maison de ton époux ! »

— Reste ! nous partons, nous !

LE ROI.

Oh ! l'anachorète ! Pourquoi donc abuser ici la jeune dame ?

« L'astre des nuits réveille seulement les nymphées blancs; l'astre du jour ne réveille que les nymphées bleus : c'est ainsi que se conduisent les gens maîtres de leurs passions; ils se détournent loin des embrassements aux épouses des autres ! »

ÇARNGARAVA.

Mais si l'oubli de ce lien antérieur avait pour cause ce déluge de pensées confuses, où ton *esprit est noyé par les soins de l'empire*... (1) ? Comment un homme, qui tremble

(1) « Mais si, par hasard, l'oubli d'un ancien engagement n'était dû qu'à la confusion présente de tes idées !... Comment ne craindrais-tu pas, toi, qui, dit-on, trembles à l'idée de la moindre injustice, de t'exposer à renvoyer ainsi légèrement une épouse vertueuse ? » (*Traduction Chézy.*)

de manquer au devoir, peut-il ainsi risquer d'avoir abandonné son épouse ?

LE ROI, à son archi-brahme.

J'interroge ta grandeur elle-même sur le fort ou le faible en cette affaire.

« Ai-je perdu la mémoire, ou cette femme avance-t-elle un mensonge ? *Si je la rejette*, abandonné-je mon épouse ; et, *si je la prends*, me souillé-je en touchant l'épouse d'un autre ? Voilà entre quels doutes flotte ici mon esprit. »

L'ARCHI-BRAHME, ayant réfléchi.

Si l'on agissait donc ainsi,...

LE ROI.

Parle, vénérable !

L'ARCHI-BRAHME.

Que cette dame reste sous mon toit ici jusqu'au temps de ses couches.

LE ROI.

Pourquoi cela ?

L'ARCHI-BRAHME.

De savants devins jadis ont prédit que ton premier fils naîtrait, les deux paumes des mains ornées d'un tchakra (1). Si donc la fille du solitaire met au monde un enfant doué de ces marques fortunées, rends honneur à sa mère et fais-la entrer dans ton gynœcée. Mais, si le contraire a lieu, renvoie-la dans l'hermitage de son père.

LE ROI.

Comme il plaît à mes vénérables maîtres.

(1) Ce mot est appliqué en chiromancie à une disposition des lignes de la main entrelacées de manière à former un espèce de soleil rayonnant, signe de la domination universelle pour l'homme, qui en est doué.

L'ARCHI-BRAHME, s'étant levé.

Ma fille, suis-moi ! Par ici ! par ici !

ÇAKOUNTALA.

Terre auguste, ouvre-moi un asyle dans ton sein !

(L'archi-brahme sort d'un côté avec la jeune fille : Gâautami de l'autre avec les anachorètes. — Le roi, dont l'imprécation *du terrible Dourvâsas* offusque la mémoire, demeure enfoncé dans ses pensées touchant cette même Çakountalâ, *qu'il ne peut reconnaître.*)

(Derrière la scène, on crie.)

— Oh ! prodige ! oh ! prodige !

LE ROI, qui a prêté l'oreille.

Qu'est-il donc arrivé ?

(L'Archi-brahme du palais rentre sur la scène.)

L'ARCHI-BRAHME, avec étonnement.

Sire, il vient d'arriver une chose merveilleuse.

LE ROI.

Qu'est-ce donc ?

L'ARCHI-BRAHME.

Sire, les disciples de Kanwa étaient partis.

« La jeune femme, déplorant ses destinées, les bras tendus vers le ciel, s'était mise à pleurer,... »

LE ROI, *comme avec impatience.*

Ensuite ! Quoi ?

L'ARCHI-BRAHME.

« Arrivée près de l'étang des Apsaras, un fantôme sous la forme d'une femme la précipita dans les eaux et disparut, aussi rapide qu'un éclair (1) ! »

(Tous d'exprimer l'étonnement.)

LE ROI

Maître, nous avons écarté de nous cette chose dès son premier abord (2) : pourquoi nous fatiguer en vain à la suivre dans notre pensée ? Allons nous reposer !

L'ARCHI-BRAHME.

Triomphe !

(Il sort.)

LE ROI, à la concierge du palais.

Je suis, pour ainsi dire, tout rempli de trouble; conduis-moi donc en ma chambre à coucher.

LA CONCIERGE.

Par ici ! par ici ! Que le roi vienne !

(1) « Un fantôme étincelant de lumière, sous la forme d'une femme, descend tout-à-coup près d'Apsarastîrtha, l'enlève et disparaît avec elle aussi rapidement que l'éclair. » (*Traduction Chézy.*)

Le commentaire de ce passage est, au commencement de la 5e scène du 6e acte dans le dénominatif verbal, à la forme causale, *mâdjdjanam*, comparé avec le participe indéclinable *ksiptwâ*, qui ouvre le dernier de ces vers : le tout mis en regard de l'invocation, que la femme rejetée adresse à la terre dans la page précédente, et de cet *à-parte* de Miçrakéçî en réponse à la pensée du roi, qui attribue ce fait à un enlèvement par Ménakâ : « C'est une erreur ! » Voyez ci-dessous, page 202.

(2) « Somarâta, dès l'origine j'avais prévu que la chose finirait ainsi. » (*Même traduction.*)

LE ROI, à part, tandis qu'il sort.

« Assurément, je ne me souviens pas que cette fille de l'hermite, repoussée ainsi par moi, ait jamais été mon épouse ; et cependant mon cœur, violemment agité, semble m'assurer le contraire ! »

(A ces mots, tous quittent la scène.)

FIN DU CINQUIÈME ACTE.

ACTE SIXIÈME.

D'abord le PRAVEÇAKA seul occupe la scène.

(Ensuite paraissent un officier de police et deux gardes, tenant un homme, les mains liées derrière le dos.)

LES DEUX GARDES, en frappant le prisonnier.

Allons, brigand ! parle ! D'où est venu dans tes mains ce riche diamant, plein de feu, cet anneau du roi, où sont gravés les caractères de son nom ?

LE PÊCHEUR, jouant l'effroi.

Soyez bons pour moi, respectables seigneurs; je n'ai pas commis un tel crime !

L'UN DES GARDES.

Tu vas nous dire peut-être que tu es un éminent brahmane, et que le roi t'a fait ce cadeau en récompense d'un sacrifice (1).

(1) « Oh ! sans doute, tu seras quelque vénérable brahmane, que le roi aura voulu récompenser par ce magnifique présent. » (*Traduction Chézy.*) Cette version ne rend pas le mot *kritwâ*, participe passé actif indéclinable de *kri*, le *facere* absolu des latins, *faire* la chose par excellence, le sacrifice.

LE PÊCHEUR.

Écoutez un instant : je suis un pêcheur, qui habite à Çakrâvatara,...

L'AUTRE GARDE.

Eh ! voleur, est-ce qu'on te demande ton métier et ta demeure !

L'OFFICIER DE POLICE.

Soûtchaka, ne l'empêchez pas ! Qu'il dise tout *ce qu'il veut nous dire.*

LES DEUX GARDES.

Ainsi que l'ordonne mon commandant ! Allons ! parle !

LE PÊCHEUR.

Moi, que voici, je subviens aux besoins de ma famille en travaillant à prendre les poissons au moyen de filets, hameçons et autres engins....

L'OFFICIER DE POLICE, en raillant.

Tu vis là d'un charitable métier !

LE PÊCHEUR.

Ne parlez pas de cette manière, seigneur !

« On ne doit pas repousser un état méprisé, qui nous est assigné par la naissance : le boucher même, quoiqu'il donne la mort aux animaux, peut être un homme sans cruauté, doux et compâtissant ! »

L'OFFICIER DE POLICE.

Après ! après !

LE PÊCHEUR.

Eh bien ! un jour que je coupais en tronçons un poisson, — c'était un cyprin denticulé, — voilà que je trouve au milieu de son ventre, cette grande et lumineuse pierrerie, enchâssée dans cet anneau. Je vins donc ici le montrer pour

le vendre, et c'est alors que vos respectables seigneuries ont jeté la main sur moi. Déchirez-moi ou tuez-moi, *si je mens* ! c'est ainsi que l'anneau est arrivé chez moi.

L'OFFICIER DE POLICE, *ayant flairé le sceau.*

Nul doute à cela, Djâlouka ! Cet anneau a séjourné dans le ventre d'un poisson, car il sent un goût de poisson cru. Ce que nous avons donc à rechercher maintenant, c'est comment il a pu se trouver là. Voici le palais du monarque : allons-y !

LES DEUX GARDES, *au pêcheur.*

Allons ! marche, coupeur de bourse; en avant !

(Ils s'acheminent tous sur la scène.)

L'OFFICIER DE POLICE.

Soûtchaka, attendez-moi ici, à la porte Gokoula, et veillez avec attention *sur le prisonnier* jusqu'à ma sortie du palais impérial, où je vais entrer.

LES DEUX GARDES.

Que le noble chef entre donc et qu'il y trouve les bonnes grâces du souverain !

L'OFFICIER DE POLICE.

Ainsi soit !

(Il sort.)

SOUTCHAKA, *après quelque intervalle de temps.*

Le commandant tarde bien, Djâlouka (1).

(1) « Penses-tu, Djâlouca, que notre maître tarde long-temps ? » (*Traduction Chézy.*)

DJALOUKA.

C'est que ce n'est pas toujours le moment d'aborder les rois.

SOUTCHAKA.

Une envie me démange au bout des mains

(Montrant le pêcheur.)

d'étrangler ce coupeur de bourses !

LE PÊCHEUR.

Ta seigneurie ne voudrait pas tuer un homme sans aucune raison !

DJALOUKA, ayant jeté son regard hors de la scène.

Aussitôt que le commandant sera de retour, apportant les ordres du roi, il faudra bien que notre homme aille regarder dans la gueule des poissons, s'il ne vaut mieux le servir en festin aux vautours et aux chakals !

(L'officier de police revient sur la scène.)

L'OFFICIER DE POLICE.

Vite ! vite ! qu'on le....!

(Cela dit, il s'interrompt.)

LE PÊCHEUR.

Hélas ! je suis mort !

(A ces paroles, sa contenance et son visage expriment la terreur.

L'OFFICIER DE POLICE.

Qu'on le mette en liberté ! allons ! remettez en liberté l'homme vivant de ses filets ! L'anneau est arrivé dans ses mains d'une manière innocente, car notre souverain m'en a raconté l'histoire.

SOUTCHAKA.

Ainsi qu'il est ordonné par le commandant! Celui-ci peut bien dire qu'il est allé dans l'empire d'Yama et qu'il en est revenu.

(Il délivre le pêcheur de ses liens.)

LE PÊCHEUR, il s'incline devant l'officier de police.

Ma vie, maître, *n'est plus un don de la nature, c'est* maintenant une œuvre de ton art (1).

(Il tombe à ses pieds.)

L'OFFICIER DE POLICE.

Relève-toi! relève-toi! Voici un cadeau, que le roi te fait à cause de sa vive satisfaction: il est d'une valeur égale au prix de l'anneau. Reçois-le.

(Il donne un bracelet d'or (2) au pêcheur.)

CELUI-CI, avec joie.

Fortuné mortel, que je suis!

DJALOUKA.

Voilà, certes! un homme bien favorisé du roi, car il le fait descendre, en vérité! du pal afin de le faire monter sur les épaules de son éléphant (3)!

SOUTCHAKA.

« A cause de sa vive satisfaction! » dit notre vaillant

(1) « O seigneur, vous me rendez la vie! (*Traduction Chézy.*)

(2) « Relève-toi! relève-toi! et apprends que, dans l'excès de sa joie, le roi m'a chargé de te remettre cette somme égale à la valeur de l'anneau, que tu lui as retrouvé: elle est toute pour toi. Il lui met une bourse dans la main. » (*Même traduction.*)

(3) « Tout fier des faveurs du roi, ce misérable, à peine réchappé de la potence, n'a-t-il pas l'air de se pavaner, comme s'il était porté en triomphe sur les épaules d'un superbe éléphant. » (*Ibidem.*)

seigneur. Il faut alors que cette bague au riche diamant soit bien estimée du souverain !

L'OFFICIER DE POLICE.

C'est un riche diamant, sans doute ; mais la vive satisfaction du roi ne tenait point à sa richesse : tant s'en faut !

LES DEUX GARDES.

A quoi donc alors ?

L'OFFICIER DE POLICE.

Je pense que sa vue a rappelé au roi le souvenir d'une personne, qui eut les vœux de son cœur. En effet, à peine eut-il pris cet anneau, qu'il parut un moment l'âme toute émue, lui, de qui la nature est toujours *si* calme !

SOUTCHAKA.

Notre vaillant seigneur vient de faire une chose agréable au roi !

DJALOUKA.

Oui ! mais, dirai-je, elle ne profite qu'à cet ennemi des poissons !

(Il jette un regard menaçant au pêcheur.)

CELUI-CI.

Maître, pourquoi cette colère ? Que la moitié de ceci me serve à vous payer des liqueurs !

DJALOUKA.

Pêcheur, te voilà devenu le plus grand de mes *plus* chers amis ! D'abord, c'est le verre à la main, que se fonde avec nous l'amitié : allons-nous-en donc à la taverne (1) !

(Tous répondent : « Oui ! » et ils sortent.)

(1) Textuellement : *à la maison du distillateur.*

La nymphe Miçrakéçi arrive sur la scène par la voie des airs (1).

MIÇRAKÉÇI.

Voilà ce tîrtha des Apsaras, dans le sein duquel je l'ai plongée afin d'accomplir ce que l'on m'avait commandé (2).... Tandis que s'écoulera le temps nécessaire à cette vertueuse dame pour ses ablutions, je vais me rendre visible ce qui se passe chez le saint roi. Çakountalâ m'en a donné la commission, elle, qui, par mes liens de parenté avec Ménakâ, *sa mère*, ne fait qu'un seul corps avec moi.

(Elle jette ses regards de tous les côtés.)

— Quoi donc! Quand le jour, quand l'heure même est arrivée, on ne voit aucun préparatif de fête dans le palais du roi! J'ai la puissance de connaître tout par la seule vertu de mon intuition; mais il faut respecter jusque dans sa lettre même la commission de mon amie. Eh bien! soit! En me promenant çà et là derrière ces inspectrices des jardins royaux, je saurai tout, grâce à ma science du voile d'invisibilité (3), dans lequel je vais me cacher.

(Elle simule une descente du haut des airs et reste là, *supposée* invisible.)

(1) « La nymphe Miçrakéçi traverse les airs sur un char céleste. » (*Traduction Chézy.*)

(2) « Je viens de disposer, près de l'étang-des-Nymphes, tout ce qui est nécessaire pour le bain de Sacountalâ. » (*Même tr.*) Voyez la note, page 182.

(3) « Je vais donc, au moyen de ce bol magique, me rendre invisible ;... » (*Ibidem.*) Voyez la note seconde, page 34 du tome précédent.

(Aussitôt paraît une servante, que suit une autre et qui regarde les jeunes pousses d'un manguier.)

LA PREMIÈRE.

« Oh! bonheur! je vais me cueillir une belle gerbe pour la fête dans les pousses nouvelles de ce manguier, où le mois du printemps souffle, pour ainsi dire, son haleine et qui mêle au rouge éclatant de ses fleurs la teinte verte de ses feuilles! »

LA SECONDE.

Parabhritikâ (1), pourquoi donc parles-tu égoïstement pour toi seule!

LA PREMIÈRE.

Pardon, ma chère Madhoukarikâ (2)! Mais *tu sais que* la parabhritikâ perd la tête à la vue des premiers boutons du manguier.

LA SECONDE, avec joie.

Comment! Le mois de madhou est donc arrivé!

LA PREMIÈRE.

C'est-à-dire, Madhoukarikâ, la saison des chants, des agaceries et de l'amour, en faisant trêve à la pudeur.

LA SECONDE.

Mon amie, soutiens-moi, tandis que, m'élevant sur la pointe de mes pieds, je vais cueillir dans les fleurs (3) de ce manguier une offrande pour le Dieu de l'amour.

(1) Ce mot veut dire *la femelle du kokila*, oiseau, que les poëtes disent *le messager du printemps* : c'est là ce qui donne tout son charme au jeu de mot, qui vient après dans la réponse.

(2) En latin : *apicula*, petite abeille.

(3) Littéralement : *les filles*.

LA PREMIÈRE.

Si je prête mon secours, je veux la moitié de la récolte, que tu auras pu faire ainsi !

LA SECONDE.

Avant même que tu l'eusses demandé, mon amie, c'était ainsi dans ma pensée; ne sommes-nous pas une seule âme en deux corps (1) ?

(Tandis que sa compagne la soutient, elle simule dans une pantomime la cueillette des fleurs.)

— Oh ! les fleurs non encore écloses de ce manguier exhalent déjà tout le parfum des fleurs, qui ont brisé leur enveloppe !....

(Donnant la volée à une colombe.)

— Adoration au Dieu, qui porte à son drapeau l'insigne d'un poisson !

« Puisses-tu, ma fleur de manguier, toi, que je donne à Kâma, l'arc au poing, devenir la plus triomphante des cinq flèches pour viser les jeunes filles par centaines ! »

(A ces mots, elle fait tomber des fleurs du manguier.)

(Le kantchouki entre sur la scène.)

LE KANTCHOUKI.

Jeune insensée, ne tente pas de cueillir ainsi les boutons du manguier; car le roi a fait défense de fêter l'arrivée du printemps !

(1) Textuellement : *car ce corps ne fait qu'un avec le tien.*

LES DEUX JEUNES FILLES, avec effroi.

Pardon ! pardon, seigneur ! Nous ne le savions pas !

LE KANTCHOUKI.

N'entendiez-vous pas ce langage des arbres mêmes du printemps, qui proclament, en lui obéissant, cet ordre formel du souverain ? En effet,

« Les boutons, nés depuis long-temps sur les manguiers, n'abandonnent pas leur pollen au vent (1) ; la fleur du kourouvaka se tient encore cachée dans son enveloppe ; l'hiver a fui, et cependant le ramage du kokila mâle semble toujours gelé dans son gosier ; intimidé lui-même, l'Amour, je le crains, a remis sa flèche à demi tirée dans le carquois. »

MIÇRAKÉÇI.

Il n'y a point ici lieu à douter : grande est la puissance du saint roi !

LA PREMIÈRE.

Il y a peu de jours seulement que Mitrâvasou, le beau-frère du roi, m'a envoyée aux pieds du souverain exécuter ici des ouvrages d'ornementation dans les jardins de son gynœcée ; et, par cela même que je suis une nouvelle-venue, cette défense n'avait pu arriver plutôt à nos oreilles.

LE KANTCHOUKI.

Il ne faut donc pas continuer ce que vous aviez commencé.

LES DEUX JEUNES FILLES, avec curiosité.

Si nous sommes dignes de l'entendre, veuille nous dire, seigneur, pour quel motif le roi a défendu la fête du printemps.

(1) Littéralement : *ne produisent pas de pollen.*

MIÇRAKÉÇI.

Les rois sont amis des fêtes : il a donc fallu une raison de grand poids !

LE KANTCHOUKI, à part.

L'histoire en est sue partout ; à quoi bon leur en ferais-je ici un mystère ? (Haut.) Le bruit du renvoi de Çakountalâ est sans doute parvenu (1) à vos oreilles.

LES DEUX JEUNES FILLES.

Le beau-frère du roi nous l'a raconté de sa bouche, seigneur, jusqu'à l'instant, où le monarque vit l'anneau.

LE KANTCHOUKI.

Il reste alors bien peu de chose à vous raconter. La seule vue de l'anneau rendit au roi sa mémoire : « C'est vrai ! s'écria-t-il, j'avais épousé la noble Çakountalâ d'un mariage secret ; et c'est moi, qui l'ai repoussée d'ici ! » Le roi fut ensuite consumé de chagrin.

« Il hait le plaisir ; il ne reçoit plus chaque jour, comme avant, les hommages de ses sujets ; il mesure les nuits, sans goûter un instant le sommeil, par le nombre des fois qu'il se tourne et retourne sur les bords de sa couche : la parole, qu'il adresse aux femmes de son gynœcée, n'est plus accompagnée de politesse (2) ; et, quand il se trompe sur leurs noms, il reste longtemps couvert de confusion. »

MIÇRAKÉÇI.

Heureuse, heureuse nouvelle, que j'apprends là !

(1) Mot à mot : *dans la route de vos oreilles.*

(2) « Adresse-t-il la parole à ses femmes ? Il ne règne aucune suite dans ses discours. » (*Traduction Chézy.*)

LE KANTCHOUKI.

C'est à cause de cette grande affliction, que notre puissant monarque a défendu la fête.

LES DEUX JEUNES FILLES.

Il a raison.

(Derrière la scène, on dit.)

Venez, sire ! Que le roi vienne !

LE KANTCHOUKI, qui a prêté l'oreille.

Ah ! Le roi vient de ce côté même : allez-vous-en, jeunes filles ! Allez faire vos ouvrages !

(Elles sortent.)

(Ensuite paraissent Doushmanta, comme le repentir en personne, le vidoûshaka et la concierge du gynœcée.

LE KANTCHOUKI, après qu'il a contemplé Doushmanta.

Oh ! ceux, qui excellent par la beauté des formes, sont dans toutes les situations un ravissant spectacle, car, tout enveloppé qu'il soit de chagrins, la vue du roi n'en est pas moins charmante !

« Dépouillé des parures, dont l'étiquette environne sa dignité, portant un seul bracelet d'or, qui tient à peine autour de son poing gauche *amaigri*, ses lèvres déteintes par les soupirs, ses yeux rougis des veilles causées par ses tristes pensées, le voilà, qui se montre encore éclatant de ses avantages naturels, comme la taille du lapidaire ne diminue pas les feux d'un riche diamant ! »

MIÇRAKÉÇI, après un regard jeté sur le roi.

Assurément ! ce n'est pas sans raison que Çakountalâ souffre d'en être séparée, malgré l'injure de son abandon !

LE ROI, il se promène en rêvant.

« Autrefois il dormait, tandis que ma bien-aimée aux yeux

de gazelle essayait en vain de le réveiller : maintenant ce cœur blessé est toujours réveillé pour les souffrances du repentir ! »

MIÇRAKÉÇI.

Et telle est aussi la condition malheureuse de mon amie !

LE VIDOUSHAKA, à part.

Il est encore plus noyé dans l'idée qu'il a rejeté Çakountalâ; je ne sais vraiment quel remède on peut lui apporter !

LE KANTCHOUKI, s'étant approché.

Victoire ! victoire au puissant roi !... On a soigneusement visité chaque lieu des jardins (1) : sa majesté peut donc habiter à son aise ce voluptueux séjour de son gynœcée.

LE ROI.

Vétravatî, va dire à Piçouna, mon ministre, ces paroles de ma bouche : « Aujourd'hui, à cause de nos longues insomnies, il ne faut pas que nous pensions à siéger sur le trône de justice. Que ta grandeur juge les affaires des citoyens et que, les ayant couchées par écrit sur une feuille, elle me la fasse parvenir (2). »

LA CONCIERGE DU GYNŒCÉE.

Ainsi qu'ordonne le roi !

(Elle sort.)

(1) « Prince, vos jardins de plaisance brillent en ce moment de tous leurs charmes ;... » (*Traduction Chézy.*)

(2) « J'enjoins à sa seigneurie, s'il arrivait quelque affaire intéressante concernant la cité, de me le faire savoir par un écrit de sa main. » (*Même traduction.*)

LE ROI, au kantchouki.

Parvatâyana, toi, ne mets pas non plus tes ordres en oubli.

LE KANTCHOUKI.

Ainsi ferai-je !

(Il sort.)

LE VIDOUSHAKA.

Maintenant que ta majesté n'a pas laissé une mouche ici, réjouis ton cœur dans ces jardins ravissants depuis la retraite de l'hiver.

LE ROI, en soupirant.

Cet adage, mon cher : « Il n'y a que malheur pour qui se jette dans la fosse, » n'est pas menteur à mon égard. Vois !

« L'Amour encoche aujourd'hui, mon ami, la flèche de manguier à son arc afin d'en frapper mon cœur, échappé des ténèbres, qui avaient offusqué le souvenir de ma flamme pour la fille de l'anachorète. »

— Et ce n'est pas tout :

« Maintenant que l'anneau marqué de mon sceau a rétabli ma mémoire, tandis que, brûlé de mes désirs, je poursuis des larmes de mon repentir la plus aimée des femmes, que j'ai répudiée sans cause, voici que le mois embaumé des fleurs vient montrer sa tête *à l'horizon du ciel.* »

LE VIDOUSHAKA.

Oh ! mon ami, attends ! Que je brise les flèches de

l'Amour avec ce parement de fagot, qui me sert de canne (1) !

(A ces mots, levant sa canne rustique, il s'en escrime pour abattre les pousses nouvelles du manguier.)

LE ROI, en souriant.

Bon ! C'est assez vu l'héroïsme du brahme ! Où vais-je m'asseoir maintenant afin de récréer mes yeux par la vue de ces lianes, dont *la souplesse* imite un peu la taille de ma bien-aimée !

LE VIDOUSHAKA.

Ta majesté n'a-t-elle pas donné cet ordre à la servante, habile secrétaire, attachée à ta personne : « Apporte-moi dans le berceau, formé avec les branches des lianes mâdhavîs, où je vais couler ces heures du jour, le portrait de cette noble femme, que j'ai représentée de mes propres mains sur une planche à peindre (2) ? »

LE ROI.

Cette vue pourra du moins soulager mon cœur ; montre-moi donc le berceau de lianes mâdhavîs.

LE VIDOUSHAKA.

Par ici ! Par ici vienne sa majesté !

(Ils s'acheminent sur le théâtre. — Miçrakêçî les suit.)

(1) « Calmez-vous, mon royal ami ; voyez comme avec cette baguette, je vais anéantir les flèches de l'Amour. » (*Traduction Chézy.*)

(2) « Vous devez vous rappeler, prince, que vous avez recommandé à votre esclave favorite, si célèbre par son talent pour la peinture, de vous apporter dans le berceau de madhavis, où votre intention est de laisser passer la plus grande chaleur du jour, un tableau de votre composition, dont Sakountalâ, m'avez-vous dit, forme le principal personnage. » L'expression *tchitraphalaka*, « planche à peindre, » qu'on ne trouve pas dans cette version de Chézy, n'est-elle pas à noter sous le rapport de l'archéologie ?

LE VIDOUSHAKA.

Ce berceau de lianes, où s'étale un banc fait d'une pierre précieuse, semble t'inviter par sa fraîche solitude, où le vent souffle sans bruit : entrons-y donc et asséyons-nous là !

(Ils font tous deux comme il est dit.)

MIÇRAKÉÇI.

Placée auprès des lianes, je verrai de-là ce portrait de ma chère amie, à qui j'irai ensuite porter l'heureuse nouvelle de l'amour, que lui a conservé son époux.

(Elle se tient comme elle a dit.)

LE ROI, en soupirant.

Mon ami, je me rappelle maintenant toutes les circonstances de ma première entrevue avec Çakountalâ; chose, que j'ai racontée à ton éminence. Tu n'étais pas auprès de moi dans le temps que je l'ai rejetée; mais je t'avais dit au commencement, et son nom, et le reste (1). *Tu ne m'as plus parlé d'elle :* est-ce que tu avais oublié toi-même, ainsi que moi, *mes amours avec la fille de l'hermite?*

MIÇRAKÉÇI.

Cela prouve que les rois ne doivent pas s'éloigner de leurs amis les plus affectionnés, ne fût-ce qu'un seul instant (2) !

(1) « Mais, mon ami, tu n'étais pas présent, lorsque je l'ai renvoyée d'une manière si cruelle. Tu sais avec quels transports je prononçais dans l'origine ce nom si cher ; je l'entretenais de mille détails!... Hélas! tu auras sans doute aussi mis tout cela en oubli ? » (*Traduction Chézy.*)

(2) « Je ne le vois que trop, les rois ont la mémoire courte ; et, s'ils s'en éloignent un seul instant, leurs meilleurs amis courent le risque d'en être tout-à-fait oubliés. » (*Même traduction.*)

LE VIDOUSHAKA.

Oh ! Je ne l'avais pas oubliée; mais, à la fin, m'ayant tout confié, tu m'avais dit : « Il faut regarder cela comme une plaisanterie; la chose n'a aucune réalité ! » Moi, qui suis un esprit tout simple, je l'ai prise de cette manière. En tout cas, la Destinée a fait ici un coup de sa puissance.

MIÇRAKÉÇI.

C'est ainsi.

LE ROI, ayant rêvé un instant.

Oh ! mon ami, apporte donc un remède à ma souffrance !

LE VIDOUSHAKA.

Allons, mon ami ! Est-ce que cela ne te messied pas ? Les hommes éminents, dit-on, ne laissent pas se noyer leur âme au chagrin. Voyons ! Est-ce que les montagnes ne sont pas inébranlables au souffle du vent ?

LE ROI.

Quand je me rappelle, ami, l'état de confusion, où mon dédain jeta ma bien-aimée, je sens la force m'échapper absolument. Elle, en effet,

« Repoussée d'ici, elle voulut suivre sa famille : « Arrête ! » lui dit à haute voix le disciple du maître, égal au maître lui-même. Elle arrêta son pas et leva sur moi cruel un regard troublé par l'abondance de ses larmes : voilà ce qui brûle mon cœur ainsi qu'une flèche empoisonnée ! »

MIÇRAKÉÇI.

Hélas ! une fidélité si grande me fait pleurer moi-même (1) !

(1) Mot à mot : *Talis eximia hujusce viri me quoque fides, eheu ! dolore afficit.*

LE VIDOUSHAKA.

Ah! il me vient nne pensée : cette noble dame fut enlevée sans doute par quelqu'un des habitants du ciel.

LE ROI.

Mon ami, quel autre eût osé mettre la main snr ma chaste épouse? « La renommée donne Ménakâ pour mère à ta bien-aimée, » m'a dit une de ses compagnes : c'est elle, sans doute, aidée par ses amies, qui enleva sa fille! Mon cœur le soupçonne.

MIÇRAKÉÇI.

Assurément, il se trompe; mais il faut excuser un homme, en qui nn reste de sommeil trouble encore la raison (1).

LE VIDOUSHAKA.

Oh! s'il en est ainsi, que ta majesté se rassure! Sa noble épouse lui sera bientôt rendne.

LE ROI.

Comment cela?

LE VIDOUSHAKA.

Sans doute! car, ni une mère, ni nn père ne peuvent souffrir long-temps de voir leur fille séparée de son époux!

LE ROI.

Mon ami,

« Cette réunion ne fût-elle que dans un songe, ne fût-elle même que dans le délire, j'estimerais une si grande félicité

(1) « Certes, il est évident que la conduite, qu'il a tenue, ne peut être attribuée qu'à l'égarement de sa raison. Qui donc ne lui pardonnerait cette faute involontaire? » (*Traduction Chézy.*) Il n'y a, pour ainsi dire, aucune liaison entre ces paroles de la nymphe et celles du roi : nous avons cherché à trouver ce lien dans le texte, où notre sens ne rentre pas moins que la paraphrase du traducteur, qui le premier eut l'honneur de cultiver en France la riche littérature de l'Indus et du Gange.

comme la récompense accordée à mes bonnes œuvres; car, si je fus précipité *à jamais* de la rive de mes joies, c'est, j'en suis fortement convaincu, parce que j'ai choisi le mal *au lieu du bien* (1). »

LE VIDOUSHAKA.

Oh! ne parle pas ainsi! Le Destin amène forcément, tu en vois une preuve ici dans cet anneau, des rencontres, auxquelles on n'eût jamais pensé.

LE ROI, après qu'il a regardé le sceau.

Il est à plaindre, cet anneau, tombé d'une place si fortunée!

« Anneau, ta bonne conduite ne semble pas mieux récompensée que la mienne, puisque te voilà déchu du siége, que tu avais obtenu dans ses doigts si ravissants par leurs ongles roses (2)! »

MIÇRAKÊÇI.

Si le hasard l'eût fait tomber dans la main d'un autre, c'est alors, en vérité! qu'on aurait dû le plaindre. O mon amie, tu es loin, et je goûte à moi seule ici tout le plaisir d'entendre ces douces choses!

LE VIDOUSHAKA.

Eh mais! de quelle manière ta majesté permit-elle que

(1) Nivaitya, *ayant choisi* : expression bien remarquable, car elle affirme ici l'opinion du libre arbitre. Cette version est littérale : voyez le texte et comparez la avec celle-ci de notre honorable devancier : « Cher Mâdhavya! était-ce donc le sommeil, l'illusion, la folie ou la punition réservée par le ciel à mes fautes? Je ne puis concevoir à quelle autre cause je pourrais attribuer cette perte irréparable de mes plus chers désirs! »

(2) « Mais non! tu ne valais pas mieux que moi, puisque, pouvant jouir du contact de ses doigts charmants, qui le disputent en éclat à l'aurore naissante, tu n'as pas craint de les abandonner! C'est donc avec justice que nous sommes également punis de notre ingratitude! » (*Traduction Chézy.*)

cet anneau, portant son nom sur le sceau, vint se marier à la main de cette noble femme?

MIÇRAKÉÇI.

Ma curiosité fait avec lui cette demande.

LE ROI.

Écoute, ami! Au moment, où je partis du bois de pénitence pour m'en retourner à la ville, ma nouvelle épouse me dit en pleurant : « Combien s'écoulera-t-il de jours avant que le fils de mon seigneur daigne nous rappeller dans sa mémoire ! »

LE VIDOUSHAKA.

Ensuite?

LE ROI.

Et, lui mettant au doigt cet anneau, sur lequel est gravé mon nom, je lui dis ces mots : ....

LE VIDOUSHAKA.

Que lui dis-tu?

LE ROI.

« Compte en cet anneau les lettres de mon nom, une chaque jour, avant que tu sois arrivée à la dernière, un homme, envoyé par mes ordres, viendra près de toi, mon amie, pour te conduire à mon gynœcée. »

— Et puis survint l'égarement de mon esprit, où je fis cette horrible chose (1)!

MIÇRAKÉÇI.

Engagement aimable, que, certes! le Destin seul a fait violer!

(1) Ces deux lignes manquent dans la traduction de Chézy.

LE VIDOUSHAKA.

Eh mais ! comment cet anneau est-il venu se fourrer, comme un hameçon, dans la bouche d'un cyprin denticulé ?

LE ROI.

Il sera tombé du bras de mon amie (1), quand elle s'est inclinée pour adorer l'onde au tîrtha de Çatchî.

LE VIDOUSHAKA.

C'est probable.

MIÇRAKÉÇI.

Ainsi, voilà d'où vint au saint roi, qui eut peur de manquer au devoir, le doute de son mariage avec l'infortunée Çakountalâ. Néanmoins, en face d'un si grand amour, un tel signe était absolument inutile.

LE ROI.

Eh bien ! Je maudirai maintenant ce *funeste* anneau !

LE VIDOUSHAKA, en riant.

Il faut alors que je gronde aussi, moi ! le parement de fagot, qui me sert de canne : « *Bâton*, pourquoi donc es-tu bossu, tandis que moi je suis droit ! »

LE ROI, sur le ton du reproche.

« Comment n'as-tu pas mieux aimé rester avec sa main aux doigts jolis et délicats, que de te plonger au sein de cette eau ? »

— Cependant,

« Un être inanimé ne peut voir ce qu'un autre a de charmant : pourquoi ai-je traité, *moi, qui ai des yeux*, mon épouse avec un tel mépris ! »

(1) Littéralement : *ton amie*. Voyez, au tome précédent, la note, page 450.

MIÇRAKÊÇI.

Il s'est objecté à lui-même ce que je voulais dire!

LE VIDOUSHAKA.

Allons! De toute manière, il te faudra, certes! me tuer, car *ton sérieux* supprime ici mon emploi!

LE ROI.

Aie pitié de ton amant, le cœur dévoré de chagrins, parce qu'il a été sans égard, mon amie, sans égard pour tes justes droits, et daigne lui rendre ta vue!

(Dans ce moment parait une jeune esclave, tenant un portrait à sa main.)

LA JEUNE ESCLAVE.

Seigneur, voici le tableau, où tu as peint ta bien-aimée.

(Elle montre à Doushmanta le portrait.)

LE ROI, après qu'il a regardé.

Oh! charme de la peinture! En effet, voilà bien

« Son visage, où la beauté coule *d'une source* jaillissante (1), où le désir même se décèle par les agaceries, où la liane des sourcils s'embellit de son badinage. C'est ainsi que ses deux grands yeux glissent vers leurs angles extérieurs; que les rayons du sourire, épandus sur les deux rangées de ses dents, illuminent ses lèvres *comme* avec la douce lumière d'un clair-de-lune; que la rougeur pâlissante *des fruits mûrs* du jujubier reluit sur le contour de ses lèvres : ce n'est qu'un tableau, mais il me semble qu'il *me* parle! »

(1) «.... cette fleur de jeunesse, brillante dans tous ses traits, leur donne l'expression vivante des passions. » (*Traduction Chézy.*)

LE VIDOUSHAKA, ayant regardé le tableau.

Bien, mon ami ! bien ! Quelle mollesse de touche ton pinceau de maître *nous* fait admirer là ! Ma vue, que sa nature fit sensuelle, bronche en quelque sorte aux lieux, *qu'un voile tient* cachés (1). Bref ! elle fait naître en moi l'envie de parler à ces personnages ; tant elle s'imagine qu'ils sont passés dans la réalité de l'existence !

MIÇRAKÉÇI.

Admirable habileté du saint roi pour tirer des lignes avec le pinceau ! Il me semble voir en personne ma chère amie devant moi !

LE ROI.

Mon ami,

« Ce tableau ne rend pas tous ses charmes ; il en est autrement : telle est sa beauté, que la peinture n'en peut exprimer qu'une faible partie. »

— En effet, de même

« Que ses deux seins jumeaux sont relevés, que son ombilic est profond ; de même voit-on s'ouvrir de creux sillons dans les endroits les plus unis : tant son corps a de douceur ! tant elle est potelée de sa nature ! Il semble qu'elle fixe avec amour un long regard sur la lune de mon visage et qu'elle me parle même en souriant. »

MIÇRAKÉÇI.

Son profond amour est égal à son repentir !

LE ROI.

« Moi, qui repoussai ma bien-aimée, quand elle vint en ma présence, et qui l'adore ici dans une peinture, ne suis-je pas,

(1) « Dans son ravissement, il n'y a point d'endroits, que mon œil ne dévore ! » (*Traduction Chézy.*)

mon ami, l'homme altéré, qui, dans sa route, dédaignant l'eau d'une rivière limpide, poursuit de ses désirs la vaine illusion d'un mirage ? »

LE VIDOUSHAKA.

On voit là trois figures, toutes assurément charmantes : qui d'entre elles est l'auguste Çakountalâ ?

MIÇRAKÉÇI.

Ce malheureux ne connaît donc pas la beauté de mon amie ! Cette femme aux yeux affolants ne s'est jamais offerte à sa vue.

LE ROI.

Cherche toi-même laquelle c'est dans les trois !

LE VIDOUSHAKA, ayant examiné.

C'est, je pense, celle, qu'on voit s'appuyer sur la branche de cet açoka aux jeunes pousses brillantes de l'eau, dont elle vient de les arroser ; celle, qui porte le ruban de ses cheveux relâché, avec une abondante chevelure parée de fleurs, avec un visage perlé de la sueur transpirée, avec deux bras flexibles, qui ressemblent à deux rameaux *légèrement* courbés ; cette noble jeune fille, qui paraît un peu fatiguée par le poids de son nitamba (1), qu'on entrevoit sous la robe soulevée par le zéphyr (2) ; celle enfin, qui est peinte à côté de ce jeune manguier aux riches et brillantes pousses : les autres sont, je m'imagine, ses chères compagnes.

(1) *Nitamba* ou *djaghana*. Voyez la note 3, volume I, page 96.

(2) « Ses vêtements, dans un aimable désordre, trahissent les contours des formes les plus ravissantes, et dans l'attitude d'une personne fatiguée, qui semble se reposer des soins,... » (*Traduction Chézy.*)

LE ROI.

Ta seigneurie est habile *à deviner !*... Il m'est échappé ici une faute imperceptible (1).

« A l'entrée de ce doigt, où transpire la sueur, j'ai trop appuyé sur les bords de ma ligne : ceci tombe comme une larme sur la joue, quand ce devrait plutôt ressembler à une haleine du parfum (2). »

(A la jeune esclave.)

— Tchatourika, la scène de nos amusements n'est ici qu'à moitié peinte. Va donc et apporte-moi de suite mes pinceaux !

LA JEUNE ESCLAVE.

Noble Mâdhavya, tiens le tableau jusqu'à mon retour.

LE ROI.

Je le tiendrai, moi !

(Il fait comme il a dit. — La servante sort.)

LE VIDOUSHAKA.

Et qu'y a-t-il encore à peindre là ?

MIÇRAKÉÇI.

Il veut peindre, je pense, chacun des lieux, qu'il sait plaire à ma bonne amie.

LE ROI.

Écoute, ami !

« Il faut encore peindre ici la Mâlinî aux limpides courants,

(1) « Je m'aperçois que j'ai péché contre le goût et le sentiment tout à la fois. » (*Traduction Chézy.*)

(2) « Et cette larme, tombée sur sa joue, elle n'est pas assez prononcée, il faut lui donner de la rondeur. » (*Même traduction.*)

où nageront des couples de cygnes *entre* ses îles de sable. Sur les bords s'élèvera une colline, socle purifiant de l'Himâlaya, où rumineront des tchamaras (1) couchés. Je désire qu'au pied d'un arbre, sur les branches duquel pendent les valkalas *des hermites*, une femelle d'antilope frotte son œil gauche sur la corne du mâle. »

LE VIDOUSHAKA, à part.

De la manière, qu'il parle, je pense qu'il va *nous* remplir son tableau avec des figures d'anachorètes aux cheveux enmêlés.

LE ROI.

Il est une autre chose, que nous avons oublié de peindre ici, la parure, que préfère Çakountalâ.

LE VIDOUSHAKA.

Qu'est-ce donc?

MIÇRAKÉÇI.

Ce sera quelque chose d'assorti à la condition d'une jeune fille, de qui le père habite les bois.

LE ROI.

« Je n'ai pas fait, mon ami, une branche de çirisha, qui tient par un lien à ses oreilles et dont la chevelure embaumée lui pend jusque sur le cou; en outre, je n'ai pas représenté au milieu de ses deux seins un collier en filaments de lotus, non moins gracieux que les rayons de la lune dans l'automne. »

LE VIDOUSHAKA.

Mais pourquoi donc la noble fille se tient-elle comme effrayée, se cachant le visage avec l'extrémité de sa main, aussi brillante qu'un lotus rouge?

(Après un nouveau regard :)

(1) Le yack ou bœuf grognant.

— Ah! c'est à cause de cette insolente mouche, de cette infâme (1) abeille, voleuse du miel des fleurs, qui est friande de savourer sa bouche de lotus.

LE ROI.

Eh bien! qu'on empêche donc cette impudente!

LE VIDOUSHAKA.

Toi seul as le pouvoir d'imposer ta loi à la gent mal élevée.

LE ROI.

Ah! c'est juste!...

(A l'abeille.)

— Hôte chéri des lianes en fleurs, pourquoi te consumer ici de fatigue à voltiger çà et là!

« Dévouée à ton altesse, voici ton amante, qui l'attend, posée sur une fleur; et qui ne veut pas, quoiqu'elle meure de soif, goûter au miel sans toi. »

MIÇRAKÉÇI, *elle-même, sous l'influence de l'illusion.*

L'abeille me semble arrêtée dans son incursion (2).

LE VIDOUSHAKA.

C'est une caste rétive à la défense.

LE ROI.

C'est vrai!... Ah! tu n'obéis pas à mon ordre. Eh bien! écoute maintenant!

« Si tu mords la lèvre de ma bien-aimée, que je savourais avec tant de précaution dans les fêtes enivrantes (3) de la volupté, cette lèvre de vimba, séduisante comme le bouton vierge

(1) Textuellement : *de cette fille de servante.*

(2) « Il est aisé de saisir le sens caché de ces paroles. » (*Trad. Chézy.*)

(3) Valeur implicite de l'adverbe *aira*, « même. »

d'un jeune arbuste, je te ferai jeter en prison, *méchante* abeille, dans le ventre d'un lotus. »

LE VIDOUSHAKA.

Oh! comment ne tremblerait-elle pas devant toi, qui peux lui infliger un châtiment si cruel!

(A part en riant.)

— Il est fou en vérité! et je le suis devenu moi-même par ma liaison avec lui!

LE ROI.

Comment! Nonobstant ma défense, elle persiste encore!

MIÇRAKÉÇI.

Comme la passion jette un homme hors de lui-même!

LE VIDOUSHAKA.

Mais tu n'as sous les yeux qu'un tableau!

LE ROI.

Comment? Un tableau!

MIÇRAKÉÇI.

Moi-même, je ne m'en aperçois qu'à l'instant : combien moins un homme, qui prend ses rêves pour des réalités (1)!

LE ROI.

Quel mal tu viens de me faire!

« Mon cœur plein d'elle me faisait goûter le bonheur de sa vue, comme si elle était en personne devant moi; et voilà qu'en me rendant la mémoire, tu changes de nouveau celle, que j'aime, en une peinture! »

(Il verse des larmes.)

(1) « Ah! je conçois,.. dans son esprit, toute cette scène avait pris conformément à ses pensées, le caractère de la réalité. » (*Traduction Chézy.*)

MIÇRAKÉÇI.

Telle est, hélas! la route, que suit l'homme désolé par l'absence : il abhorre qu'on écarte le voile de ses illusions (1)!

LE ROI.

Ami, vois comme la douleur s'acharne à me tourmenter sans relâche!

« L'insomnie rend vaine l'espérance de me réunir avec elle dans un songe; et mes pleurs ne me permettent pas même de la contempler au moins dans une peinture. »

MIÇRAKÉÇI.

Tu viens, mon ami, d'effacer entièrement, aux yeux de sa compagne, le chagrin, que son renvoi fit à ma chère Çakountalâ.

(Tchatourikâ paraît sur la scène.)

LA JEUNE ESCLAVE.

Seigneur, j'avais pris la corbeille, où sont tes pinceaux, et je revenais de là,....

LE ROI.

Qu'y a-t-il?

LA JEUNE ESCLAVE.

Elle me fut arrachée violemment par la reine Vasoumatî, accompagnée de Pingalikâ : « Je la porterai moi-même au fils de mon seigneur! » a-t-elle dit.

(1) Textuellement : *Eheu! probationis aversio, hæc est separati via.*

LE VIDOUSHAKA.

Et tu n'as échappé de ses mains qu'avec peine (1) ?

LA JEUNE ESCLAVE.

Tandis que la suivante dégageait la robe de la reine embarrassée dans les rameaux d'une liane, j'ai profité du moment pour me sauver d'elle.

LE ROI, après qu'il a regardé.

Mon amie, la reine vient, arrogante des hommages, *que je lui rends*, sauve donc vite ce portrait !

LE VIDOUSHAKA.

« Et moi-même ! » dis encore cela.

(Quand il a pris le tableau.)

— Puisque ta majesté me permet d'esquiver le filet de ces femmes du gynœcée, je vais me cacher, en compagnie de ce tableau, dans la tour Mégha-tchanna (2), où personne autre que les pigeons ne pourra me voir.

(Il sort d'un pied hâté.)

MIÇRAKÉÇI.

Bien ! Malgré qu'une autre soit entrée dans son cœur, il a conservé sa première affection : tant est grande sa constance dans l'amitié !

(1) Voyez l'expression *kathamapi*, « vix, ægrè, » dans le petit Glossaire, que J. Gildemeister joint à son édition du *Mégha-doûta*. « Comment as-tu donc fait, dit la traduction Chézy, pour te tirer saine et sauve de ses mains ! »

(2) C'est-à-dire, *caché dans les nuages*. — « Si donc vous me permettez, dit la traduction Chézy, jouant librement avec le sens, de me débarrasser un instant du filet, qui me retient ici captif dans le labyrinthe du gynœcée,... »

(Ensuite, une feuille à sa main, Vétravati entre sur la scène.)

LA CONCIERGE DU GYNOECÉE.

Victoire, victoire au roi !

LE ROI.

Vétravati, n'as-tu pas vu dans ta route la reine Vasoumati ?

LA CONCIERGE.

Sire, j'ai vu la reine ; mais, quand elle m'eut aperçue avec cette feuille à la main, elle s'en est retournée.

LE ROI.

La reine, qui n'ignore pas les convenances, évite de me causer un dérangement.

LA CONCIERGE.

Sire, le ministre fait porter ceci à ta connaissance :

« J'ai examiné successivement toutes les affaires des habitants de la cité, suivant l'importance de la considération attachée aux personnes. Le roi m'a enjoint de les coucher par écrit sur une feuille et de l'envoyer en sa présence (1). »

LE ROI.

Montre donc la feuille.

(La concierge donne l'écrit.)

LE ROI, lisant.

« Qu'il soit connu aux pieds de sa majesté qu'un marchand,

(1) Ici, de nouveau, la version de Chézy est prise, moins dans le texte, ce nous semble, que dans la fantaisie du traducteur ; la voici : « Après avoir entendu les nombreux rapports, qui m'ont été faits touchant les affaires civiles et les avoir soumis à un examen particulier, j'ai remarqué, entre autres, un fait, qui m'a paru digne d'être consigné sur cette feuille, et je prie ta majesté de vouloir bien y jeter les yeux. »

nommé Dhanavriddha, gagnant sa vie à naviguer sur les eaux, est mort dans le naufrage de son navire. Il laisse une fortune, qu'on évalue à plusieurs dixaines de millions; et, comme il n'a point d'enfants, sa richesse passe dans les biens du roi. Que sa majesté, instruite de ces choses, fasse connaître sa décision. »

(Ayant lu, il dit avec abattement.)

— C'est un grand malheur, assurément! que de mourir sans postérité! Vétravatî, il est impossible, en raison de cette immense fortune, qu'un tel homme n'ait pas eu plusieurs épouses. Que l'on recherche donc s'il n'en a pas laissé une, qui soit enceinte.

LA CONCIERGE DU GYNŒCÉE.

Je viens d'apprendre à l'instant que la fille d'un propriétaire, habitant d'Ayodhyâ, porte dans son sein un enfant, conçu de lui.

LE ROI.

Le fruit, non encore né, est apte à recueillir la succession paternelle (1) : va et parle de cette manière au ministre.

LA CONCIERGE.

Comme le roi m'ordonne.

(Elle va pour sortir.)

LE ROI.

Reviens un moment.

LA CONCIERGE DU GYNŒCÉE, revenant sur ses pas.

Me voici!

(1) N'est-ce point là notre axiôme de jurisprudence : « Le mort saisit le vif? »

LE ROI.

Néanmoins, qu'un père, quel qu'il soit, laisse ou non des enfants (1) :

« Désormais, si la mort contraint un père chéri, le criminel seul excepté, à laisser des enfants orphelins, Doushmanta le remplace auprès d'eux. Qu'on proclame ces mots ! »

LA CONCIERGE.

Ils seront fidèlement proclamés.

(Elle sort et rentre un moment après.)

— Sire, les paroles de ta majesté ont été saluées par un peuple nombreux comme la pluie, qui tombe dans le temps opportun.

LE ROI, avec un long soupir.

Hélas ! c'est ainsi qu'après la mort d'un homme, dont la racine manque d'un appui, faute de postérité, ses trésors tombent dans les mains d'un étranger : voilà donc, après moi, le sort destiné à la gloire de cette race, qui remonte à Pourou !

LA CONCIERGE DU GYNŒCÉE.

Loin de toi cette infortune !

LE ROI.

Malheur à moi, qui ai repoussé mon salut, quand il est venu s'offrir à mes *yeux !*

MIÇRAKÉÇI.

Sans aucun doute, à chaque fois qu'un souvenir lui

(1) « Eh ! dois-je rechercher s'il laisse ou non des enfants ? » (*Traduction Chézy.*) — Il est évident que le mot composé *kimanaina* veut dire ici : *quocumque, quolibet, qualicumque ;* c'est un idiotisme, sur lequel nous appelons un peu de l'attention des lexicographes et des grammairiens à venir.

rappellera ma chère amie, son cœur lui adressera ces reproches à lui-même.

LE ROI.

« N'ai-je pas repoussé une légitime épouse d'une illustre famille, quoiqu'elle eût déjà conçu un fruit de moi dans son sein, comme la terre, où l'on a jeté les semences dans la saison convenable, devient mère d'une riche moisson ! »

MIÇRAKÉÇI.

Elle ne sera plus maintenant repoussée !

LA JEUNE ESCLAVE, bas, à la concierge du gynœcée.

Quel changement a causé en lui cette feuille du ministre, que je viens d'apporter! Vois! des ruisseaux de larmes coulent sur la face du maître. Cependant ce n'est pas nous, qui pourrons beaucoup le ramener à l'ancien oubli de ses peines : va donc à la tour Cachée-dans-les-nuages et ramène de-là, où il se tient, le noble Mâdhavya pour le distraire.

LA CONCIERGE.

Bien dit par toi!

(A ces mots, elle sort.)

LE ROI.

Vous êtes ballottés sur le doute, oh! vous, qui avez part aux repas des ancêtres offerts par Doushmanta!

« Après celui-ci, hélas! qui, dans notre famille, dites-vous, consacrera des mets à nos mânes suivant le rite, enseigné par la loi? Peut-être mes ayeux boivent-ils maintenant l'eau des

larmes ruisselantes, dont l'écoulement inonde mes joues à la pensée qu'un fils ne doit pas me succéder (1) !

MIÇRAKÉÇI.

Une lampe est allumée, sans doute ; mais, faute de la voir, une profonde obscurité environne le saint roi.

LA JEUNE ESCLAVE.

Seigneur, c'est assez t'affliger! Ce titre de père, tu peux encore l'espérer de tes reines, douées toutes de si nombreuses qualités. La naissance d'un fils égal à toi donnera un continuateur de tes sacrifices aux mânes de vos ancêtres.

(A part.)

— Il n'écoute pas ma voix : il n'y a qu'un remède énergique, qui puisse triompher de cette maladie!

LE ROI, il exprime dans son jeu un violent chagrin.

Cette noble famille, qui, depuis sa racine, pouvait s'enorgueillir d'une glorieuse descendance, elle va donc trouver de toute manière sa fin dans moi, branche stérile d'enfants, comme la Saraswatî, qui se perd dans un lieu sans nom!

(Ces mots dits, il succombe à l'évanouissement.)

LA JEUNE ESCLAVE.

Reviens à toi! reviens à toi, seigneur!

(1. Voyez le développement de cette idée au tome précédent, page 151, couplets 66 et 67. Voici comment l'académicien Chézy rend ce quatrain : « Qui, après moi, vous offrira des oblations funèbres, conformément aux rites consacrés par les Védas? A défaut de postérité, pour vous honorer dignement à jamais, recevez aujourd'hui, ô mes pères, cette offrande amère de mes larmes! »

MIÇRAKÉÇI.

Pourquoi ferais-je ici une plus longue station? D'ailleurs, j'ai entendu la mère des Dieux, caressant Çakountalâ, dire ces mots, que j'ai recueillis de sa bouche : « Les Dieux eux-mêmes, désirant savourer de nouveau les sacrifices, *suspendus par le chagrin de ton époux*, disposeront les choses de telle manière qu'il te glorifie bientôt pour sa femme légitime. »

(Ayant jeté ses regards dans l'espace.)

— C'est déjà ce dont s'occupent les Dieux (1)! Il ne me sied pas de m'arrêter ici davantage, quand j'ai de bonnes nouvelles, qui peuvent consoler ma chère amie Çakountalâ.

(Cela dit, elle sort, en tournant au milieu des airs.)

(Derrière la scène on crie.)

Oh! las! on ne tue pas un brahme! on ne tue pas un brahme!

LE ROI, qui a repris connaissance et prêté l'oreille.

Eh quoi! ce cri de détresse semble jeté par Mâdhavya.

LA JEUNE ESCLAVE.

Seigneur, Dieu veuille que le pauvre Mâdhavya ne soit pas investi, ayant son tableau dans les mains, par la reine et Pingalikâ avec ses autres suivantes!

(1) « Hélas, pourquoi cette promesse n'est-elle pas encore accomplie? » (*Traduction Chézy.*)

LE ROI.

Va, Tchatourikâ, et, de ma part, gronde la reine, qui ne retient pas ses domestiques.

(La servante quitte la scène.)

(Derrière la scène on crie de nouveau.)

Oh! las! on ne tue pas un brahme! on ne tue pas un brahme!

LE ROI.

En vérité! je reconnais la voix de mon brahmane dans ces mots, que la peur entrecoupe! Holà, quelqu'un! Quelqu'un ici!

(Le kantchouki paraît sur la scène.)

LE KANTCHOUKI.

Que sa majesté commande!

LE ROI.

Informe-toi de la cause, qui fait crier ainsi l'étudiant Mâdhavya (1).

LE KANTCHOUKI.

Je cours le savoir.

(Il sort et rentre à la hâte.)

(1) «... ce poltron de Mâdhavya.» (*Traduction Chézy.*) Le texte porte *mânavaka*, avec N cérébral, c'est-à-dire, *a religious student*. (Diction. de Wilson.)

LE ROI.

Parvatâyana, il n'y a sans doute rien là, dont il faille grandement s'alarmer ?

LE KANTCHOUKI.

Si !

LE ROI.

D'où vient donc ce tremblement ? Ainsi, à la vérité,

« La vieillesse te faisait déjà trembler avant ; mais, en ce moment surtout, il remue ton corps dans tous ses membres, comme un açwattha secoué par le vent (1). »

LE KANTCHOUKI.

Grand roi, sauve ton ami !

LE ROI.

Le sauver ! De quoi ?

LE KANTCHOUKI.

Du plus grand des périls !

LE ROI.

Allons ! raconte la chose avec suite.

LE KANTCHOUKI.

Cette tour, appelée Mégha-tchanna, d'où la vue domine tout l'espace,....

LE ROI.

Qu'est-il arrivé là ?

LE KANTCHOUKI.

« Du pinacle, qui surmonte le sommet de cet édifice, où les paons domestiques ne parviennent qu'après deux ou trois

(1) « Bon ! sur un simple soupçon de danger, le vieillard ne tremble-t-il pas d'avance de tous ses membres ? C'est ainsi que le mobile feuillage de l'asouattha tremble, pour ainsi dire, avant même de ressentir le plus léger souffle du vent. » (*Traduction Chézy.*)

baltes (1), je ne sais quel Démon, enveloppé d'une forme invisible, a saisi ton ami et l'emporte ! »

LE ROI, qui s'est levé précipitamment.

Aâh ! les Démons infestent jusqu'à mes habitations ! Que de troubles nous apporte l'empire !

« Puisque, de jour en jour, il devient impossible de reconnaître ma puissance, que ma négligence a rendu toute chancelante ; à la puissance de qui, par quelle route et qui de mes sujets peut recourir maintenant avec assurance (2) ? »

(Derrière la scène, Mâdhavya crie.)

— Au secours ! oh las !... Au secours ! oh las !

LE ROI, ayant écouté. Il exprime dans son jeu une marche aheurtée.

Mon ami, n'aie pas peur ! N'aie pas peur !

(Derrière le théâtre, on dit.)

Eh ! comment ne pas avoir peur, quand ce je ne sais qui est monté sur moi et veut me déchirer le cou, en brisant mes os, comme une canne à sucre !

LE ROI, en jetant des regards obliques.

Mon arc ! mon arc !

(Aussitôt paraît une Yavanî avec un arc à sa main.)

L'YAVANÎ.

Victoire, victoire à mon seigneur ! Voici ton arc avec sa flèche et le gantelet ?

(Le roi prend l'arc et son trait.)

(1) « ... que les pigeons au col d'azur peuvent à peine atteindre dans leur vol rapide,.... » (*Traduction Chézy.*)

(2) « De plus en plus incapable de me reconnaître moi-même au milieu du trouble, où me plonge une passion funeste, comment prétendrais-je à diriger mes peuples dans le chemin de la justice et de la vertu. (*Même tr.*)

(Hors de la scène on dit.)

« Ton cou si frais me donne envie de *boire* ton sang ! Tu as beau résister, je vais te tuer, comme le tigre tue la gazelle. Que Doushmanta, son arc à la main pour chasser la crainte loin des opprimés, vienne à ton secours : il est temps (1) ! »

LE ROI, avec colère.

Comment ? C'est à moi-même qu'il jette ici l'insulte ! Aâh ! scélerat, arrête ! arrête, scélérat ! Me voici, abject Rakshasa, tu es mort !

(Tenant son arc levé.)

— Parvatâyana, montre-moi le chemin de l'escalier.

LE KANTCHOUKI.

Par ici ! par ici sa majesté !

(Tous figurent l'action de monter à la hâte.)

LE ROI, après qu'il a parcouru tout des yeux.

Eh bien ! ce lieu est vide !

(Hors de la scène, on dit.)

Sauve-moi ! sauve-moi ! Je vois ta majesté ; mais toi ! tu ne me vois pas. Saisi comme la souris par le chat, j'ai perdu toute espérance de la vie.

LE ROI.

Oh ! toi, qui te glorifies de ton invisibilité, est-ce que ma flèche ne te voit pas ? Tiens ferme ! tiens ferme ! mais n'espère pas te couvrir de mon ami ! Voilà que j'encoche *le trait*.

(1) Chézy, qui souvent recherche un peu trop l'élégance, traduit ainsi ce quatrain : « Oh ! que la blancheur et la délicatesse de ce cou réveille en moi une soif dévorante pour ce sang vermeil, dont, malgré la vaine résistance, je vais m'abreuver, comme le tigre se gorge avec délices de celui du faible agneau ! Qu'il vienne donc, ce brave Douchmanta, dont, à l'entendre, l'arc invincible est toujours prêt à venger les opprimés ! »

« Qui te donnera la mort, à toi, qui la mérites, et sauvera le brahmane, que mon devoir est de sauver : tel, *dans un vase, où les deux liquides sont mêlés ensemble,* le cygne en boit le lait sans toucher à l'eau. »

(Ces mots dits, il ajuste la flèche à son arc.)

(Au même instant, Mâtali entre sur la scène avec le vidoûshaka.)

MATALI.

Seigneur,

« Indra fit des Asouras le but de tes flèches; c'est contre eux, qu'il te faut tirer cet arc; en effet, ce que les gens de bien font tomber sur la foule de leurs amis, ce ne sont pas des flèches épouvantables, mais des yeux souriants de bienveillance. »

LE ROI, il retire précipitamment sa flèche.

Ah! ah! comment! c'est Mâtali!... Sois le bien-venu ici, cocher du roi des Dieux!

LE VIDOUSHAKA.

Tiens! Ce tueur d'êtres vivants m'a presque mené jusqu'à la mort, et ta majesté à visage découvert le salue d'un gracieux bonjour!

MATALI, en souriant, à Doushmanta.

Seigneur, écoute pour quel motif Indra m'envoie en ta présence.

LE ROI.

Je suis attentif.

MATALI.

Il est une race de Dânavas, dont le père fut Kâlanémi,....

LE ROI.

Nârada m'a déjà conté cette histoire.

MATALI.

« Il n'est pas donné à ton ami, le Dieu aux cent sacrifices, de trancher leur vie ; c'est à toi, dit-on, que le Destin a réservé de les exterminer sur un champ de bataille (1) : ainsi, les ténèbres de la nuit, qu'il n'est pas donné au soleil de chasser, expirent devant les rayons de la lune. »

— Que ta majesté, s'armant de son arc et montant sur le char du Dieu, parte à l'instant pour cette victoire !

LE ROI.

Cet honneur, que me fait Indra, est une grande faveur :... mais pourquoi vos grandeurs ont-elles agi de cette manière à l'égard de Mâdhavya ?

MATALI, en souriant.

Je vais le dire. Pourquoi ? C'est parce que je t'ai vu si abattu par tes peines de cœur (2). L'idée m'est alors venue d'allumer la colère de ta majesté ; car

« Le feu de flamboyer, si on remue le bois de son âtre ; le naja, si on le tourmente, de gonfler son chaperon (3) : ainsi, pour l'ordinaire, une secousse rend-elle à une âme virile sa première énergie ! »

LE ROI.

Vos grandeurs ont fait ce qui était convenable. Mon cher Mâdhavya, on ne doit pas transgresser les ordres envoyés par le roi du ciel : va donc trouver Piçouna, mon

(1) « C'est sur vous, vous, qu'il daigne honorer du titre d'ami, que le chef des Dévas se repose du soin de leur défaite. » (*Traduction Chézy.*)

(2) « Grand roi ! Je vous avouerai que, voyant vos esprits entièrement abattus par je ne sais quelle noire mélancolie,.... (*Même traduction.*)

(3) « De même que.... le serpent, gonflé de venin, prend une attitude d'autant plus menaçante qu'on irrite davantage sa colère ;.... (*Ibidem.*)

ministre, et, quand tu lui auras donné connaissance de cette nouvelle, dis-lui ces mots *de ma bouche :*

« Que ta sagesse défende seule aujourd'hui mes sujets; cet arc, muni de sa corde, sera occupé dans une autre affaire. »

LE VIDOUSHAKA.

Ce qu'ordonne ta majesté !

(Il sort.)

MATALI.

Que le seigneur monte sur le char.

(Le roi fait ainsi, et la scène reste vide.)

FIN DU SIXIÈME ACTE.

ACTE SEPTIÈME.

(Le roi, monté sur un char conduit par Mâtali, entre sur la scène par les voies du ciel.)

LE ROI.

Quoique j'aie exécuté ses ordres, je ne crois pas, Mâtali, qu'*un si faible* service méritât les honneurs, dont Indra m'a comblé.

MATALI.

Sache qu'il y a, de l'un et de l'autre côté, seigneur, un égal mécontentement de soi-même. En effet,

« Regardant avec dédain (1) le secours, que ton éminence prête au roi des Dieux, tu le comptes pour un léger service; et lui, il n'estime pas son hospitalité à la hauteur de l'acte, que sut accomplir ta majesté. »

LE ROI.

Oui! l'honneur, qu'il me fit au moment, où je pris congé de lui, surpassait de beaucoup mes désirs; car il voulut que je partageasse avec lui son trône en présence des habitants du ciel.

(1) *Avaikshitum*, le *despicere* des Latins, composé des mêmes parties intégrantes avec les mêmes valeurs.

« Indra même daigna essuyer sur ma poitrine une tache de santal jaune (1) et, regardant avec un sourire Djayanta, *son fils*, qui, placé vis-à-vis de lui, m'enviait en secret ce cadeau, il m'attacha de ses mains une guirlande des fleurs cueillies sur les branches du Mandâra. »

MATALI.

Quoi donc ! Ta majesté ne va-t-elle pas de pair avec le monarque des Dieux (2) ? Vois !

« Le Swarga, dans lequel Indra jouit d'un plaisir ineffable, a vu deux fois extirper les cruels Dânavas : aujourd'hui, par tes flèches aux nœuds applanis ; et jadis, par les ongles de *Vishnou sous la forme* d'homme-lion (3). »

LE ROI.

Cela ne montre, assurément ! pas autre chose que la grandeur seule de *l'éminent* Indra. En effet (4),

« Si des serviteurs mènent de grands desseins à leur but, sache qu'ils tiennent des maîtres la force, qui les rend aptes à leur mission. Est-ce qu'Arouna aurait la puissance d'exterminer les ténèbres, si le *divin* soleil ne l'avait placé lui-même sur le timon de son char aux mille rayons ? »

MATALI.

Cette *modestie* est digne de toi (5).

(Après qu'il s'est avancé de quelque intervalle.)

(1) « N'a-t-il pas tracé sur ma poitrine ce signe sacré avec la précieuse poudre du santal, dont se servent eux-mêmes les Dieux ? » (*Trad. Chézy.*)

(2) « Et à quelle reconnaissance ne devez-vous pas vous attendre de la part du prince des Souras ? » (*Même traduction.*)

(3) Chézy a fait une longue note sur cette incarnation de l'attribut conservateur dans la trinité indienne. Voyez sa traduction, page 254.

(4) Littéralement : *Ecce*, « voici » *comment*.

(5) « Je ne puis m'empêcher d'admirer la justesse de cette comparaison. Ralentissant la course du char ;... » (*Ibidem.*)

— Seigneur, vois d'ici comme le bonheur de ta gloire est monté jusque sur la voûte des cieux !

« N'ayant pas trouvé dans leur pensée un plus digne sujet d'épopée, ces habitants du ciel au sein d'un berceau, formé des branches du Kalpa, écrivent ton histoire avec les couleurs impérissables du fard dérobé aux femmes des Dieux. »

LE ROI.

Naguère, Mâtali, emporté loin au-dessus des airs, je n'ai pu observer ces lieux dans mon impatience de combattre les Démons. En quel chemin des vents sommes-nous donc ici ?

MATALI.

« C'est la route de Pravaha, un *des sept* Vâyous (1), cette voie, inconnue à la poussière, que purifia le second pas de Vishnou ; celle, qui porte la Gangâ, renommée dans les cieux, donne le mouvement aux astres et distribue leurs rayons à toute la sphère du monde. »

LE ROI.

Voilà sans doute ce qui répand dans mon âme et dans mes sens extérieurs une telle sérénité (2).

(Après qu'il a regardé le char :)

— Nous sommes descendus, je pense, dans la région des nuages.

MATALI.

Comment, seigneur, le sais-tu ?

(1) Divinités des *vents*.

(2) « Mes organes trop faibles ne peuvent supporter une pareille magnificence ; je me sens comme anéanti ! » (*Traduction Chézy.*)

LE ROI, ayant jeté ses regards çà et là :

« C'est que ton char, dont les roues sont humectées par la rosée, trahit sa marche sur les nuées enceintes des eaux pluviales par les tchâtakas, qui s'envolent *effrayés* des trous de quelque montagne, et par tes coursiers, dont le pelage est imprégné du feu des éclairs. »

MATALI.

C'est justement cela (1). Encore un moment, et ta majesté fait route au-dessus des terres, qui forment son empire.

LE ROI, jetant les yeux en bas :

Cette descente rapide offre à ma vue un spectacle admirable dans le globe, où habite l'homme. Car

« La terre plonge, comme submergée, du sommet des montagnes ; les arbres s'en vont du lever de leurs tiges se cacher sous des tapis de feuilles ; les grands fleuves en des lits étroits ne forment plus que des faisceaux et leur onde a perdu même sa visibilité : vois ! la terre monte sous mes pieds, comme une *boule*, qu'on lancerait d'en bas ! »

MATALI.

Ta majesté voit parfaitement les choses.

(Promenant avec respect ses regards çà et là.)

— Oh ! que ta vue, Terre, a des charmes sublimes !

LE ROI.

Mâtali, quelle est cette montagne, qui semble un nuage du crépuscule, sur laquelle on voit ruisseler comme une eau d'or et dont les pieds sont baignés par deux mers, au levant et au couchant ?

(1) Mot à mot : *Et que serait-ce autre chose ?*

MATALI.

Seigneur, c'est la montagne du Kimpourousha (1), nommée l'Héma-koûta : c'est la terre la plus sainte de la perfection des ascètes. Vois!

« Le père des Démons et des Dieux, le Pradjâpati (2), fils de Marîtchi et petit-fils de l'Être-existant-par-lui-même, cultive ici la pénitence dans la compagnie de son épouse. »

LE ROI, avec révérence.

Donc, il ne faut pas négliger le bonheur, *qui m'a fait venir si près de lui :* je désire saluer d'un pradakshina et visiter le grand saint.

MATALI.

Seigneur, c'est une excellente pensée.

(Après qu'il a figuré dans sa pantomime une descente du haut des airs.)

— Nous voici descendus.

LE ROI, avec étonnement.

Mâtali,

« Les roues du char ne rendent aucun bruit; on ne voit pas s'élever de poussière; on n'a senti aucun choc en touchant la terre : le char est descendu, mais on ne le dirait pas! »

MATALI.

Voilà quelle différence il y a du char de ta majesté au char de Çatakratou.

LE ROI.

En quel lieu est l'hermitage du fils de Marîtchi?

(1) Une des neuf parties, dans lesquelles est divisé le monde : elle est située entre le mont Himâtchala et le mont Héma-koûta.

(2) Épithète commune aux dix personnages divins, que Brahma fit naître les premiers dans la création du monde.

MATALI, il montre de la main.

Voici

« Où le grand anachorète se tient, immobile comme une montagne, son corps à demi plongé dans les fourmillières, que les termites amoncellent autour de lui ; sa poitrine ceinte en guise de cordon brahmique avec une peau de serpent; son cou strangulé, non jusqu'à perdre le sentiment, avec un étroit carcan de longues hares des lianes sèches; sa tête couronnée d'une tonsure (1), telle que le disque du soleil à midi; sa chevelure éparse au milieu des épaules et dans laquelle des oiseaux ont tissé en toute sécurité leurs nids. »

LE ROI, tournant les yeux de ce côté.

Vénération à l'être, qui endure cette rigoureuse pénitence !

MATALI, quand il a retiré à soi les rênes du char.

Nous sommes entrés dans l'enceinte de l'hermitage du

(1) « Fixant dans une immobilité parfaite le disque radieux du soleil,... » (*Trad. Chézy.*) Où le mot *fixant*, barbarisme, au lieu de *regardant, les yeux fixés*, se trouve-t-il dans le texte ? « portant,... pour collier, les branches entrelacées d'arbrisseaux épineux, dont il ne ressent pas même les blessures,... » (*Même traduction.*) Quels sont les mots sanscrits, qui signifient là *arbrisseaux épineux ?*

Si nous avons traduit le mot *djâtam* par *tonsure*, c'est d'abord qu'il nous semble commenté par l'apposition ATYARKAVILBAM, « *solis discum altioris,* » s'accordant avec lui à l'accusatif; c'est ensuite que nous y fumes comme engagés par ces mots de CASALIUS, *De veterum Ægyptiorum ritibus*, p. 143 : « *Ego penes me habeo simulacrum Priapi antiquissimum ex lapide albo...* » Il en donne l'image. « *Quod autem est animadvertione dignum, induitur vestimentis hodie monachorum,... ac etiam caput rasum est instar coronæ seu tonsuræ.* » On sait que Priape était une personnification du soleil, considéré comme la force ou l'énergie fécondante de la nature, et que la tonsure en couronne était, sur la tête des prêtres mithriaques, une représentation emblématique du soleil. Sans aucun doute, l'Inde fut, pour ainsi dire, le berceau de toutes ces idées.

Pradjâpati, environné d'arbres Mandâras d'une majestueuse élévation (1).

LE ROI.

Oh! que ce lieu de calme est bien supérieur au Swarga même! Je m'y sens comme plongé dans un lac d'ambroisie.

MATALI, arrêtant le char.

Que ta majesté descende.

LE ROI, après qu'il a figuré dans une pantomime l'action d'un homme qui met pied à terre (2).

Et ton éminence, que fera-t-elle maintenant?

MATALI.

Il suffit d'un seul mot pour tenir ce véhicule arrêté: aussi, allons-nous descendre nous-même.

(Ayant fait ce qu'il a dit.)

— Par ici, majesté! par ici! Regarde ici les places du bois, où ces vénérables anachorètes cultivent la pénitence.

LE ROI.

En vérité, je contemple avec admiration ce couple de saints hermites.

« Dans ces bocages de savoureux Kalpas, leur digne nourriture est le souffle seul de la vie (3). Ils célèbrent les cérémonies pures de leurs ablutions en des eaux brunies du pollen des lotus d'or; ils méditent sous des grottes de pierres fines; ils

(1) « Nous voici parvenus à l'hermitage de l'immortel Casyapa, que dérobent encore à notre vue ces arbres majestueux, dont le divin ombrage est réservé pour les seuls Dieux. » *(Traduction Chézy.)*

(2) Cette rubrique est omise dans la même traduction.

(3) *Prândnâmanilaina vrittirutchitâ*, que la version de Chézy oublie de rendre.

savent comprimer leurs sens malgré la présence même des charmantes épouses des Dieux et se macèrent en des pénitences, qui trompent les efforts des autres anachorètes. »

MATALI.

La *sainte* ambition des grandes âmes va toujours en croissant.

(Après qu'il a promené ses pas dans l'espace.)

— Vriddhasâkalya, de quelle affaire s'occupe le fils de Marîtchi ?

(Ayant prêté l'oreille.)

— Que dis-tu ? Il répond aux questions de *son épouse*, la fille du *vieux* Daksha, qui met avant toutes les autres la vertu de chasteté ! Certes ! on ne pouvait espérer un moment plus favorable que cette occasion !

(Tournant les yeux sur le roi.)

— Assieds-toi sous l'ombrage de cet arbre pour attendre que je t'aie annoncé moi-même au père d'Indra.

LE ROI.

Comme ton éminence le juge à propos.

(Mâtali sort à ces mots.)

LE ROI, il exprime du geste qu'un prodige vient de se manifester en lui.

« Mon bras, tu es sans espérance pour tes vœux ; alors, comment palpites-tu sans cause ? J'ai repoussé autrefois le bonheur avec dédain ; maintenant c'est la douleur, qui marche autour de moi (1) ! »

(1) « Quand j'ai perdu tout espoir, pourquoi, ô mon bras, chercher à me tromper par ce vain présage ? Hélas ! ce bonheur, qui fut un moment mon partage, est à jamais détruit, et je n'ai plus qu'à couler des jours remplis d'amertume ! » (*Traduction Chézy.*)

(Derrière le théâtre, on dit.)

— Contiens donc cette pétulance ! Tu montres bien en cela ton caractère !

LE ROI, ayant prêté l'oreille.

Ce lieu n'est point, assurément ! celui de l'indocilité : à qui ce reproche peut-il s'adresser là ? N'importe ! Voyons-le !

(Il observe du côté par où la voix est venue ; puis, avec étonnement.)

— Quoi ! Ce sont des femmes anachorètes ! Elles s'opposent, *mais en vain*, à un enfant, qui a le courage d'un homme !

« Il traîne, malgré qu'il résiste, en le frappant de sa main, le petit d'une lionne, n'ayant bu qu'à moitié la mamelle de sa mère et dont il tourmente le crinière en le terrassant. »

(Ensuite paraissent, de la manière ici décrite, un enfant et deux femmes anachorètes.)

L'ENFANT, avec des rires.

Allons ! Ouvre ta gueule, enfant de lion ! ouvre ta gueule ! Je veux compter jusqu'au bout tes dents !

LA PREMIÈRE.

Indocile enfant, tu maltraites les animaux, que le glorieux anachorète ne distingue pas de ses enfants (1) mêmes. Tu ne veux que des combats *pour jeux* dans ton arrogance : c'est bien avec raison que tu as reçu de nos hermites le nom de Sarvadamana (2) !

(1) «.... ces jeunes animaux, placés comme nous sous la protection de notre divin gourou. » (*Traduction Chézy.*)

(2) C'est-à-dire, *omnium domitor.*

LE ROI.

Quoi donc ! Je sens que mon cœur aime cet enfant comme s'il était un fils né de mes entrailles.

(Après un moment de réflexion.)

— Ce qui me le fait aimer, c'est peut-être que je n'ai pas d'enfants.

LA SECONDE.

Voici que la lionne va se jeter sur toi, si tu ne lâches pas son petit.

L'ENFANT, avec un sourire.

Oh ! j'ai bien peur d'elle ! Je suis le plus fort (1) !

(Il se mord la lèvre.)

LE ROI, avec étonnement.

« Cet enfant me semble une semence de grande lumière, comme le feu, qui, d'abord à l'état d'étincelle, vient ensuite à dévorer le bois ! »

LA PREMIÈRE.

Lâche, mon ami, ce petit lion ; je vais te donner autre chose pour t'amuser !

L'ENFANT.

E[illegible]ni ! donne.

(Et, ce disant, il tend la main.)

LE ROI, après qu'il a vu cette main.

Comment ! Il porte le signe, présage de la monarchie universelle ! En effet,

« Sa main, ouverte dans le désir de la chose imaginée pour tenter son envie, laisse voir à mes yeux que ses doigts sont en-

(1) *Baliyân.* La version de Chézy met de côté ce mot d'une présomption naïve, où l'on reconnaît bien le caractère de l'enfance.

trelacés d'un filet : tel un lotus, qui s'épanouit sous la rougeur enflammée de l'aurore nouvelle, trahit ce qui est caché au milieu de ses feuilles. »

LA SECONDE.

Souvrata, ce n'est pas un être, qu'on puisse calmer avec des paroles seulement; va donc à la hutte, ouvrage de mon industrie : il y a là un paon d'argile aux couleurs variées, jouet de Sankotchana, le fils du saint anachorète : apporte-le pour cet enfant.

LA PREMIÈRE.

Oui !

(Elle sort.)

L'ENFANT.

En attendant, je vais jouer avec ce *petit lion.*

LA FEMME ANACHORÈTE, l'ayant regardé en riant.

Laisse-le donc aller !

LE ROI.

Combien je désirerais que ce joli mauvais sujet fût à moi !

(En soupirant.)

« Heureux les hommes, dans le sein desquels aiment à se réfugier des fils et qui, souillés de la poussière de leurs jeux (1), goûtent le délicieux plaisir de voir enfin se former leur voix aux articulations long-temps indistinctes par les rires, *doux* présage que les dents vont éclore et montrer la fleur *de leur émail* (2) ! »

(1) Littéralement : *leurs corps.*

(2) « Que cette mutinerie m'enchante ! (Soupirant.) Oh ! mille fois heureux les pères, lorsque, en soulevant dans leurs bras un enfant chéri,.... ils

LA FEMME ANACHORÈTE, menaçant le jeune enfant avec le doigt.

Ah ! tu ne tiens pas compte de moi.... !

(Jetant les yeux de côté.)

— Qui vient ici au milieu des jeunes fils du rishi ?...

(Quand elle a vu le roi.)

— Noble étranger, viens ! Délivre ce lionceau battu par cet enfant, à la main duquel il n'est point facile de faire lâcher prise (1).

LE ROI.

Ainsi ferai-je !

(Il s'approche.)

— Fi ! fi donc, fils d'un grand saint !

« Pourquoi troubles-tu par une telle conduite en son hermitage (2) ton père, qui a si bien triomphé de ses passions ? Veux-tu être comme le fils du serpent noir, qui souille de son voisinage le santal, dont les qualités sont recherchées par tous les êtres (3) ? »

LA FEMME ANACHORÈTE.

Seigneur, cet enfant n'est pas le fils d'un saint anachorète.

contemplent à travers son gracieux sourire, qui lui naît au hasard, la blancheur éblouissante de ses dents pures comme les fleurs, et prêtent une oreille complaisante à son petit babil, composé de mots à demi formés ! » (*Traduction Chézy.*)

(1) « Il ne fait aucun compte de moi ! (Jetant les yeux autour d'elle.) N'y aurait-il donc pas ici quelque jeune hermite ? (Apercevant le roi.) Aimable étranger, ne pourriez-vous, de grâce, délivrer ce lionceau des mains de ce petit entêté, qui s'obstine à le tourmenter impitoyablement. » (*Même trad.*)

(2) Ou peut-être même : *par une conduite si opposée à l'esprit d'un hermitage.*

(3) «... le vertueux auteur de tes jours, dont la sensibilité s'étend sur tous les êtres qui peuplent cette paisible retraite. » (*Traduction Chézy.*)

LE ROI.

C'est bien ce que proclament ses actions à l'égal de ses formes : néanmoins, nous confiant aux apparences venues des lieux, nous n'avons pas fait d'abord cette réflexion.

(Quand il a délivré le petit lion et senti le contact du jeune enfant, il dit à part.

« Si je goûte du bonheur (1) à sentir mon corps touché par ce rejeton de je ne sais quelle famille, que de plaisir doit-il faire au fortuné mortel, des entrailles duquel cet enfant est né ! »

LA FEMME ANACHORÈTE, les ayant regardés tous deux.

Chose étonnante ! chose étonnante !

LE ROI.

Qu'est-ce donc, noble femme ?

LA FEMME ANACHORÈTE.

Tu ne tiens à cet enfant par aucun lien, et néanmoins ses traits ont avec ceux de ton auguste visage une telle ressemblance, que j'en suis frappée d'étonnement. Ce que j'admire encore, c'est qu'il ne t'ait opposé aucune résistance, bien qu'il soit d'une humeur si rétive, à toi, qu'il ne connaît pas !

LE ROI, badinant avec le jeune enfant.

Noble femme, s'il n'est pas le fils du saint anachorète, quel est donc alors son nom ?

LA FEMME.

Il se nomme Pâaurava (2).

(1) L'édition Chézy porte *sukhitâ*, ce doit être une faute; il est probable qu'il faut lire : *sukhatâ*, l'abstrait du nom substantif.

(2) C'est-à-dire, *issu de Pourou.*

LE ROI.

Comment! Il est de la même race que nous! De-là viennent sans doute les égards, qu'on a pour lui (1).

(Haut.)

— C'est une coutume observée dans la famille des rejetons de Pourou,

« Qu'après avoir habité d'abord les palais de marbre (2) blanc pour gouverner la terre, ils prennent ensuite pour maison la racine des arbres, soumis perpétuellement aux vœux d'un yati. »

— Comment! Serait-ce là cette contrée, d'où sont venus les enfants de Manou et où leur âme fait retour (3)?

LA FEMME ANACHORÈTE.

Comme le dit mon seigneur; mais, à cause de sa parenté avec les Apsaras, la mère de cet enfant lui donna le jour dans le bois même, où le père des Dieux cultive la pénitence.

LE ROI, à part.

Eh! quoi! Voilà une nouvelle cause d'espérance.

(Haut.)

— Et quel nom porte le saint roi, de qui cette noble femme est l'épouse?

(1) Mot à mot : *hinc sane honoratur*, que Chézy rend de cette manière : « voilà sans doute la cause de l'inclination, que j'ai pour cet enfant. »

(2) *Sudhâ*, « plaster, mortar. » (*Dictionnaire de Wilson.*)

(3) Le passage est obscur, dit notre estimable devancier : c'est la vérité ; mais notre version est du moins littérale ; la sienne, que voici, ne l'est pas autant : « Je ne puis concevoir par quels efforts un simple mortel aurait pu mériter d'habiter ces saints lieux. »

LA FEMME ANACHORÈTE.

Qui dira le nom d'un homme, qui put rejeter sa femme légitime ?

LE ROI, à part.

Comment ! C'est encore moi, que signalent ces mots ! Il faut que je lui demande à présent quel nom porte la mère de cet enfant.

(Après qu'il a réfléchi.)

— *Non !* Un mot sur l'épouse d'autrui est une inconvenance.

(Dans ce moment paraît l'autre femme anachorète, un paon d'argile à sa main.)

CETTE FEMME.

Sarvadamana, vois.... çakountalâvanyan (1) !

L'ENFANT, qui jette des regards obliques.

Où est-elle ma mère ?

(Les deux femmes se mettent à rire.)

LA PREMIÈRE.

La ressemblance des mots trompe cet enfant, qui chérit sa mère.

LA SECONDE.

Vois comme ce paon est beau ! C'est-là seulement ce que l'on t'a dit.

LE ROI, à part.

Quoi ! Le nom de sa mère est Çakountalâ !... Néanmoins,

(1) C'est-à-dire, *la beauté de l'oiseau* : AVIS, *çakounta* ; PULCHRITUDINEM, *lâvanyan*.

il peut encore se trouver là une simple ressemblance de noms, comme on en voit *tant*. Fasse le ciel qu'à la fin ces heureuses coïncidences n'aboutissent point à une déception, comme les illusions d'un mirage !

L'ENFANT.

Ce paon est beau, ma sœur; il me plaît.

(Et, se disant, il prend le jouet.)

LA PREMIÈRE, ayant regardé, s'écrie avec trouble.

Hélas ! je ne vois plus à son poignet l'amulette, qui le préserve de tout péril !

LE ROI.

Ne vous inquiétez plus, vénérable femme ! N'est-ce pas ce que je vois tombé là par suite de sa lutte avec le petit lion ?

(Il veut ramasser l'amulette.)

LES DEUX FEMMES.

Ne le fais pas ! ne le fais pas !

(Regardant avec surprise.)

— Comment ! C'est elle-même, qu'il tient !

(Dans leur étonnement, toutes deux, les mains posées sur la poitrine, tiennent leurs yeux fixés sur le visage l'une de l'autre.)

LE ROI.

Pour quelle raison m'empêchiez-vous, révérendes ?

LA PREMIÈRE.

Écoute, seigneur ! Ce talisman d'une grande puissance et nommé l'Invincible est formé du grand simple des Dieux (1) : il fut donné à cet enfant par le saint anachorète au moment de sa naissance. Que l'amulette tombe à

(1) « Cette amulette d'une nature toute divine. » (*Traduction Chézy.*)

terre, aucun autre que l'enfant, sa mère ou son père, ne peut la ramasser.

LE ROI.

Et s'il arrivait qu'elle fût ramassée par un autre ?

LA PREMIÈRE.

Alors, elle se changerait en un serpent, qui le mordrait !

LE ROI.

Et ce prodige s'est-il jamais produit aux yeux de vos révérences ?

TOUTES DEUX.

Plus d'une fois !

LE ROI, avec joie.

Pourquoi donc alors hésiterais-je à reconnaître que mes vœux sont maintenant accomplis ?

(Il embrasse l'enfant.)

LA SECONDE.

Souvratâ, courons apprendre cet événement à Çakountalâ, enchaînée sous le joug de ses abstinences.

(Elle sortent à ces mots.)

L'ENFANT.

Laisse-moi ! laisse-moi ! Je veux aller aussi voir ma mère.

LE ROI.

Tu iras avec moi réjouir ta mère, mon fils.

L'ENFANT.

C'est Doushmanta, qui est mon père, et non pas toi !

LE ROI, avec un sourire.

Ce démenti vient encore ajouter à ma persuasion.

(Çakountalâ entre sur la scène, portant ses cheveux noués à la manière des veuves.)

ÇAKOUNTALA, plongée dans ses réflexions.

On m'a dit que le talisman de Sarvadamana était resté en son état naturel dans une circonstance, où il aurait dû se métamorphoser : je n'ai donc plus à craindre mes Destins, et *les Dieux* ont amené les choses de la manière que Miçrakéçî me l'a raconté (1).

(Elle se promène en rêvant.)

LE ROI, avec plaisir et douleur.

Hélas! voici l'auguste Çakountalâ.

« Elle est habillée entièrement de vêtements gris ; son visage est amaigri par les jeûnes; ses cheveux flottent, noués en un seul faisceau : elle observe le deuil pendant ma longue absence ; elle d'une âme si pure, et moi, qui fus pour elle tout-à-fait sans pitié (2) ! »

ÇAKOUNTALA, avec incertitude, à ses premiers regards sur le roi, de qui les regrets ont effacé les couleurs du visage.

Ce n'est point là sans doute mon époux : alors, qui peut donc être cet homme, dont les membres souillent de leur contact mon fils, qui *du reste* a le poignet ceint du talisman fait pour le défendre ?

(1) « Dois-je donc me méfier des promesses du Destin, ou plutôt l'événement, que m'a prédit Misrakési serait-il accompli ? *(Traduction Chézy.)*

(2) « Quelle douce résignation se peint dans tous ses traits ! Quelle affection elle semble encore prête à témoigner au cruel, qui l'a condamnée à un si pénible abandon ! » *(Même traduction.)*

LE JEUNE ENFANT, s'approchant de Çakountalâ.

Mère, qui est cet étranger, qui m'appelle son fils ?

LE ROI.

J'ai montré de la cruauté envers toi, chère épouse ; mais elle aura un dénouement heureux, si tu veux reconnaître en moi ton époux (1).

ÇAKOUNTALA, à part.

Rassure-toi, mon cœur ! rassure-toi ! Le Destin, qui m'a frappée, ayant épuisé toute sa colère, me prend aujourd'hui en pitié. *Oui!* c'est bien là mon époux lui-même !

LE ROI.

« Femme au charmant visage, je te vois donc, oh bonheur ! placée enfin devant moi, de qui la mémoire a dissipé les ténèbres de la folie : telle Rohinî, après une éclipse, revient s'unir à son Lunus. »

ÇAKOUNTALA.

Victoire, victoire au... !

(Ces mots à moitié prononcés, elle s'arrête, des larmes étouffant sa voix dans son gosier.)

LE ROI.

Chère épouse,

« Quoique ce vœu de victoire soit empêché par tes larmes, je triomphe néanmoins, puisque je vois ton visage aux lèvres roses, dont *la beauté* n'emprunte rien aux parures (2). »

(1) « J'ai été bien cruel envers toi : mais vois comme cette horrible ingratitude a fait place dans mon cœur à la plus sincère affection, et ne refuse pas de me reconnaître pour ton époux. » (*Traduction Chézy.*)

(2) « Oui ! J'augure de ma victoire, et par ce front pudique, dépouillé d'ornements, et par cette pâleur, qui a remplacé l'incarnat de ta bouche divine ! » (*Même traduction.*)

LE JEUNE ENFANT.

Mère, qui est-ce donc?

ÇAKOUNTALA.

Mon fils, demande aux Destins.

(A ces mots, elle verse des pleurs.)

LE ROI.

« Femme aux membres déliés, que le chagrin causé par mon outrage s'en aille de ton cœur! La folie de mon esprit ne fut-elle pas alors plus forte que moi? C'est ainsi que d'épaisses ténèbres ôtent leur éclat aux choses les plus brillantes. L'aveugle ne secoue-t-il pas de sa tête une couronne de fleurs, qu'on y jette, craignant qu'elle ne soit un serpent? »

(Ces paroles dites, il tombe à ses pieds.)

ÇAKOUNTALA.

Relève-toi! relève-toi, fils de mon seigneur! Sans doute, on a mis autrefois un obstacle à mon bonheur; mais, dans ces jours-ci, l'empêchement s'est changé en une félicité des plus grandes, puisque mon époux a pris pitié de moi!

(Le roi se relève.)

— Et comment le fils de mon seigneur a-t-il pu se rappeler cette femme vouée à la douleur?

LE ROI.

Je te raconterai cela maintenant que voici la flèche retirée de ma plaie guérie.

« Mais, en attendant, cette goutte de larme, que jadis j'ai pu voir avec indifférence au temps de mon délire, et qui, suspendue à tes cils flexueux, menace de tomber sur ta lèvre, laisse-moi auparavant l'essuyer et tous mes remords seront taris avec elle (1). »

(Il fait ce qu'il a dit.)

(1) « Chère Sacountalâ, je te ferai le récit de toute cette aventure; mais attends que la blessure de mon cœur soit un peu raffermie : cependant,

ÇAKOUNTALA, voyant l'anneau dans le moment qu'il essuie ses larmes.

Mon époux, c'est là cet anneau... ?

LE ROI.

Eh bien ! c'est lui, dont la vertu (1) merveilleuse m'a rendu la mémoire.

ÇAKOUNTALA.

Assurément, une chose, qui fit naître au cœur du fils de mon seigneur une cause de confiance, était pour moi un bijou d'une valeur inestimable.

LE ROI, il veut lui remettre sa bague au doigt.

Que la liane se pare donc avec la fleur, signe que la belle saison est revenue !

ÇAKOUNTALA.

Non ! Je n'ai plus de confiance en lui. Qu'il soit porté seulement par le fils de mon seigneur !

(Mâtali entre sur la scène.)

MATALI.

Oh bonheur ! Sa majesté goûte le plaisir d'être enfin réunie à son épouse légitime et de voir la face de son fils.

LE ROI.

Et ce plaisir est d'autant plus doux, que j'en goûte le fruit par les soins de mes amis... Mâtali, cet événement n'est-il pas connu du roi des Dieux ?

laisse-moi essuyer cette larme, reste de celles, que t'a fait répandre ma fausse erreur ; cette larme, qui dépare ta figure ravissante : puissé-je, en la faisant disparaître de ta paupière humide, faire disparaître avec elle le poids de mes remords ! (Il l'essuie délicatement.) » (*Traduction Chézy.*)

(1) Textuellement : *l'intelligence.*

MATALI, en souriaut.

Est-il rien, qui ne soit visible aux yeux des Immortels? Viens! Le bienheureux Kaçyapa désire te voir.

LE ROI.

Chère épouse, prends ton fils et marche devant moi : c'est ainsi que je veux me présenter au petit-fils de Brahma.

ÇAKOUNTALA.

J'ai honte de me présenter devant un être si vénérable avec le fils de mon seigneur.

LE ROI.

C'est l'usage dans les circonstances, où le bonheur nous est accordé (1) : viens donc! marchons!

(A ces mots, tous de s'acheminer sur le théâtre.)

(La scène change, et l'on aperçoit Kaçyapa sur son trône avec Aditi à ses côtés (2).

KAÇYAPA, quand il a vu le roi.

Fille de Daksha,

« Voilà celui, par qui furent commandées les armées de ton fils à la tête des batailles : il est appelé Doushmanta ; c'est le maître de la terre. Son arc rend inutile l'ouvrage de la foudre perçante, qui reste à la main d'Indra comme un simple ornement! »

(1) « Rassure-toi; le temps, le lieu, tout nous favorise : avançous. » (*Traduction Chézy.*)

(2) Ces deux lignes appartiennent à Chézy ; le texte dit seulement : *Ensuite Kaçyapa assis sur un siége entre sur la scène avec Aditi.*

ADITI.

Certes! ses formes annoncent une admirable puissance!

MATALI.

Monarque de la terre, voici les deux ancêtres des habitants du ciel, qui regardent ta majesté avec des yeux, où se peint une affection vraiment paternelle. Avance donc!

LE ROI.

Mâtali,

« C'est donc là cette dyade, à qui Maritchi et Daksha ont donné l'être, elle, qui ne fait qu'un, pour ainsi dire, avec le créateur (1) ; ce couple saint, qui est, disent les anachorètes, la cause de la lumière distribuée en douze fois *aux douze mois de l'année*, qui engendra le souverain des trois mondes, *Indra*, le maître des portions du sacrifice, et dans qui l'Ame première a créé l'espace pour la naissance de l'Être-existant-par-lui-même (2). »

MATALI.

Et qui autre ce peut-il être ?

(Le roi se prosterne.)

— Aux pieds de vos saintetés, voici le serviteur d'Indra, Doushmanta prosterné.

KAÇYAPA, au roi.

Mon fils, gouverne long-temps la terre.

(1) « Couple illustre, qui, dès l'origine des temps, était dans la pensée du Créateur. » (*Traduction Chézy.*)

(2) De telles expressions rendent manifeste ici que Daksha, Maritchi et Kaçyapa, ces deux souvent confondus l'un avec l'autre, n'étaient aux yeux du philosophe indien que des abstractions onthologiques : l'éther et l'espace même personnifiés.

ADITI.

Sois un invincible guerrier.

(Çakountalâ tombe avec son fils à leurs pieds.)

KAÇYAPA.

« Ton époux est égal à Indra, ton fils est semblable à Djayanta; il ne reste plus à répandre sur toi d'autre bénédiction que celle-ci : aie la fortune de Çatchî! »

ADITI.

Ma fille, possède l'estime de ton époux et que, pendant une longue vie, cet enfant soit une parure à vos côtés. Venez! Asséyez-vous!

(Tous alors, ils s'asseoient.)

KAÇYAPA, les indiquant l'un après l'autre.

« La vertueuse Çakountalâ, son auguste époux, ce noble enfant, c'est-à-dire, la fidélité, la gloire, l'avenir (1) : oh bonheur! quelle auguste triade est rassemblée sous mes yeux! »

LE ROI.

Vénérable, « on commence par désirer le succès, on finit par le voir, » dit un adage. Mais votre faveur n'a rien devant elle. Que ta sainteté regarde!

« La fleur naît la première, ensuite vient le fruit; la nuée s'élève d'abord, la pluie tombe après : c'est l'ordre naturel de la cause et de l'effet. Ici, au contraire, la félicité a marché devant ta faveur. »

MATALI.

Seigneur, c'est toujours ainsi que s'annonce la faveur des maîtres du monde.

LE ROI.

J'avais, suivant le mode gandharvique, épousé votre

(1) Textuellement : *le Destin*.

noble servante, fille du vénérable Kanwa, la gloire de votre famille ; mais, quelque temps après, mes souvenirs s'étant effacés, j'ai commis la faute de la rejeter, quand ses parents l'eurent amenée devant moi. Ensuite, à la seule vue de cet anneau, la mémoire me revint ; je reconnus que j'avais épousé autrefois la *chaste fille* et tout s'offrit à mes yeux tel qu'un tableau (1).

« Comme si un homme doutait qu'il vît marcher un éléphant avec toutes ses formes bien visibles devant lui, et qu'ensuite il en fut assuré à la seule vue de ses pas sur la terre : voilà quelles furent les révolutions de mon esprit (2). »

KAÇYAPA.

Assez long-temps tu as craint d'être, mon fils, tombé dans une faute : tu n'étais que le jouet du délire. Écoute ceci (3) !

LE ROI.

Je suis attentif.

KAÇYAPA.

Quand Ménakâ vint ici vers mon épouse de sa descente au tîrtha des Apsaras, conduisant avec elle Çakountalâ, désespérée que tu l'eusses rejetée, je connus alors toute cette histoire, grâce à la vertu de mon intuition. Je vis que la malheureuse avait été fatalement repoussée de son mari sous l'influence d'une malédiction fulminée par

(1) « Toute cette conduite de ma part excite encore en moi le plus grand étonnement. » (*Traduction Chézy.*)

(2) Ce vers est oublié dans la version de notre savant prédécesseur.

(3) Ces deux mots avec la réponse du roi manquent aussi dans la traduction Chézy ; observation, qui, du reste, n'a aucune importance.

Dourvâsas, et que la vue de ton anneau devait mettre fin à ses terribles effets.

LE ROI, à part, avec un soupir *de soulagement*.

Il n'y a donc plus de reproches, que je doive m'adresser !

ÇAKOUNTALA, à part.

Oh bonheur ! Ce n'était pas volontairement que mon époux m'avait rejetée ! En vérité ! c'est qu'il avait perdu tout souvenir de moi ! Sans doute, je m'étais attiré cette malédiction dans un moment, où, *trop plein de lui*, mon cœur était vide pour toute autre chose, puisque mes compagnes avaient mis tant de soins à m'avertir : « Si le roi t'avait oubliée, disaient-elles, fais-lui voir cet anneau ! » Alors, je n'ai pas demandé, malheureuse, que j'étais, à connaître la vérité. La malédiction de l'anachorète exerçait déjà sur moi sa maligne influence : quelle demande eussé-je pu faire ?

KAÇYAPA, regardant Çakountalâ.

Maintenant que tu connais ce mystère, tu ne dois pas, ma fille, concevoir de ressentiment à l'égard de ton époux. Vois !

« Quand tu étais sous le coup de la malédiction, il fut cruel seulement par la fuite de sa mémoire; mais à peine lui fut-elle rendue, que tu repris ton empire sur le cœur de ton époux. Ainsi l'image ne peut se réfléchir dans un miroir, duquel une tache a détruit la netteté; mais, une fois la surface nettoyée, la figure vient s'y peindre aisément ! »

LE ROI.

Comme dit ta sainteté (1).

(1) « Oh ! voilà bien l'expression fidèle de tout ce qui s'est passé dans mon âme. » (*Traduction Chézy.*)

KAÇYAPA.

Mon fils, est-ce que tu n'as pas déjà reconnu pour le tien cet enfant de Çakountalâ, sur qui nous avons célébré nous-même la cérémonie de la naissance et les autres?

LE ROI.

C'est là, assurément! bienheureux, la gloire de ma race!

KAÇYAPA.

Oui! Apprends, seigneur, que la puissance de son héroïsme doit soumettre à son empire l'univers entier. Vois!

« Son char glissant sur la route humide, il traverse les mers et subjugue d'abord, invincible guerrier, la terre avec les sept continents (1). Ici, on l'appelle Sarvadamana, parce qu'il dompte violemment les animaux; là, il recevra le nom de Bharata, parce qu'il portera (2) le poids du monde. »

LE ROI.

Il n'est rien, que je n'espère d'un enfant, pour qui tu as célébré toi-même, bienheureux, les cérémonies de la naissance.

ADITI.

Que *le vénérable* Kanwa soit instruit de ces événements par sa fille, arrivée si heureusement à la satisfac-

(1) « Oui! quelques années encore, et porté sur un char si rapide, que, volant sur les mers, il toucherait à peine la sommité de leurs flots, ce héros.... » (*Même traduction.*)

(2) La racine de *Bharata* est BHRI, *porter;* BHARAT, *portant;* BHARA, *fardeau.* « Il ne sera plus connu, dit la traduction Chézy, que sous le nom de Bharata, nom à jamais célèbre, que lui décerneront les peuples reconnaissants de la protection, dont ils jouiront sous son empire. »

tion de ses désirs : quant à Ménakâ, elle habite près d'ici et nous rend *chaque jour* ses hommages (1).

ÇAKOUNTALA.

Ta sainteté vient d'exprimer toute ma pensée.

LE ROI.

Le pouvoir, acquis par sa pénitence, a dû rendre le vénérable Kanwa témoin de tous ces événements : puissent-ils ne pas allumer contre moi la colère du saint !

KAÇYAPA.

Aussi voulons-nous lui annoncer nous-même l'heureuse nouvelle que Çakountalâ et son fils sont réunis à leur époux et père.... Quelqu'un ! Holà ! quelqu'un ici !

(Un disciple entre sur la scène.)

LE DISCIPLE.

Bienheureux, me voici !

KAÇYAPA.

Gâlava, cours à l'instant même par le chemin des airs annoncer une bonne nouvelle au vénérable Kanwa en ces paroles de ma bouche : « Doushmanta, qui a recouvré sa mémoire au terme de la malédiction, jetée par Dourvâsas, vient de reprendre Çakountalâ avec son fils. »

LE DISCIPLE.

Comme tu l'ordonnes !

(Il sort.)

(1) Peut-être : *et se promène continuellement autour de ces lieux.*

KAÇYAPA, au roi.

Mon fils, monte toi-même avec ton épouse et ton enfant sur le char d'Indra, ton ami, et retourne dans ta ville capitale.

LE ROI.

Comme ta sainteté le commande !

KAÇYAPA.

Maintenant

« Qu'Indra verse les pluies fécondes sur tes sujets, que toi-même tu multiplies tes sacrifices de manière à captiver la bienveillance du Dieu, qui tient la foudre ! Et qu'à l'envi l'un de l'autre vous vous disputiez la faveur de la terre et du ciel (1) par des actions vertueuses, dont la gloire enveloppe cent âges du monde ! »

LE ROI.

Bienheureux, je m'efforcerai de tout mon pouvoir à mériter ces bienfaits !

KAÇYAPA.

Mon fils, quelle autre faveur désires-tu encore de moi ?

LE ROI.

Si, après tant de bienfaits, tu veux me gratifier d'un nouveau, eh bien !

« Que les rois tiennent le sceptre pour le bonheur des peuples ;

(1) Textuellement : *des deux mondes*. Chézy, contrairement à son habitude, est un peu trop sobre ici de paroles. Voici comment il a traduit ce quatrain : « Puisse Indra, satisfait de tes nombreux sacrifices, entretenir par des pluies abondantes la fertilité dans tes vastes états ; et, dans cette lutte généreuse, puissiez-vous constamment l'un et l'autre assurer à jamais le bonheur des deux mondes ! »

que les brahmes, les plus versés dans les Védas, cultivent les autels de Saraswatî (1), et que Çiva, l'Être-existant-par-lui-même, anéantisse pour moi, en récompense de ma dévotion, la nécessité de renaître ! »

(A ces mots, tous vident la scène.)

(1) La Déesse de l'éloquence, comme il a été dit au volume précédent.

FIN DU SEPTIÈME ET DERNIER ACTE.

LE KOUMARA-SAMBHAVA,

POÈME MYTHOLOGIQUE.

LE KOUMARA-SAMBHAVA [1],

POÈME.

Chant premier.

ORIGINE D'OUMA.

गणेश = गण + ईश

ADORATION AU DIVIN GANÊÇA !

—

Il est dans la région boréale un mont, souverain des montagnes, animé d'une âme céleste et nommé l'Himâlaya, qui, plongeant ses pieds dans les deux mers du levant et du couchant, se tient debout *au sein des airs* comme le sceptre (2) de la terre. 1.

Les montagnes, sous le règne de Prithou, confiant au Mérou, comme au pasteur du troupeau, le soin de traire

(1) C'est-à-dire, *la naissance de Koumâra*, un des noms de Kârtikéya, le Dieu de la guerre.

(2) « *Veluti terræ virga mensoria.* » (*Traduction Stenzler.*)

leur mamelle de sa main habile, exprimaient du pis de la terre les pierres lumineuses et les simples aux vertus souveraines, dont elles cédaient la plus riche part à l'Himâlaya, qu'elles avaient toutes adopté chacune, *en quelque façon*, pour son veau. 2.

Père d'une multitude infinie de pierres fines, la neige *perpétuelle* ne diminue rien de sa félicité : c'est ainsi qu'un seul défaut est submergé dans un océan de qualités, comme une tache dans les rayons de la lune. 3.

Mont sublime, sur les sommets duquel est portée une rougeur divisée par les déchirures des nuages, comme un crépuscule hors de son temps, qui trompe les belles Apsaras et leur fait revêtir prématurément les parures de leurs danses du soir. 4.

Là, sans voir la trace des *grands* lions, meurtriers des éléphants, dont le sang fut lavé par la fonte des neiges, les Kirâtas n'en suivent pas moins leur piste indiquée par les perles, qu'ont arrachées les blessures de leurs ongles (1).

Là, après qu'ils ont goûté sur les plateaux inférieurs l'ombre, qui y tombe des nuages, circulant à la hauteur de sa ceinture, les Siddhas se réfugient, effrayés par les pluies, vers les sommets toujours échauffés des rayons du soleil. 5—6.

Le mince liber des boûrdjas y prête son obligeant ministère aux belles des Vidyâdharas, qui écrivent dessus

(1) « Margaritæ, *dit M. Stenzler dans une de ses notes*, quæ ex leonum unguibus exciderunt, eæ sunt, quas in elephantorum fronte Indi fabulantur, et quæ adhærebant unguibus leonum, postquam elephantorum capita dilaceraverant.... Margaritæ istæ, quæ pretiosissimæ habentur, *gadjamouktâs* appellantur. »

leurs épîtres d'amour avec l'encre stillante des métaux (1), et peignent sur lui des lettres aussi vermeilles que les taches faciales d'un éléphant. 7.

Les cavernes y remplissent du vent sorti de leur bouche les intervalles des trous du bambou et semblent vouloir ainsi donner le ton elles-mêmes aux Kinnaras, qui s'apprêtent à commencer leurs chansons. 8.

Les plateaux y sont embaumés des parfums exhalés de la résine, stillante des pins aux longues feuilles, que les éléphants rompent en s'y frottant les joues pour en chasser l'*importune* démangeaison. 9.

Dans la nuit, les herbes y sont des lampes, dont la lumière, qu'on n'entretient pas avec de l'huile, éclaire, suspendue au sein des chambres d'une grotte, les voluptés de l'habitant des forêts et de sa gentille amante. 10.

Les femmes des Kinnaras y tourmentent les orteils et les talons de leurs pieds sur des chemins, où la neige a pris la dureté de la pierre; et, quoique fatiguées du fardeau pesant de leurs seins et de leurs nitambas, elles n'arrêtent point leur marche lente *vers un lieu fixé de rendez-vous!* 11.

Il met dans les cavernes l'obscurité, comme le hibou, qui les habite, à l'abri du soleil : en effet, noble ou vil, quiconque réclame la protection des grands fait aussitôt partie de leur famille. 12.

Secouant l'éventail et le chasse-mouche de leur queue

(1) « Ibi Bhûrjarum arborum cortices, macularum instar in elephantis facie rubicundi, postquam aeris succo litteræ iis inscriptæ sunt, pulchris Vidyâdhararum puellis epistolarum amatoriarum vice inserviunt. » (*Tr. St.*)

aux lueurs glissantes d'une blancheur dorée comme les rayons de la lune, les vaches grognantes n'y font-elles pas concorder le mot avec la chose dans son nom de roi des montagnes? 13.

Les nuages y remplissent d'eux-mêmes l'office de courtines peintes (1), *dont le tissu* pend devant la porte des grottes, où les épouses des Kinnaras ont la rougeur au front de jeter bas la robe. 14.

C'est là que, revenant de poursuivre la gazelle, les Kirâtas aiment à s'abreuver du vent, qui brise la queue des paons, secoue la cîme des pins dévadârus et promène les rosées, dont il s'imprègne dans les cataractes du Gange. 15.

Là, circulant au-dessous, le soleil tire du sommeil par ses rayons, qui montent, leur pointe en haut, les nymphées *d'or*, qui poussent dans les étangs de la cîme et qui sont restés après la cueillette des sept Rishis. 16.

Voyant qu'il était comme la matrice, où se forme le corps (2) du sacrifice, et considérant que sa force était capable de porter la terre, Brahma le sacra lui-même souverain des montagnes et lui attribua une part dans les sacrifices. 17.

Pour assurer la perpétuité de sa race, ce mont, ami du Mérou et versé dans la connaissance de la vertu, épousa conformément aux rites Ménâ, jeune vierge, son égale, digne de recevoir les hommages des solitaires mêmes et née de la seule pensée des patriarches. 18.

(1) «.... nubes, quarum umbræ cavernarum januis prætenduntur,... »

(2) *L'asclépiade acide.* *(Tr. St.)*

Par la suite des temps et quand ils eurent goûté d'une manière assortie à leurs formes (1) le plaisir de la volupté, son épouse, douée d'une ravissante jeunesse, conçut un fruit du roi des montagnes. 19.

Elle donna le jour à Mènaka, que devaient posséder les épouses des serpents et qui, s'étant lié d'amitié avec la mer, ne connut pas la douleur, que font les blessures de la foudre, au temps que l'ennemi de Vritra, enflammé de courroux, tranchait les ailes des montagnes (2). 20.

Ensuite, indignée de l'outrage fait à son père, la vertueuse Satî, fille de l'anachorète Daksha et première femme de Çiva, quittant son corps par la puissance de sa méditation, vint prendre une seconde naissance dans le sein de l'épouse du mont *Himâlaya*. 21.

En conséquence, le monarque des montagnes engendra cette bienheureuse fille en sa femme à l'esprit absorbé dans la contemplation : ainsi la prospérité est engendrée, suivant des moyens légitimes, par le germe du travail dans la bonne conduite non interrompue. 22.

Le jour de sa naissance, le vent souffla, sans faire lever de poussière sous la voûte sereine des cieux ; une pluie de fleurs suivit les fanfares des conques célestes, et ce fut un jour de bonheur pour tous les êtres incorporés et les choses mobiles ou immobiles. 23.

Cette jeune fille, revêtue d'une brillante lumière, environnait sa mère d'une splendeur immense : de même, à

(1) « .... voluptatis fruitio, ipsorum pulchritudini respondens, ... »
(*Traduction Stenzler.*)

(2) Voyez ma traduction du *Râmâyana*, tome VI, pages 55 et 56.

la suite de la foudre, qui tonne dans les nuages nouveaux, les *mines du* mont Vidoûra (1) s'illuminent du lapis-lazuli frais éclos. 24.

Se développant de jour en jour, comme le croissant de la lune après le temps, où elle a commencé d'apparaître dans les cieux, l'enfant ajoutait à ses membres composés de grâce et de beauté, comme les jours de la lune croissante ajoutent à son diamètre éclairé. 25.

Chérie de ses parents, elle fut d'abord consacrée par eux sous un nom de famille, Parvatî, *la fille de la montagne;* ensuite, l'enfant au gracieux visage prit le nom d'Oumâ, parce qu'il suffisait à sa mère de lui dire : «Ouh! ne...!» pour l'empêcher de faire une chose, qui méritât un châtiment. 26.

Le Roi des monts, quoiqu'il eût d'autres enfants, ne pouvait se rassasier de contempler celui-ci : tel au mois de Madhou (2), bien qu'il ait des fleurs à l'infini, n'est-ce pas le manguier, qui attire de préférence les essaims des abeilles? 27.

Comme une flamme d'une vive lumière pour une lampe, comme le cours de la Mandâkinî pour les champs du ciel, comme une parole élégante pour un savant : de même elle était pour lui sa purification et sa parure. 28.

Quelquefois, environnée de ses amies, elle s'en allait

(1) Le mont Vidoûra, appelé d'un autre nom le Rohana, est le mont d'Adam dans l'île de Ceylan. «In hoc monte fodinæ esse dicuntur, in quibus tempore pluvio, quando tonitrua sonant, gemmarum species nascitur, quæ ab originis loco nominatur *Vaidoûrya*, id est, lapis-lazuli.» (*Tr. St.*)

(2) Mars-avril, le printemps de l'Inde.

dans les îles aréneuses de la Gangâ, jouer, soit à la balle, soit avec des poupées faites avec art, comme il arrive dans l'enfance, où l'on aime à goûter la saveur du jeu (1). 29.

Telles que les bandes de cygnes viennent en automne sur le Gange, telles que les clartés du soleil (2) viennent la nuit dans les grandes herbes : telles, quand fut arrivé le temps de son éducation, revinrent, *comme d'elles-mêmes*, à l'esprit de cet enfant, qui avait reçu une solide instruction, les sciences apprises dans sa vie précédente.

Au sortir de l'enfance, elle entra dans cet âge, qui n'est pas nommé âsava (3) quoiqu'il soit *comme lui* une cause d'ivresse; cet âge, qui est la flèche sans fleur de l'Amour et la parure sans fard de la statue du corps. 30—31.

Comme un tableau, qui vient d'éclore sous le pinceau, comme un lotus, qui vient de s'ouvrir sous les rayons du soleil, son corps d'une immortelle (4) splendeur se distinguait par la plus fraîche jeunesse. 32.

Ses deux pieds, qui s'imprimaient en rouge (5) à chaque fois qu'ils s'appuyaient sur la terre, éclipsaient la beauté changeante de l'hibisque par le brillant éclat de

(1) « In infantia sæpe delectabatur..., in medio amicarum ludi saporem quasi gustans. » (*Traduction Stenzler.*)

(2) « Seu herbas noctu adit ipsarum splendor. » (*Tr. St.*) Le texte dit *âtmabhâsas*, les rayons de l'astre, qui n'emprunte pas sa lumière et qui brille de lui-même.

(3) « Vini adusti species. » (*Bopp.*) — « Rum, spirit distilled from sugar or molasses. » (*Wilson.*)

(4) *Quadratus*, le mot de Napoléon : *carré sur sa base.*

(5) Textuellement: *qui vomissaient, pour ainsi dire, le rouge.*

ses ongles attachés à des orteils *gentiment* relevés. 33.

La jeune fille à la taille inclinée fut instruite aux grâces d'une marche, dont le badinage embellissait les ondulations, par les phénicoptères, qui, voulant échanger leçon pour leçon, désiraient apprendre d'elle à faire sonner *coquettement* les noûpouras. 34.

On eût dit que le Créateur avait d'abord mis toute son étude à former ses deux cuisses rondes, ni trop grandes, ni trop petites, correctes, charmantes, afin d'y trouver un modèle de grâce à consulter dans le *sculpter* des autres membres. 35.

Ni les trompes des plus nobles éléphants pour la fermeté de la peau, ni les espèces de bananiers pour leur immense fraîcheur, quelque reuommée que l'excellence des unes et des autres ait obtenue dans le monde, n'auraient pu entrer en comparaison avec la fraîcheur et la fermeté de ses cuisses. 36.

On peut juger à quel point de perfection atteignait la beauté de sa taille par cela seul que l'*ineffable* habitant de la montagne (1) fit assseoir cette vierge sans défaut dans son anka, faveur, où nulle autre femme ensuite ne dut aspirer (2) ! 37.

Les flocons de son tendre et jeune duvet, échappés de la nîvî (3) et se glissant dans le creux du profond ombilic,

(1) *Giriça*, un des noms de Çiva.

(2) « Nonne hac re conjici potest quanta....., quod illa postea à Siva collocabatur in gremio, a nulla alia femina desiderando? » (*Tr. St.*)

(3) *Feminalia*, dit Bopp. Cette version, quelque peu littérale qu'elle soit, n'est encore malheureusement que trop claire; mais voici le texte en latin, que notre pudeur n'eût certainement pas supporté en français : *Ingressa*

luisaient comme une pierre de jais au milieu d'nne ceinture. 38.

L'enfant déjà pubère avait trois charmantes rides, attachées au milieu du giron, au-dessus de l'autel (1), comme nne échelle appliquée par la fraîche jeunesse pour y faire descendro l'Amour. 39.

Les deux seins dorés de cette jouvencelle aux yeux de lotus se pressaient l'un l'autre si turgides, qu'ils ne laissaient pas entre leurs papilles d'azur l'espace suffisant pour y suspendre un collier des filaments du nymphée.

La conple de ses bras avait nne délicatesse, qui surpassait la fleur du çirîsha; et c'était le Dieu à l'insigne du poisson, qui les avait, je pense, fait lui-même pour être un jour, après sa défaite, un lacet *vainqueur*, jeté an cou de Çiva (2). 40—41.

Ses deux mains aux ongles charmants faisaient honte anx pétales des fleurs nées sur l'açoka; et, le soir, elles rendaient inutiles les clartés du ciel, où la nouvelle lune à son lever en reproduisait l'image. 42.

Onduleux par les seins et brillant de perles, son cou rond avait dans sa condition une chose en commun avec elles : c'est que, se prêtant l'un à l'autre une vive lumière, cou et perle étaient à la fois et parant et paré. 43.

alti cavcam umbilici, tenuis è feminalibus exiens pilorum series, ut nigræ fulgor medià in zonà gemmæ, splendebat.

(1) C'est la signification du mot *vaidi*, qui semble ici vouloir dire peut-être quelque chose comme *mons veneris.*

(2) « Illius brachia majore etiam quam sirishæ flores teneritate fuisse opinor, quippe quæ a Deo monstrum marinum in vexillo gestante, quamvis devicto, Sivæ colli vincula facta sunt. » (*Trad. Stenzler.*)

Quand l'inconstante Déesse de la beauté s'en va dans la lune, elle ne jouit plus des grâces, qui parent les lotus de jour, et, quand elle passe aux lotus de jour, elle ne jouit plus des charmes répandus sur la lune; mais se fixait-elle sur le visage d'Oumâ, elle jouissait à la fois du plaisir attaché à l'un et l'autre séjour. 44.

Si une fleur était posée sur un jeune scion ou si une perle était mise sur du lapis frais éclos, cette alliance pourrait seule donner une idée des splendeurs semées par son candide sourire autour de ses lèvres vermeilles. 45.

Parlait-elle, cette vierge à la noble parole, d'une voix, qui semblait un ruisseau d'ambroisie, le chant du kokila même offensait l'oreille, comme le son d'un luth pincé avant qu'on ait monté ses cordes. 46.

Son regard mobile, sans différence avec les nymphées d'azur balancés par le vent, cette femme aux grands yeux l'avait-elle emprunté aux épouses des gazelles, ou n'est-ce pas d'elle que les épouses des gazelles ont emprunté leur *séduisant* regard? 47.

Quand l'Amour vit, embellie par le badinage, la grâce de ses sourcils aux grandes lignes, comme si elles étaient dessinées avec le collyre et le pinceau, il rejeta l'orgueil, que lui avait inspiré la beauté de son arc. 48.

Si l'âme des animaux était susceptible de honte, sans nul doute, à la vue de l'abondante chevelure, que portait la fille du souverain des monts, les femelles des yaks n'auraient plus mis autant de vanité dans leurs queues soyeuses. 49.

Attendu que dans la masse des choses, où l'on prend

des comparaisons, Brahma les a toutes séparées, chacnne suivant sa place, on aurait dit que le Créateur avait mis toute son étude à former cette merveille, comme s'il eût désiré voir tous les genres de beauté réunis dans un senl objet. 50.

Nârada, qui peut aller partout où son désir le porte, un jour qu'il vit la jeune fille à côté de son père, annonça qu'elle serait l'unique éponse de Çiva, qui la ferait asseoir d'amour sur une moitié de son corps (1). 51.

Aussi, quand elle fut parvenue à l'âge nubile, son père abandonna-t-il toute recherche d'un autre époux; car il n'y a que le feu, parmi toutes les différentes splendeurs, qui soit digne de l'offrande consacrée par les formules des Védas ! 52.

Cependant le mont sublime ne pouvait offrir sa fille en mariage au monarque des Dieux, qui ne la demandait pas : ainsi, en toute chose désirée, un grand a-t-il besoin d'un médiateur dans la crainte qu'on ne rejette sa demande. 53.

Depuis que, dans sa vie antérieure, la femme aux dents charmantes s'était dépouillée de son corps par le ressentiment de l'ontrage fait à Daksha, le souverain des animaux (2), *Çiva*, étouffant ses désirs, était resté sans épouse. 54.

(1) « Nâradas.... constituit illam futuram esse unicam Sivæ uxorem, quæ amore suo dimidium illius corpus occuparet. » (*Tr. St.*)

(2) « Pecorum dominus. » (*Stenzler.*) N'eût-il pas mieux valu dire : *le roi des Paçous* ; car Wilson explique ce dernier mot par : « a subordinate deity, and one of Çiva's followers ! »

Portant un habit de peau, l'âme comprimée dans la pénitence, il habitait sur la cîme du mont Himâlaya un plateau embaumé par les muscs, recréé doucement par la musique des Kinnaras et dont le cours du Gange arrosait les pins dévadârus. 55.

Ses dévôts serviteurs, portant comme pendeloque un chapelet formé du grain des élæocarpus et comme habit l'écorce des bhoûrdjas, qui se plaisent au milieu des vents, s'asséyaient, teints d'arsenic rouge sur la surface des roches, arrosées de benjoin (1). 56.

Vu avec effroi par les gayals, Darpakala (2), son taureau, creusait avec la pointe de ses ongles les rochers, ensevelis sous les neiges, et répondait aux rugissements insupportables des lions par de terribles mugissements. 57.

Le Dieu aux huit formes (3), ayant déposé là dans le bois allumé le feu, qui était lui-même une de ses formes, se macéra dans les mortifications par un certain désir d'en recueillir les mérites, lui néanmoins, qui était le dispensateur des fruits de la pénitence. 58.

Le souverain des montagnes rendit les honneurs d'un arghya à cet être, pour qui il n'existait point un assez

(1) « Ejus catervæ Nameruum flores in cristis gerentes, molli Bhûrjarum cortice indutæ, arsenico rubro unctæ, sedebant in rupis solo, bitumine perfuso. » (*Traduction Stenzler.*)

(2) « Taurus, ungulis effodiens rupes,.... leonum mugitum haud tolerans, leni voce superbe mugiebat, » dit la version Stenzler. *Darpakala* ne serait-il pas mieux le nom du taureau, monture de Civa ; car les mots : *orgueil, ton faible et doux, grand mcuglement*, représentent des idées, qui refusent de s'associer et se repoussent mutuellement.

(3) L'eau, la terre, le feu, l'air, etc.

digne arghya (1), et commanda à sa fille obéissante de travailler, accompagnée de ses jeunes amies, à gagner la faveur de ce Dieu, honoré de tous les habitants du ciel. 59.

Le divin hôte de la montagne accepta cette docile servante, quoique sa beauté la rendît un obstacle à la vie contemplative; mais il n'y a d'âmes vraiment fermes que celles des hommes, qui ne sont pas émus dans la présence habituelle d'une puissante cause d'émotion. 60.

Recueillant des fleurs pour les oblations, habile à parer les autels, apportant les herbes et l'eau suivant les rites des cérémonies, la vierge aux beaux cheveux servait le Dieu journellemeut et puisait l'oubli de sa fatigue dans les rayons de la lune, dont il ceignait sa tête. 61.

(1) « Montium dominus, postquam illum inæstimabilem,... » (*Tr. St.*)

FIN DU PREMIER CHANT.

Chant II.

LES DIEUX SE RENDENT CHEZ BRAHMA.

Dans ce temps, les habitants du ciel, en but aux vexations de Târaka, mirent à leur tête Indra et se rendirent au palais de l'Être-existant-par-lui-même. 1.

Brahma de se manifester à ces *infortunés*, de qui la douleur avait fané la beauté sur les visages, comme l'astre aux mille rayons se montre le matin aux lacs, où dorment les lotus. 2.

Alors, tous s'étant prosternés, ils abordèrent avec ces

dignes paroles le maître du Verbe (1), le Créateur de l'univers, celui, de qui la face est tournée partout : 3.

« Adoration à toi, Dieu aux trois formes, âme, qui seule existais avant la création et qui, après elle, voulus te diviser pour former les portions distinctes des trois qualités (2) ! 4.

» Parce que tu as semé au sein des eaux une féconde semence, d'où sont nés, ô toi, qui n'es pas né, tous les êtres mobiles et immobiles, on te célèbre comme l'auteur de l'univers. 5.

» Manifestant par trois conditions ta grandeur, tu as ceint l'honneur d'être la seule cause de la naissance, de la durée et de la mort. 6.

» *Ineffable androgyne*, tu as divisé ta forme par l'envie de créer : la cause fécondante et la cause fécondée (3), tes deux portions, c'est là ce qu'on appelle le père et la mère de l'univers, qui prend part lui-même à sa propre génération. 7.

» Tu as divisé le jour et la nuit d'après la mesure de ton temps ; car ta veille et ton sommeil sont la naissance et la mort des créatures (4). 8.

» Tu es la cause du monde, et tu n'as pas de cause ; tu es la fin du monde, et tu n'as pas de fin ; tu es le pre-

(1) « La voix fut avant les temps, » dit le *Manava-dharma-Çâstra*. La philosophie indienne regardait le son comme ce qu'il y avait de plus primordial dans la création et de plus immatériel dans la matérialité même.

(2) Le principe de l'existence ou de la vérité, celui de la passion, enfin celui de l'obscurité, cause de l'erreur et de l'illusion.

(3) Textuellement : *le mâle et la femelle*.

(4) Littéralement : *entium*, en latin de philosophie.

mier du monde, et rien ne fut avant toi ; tu es le maître du monde, et tu n'as pas de maître ! 9.

» C'est par toi-même que tu te connais ; c'est par toi-même que tu te crées ; et quand ton œuvre, le monde, est arrivé à sa fin, tu te résous en toi-même. 10.

» Tu es liquide, tu es solide par l'adhésion des parties, tu es épais, tu es mince, tu es lourd, tu es léger, tu es visible, tu es invisible : rien n'empêche ta volonté dans l'exercice de tes facultés surhumaines (1). 11.

» Tu es l'origine des paroles, qui ont la syllabe AUM pour commencement, les trois accents pour inflexions, le sacrifice pour œuvre et le Swarga pour récompense (2).

» On t'honore comme la nature, qui opère, grâce à l'âme universelle : on dit que tu l'es toi-même, cette âme universelle, impassible, impassionnée, qui voit tout (3). 12—13.

» Tu es le père des pères, tu es le Dieu des Dieux, tu étais avant ce qui fut le premier, tu es le créateur des créateurs (4). 14.

» Tu es le sacrificateur et l'offrande ; tu es l'être immortel, qui est mangé et qui mange ; tu es la science et le maître, qui l'enseigne ; tu es le contemplateur et l'objet suprême à contempler. » 15.

(1) « Arbitrium tibi est in evolutionibus. » (*Traduction Stenzler.*)

(2) C'est-à-dire : *tu es l'auteur des Védas.*

(3) « Te celebrant naturam, genii caussa agentem, sciuntque te genium peregrinum, qui naturam intuetur. » (*Traduction Stenzler.*)

(4) On sent que l'idée, comme il arrive dans les choses mystiques, n'est pas nettement arrêtée et qu'elle flotte, pour ainsi dire, entre le Dieu irrévélé, *Brahman*, et le Dieu révélé, *Brahma.*

Ils dirent; et, quand il eut ouï ces justes louanges, qui allaient à son cœur, Brahma de tourner sur eux un visage favorable et de répondre aux habitants du ciel. 16.

Un quadruple ruisseau de paroles sortit alors des quatre bouches de l'antique poète dans une expression parfaite : 17.

« Salut à vous, qui êtes venus de compagnie, à vous, qui avez d'immenses courages, des bras longs d'un youga, et qui remplissez vos charges avec de grandes puissances ! 18.

» Pourquoi donc, sur vos figures, semblables à des astres, où la splendeur est éclipsée par la chute des neiges, ne portez-vous plus cet éclat naturel, dont elles brillaient avant? 19.

» Ses rayons éteints, le tonnerre du céleste vainqueur de Vritra, cette arme invincible (1) des Dieux se montre là devant mes yeux avec ses angles émoussés. 20.

» Pourquoi, dans la main de Varouna, ce lacet, que l'ennemi ne saurait esquiver, semble-t-il devenu aussi lâche que le naja, dont un mantra paralyse le courage ? 21.

» Le bras de Kouvéra, qui n'est plus armé de sa massue, comme un arbre sans branches, annonce sa défaite, ce trait *empoisonné* du cœur ! 22.

» Yama lui-même, creusant la terre avec son sceptre, dont les splendeurs sont effacées, le traite avec dédain comme un tison éteint, quoiqu'il porte un coup infaillible. 23.

(1) Littéralement : *qu'on ne peut revomir*, une fois qu'elle fut avalée.

» Pourquoi ces *douze* Adityas (1), dont les blessures ont glacé la chaleur, peut-on maintenant les regarder, sans qu'on en soit ébloui (2), tels que s'ils étaient peints dans un tableau. 24.

» Le trouble des Vents donne à penser que leur fougue est brisée, comme on peut conjecturer qu'un obstacle arrête le cours des eaux, si on les voit remonter dans un sens opposé. 25.

» Les têtes des Roudras eux-mêmes déclarent, avec les cornes de la lune renversées la pointe en bas sur le front, avec la gerbe abattue de leurs cheveux, que l'épouvante a glacé dans leur bouche toute la puissance du *hoûm* mystique. 26.

» Vous aviez d'abord obtenu la gloire : vos ennemis plus forts vous auraient-ils forcés de prendre la fuite, comme les dons se retirent devant les reproches (3) ? 27.

» Dites-moi cela, mes fils : quel besoin de mon aide vous amène ici ? Car c'est à moi de créer les mondes ; mais à vous est confié le soin de les défendre ! » 20.

Indra ensuite invita par le mouvement de ses mille yeux, semblables à une moisson de lotus, balancés par un faible vent, le précepteur *des Dieux* (4) à prendre la parole. 29.

Alors, joignant ses deux mains en forme de coupe à ses tempes, le maître de la parole, qui était l'œil de

(1) Les douze formes annuelles du soleil, une chaque mois.

(2) Textuellement : *à son aise.*

(3) « Sicut edictum generale rejicitur decreto speciali. » (*Trad. Stenzler.*

(4) C'est-à-dire, *Vrihaspati.*

Çakra, plus clairvoyant avec deux yeux que lui-même avec ses mille regards, s'adressa en ces termes au Dieu, qui fait son trône d'un lotus : 30.

« Bienheureux, il en est ce que ta sainteté a dit : les ennemis ont broyé notre pied (1) ! mais comment ne le saurais-tu pas, seigneur, toi, qui es l'âme unie à tous les êtres individuellement ? 31.

» Un puissant Démon, appelé Târaka, enorgueilli des grâces, qu'il a reçues de ta munificence, s'est élevé comme une sinistre comète pour le malheur des mondes. 32.

» Dans sa ville, le soleil déploie seulement ce qu'il faut de chaleur pour faire éclore les nymphées de ses grands lacs. 33.

» La lune de tous côtés lui tresse un bouquet de toutes ses parties lumineuses : son *disque perpétuel* n'en excepte qu'une, ce croissant, dont Çiva fit le diamant de son aigrette. 34.

» En ses jardins, n'osant plus courir dans la crainte de lui ravir des fleurs, le vent ne souffle point à ses côtés d'une brise plus forte que l'haleine d'un éventail. 35.

» Dévouées au soin de lui créer des fleurs, les saisons, renonçant à l'ordre établi pour leurs fonctions, le servent toutes à la fois et ne semblent que les surveillantes de ses jardins. 36.

» Le souverain des fleuves attend avec anxiété au milieu des eaux le moment, où il verra naître des perles, dignes de lui être offertes en présent. 37.

(1) « Munus nostrum ab hostibus impugnatum est. » (*Trad. Stenzler.*)

» Dans ses nuits, les Nâgas, Vâsouki à leur tête, remplissent à ses côtés l'office de lampes immobiles, qui l'éclairent avec les pierreries de leurs crêtes flamboyantes.

» Attentif à se concilier ses bonnes grâces, Indra envoie souvent des messagers lui porter maintes guirlandes tissues avec les fleurs des arbres Kalpas, et tente par ces présents de gagner sa faveur. 38—39.

» Cependant, malgré tant de prévenances, il ne cesse d'opprimer les trois mondes; car c'est avec de sanglantes représailles, non avec des bienfaits, qu'on obtient la paix du méchant. 40.

» Par lui, ces arbres du Nandana, dont les épouses des Immortels cueillaient de leurs mains les pousses nouvelles avec tant de ménagements, ils n'ignorent plus ce que c'est maintenant que d'être abattus et coupés. 41.

» Quand il dort, les femmes des Dieux, ses captives, l'éventent avec des chasse-mouches, qu'elles arrosent dans une pluie de larmes et dont le vent se mêle avec celui de leurs soupirs (1). 42.

» Il arrache les cîmes du Mérou, que les chevaux du soleil ont foulées de leurs pieds et se fait avec elles dans ses palais des montagnes d'agrément. 43.

» Un reste d'eau du Gange céleste, que trouble encore le mada des éléphants de la plage éthérée, forme là maintenant deux lacs, où habite une moisson des lotus d'or (2). 44.

(1) «.... flabellis, quæ halitus instar spirant.... (*Trad. Stenzler.*)

(2) « Mandâkinis fluvii aqua relicta elephantorum in plagis cœlestibus liquore turbida est; illius lacus nunc sunt lotorum aurearum habitationes. » (*Idem.*)

» Les hôtes du Swarga n'ont plus à goûter le plaisir de voir la terre, car tous leurs chars ont vidé les routes du ciel dans la crainte que ce Démon ne fondît sur eux ! 45.

» Dans les plus grands des sacrifices, *audacieux* magicien, il vient arracher malgré nous de la bouche même du feu cette offrande, que le sacrificateur nous avait consacrée. 46.

» Par lui fut enlevé le grand Outchtchêççravas, la perle des coursiers et qui était comme la gloire enchaînée dans un corps, dont la conquête avait dû coûter bien du temps à Indra. 47.

» Tous nos moyens pour dompter ce cruel ont échoué dans leur action, comme des remèdes énergiques dans une maladie compliquée. 48.

» Ce disque acéré de Vishnou, dans lequel reposaient nos espérances de victoire, cette arme, dont le rebond fait jaillir des éclairs, il se fait un trophée de la porter suspendue à son cou en guise de nishka (1). 49.

» Ses éléphants, victorieux d'Aîrâvata, lancent des coups de tête contre Poushkara, Avartaka et les autres nuages. 50.

» Aussi, désirons-nous que tu crées, seigneur, un général pour le dompter : ainsi les âmes, qui aspirent à l'existence absolue, soupirent après la vertu, qui puisse rompre la chaîne des œuvres (2) ! 51.

(1) Ornement porté sur la poitrine.

(2) «.... ut æternæ liberationis cupidi creare cupiunt virtutem, actionum vincula rescindentem, ad cessationem vitæ terrestris. » (*Trad. Stenzler.*)

» Indra, mettant à la tête des armées de ses Dieux ce défenseur *invincible*, ramènera de chez les ennemis la fortune de la victoire comme une captive. » 52.

Après qu'il eut terminé ce discours, l'Être-existant-par-lui-même donna l'essor à sa voix : elle surpassait en félicité la pluie, qui tombe aussitôt après le coup du tonnerre. 53.

« Attendez quelque temps, dit-il, et vos souhaits seront accomplis; mais je n'irai pas dans leur accomplissement aux fonctions de créateur par moi-même. 54.

» C'est d'ici que le Démon a reçu la grandeur, il ne convient donc pas qu'il reçoive d'ici la ruine : de même ne sied-il point à l'homme, qui a planté un arbre vénéneux, de saper lui-même ce qu'il a fait croître. 55.

» Autrefois, il a choisi cette grâce, que je lui ai promis d'accomplir; et, par-là, j'ai mis fin à ses pénitences, capables d'incendier les mondes. 56.

» Qui pourrait soutenir l'impétuosité de ce guerrier dans les combats? Rien! si ce n'est une portion versée de la semence de Çiva. 57.

» En effet, ce Dieu est la suprême lumière, placée sur la rive ultérieure des ténèbres : ni Vishnou, ni moi, ne pouvons briser l'excellence de sa vigueur. 58.

» Tels que l'aimant attire le fer, il vous faut tous deux, *Indra et Vrihaspati*, vous efforcer d'attirer par la beauté d'Oumâ le cœur de Çambhou (1), fortifié par la pénitence. 59.

» Car il n'est au monde que deux êtres capables de

(1) Un des noms, que porte Çiva.

porter le germe, déposé en eux par nous deux : ou cette nymphe, la semence de Çiva; ou l'eau, qui est une de mes formes, la mienne. 60.

» Le fils de cet Immortel au cou d'azur, ayant pris en main le commandement de vos armées, déliera, grâces aux prodiges de son héroïsme, les cheveux noués en faisceau de veuve sur les épaules des épouses captives des Dieux. » 61.

Ces paroles dites, Brahma, la cause de l'univers, disparut à leur vue; et les Dieux s'en revinrent au ciel, gardant les choses, qu'ils avaient à faire, déposées en leur souvenir. 62.

Mais quand Indra les eut retournées dans sa pensée, il se rendit vers l'Amour avec une vitesse doublée par l'impatience d'arriver au dénouement de cette affaire. 63.

Alors son arc, dont les jolies cornes imitaient la liane des sourcils d'une femme bien charmante, son arc suspendu à son cou, autour duquel était marquée la trace des bracelets de la Volupté, *son épouse*, et Madhou, son *fidèle* compagnon, tenant à la main son dard fait d'une pousse nouvelle de manguier, le Dieu à l'arc de fleurs s'avança, les mains réunies en coupe, vers le Dieu aux cent sacrifices. 64.

FIN DU DEUXIÈME CHANT.

Chant III.

KAMA RÉDUIT EN CENDRES.

Les mille yeux de Maghavat, se détournant des plus grands Dieux, tombèrent à la fois sur l'Amour; car ce qui pousse les rois à la considération envers des sujets, n'est-ce pas ordinairement le besoin, qu'ils ont de leurs secours? 1.

Indra lui accorda une place à côté de son trône et lui dit : « Assieds-toi ici! » Alors, quand il eut remercié son maître de cette faveur, en inclinant sa tête, Kâma, s'adressant à lui en particulier, de tenir ce langage : 2.

« Dieu, versé dans la science de la distinction, commande ce qu'il me faut exécuter pour ton service dans les mondes des intelligences (1). Ta faveur a commencé en te rappelant mon souvenir, je désire que tu la complètes en me donnant tes ordres. 3.

» Qui donc fit naître ta jalousie par des macérations longues, énormes, dont il ambitionne la récompense? *Nomme-le*, afin qu'il marche esclave de cet arc, encoché de mon trait *victorieux!* 4.

» Quel être, odieux à toi, est donc entré dans la voie de l'émancipation finale par la crainte des malheurs attachés à la renaissance? *Nomme-le*, et qu'il reste enchaîné long-temps aux grâces des sourcils, que les belles font jouer avec un art triomphant! 5.

» Ouçanas (2) même lui eût-il enseigné la morale, dans l'âme de qui, ton ennemi, noierai-je, épiant ses passions endormies (3), les notions de l'utile et du juste, comme un fleuve, dont le cours augmenté déborde sur les deux rives? 6.

» Quelle femme séduisante, que sa beauté fit entrer dans ton cœur enflammé, mais que le vœu de fidélité à son époux rend d'nne nature inflexible, veux-tu qui s'en aille d'elle-même, rejetant la pudeur, attacher ses bras à ton cou? 7.

(1) « Jube tu, qui hominum discrimina nosti quod tibi in mundis efficiendum est. » (*Traduction Stenzler.*)

(2) Précepteur des Démons et régent de la planète, appelée dans le monde latin *Vénus*.

(3) « Libidines tanquam nuntias mittens. » (*Traduction Stenzler.*)

» Quelle femme t'a repoussé de colère, tombé à ses pieds, où tu la conjurais de te pardonner l'offense *d'une infidélité?* Que je brûle son corps de regrets dévorants et la contraigne à se refugier dans un lit de fraîches et jeunes pousses! 8.

» Excuse-moi, héros puissant; mais il faut ici laisser dormir ta foudre. De quel ennemi des Dieux mes flèches doivent-elles briser la force des bras et réduire le cœur à la crainte devant les femmes aux lèvres tremblantes de colère? 9.

» Soutenu par ta faveur, avec mes seules armes de fleurs, et n'ayant pour compagnon que Madhou, je voudrais abattre la constance même de Çiva, l'arc Pinâka dans sa main! Quels autres pourraient disputer la victoire à mon arc? » 10.

Ensuite, ayant descendu son pied de la cuisse, où il était posé, et faisant à son escabelle l'honneur de mettre sur elle ce pied divin, Akhandala (1) répondit en ces termes à l'Amour, qui venait de se proclamer capable d'exécuter l'action même, objet de ses désirs : 11.

« Tout cela est manifeste dans toi, mon ami; j'ai deux armes : toi et la foudre. La foudre est impuissante contre ceux, que la force de la pénitence a grandis; mais toi, tu vas partout et triomphes de tout. 12.

» Je connais ta puissance : aussi vais-je te confier une lourde affaire, à toi, qui es l'égal de moi-même. Si Krishna en effet donna l'ordre à Çésha de porter son

(1) Le Dieu, *qui rompt les montagnes*, un des surnoms d'Indra.

corps, c'est qu'il avait déjà vu le serpent capable de soutenir le poids de la terre. 13.

» Tu te vantes que tes flèches iraient frapper le Dieu, qui porte l'insigne du taureau, tu peux donc mener au bût nos desseins ! Écoute ici maintenant ce que désirent, attaqués par de terribles ennemis, ceux pour la bouche desquels sont faites les portions du sacrifice. 14.

» Ces Dieux souhaitent pour la victoire un général, qui naisse de la semence de Çiva : or, il n'y a que ta flèche, dont le coup puisse vaincre cet ineffable, le sanctuaire du Véda et des Angas (1), l'âme toujours absorbée dans l'être absolu. 15.

» Efforce-toi de lui faire aimer cette dévote fille du roi des montagnes : c'est la terre, qui seule entre les femmes peut supporter l'arrosement de la semence par ce Dieu à l'âme domptée : tels sont les conseils, que nous a donnés Atmabhou, *l'Être-existant-par-lui-même.* 16.

» Obéissant aux ordres de son père, la fille du souverain des monts sert le Dieu au cou d'azur, qui mortifie sa chair sur un plateau des cîmes de la montagne : je l'ai appris de la bouche des Apsaras, ces nymphes, qui sont mes fidèles émissaires. 17.

» Va donc pour le succès ; exécute l'affaire des Dieux : cette chose, qu'une autre chose doit mener à son but, n'attend que toi, sa dernière cause, de même que l'épi de grains attend la pluie, après qu'il est sorti de la terre (2). 18.

(1) « Hic, qui Brahmanibus et Angis munitus,... » (*Trad. Stenzler.*)
(2) « Ut grani culmus, antequam progerminat, desiderat aquam. » (*Idem.*)

» La victoire des Dieux est placée dans ce moyen : voilà, certes ! le digne chemin de tes armes ; tu es adroit (1), et d'ailleurs, fût-elle imparfaite, une action, qui ne ressemble à nulle autre, vit dans la renommée au milieu des hommes. 19.

» Ces Dieux te sollicitent, cette cause intéresse les trois mondes ; cet exploit, qu'on demande à ton arc, n'est pas des plus cruels ; et tu as une force, à laquelle, hélas ! je dois porter envie (2). 20.

» D'après l'amitié, qui vous unit (3), Madhou, sans même que tu l'appelles, Amour, sera ton *dévoué* compagnon : est-il besoin qu'on dise au vent : « Souffle ! » pour qu'il vienne exciter le feu ? » 21.

« Ainsi ferai-je ! » dit l'Amour, qui reçut l'ordre de son roi, comme un bouquet de fleurs, sur sa tête inclinée ; et le souverain des Dieux lui toucha le corps de sa main endurcie à frapper sur *l'éléphant* Airâvata. 22.

Accompagné, mais non sans crainte, de Ratî (4), *son épouse*, et de Madhou, son fidèle ami, Kâma s'en alla droit au mont Himâlaya, où s'élevait l'hermitage de Çiva, désirant acheter au prix même de sa vie le succès de sa *périlleuse* mission. 23.

(1) « Contra hunc Sivam, qui diis victoriam comparare potest, tua fortasse arma valent, quare tu negotium jam peractum habes : nam opus, quod a nemine alio peragi potest, etiamsi nondum perfectum est, viris gloriam affert. (*Traduction Stenzler.*)

(2) « Eheu ! exoptanda est tua virtus ! » (*Même traduction.*)

(3) *Sâhatcharyât*. M. Stenzler n'a point rendu ce mot dans sa version, que voici : « Atque hic deus veris, o cordium concussor, injussus etiam tibi socius adest. »

(4) C'est-à-dire, *la Volupté*.

Se développant à mesure qu'il marchait, perturbateur des contemplations de la pénitence, dans ce bois des anachorètes aux sens domptés, Madhou prenait un corps, qui remplissait l'Amour *d'espérance et* d'orgueil. 24.

Aussitôt l'astre aux rayons chauds franchit le temps, *qui le séparait du retour ;* il reprit inopinément sa marche vers la plage, que défend Kouvéra (1) ; et la région du midi envoya de sa bouche un vent *tiède* comme un soupir de regret. 25.

L'açoka fit naître à l'instant du tronc à la cîme ses fleurs avec ses bourgeons, et n'attendit pas qu'il fût touché par le pied des charmantes femmes aux noûpouras gazouillants. 26.

Dans un moment la flèche des fleurs nouvelles du manguier, où la venue des jeunes feuilles attachait de jolies ailes, atteignit à sa perfection, et Madhou y plaça des abeilles comme les lettres, dont s'écrit le nom de l'Amour. 27.

La fleur des kaniyars, malgré la supériorité de ses couleurs, vint affliger l'âme par son manque absolu de parfums : car, ordinairement, le Créateur dans ses plans n'aime pas à rassembler toutes les qualités dans un seul individu. 28.

Les fleurs des butéas, non encore tout écloses, imitaient déjà le croissant de la lune enfant et semblaient, à leur vive rougeur, les égratignures des ongles, que, dans un embrassement d'amour, le printemps avait imprimées sur la gorge des forêts. 29.

(1) C'est à savoir, *le nord.*

Le fortuné Madhou dessinait avec les essaims attachés des abeilles, comme s'il était peint avec des lignes de collyre, un tilaka sur la face des manguiers et fardait leur bouton, à la manière d'une lèvre, avec le rouge tendre de l'aurore jeune éclose. 30.

Les gazelles, dont les grains du pollen, échappés de la fleur des piyals (1), empêchaient les charmantes œillades, coururent çà et là contre le vent, chassées par une soudaine folie de rut, au milieu des bois murmurants de l'éclosion des feuilles (2). 31.

La douce chanson des kokilas mâles, qui jaunissaient leur cou en butinant les jeunes pousses du manguier, s'était faite soudain la voix même de l'Amour ; cette voix, dont les charmes savent dompter l'orgueil des femmes les plus chastes. 32.

A peine enfui l'hiver, qui avait blanchi les lèvres et pâli dans sa splendeur la face des Kinnarîs, déjà la sueur nouvelle de marquer sa trace sur le fard de leurs visages (3). 33.

A la vue de cette marche de Madhou au milieu d'une saison, qui n'était pas la sienne, les pénitents, qui habi-

(1) *Buchanania latifolia.*

(2) « Hinnulei,... percurrebant sylvæ campos, in quibus folia cum strepitu decidebant, » a dit M. Stenzler. Il nous semble qu'il se trompe ; il songeait peut-être à la chûte des feuilles en automne : mais c'est ici un changement de scène à vue, qui s'opère dans la nature, où les choses prennent tout à coup l'aspect du printemps.

(3) « Post frigoris discessum sudor ortus vestigium fecit in pigmentis Kinnararum feminarum, splendentibus labris præditarum, quarum vultuum nitor subpallidus factus erat. » (*Traduction Stenzler.*)

taient la forêt de Çiva, serrant de tous leurs efforts le frein au désir, étaient à peine maîtres de leurs âmes. 34.

Anssitôt que l'Amour, tenant levé son arc de fleurs et suivi de la Volupté, fut entré dans cette région, tous les couples de manifester par les actions que leur âme était consumée d'nne soif inextinguible d'amour. 35.

L'abeille, volant à la snite de son amante, buvait le miel avec elle dans la conpe d'une même fleur : l'antilope mâle grattait avec sa corne son épouse, les yeux langoureusement fermés dans cette caresse. 36.

Une éléphante donnait amoureusement avec le bout de sa trompe à son éléphant nne eau parfumée dû pollen des nymphées; et, le flamingo d'honorer sa compagne en lui offrant sa becquetée à moitié mangée de filaments des lotus. 37.

Au milieu de leurs chansons, le Kinnara baisait la bouche de son amante aux yeux clignotants par l'effet du rhum distillé des fleurs, à la sueur de fatigue, dont les gouttes commençaient à sourdre un peu sous le pigment du visage. 38.

Les lianes, auxquelles de splendides boutons formaient comme des lèvres charmantes et dont les gerbes de fleurs déjà toutes venues ressemblaient à des seins, étreignaient les arbres mêmes, leurs époux, avec les embrassements de leurs branches courbées comme des bras. 39.

En cet instant même, Çiva, quoiqu'il entendît bien les chants des Apsaras, était absorbé dans la contemplation de l'Être irrévélé; car, pour ceux, qui savent commander à leur âme, il n'y a point d'obstacles, qui puissent jamais briser leur méditation. 40.

Nandî, *son camérier*, placé devant la porte d'un berceau de lianes et tenant une canne d'or à son bras gauche, avertissait les serviteurs *de l'ineffable anachorète* par le signe d'un seul doigt, qui, porté en travers de sa bouche, semblait dire : « Ne bougez pas ! » 41.

A son ordre muet, le bois entier restait, comme si tous ses mouvements étaient, *pour ainsi dire*, immobilisés dans un tableau : les arbres cessaient de se balancer, les abeilles de voltiger, les oiseaux de gazouiller, et les gazelles arrêtaient leurs pas capricieux. 42.

Évitant l'abord de face, tel qu'un général a soin dans une expédition de ne point marcher face à face de Çakra (1), l'Amour pénétra de côté dans l'enceinte formée de branches entrelacées des élæocarpes, où le souverain des êtres se plongeait dans la contemplation.

L'insensé, de qui la vie était si près de se briser, vit l'anachorète aux sens domptés; l'Immortel aux trois yeux assis à l'ombre d'un pin dévadâru sur un banc circulaire, caché sous une peau de tigre. 43—44.

Un pied mis sur l'une de ses cuisses, les deux épaules inclinées, la partie supérieure de son corps immobile et toute droite, on eût dit qu'il avait au milieu de sa poitrine une fleur de lotus parce qu'il y tenait les deux mains, ses doigts tournés en haut. 45.

Il portait son djatâ, insigne *de l'anachorète*, lié avec un serpent, un double rosaire en pendeloque à ses oreilles,

(1) « *In quâ regione Venus stat*, dit une loi des astrologues, citée par Bharata Mallikas dans les notes de M. Stenzler, *in illam ne proficiscitor, qui vitæ amans est.* »

et, *pour habit*, une peau de gazelle, qui, rattachée par un nœud, s'en allait marier une admirable noirceur à l'éclat azuré de son cou. 46.

Le bout de son nez était le but, où se portaient ses yeux, dont les rayons sous des sourcils, où dormait l'envie de se mouvoir (1), étaient dirigés en bas et dont les terribles prunelles étaient presque voilées sous les couronnes de leurs cils immobiles. 47.

Par la compression des esprits internes, il ressemblait à un nuage avant qu'il se mette à répandre sa pluie, à un lac, où règne le calme, à une lampe, dont l'absence du vent n'agite point la flamme. 48.

Par les scions de lumière, qui, du cerveau, trouvant une issue dans les orbites des yeux, jaillissaient de sa tête, il effaçait la beauté de la lune adolescente, dont la fraîche blancheur surpasse un collier des filaments du lotus. 49.

Forçant à rester dans le cœur, où les sept portes étaient fermées sur elle, son intelligence, esclave obéissante de la méditation, il contemplait dans son âme l'Ame, que les sages ont nommée l'Éternel. 50.

Quand l'Amour vit dans un tel recueillement ce Dieu aux yeux impairs, duquel on ne peut même de loin soutenir l'aspect dans la pensée (2), son bras défaillit et il ne s'aperçut pas que son arc avec sa flèche avait échappé de sa main. 51.

Dans ce moment vint s'offrir à ses yeux la fille du roi

(1) « Oculis suis,.... qui contractis superciliis benignitate destituti erant,... » (*Traduction Stenzler.*)

(2) « Deum,... ne cogitatione quidem subigendum,... » (*Ibidem.*)

des montagnes, accompagnée par deux nymphes de la forêt (1), et les charmes de sa personne rallumèrent au plus haut point le courage presque éteint du jeune Dieu.

Elle portait une parure des fleurs du printemps : des açokas, qui faisaient honte aux rubis; des kaniyars, qui avaient dérobé son éclat à l'or, et des sindouvâras, qu'elle s'était ajustés en guise de perles. 52—53.

Se penchant un peu en avant comme par le poids des seins, vêtue d'une robe couleur du soleil adolescent, on aurait cru voir marcher une liane avec ses nouvelles pousses, inclinée sous les faisceaux de ses fleurs toutes venues. 54.

Elle soutenait une ceinture, glissant à chaque instant de ses flancs et qui, formée d'une guirlande de késaras, semblait une deuxième corde pour l'arc de l'Amour, que lui aurait confiée en dépôt ce Dieu habile à distinguer les endroits. 55.

A tout moment, les yeux tremblants de crainte, elle chassait avec son lotus de badinage une abeille, qui voltigeait à l'entour de ses lèvres de vimba et dont le suave parfum de son haleine aiguillonnait la soif. 56.

En voyant cette nymphe, de qui chaque membre était sans défaut et qui donnait lieu à Rati même de lui porter envie (2), le Dieu à l'arc de fleurs sentit de nouveau le désir de mener à bonne fin sa mission contre le Dieu aux sens domptés, au bras armé du trident. 57.

Alors Oumâ de s'approcher du lieu, où était la porte de

(1) *Vanadaivatâbhyâm*, « deabus silvaticis comitantibus. » (*Tr. St.*)

(2) Littéralement : *d'être confuse.*

l'Immortel, qui devait être bientôt son époux; et celui-ci, ayant contemplé cette lumière suprême, qu'on appelle le Paramâtmâ, sortit enfin lui-même de sa méditation. 58.

Içа (1) de retirer fortement son pied, qu'il tenait appuyé sur la cuisse : il exhala peu à peu le souffle, qu'il avait comprimé en soi-même; et le souverain des serpents eut peine à soutenir cette partie de la terre, dont l'extrémité inférieure était portée sur la crête de son chaperon. 59.

Nandî, s'étant prosterné, lui annonça la fille du roi des monts, qui venait accomplir son vœu d'obéissance; et, quand l'Immortel eut permis son entrée avec un seul mouvement du sourcil, il introduisit la nymphe auprès de lui. 60.

Cueillies de leurs mains, une montagne de fleurs du printemps, où s'entremêlaient des brins de jeunes pousses, fut semée par ses compagnes, après qu'elles se furent inclinées, à la racine des pieds de l'Immortel aux trois yeux. 61.

Oumâ elle-même, courbant jusqu'à terre les fleurs nouvelles des kaniyars, dont l'éclat d'or se mariait à la noirceur azurée de ses cheveux, fit au Dieu, qui porte l'insigne du taureau, une respectueuse révérence, en prosternant son *beau* front, sur lequel tombèrent les eunes pousses liées à ses oreilles. 62.

« Obtiens un époux, de qui tu n'aies pas à partager l'amour avec un autre ! » lui dit Çiva d'une parole, qui était l'expression de la vérité; car, dans le monde,

(1) *Le Seigneur*, par excellence, un des noms de Çiva.

jamais l'événement ne contredit les paroles des grands Dieux. 63.

L'Amour, comme une sauterelle, saisie par la folle envie de se jeter dans le feu, jugeant que c'était le moment de lancer une flèche et prenant pour but le Dieu placé en face d'Oumâ, examina trois ou quatre fois la corde de son arc. 64.

Alors, de sa main toute brillante de laque, la vierge au teint doré (1) offrait à l'immortel anachorète un chapelet composé de grains séchés aux rayons du soleil, qu'elle avait recueillis dans les nymphées de la Mandâkinî. 65.

Comme le Dieu aux trois yeux se disposait à recevoir ce cadeau par bienveillance pour sa dévote servante, l'Amour encocha vite à son arc un trait infaillible, nommé le Fascinant. 66.

Çiva, de qui déjà la constance était un peu ébranlée, comme l'Océan à l'heure, où la lune commence à paraître, occupa ses regards sur le visage d'Oumâ aux lèvres telles que le fruit du vimba. 67.

Quoique la fille du roi des monts révélât son cœur dans *l'état de* ses membres semblables à un jeune kadamba, qui fait éclore ses fleurs, néanmoins sa contenance, les yeux baissés et d'un visage, que *sa rougeur* parait d'une plus grande beauté, en fut le témoignage *encore plus* manifeste. 68.

Mais l'Immortel aux yeux impairs, ayant comprimé fortement l'agitation de ses sens au moyen de la puissance, qu'il avait sur lui-même, jeta ses regards dans tous les

(1) Gâauri, autre nom d'Oumâ.

confins des plages célestes, désirant connaître la cause, qui avait troublé son âme. 69.

Il vit l'Amour, qui, ses épaules courbées, son pied gauche rentré en dedans, son poing levé à l'angle extérieur de son œil droit, s'appliquait à tirer un coup de son arc déjà rond comme un cercle. 70.

Soudain, un feu à la flamme dévorante jaillit du troisième œil de ce Dieu au visage impossible à soutenir par le froncement des sourcils, à la colère augmentée par la ruine de sa pénitence (1). 71.

« Retiens ta colère, seigneur ! retiens ta colère ! » Mais, tandis que ces paroles de tous les Dieux volaient au milieu des airs, le feu vomi de l'œil terrible avait déjà fait de l'Amour un monceau de cendres. 72.

Né d'une terreur violente, son évanouissement, qui arrêta l'action des sens, fut comme un bienfait pour la Volupté, en lui dérobant un instant l'infortune de son époux. 73.

A peine l'immortel anachorète eut-il brisé l'obstacle de sa pénitence, comme le tonnerre casse un arbre, que, désirant éviter le voisinage de cette *ravissante* femme, il disparut aussitôt avec les Génies, ses dévôts serviteurs.

La fille même du mont sublime, ayant vu échouer les charmes de sa personne et les vœux de son père, honteuse au plus haut point de cet affront, « subi, se disait-elle, en face de mes compagnes ! » s'en revint désespérée, tournant à regret son visage vers le palais de l'Himâlaya. 74—75.

(1) « Ira propter impetum in meditationem adaucta,... » (*Trad. Stenzler.*)

Celui-ci tout-à-coup enleva dans ses bras sa lamentable fille, les yeux à demi-fermés dans la crainte de Çiva; et, semblable à un éléphant des plages du ciel, qui porte une gerbe de lotus attachée à ses défenses, le grand mont, d'un pas allongé par sa vîtesse, reprit le chemin de sa royale demeure. 76.

FIN DU TROISIÈME CHANT.



Chant IV.

LAMENTATIONS DE RATI.

La fidèle épouse de l'Amour, hors d'elle-même, toute livrée au délire, fut tirée de son évanouissement par le Destin pour lui faire sentir un second veuvage d'une insupportable douleur. 1.

Elle ouvrit les yeux, quand elle eut repris connaissance, et les absorba dans une profonde attention; mais elle ne vit pas son époux, dont l'aspect était tout à fait méconnaissable à ses yeux non satisfaits. 2.

« Oh ! vis-tu encore, seigneur de la vie ! » s'écria-t-elle d'abord qu'elle se fût levée. Elle vit alors sur la terre une forme d'homme : c'était la cendre du malheureux, consumé par la colère de Çiva. 3.

Consternée de nouveau à cette vue, elle blanchit ses deux seins avec la terre, qu'elle embrassa; et, les cheveux épars, elle se mit à gémir, faisant comme partager sa douleur à tous les lieux *d'alentour* : 4.

« Ton corps, que sa beauté rendait le miroir des amants, voilà donc l'état, où il est réduit (1) ! *Je le vois*, et le mien n'éclate pas : les femmes sont vraiment dures !

» Où, rompant d'un seul coup notre amour et m'abandonnant, toi, de qui ma vie dépend; où viens-tu de t'écouler, comme un fleuve (2), rompant la digue, qui retient ses eaux, abandonne une prairie de lotus ? 5—6.

» Tu n'as jamais fait une chose, qui me fût désagréable; et moi, je ne fis jamais rien, qui te fût contraire : pourquoi donc alors ta vue est-elle, sans cause, refusée à Ratî, qui se lamente ? 7.

» S'il t'arrivait de broncher sur mon nom, j'attachais, t'en souvient-il, Amour ? j'attachais tes mains d'une chaîne faite avec ma ceinture et te fouettais avec les nymphées bleus de mes pendeloques, dont les filaments tombaient sur tes yeux battus ! 8.

» Ce mot, que tu m'as dit, charmant à mes oreilles : « Tu habites dans mon cœur ! » je vois qu'il était faux;

(1) Corpus tuum, quod pulchritudine sua amantium simile erat, in talem statum redactum est,... » (*Traduction Stenzler.*)

(2) Littéralement : *une masse d'eau.*

ou, s'il n'y avait rien de sous-entendu là (1), comment se fait-il que ton corps soit détruit et que Ratî n'ait aucune blessure ? 9.

» Nouvel exilé dans l'autre monde, je vais t'y rejoindre en suivant ta route ! Le Destin a frustré celui-ci : en effet, n'est-ce pas de toi, que dépend le plaisir des mortels ? 10.

» Qui pourra sans toi, cher époux, faire aller dans la maison d'un amant sa bien-aimée parcourant, épouvantée au bruit du tonnerre, la rue des villes ensevelie dans l'obscurité de la nuit ? 11.

» Maintenant que tu n'es plus, en vain les femmes s'enivreront-elles des liqueurs distillées, qui font clignotter les yeux rougis et broncher les voix à chaque pas : leur ivresse ne sera plus qu'une déception. 12.

» Quand il saura ton corps devenu, *pour ainsi dire*, une légende, que servira-t-il à ton cher compagnon de se lever ? Aussi Lunus, sa quinzaine obscure passée, ne sortira qu'avec peine, Amour, de son nouveau croissant ! 13.

» A qui maintenant, dis ! la récente pousse du manguier dans son joli bouton rouge et vert, annoncée par les doux concerts du kokila mâle, ira-t-elle servir de flèche ? 14.

» Cette rangée d'abeilles, que tu employas mainte fois en guise de corde à ton arc, ne semble-t-elle pas imiter par les sons plaintifs de ses bourdonnements les sanglots de mon accablante douleur ! 15.

(1) « Nisi hæc fraus fuisset, quomodo.... » (*Traduction Stenzler.*)

» Reprends ton joli corps et lève-toi pour commander à cette kokilâ, élève de la seule nature en l'art de ses douces chansons, qu'elle ait à rentrer dans ses fonctions de messagère de la Volupté. 16.

» Au souvenir de ces embrassements, que tu sollicitais, le front baissé, en tremblant; au souvenir de nos secrètes jouissances, Amour, je n'ai plus de repos ! 17.

» Cette parure des fleurs de la saison, que tu ajustas de ta main elle-même sur ma personne, ô toi, à qui la Volupté en avait appris l'art (1), elle n'est pas encore passée et ton corps charmant a déjà disparu ! 18.

» Tu n'avais pas même achevé ma toilette, quand les Dieux cruels ont pensé à toi : il te reste encore à mettre le fard sur mon pied gauche; viens ! 19.

» Je vais aller, par le chemin du bûcher (2), reprendre mon asile en ton sein avant que les coquettes amantes des Dieux n'aient pu te séduire, mon époux, dans les *palais du* ciel. 20.

« Ratî, séparée de l'Amour, a pu vivre, quoique ce ne fût qu'un seul moment ! » dira-t-on; et ce blâme, si même je te suis, cher amant, subsistera derrière moi ! 21.

» O toi, qui es passé dans l'autre monde, comment puis-je te revêtir des parures dernières, quand tu es entré à la fois et par la vie et par le corps dans cette route, à laquelle on n'avait pas dû songer (3) ? 22.

(1) « Ornamentum a te ipso, voluptatis gnare, paratum. » (*Tr. St.*)
(2) Textuellement : *des sauterelles.*
(3) « Cum tu.... iter invisibile ingressus sis. » (*Trad. Stenzler.*)

» Je me rappelle tes discours à Madhou, assaisonnés d'un sourire, alors que tu ajustais la flèche sur le but, que tu assurais l'arc sur ton sein et que tu visais d'un œil oblique. 23.

» Où est-il, ce Madhou, l'ami cher à ton cœur, Madhou, qui fournissait à ton arc ses armes de fleurs? Le Dieu à l'arc Pinâka (1) dans son impitoyable courroux l'a-t-il précipité lui-même dans la route, où il a jeté son ami? » 24.

Aussitôt, frappé dans son âme par les syllabes de cette plainte comme par des flèches au fer empoisonné, Madhou se présenta lui-même devant Ratî pour la consoler dans son désespoir. 25.

A son aspect, elle fondit en larmes; elle se battit la poitrine, elle se meurtrit les seins : car, à la vue d'un ami, la douleur s'échappe (2), comme si elle trouvait une porte ouverte. 26.

L'infortunée de lui parler en ces termes : « Vois, Printemps, ce qui reste de ton ami! Il n'y a plus de lui que cette cendre grise comme les plumes de la colombe et dont les vents disséminent les parcelles! 27.

» Eh bien, Amour! Voici Madhou, qui brûle de te voir : accorde-nous maintenant ta vue! car, si l'attachement des hommes est inconstant pour leurs amantes, il n'en est pas de même pour leurs amis. 28.

» N'est-ce pas de concert avec lui, marchant à ses côtés, que le monde avec les Démons et les Dieux fut contraint d'obéir aux volontés de ton arc, qui cependant n'avait

(1) C'est-à-dire, Çiva, de qui l'arc a nom Pinâka.
(2) Textuellement : *renaît*.

pour corde que des fibres de lotus et, pour flèches que de tendres fleurs ! 29.

» Il s'en est allé, ton ami, et il ne revient pas même pour toi (1), tel que la flamme d'une lampe chassée par le vent ! Et moi, ne suis-je pas comme son lumignon, auquel ce malheur insupportable fait vomir la fumée ? 30.

» Le Destin, qui épargna ma vie dans la mort de Kâma, n'a consommé ici que la moitié de son œuvre homicide : est-ce que la liane ne doit pas tomber, quand un éléphant a rompu l'arbre inséparable (2), qu'elle tenait embrassé ? 31.

» Que ta grandeur accomplisse immédiatement le service, que l'ami doit à l'ami ; et, me gratifiant d'un bûcher, fais que je puisse aller rejoindre l'époux, qui me fut arraché ! 32.

» La kâaumoudî (3) s'en va en même temps que l'astre des nuits ; la foudre s'éteint avec le nuage ; les femmes suivent le chemin de leur époux ; c'est une pratique observée même par les êtres sans raison (4). 33.

» Le sein, fardé seulement de cette noble cendre venue des membres de mon époux, j'étendrai mon corps sur le bûcher comme sur un lit de pousses nouvelles. 34.

(1) « Semel profectus amicus tuus non redit, facis instar, vento exstinctæ. » (*Traduction Stenzler.*)

(2) «.... quando arbor, qua tanquam firma confiderat planta repens,... » (*Ibidem.*)

(3) *Le clair-de-lune.* Comme il fallait ici un terme, qui fût du genre féminin, on n'aurait pu traduire ce mot du texte, sans nuire à l'expression du sentiment.

(4) « Hoc etiam inanimatis cognitum est. » (*Traduction Stenzler.*)

» Tu fus admis souvent à partager, mon ami, notre couche de fleurs; élève donc maintenant au plus vîte mon bûcher : je t'en supplie à genoux et les mains jointes. 35.

» Ensuite, avec les éventails des vents du midi, tn hâteras la course des flammes allumées pour moi : tu sais bien que l'Amour ne peut supporter d'être un seul instant séparé de son épouse. 36.

» Ces choses terminées, offre dans le creux de tes maintes jointes une seule andjali d'eau pour nous deux, que, sans la partager, ton ami boira en commun avec moi dans l'autre monde. 37.

» Suivant le rite des funérailles, consacre, Madhou, à l'intention de l'Amour, une oblation, qui soit composée des boutons de l'amra, attachés à leurs tremblantes ramilles : car ce que produisent les manguiers plaisait beaucoup à ton ami. » 38.

Elle dit; mais soudain une voix tombée du ciel vint rattacher à la vie l'infortunée sur le point de quitter son corps : tel un cyprin sophore, désespéré à la vue de son étang desséché, se rassure, quand il sent tomber la pluie nouvelle : 39.

« Épouse du Dieu aux armes de fleurs, tu ne seras pas long-temps sans retrouver ton époux. Écoute pour quelle raison il fut comme changé en une sauterelle, qui s'est jetée dans la flamme des yeux de Çiva. 40.

» Brahma, dans une insurrection de ses *tranquilles* sens, conçut un désir pour sa fille (1); mais il réprima

(1) Saraswati, la Déesse de l'éloquence.

ce mouvement et maudit l'Amour, de qui ce malheur fut *aujourd'hui* le châtiment. 41.

« Quand, fléchi par les pénitences d'Oumâ, on verra l'Immortel aux trois yeux épouser la *fille du roi des monts*, alors Çiva, heureux du plaisir goûté, rétablira l'Amour dans son corps renouvelé ! » 42.

» Ce fut en ces termes, qui fixaient une fin à la malédiction jetée sur l'Amour, que l'*Être-existant-par-lui-même* répondit aux questions d'Yama; car les sages ressemblent aux nuées : ils produisent, comme elles, le tonnerre et l'ambroisie. 43.

» Ainsi, femme charmante, conserve ton corps, auquel doit se réunir un jour celui de ton époux : telle, après l'été, la rivière, dont le soleil a bu les eaux, voit le cours des flots remplir de nouveau son lit *aride*. » 44.

Voilà comment ce je ne sais quel être aux formes invisibles amortit la pensée de Ratî dans sa résolution de mourir; et, secondé par sa foi en ces paroles, l'ami du Dieu aux armes de fleurs vint à bout de consoler sa veuve dans un langage, dont chaque mot fut couronné de bon succès. 45.

L'épouse de l'Amour, amaigrie par le malheur, vécut alors dans l'attente du moment, qui mettrait fin à son infortune : tel, enfant du jour, un quartier de la lune au visage blêmi par l'extinction de ses rayons, attend *avec impatience* le retour de la nuit. 46.

FIN DU QUATRIÈME CHANT.

Chant V.

OUMA REÇOIT LA RÉCOMPENSE DE SES MORTIFICATIONS.

La vertueuse Parvatî, de qui Çiva, en consumant l'Amour devant ses yeux, avait brisé les douces espérances, conçut dans son cœur le mépris de ses charmes; car le fruit de la beauté, c'est le bonheur, qu'elle donne à ses amants. 1.

Elle aspira donc à mériter une beauté, qui ne fût point stérile, en s'élevant jusqu'à la contemplation par ses dures pénitences : en effet, comment acquérir d'une

autre manière deux grâces de ce genre : un tel amour et un tel époux. 2.

Quand elle eut appris que sa fille, ayant mis son cœur dans l'hôte *ineffable* de la montagne, s'appliquait aux abstinences de toutes ses forces, Ménâ, cherchant à la détourner des pénibles vœux de l'anachorète, l'étreignait contre sa poitrine et lui disait : 3.

« On trouve dans sa maison même des Dieux, à qui l'on peut s'unir par l'intelligence (1) ! Qu'a de commun ton faible corps, ma fille, avec les austérités de l'anachorète ? La tendre fleur de çirîsha peut soutenir le pied d'une abeille, mais non celui d'un oiseau ! » 4.

Ménâ, par toutes ces paroles, ne put détourner sa fille de l'œuvre pénible, dont elle avait un ferme désir. Qui peut faire aller contre son cours une âme, de qui la résolution est fixée sur un but, où elle aspire, et l'eau, qui se précipite dans un abyme ? 5.

Un jour, la pieuse fille, par la bouche d'une amie venue près d'elle, fit demander à son père, qui n'ignorait pas son désir, la permission d'habiter les bois pour observer un vœu de pénitence et mériter par là une sainte récompense. 6.

Son auguste père, satisfait d'une résolution conforme *à ce qu'il souhaitait lui-même,* approuvant son désir (2), Gâaurî se retira sur une montagne fréquentée par les paons et que son nom rendit célèbre chez les peuples dans la suite des temps. 7.

(1) « Domi etiam sunt dii exoptati. » (*Traduction Stenzler.*)

(2) « Cui cum satisfecisset pater gravissimus, congruo favore illam exhilarans,.... » (*Ibidem.*)

Alors, détachant le collier de perles, dont les fils tremblants effaçaient *dans leurs mouvements* le santal de sa poitrine, cette vierge à la résolution inébranlable revêtit un valkala rouge, comme un lever du soleil, et dont l'ampleur de sa gorge faisait éclater les coutures. 8.

Son visage ne fut pas alors moins charmant sous le djatâ des hermites qu'avec ses cheveux artistement arrangés : de même ce ne sont pas seulement les groupes d'abeilles, qui font briller un lotus; il s'embellit même des vallisnéries, qui s'accrochent à sa tige. 9.

Elle portait comme insigne de son vœu un triple fil de mourdja, qui, écorchant la place, où se rattachaient naguère les rubans de sa ceinture, lui causait à chaque instant une horripilation de souffrance. 10.

Sa main, qui avait oublié ses lèvres, déshabituées du fard, et le jeu de la balle, que rougissait naguère le pigment de ses deux seins, avait les doigts blessés à force de toucher les kouças aux piquantes aiguilles et n'était plus compagne que des grains (1) d'un chapelet. 11.

Elle, qui souffrait d'une fleur seulement, tombée de sa chevelure en se retournant sur un lit somptueux, elle dormait alors, couchée sur le sein nu de la terre et n'ayant pour oreiller que la liane de ses bras. 12.

Quand elle entra dans la voie de la pénitence, elle remit deux choses comme en dépôt à ces deux familles d'êtres : aux lianes flexibles, les ondulations de ses mouvements coquets; aux épouses des gazelles, son mobile regard. 13.

(1) Textuellement : *des fils*.

Elle nourrissait elle-même d'une main sans paresse les arbustes avec l'eau coulant des mamelles de l'arrosoir; et Kârtikéya un jour ne lui fera pas même oublier sa tendresse maternelle pour ces frères nés avant lui. 14.

Apprivoisées par les graines bocagères, qu'Oumâ leur donnait à manger dans la coupe de ses mains, les gazelles avaient mis en elle une si grande confiance, que, par curiosité, elle s'amusait à comparer ses yeux avec leurs yeux en présence de ses compagnes. 15.

Les Rishis eux-mêmes, curieux de voir cette femme vêtue d'un habit d'écorce, adonnée à la lecture *des livres saints*, après qu'elle avait sacrifié au feu et vaqué aux ablutions, venaient tous la visiter : car, dans les personnes grandes en vertu, on ne tient pas compte de l'âge. 16.

Cette forêt de pénitence, où le feu était consacré dans une chaumière nouvelle, où les animaux ennemis se dépouillaient de leur hostilité naturelle, où les arbres honoraient leurs hôtes par toutes les espèces de fruits désirés, exerçait à l'égard de tous une puissance de purification.

Enfin, ayant jugé que le vœu de cette pénitence, dont elle s'était liée d'abord, ne pouvait ainsi la conduire à la récompense, où elle aspirait, Oumâ, sans considérer la délicatesse de son corps, résolut d'affronter même les grandes mortifications. 17—18.

Elle, à qui suffisait de jouer à la balle pour sentir la fatigue, elle aborda les macérations des anachorètes! Son corps avait donc été fait d'un lotus d'or, puisque la douceur en lui se trouvait jointe naturellement à la force! 19.

Dans le mois de Çoutchi (1), se plaçant au milieu de quatre feux tout flamboyants, la vierge au candide sourire, à la jolie taille, regardait, surpassant la splendeur même, dont il frappait ses yeux, le soleil d'un œil fixe. 20.

Brûlé ainsi par les rayons de l'astre chaud, son visage n'en portait pas moins la beauté du lotus, la noirceur n'ayant fait qu'imprimer peu à peu sa trace dans les angles extérieurs des yeux. 21.

L'eau venue d'elle-même, sans être demandée, les rayons de la lune savoureuse, étaient la seule manière, dont elle rompît le jeûne : sa réfection ne différait pas même de la nourriture des arbres. 22.

Quand elle eut subi volontairement ces feux divers : l'un, qui ruisselle dans les cieux, et les autres, qu'elle s'était allumés par le bois; inondée des pluies nouvelles à la fin de l'été, sa chaleur s'évapora dans les airs avec celle de la terre. 23.

Les gouttes de la première pluie, arrêtées un moment sur les cils, venaient frapper ses lèvres, se brisaient ensuite sur le haut des seins, et, glissant dans les plis du ventre, se plongeaient enfin dans le nombril. 24.

Les nuits, témoins de sa cruelle pénitence, contemplaient avec leurs grands yeux faits d'éclairs cette vierge, qui n'habitait pas une maison, mais l'antre des rochers, durant les pluies continuelles, où grondaient les vents.

Au mois Sahasya (2), elle passait dans une habitation

(1) Juin-juillet.
(2) Décembre-janvier.

aqueuse les nuits aux vents pleins de frimas, émue seulement de compassion pour un couple de tchakravâkas, séparés devant *elle* et qui s'appelaient mutuellement. 25—26.

La nuit, par son visage au doux parfum de lotus, qui avait pour éclatants pétales ses lèvres tremblantes, elle faisait renaître les nymphées dans les eaux, où les pluies de neige avaient détruit la beauté des lotus. 27.

Vivre de feuilles sèches, tombées des arbres, est la plus haute cîme de la pénitence; mais elle n'usa pas même de ce moyen : aussi les hommes versés dans l'antiquité appellent-ils cette femme aux paroles aimables Aparna (1). 28.

Macérant jour et nuit son corps aussi tendre que les filaments du lotus par de telles austérités et d'autres semblables, elle s'éleva de beaucoup par-dessus la pénitence, dont les anachorètes ont mérité la gloire avec des corps bien solides. 29.

Certain jour, un homme à la parole pleine d'autorité (2), aux cheveux liés en djatâ, portant une peau d'antilope avec un bâton de butéa, flamboyant d'une lumière divine, enfin tel que s'il était l'ordre même incarné des brahmes, entra dans cette forêt de pénitence. 30.

Parvatî, adonnée aux pratiques de l'hospitalité, vint elle-même à sa rencontre et l'honora avec la plus haute révérence; car ceux, que distinguent les avantages du

(1) C'est-à-dire, *sans-feuilles*.
(2) Diserto sermone præditus. » (*Traduction Stenzler.*)

corps, inspirent toujours un profond respect à ceux mêmes, qui vivent dans le calme des passions. 31.

Il accepta son hospitalité, qu'elle offrait suivant les règles de l'étiquette, et la délivra au même instant de la fatigue, *née de ses austérités*; puis, fixant les yeux directement sur Oumâ, il se mit à lui parler, sans se départir de son rang : 32.

« Eh bien ! trouves-tu facilement *l'herbe* kouça et le bois pour tes cérémonies ? Eh bien ! as-tu ici des eaux convenables pour le rite des ablutions ? Eh bien ! jouis-tu de la santé dans la pratique de la pénitence ? car le premier instrument pour l'accomplissement de *nos* devoirs, c'est le corps ! 33.

» Eh bien ! grâce à l'eau, dont tu les arroses, voit-on s'attacher à la branche de ces lianes une jeune pousse, dont la fraîcheur imite celle de tes lèvres, désaccoutumées, il y a long-temps, du fard (1) ? 34.

» Eh bien ! ton âme voit-elle avec indulgence les gazelles, que ton amitié rassure, enlever de tes mains l'herbe sacrée ; ces gazelles, de qui les regards mobiles, vierge aux yeux de lotus, offrent une *charmante* parité avec tes yeux ? 35.

» Ce mot, qui est dans toutes les bouches, Pârvatî : « La beauté n'est pas faite pour une conduite vicieuse (2) ! » trouve en toi sa vérité : en effet ta vertu,

(1) « Num incrementum capit harum plantarum repentium surculus, aqua a te procreatus, qui ascendit ad similitudinem labii tui, quod, quanquam diu pigmento destitutum, fuscum retinet colorem ? » (*Tr. Stenzler.*)

(2) Quod dicitur, Pârvatis ! formam non inducere ad improbam vitam, hoc verbum haud falsum est. » (*Ibidem.*)

fille aux nobles regards, s'est élevée si haut qu'elle est aujourd'hui le modèle des anachorètes. 36.

» Les eaux de la Gangâ, qui tombe du ciel et dont les flots dispersent les offrandes des sept Rishis, ne purifient pas ce mont et ses fils autant que tes œuvres saintes. 37.

» Le devoir, ce qu'il y a de mieux, femme passionnée *pour lui* (1), dans les trois objets (2), où aspirent les hommes, jette aujourd'hui la plus vive lumière devant mes yeux, parce que tu l'as embrassé et que ton âme, insensible à l'agréable et à l'utile, ne cultive que lui seul. 38.

» Tu ne dois pas me regarder comme un étranger, moi, qui ai reçu de toi-même la plus digne hospitalité; car les sages appellent, vierge au corps gracieusement incliné, l'amitié des gens de bien sâptapadanî, *la chose, qu'on obtient en sept pas faits de compagnie* (3). 39.

» Aussi ai-je désiré venir, moi, qui dois à mon caractère de brahme la puissance de me transporter où il me plaît, adresser ici quelques demandes à ta grandeur, femme, qui thésaurises la pénitence : veuille bien me répondre, s'il n'y a rien là de secret. 40.

» Tu es née dans la famille du premier des Créateurs, ton corps fut modelé comme pour être la beauté des trois mondes, tu es dans toute la fleur de la jeunesse et tu n'as

(1) « O splendida ! » (*Traduction Stenzler.*)

(2) Le devoir, la richesse et l'amour.

(3) « Bonorum amicitia post septem passus contrahi dicitur a sapientibus. » (*Ibidem.*)

point à rechercher le plaisir *enivrant* du pouvoir : quel fruit supérieur à ces avantages espères-tu donc en récompense de tes macérations ? 41.

» Il est de vertueuses femmes, qui se lient par de semblables vœux en vue d'une rémunération méprisable et dangereuse; mais rien de pareil en toi, svelte fille (1), ne se découvre à mon esprit attentif sur la route de l'investigation. 42.

» Une telle beauté ne mérite pas de subir les flétrissures de la douleur : pourquoi donc ce mépris de toi-même, fille aux charmants sourcils, dans le palais de ton père ? Tu n'as point à redouter la violence d'un ennemi : qui donc oserait avancer la main vers le diamant, qui reluit sur la tête du serpent ? 43.

» Pourquoi, renonçant aux parures de la jeunesse, as-tu revêtu ce valkala, ornement du vieil âge ! Dis-moi si, le soir, on voit la nuit, toute brillante de lune et d'étoiles, se changer en l'aurore (2) ? 44.

» Désires-tu le ciel ? La peine, que tu prends, est inutile; ce royaume de ton père est la terre des Dieux ! Est-ce un époux, que tu souhaites ? Cesse de te macérer : le diamant ne recherche pas; c'est le diamant, qui est recherché ! 45.

» Tes brûlants soupirs me répondent; un doute néanmoins se glisse dans mon âme : on ne voit pas d'époux,

(1) Littéralement : *ventre mulier gracili.*

(2) « Dic num nox, quæ crepusculo luna et stellis splendet, Arunæ congrua sit? ». (*Traduction Stenzler.*)

que tu puisses désirer; et comment l'époux, que désire ton cœur, aurais-tu de la peine à l'obtenir? 46.

» Quel est ce jeune *Dieu* aimé de toi, mais assez insensible, hélas! pour dédaigner tes cheveux mordorés, comme les épis du riz; ces cheveux, qui flottent déliés sur la région de tes joues, veuves depuis long-temps des lotus bleus, pendeloques *embaumées* de tes oreilles (1)?

» Qui, s'il possède une âme, ne sentirait son cœur pénétré de chagrin s'il te voyait, comme le croissant de la lune en plein jour, le corps tombé au plus bas point d'amaigrissement par tes jeûnes d'anachorète et la place, où se jouaient tes atours, brûlée maintenant par le soleil? 47—48.

» Celui, que tu aimes, est trompé, j'en suis convaincu, par l'ivresse de sa bonne fortune, puisqu'il n'offre pas continuellement (2) son visage pour but à ces yeux d'un regard *si* charmant sous leurs cils flexueux. 49.

» Combien de temps, Gâaurî, continueras-tu encore à te macérer? J'ai amassé pour moi une pénitence dans le premier des ordres : acceptes-en la moitié : mais je souhaite connaître exactement quelle grâce tu veux *conquérir au moyen de ces austérités.* » 50.

Il dit; à cette question du brahme venu près d'elle, Oumâ n'eut pas la force de révéler ce qui était dans son

(1) « Eheu! durus aliquis tibi optatus est juvenis, qui despicit capillorum tuorum plexus, orizæ cuspidum instar flavos, soluteque dependentes in genas, diu loti inauri destitutas. » (*Traduction Stenzler.*

(2) Textuellement : *tchiram*, « long-temps. »

cœur; mais, tournant ses yeux, privés de collyre, elle regarda la compagne, qui marchait à ses côtés. 51.

Alors, son amie tint à l'étranger ce langage : « Sache, homme de bien, si tu es curieux de le savoir, pour quel motif elle a fait de son corps un instrument de pénitence, comme on se fait une ombrelle avec un lotus. 52.

» Cette fille superbe, dédaignant le grand Indra et les autres seigneurs des quatre plages du ciel à la sublime fortune, aspire à mériter pour son époux celui, de qui la main est armée de l'arc Pinâka, *ce Dieu*, qu'on ne peut enlever par la beauté depuis que l'Amour fut réduit en cendres. 53.

» Naguère, quoique son corps fût anéanti déjà, la flèche de l'archer aux armes de fleurs, dont la pointe n'avait pu toucher Çiva, repoussée qu'elle fut par son insoutenable rugissement, vint frapper celle-ci au cœur d'une profonde blessure (1). 54.

» Dès ce moment la jeune enfant, ivre d'amour, ses cheveux *épars*, souillés par le santal de son tilaka, ne put trouver de calme dans le palais de son père, ni même sur les rochers, dont la surface était ensevelie sous la neige. 55.

» Proposait-on pour sujet d'un chant les exploits du Dieu à l'arc Pinâka, mainte fois, sur les orées du bois, en récitant les vers, que ses larmes entrecoupaient dans son gosier, elle fit pleurer les filles du roi des Kinnaras, *mélodieuses* compagnes de ses chansons. 56.

(1) « Sagitta,... Sivam non attingens, e longinquo advolans hanc percussit in corde. » (*Traduction Stenzler.*)

» Dans ses nuits, à la dernière veille, elle fermait un instant les yeux et, se réveillant tout à coup : « Où vas-tu, Dieu au cou d'azur? » s'écriait-elle d'une voix incertaine et jetant la chaîne de ses bras au cou d'un *être* sans réalité. 57.

» Quand les sages te nomment « l'*esprit*, qui va partout, » comment ne sais-tu pas en quel état je suis! » C'était le reproche, qu'en secret et dans son délire elle adressait au Dieu, qui fit de la lune son aigrette et de qui elle avait peint elle-même le portrait de sa main. 58.

» Ayant cherché dans sa pensée et n'ayant pas trouvé un autre moyen de s'unir à l'objet de son amour, alors, accompagnée de nous, avec la permission de son père, elle entra pour la pénitence dans la forêt des pénitents. 59.

» Le temps vint lier des fruits aux arbres, plantés des mains de notre amie et témoins de ses austérités; mais le *grain de* son bonheur, semé en ce Dieu, qui ceint la lune à son front, ne parut pas songer (1) même à germer. 60.

» Je ne sais pas quand ce désiré si difficile à conquérir viendra enfin, comme la pluie sur les guérets consumés par la sécheresse, consoler notre amie, exténuée par les jeûnes et que ses compagnes regardent avec des ruisseaux de larmes. » 61.

Instruit par cette jeune fille, ayant su comprendre que le geste de son amie voulait dire : « Les affections de

(1) Équivalent de la métaphore si hardie : *prarauhâbhimoukha*, « tournant sa face vers la germination. »

mon cœur ne sont pas cachées (1) : « Eh bien! demanda le beau brahme à Oumâ, sans manifester sa joie dans ses yeux, est-ce la vérité ou n'est-ce qu'un badinage? » 62.

Alors, faisant mouvoir au bout de sa main, les doigts fermés, son chapelet en grains de crystal (2), la fille du mont fut long-temps à raffermir sa voix et répondit avec peine en syllabes mesurées : 63.

« Il en est ainsi que tu viens de l'entendre, ô le plus savant des hommes, versés dans les Védas : la personne, qui est devant toi, désire atteindre à ce rang élevé; cette pénitence n'est qu'un moyen de l'obtenir : il n'est pas d'obstacle infranchissable aux désirs. » 64.

Le brahme de lui répondre : « On connaît ce Mahéçwara, vers lequel se porte de nouveau ton désir. C'est une volupté pour lui que de faire du mal, je le pense, et partant je ne puis te prêter mon aide en cette affaire. 65.

» Femme abandonnée à l'envie d'acquérir une chose funeste, comment ta main, à peine son doigt ceint de l'anneau nuptial, pourra-t-elle supporter, la première fois qu'elle s'appuiera sur elle, cette main de Çambhou, qui fait d'un serpent son bracelet? 66.

» Pense donc toi-même si jamais ces deux choses peuvent se marier l'une à l'autre : la robe en soie aux cygnes brodés de l'épouse et la peau *fraîchement écorchée* de l'éléphant avec sa rosée en gouttes de sang! 67.

(1) « Devotus ille pulcher, ita certior factus ab illa, cordis gnara, quæ animum benevolum haud dissimulavit,... » (*Traduction Stenzler.*)

(2) « Tum rosarium crystallinum prehendens prima manu, digitis clausis,... » (*Ibidem.*)

» Qui pourrait, fût-il même ton ennemi, approuver que tes pieds, accoutumés à fouler des jonchées de fleurs dans un palais, viennent se marquer en traces de laque sur la terre des cimetières aux chevelures éparses? 68.

» Si la poussière de la cendre des bûchers, qui trouve aisément à se loger sur la poitrine de Çiva, imprimait également sa tache sur tes deux seins, le *charmant* séjour du santal jaune, y aurait-il plus haute inconvenance qu'une telle étrangeté? 69.

» Ne serait-ce pas un autre sujet de honte, si la foule du peuple se tenait avec un visage moqueur devant toi, qu'elle verrait portée, après ton mariage, sur un vieux taureau (1), quand tu mérites de monter sur le plus noble des éléphants? 70.

» Cette envie d'unir ta main à celle de Çiva force à gémir sur deux choses : le joli croissant de la lune et toi, continuel clair-de-lune pour les yeux de ce monde. 71.

» Un corps aux yeux difformes, une naissance inconnue, une richesse, qu'on peut évaluer par ce fait, qu'il a pour unique habit l'air ambiant : où trouves-tu là dans l'Immortel aux trois yeux, vierge au regard de gazelle enfant, aucune des choses, que l'on recherche dans un époux ? 72.

» Retire ton âme de ce funeste désir! Qu'as-tu de commun, toi, si heureusement douée, avec un être de cette espèce ? C'est le poteau du sacrifice, que l'homme

(1) On se rappelle que le taureau est la monture de Çiva, personnification de l'attribut destructeur en même temps que reproducteur, assis sur son emblème, identique au soleil.

de bien aspire à planter suivant le rite des Védas, et non le pal du supplice au milieu d'un cimetière (1). » 73.

Tandis que le brahmane parlait d'un langage si contraire à son amour, la jeune fille, manifestant sa colère par le tremblement de ses lèvres, tenait de travers sous la liane de leurs sourcils froncés ses deux yeux, dont le sang rougissait les bords. 74.

Elle de lui répondre : « Tu ne connais pas Çiva parfaitement, c'est pour cela sans doute que tu m'as parlé de cette manière. Les âmes étroites n'aiment pas les actions des grandes âmes, qui n'ont rien de commun avec le monde et dont leur pensée ne peut s'élever jusqu'à la cause. 75.

» On exerce la bonté, soit parce qu'on a pour but de repousser l'infortune *de sa tête*, soit parce qu'on ambitionne la puissance *ou la gloire :* mais qu'y a-t-il de commun entre cet être bon, sans désir, le défenseur du monde, et ces âmes, que fait agir le mobile de l'espérance ? 76.

» Il ne possède rien, et il est la source des richesses ; il est le Seigneur des trois mondes, et l'habitation des morts est sa demeure ; il a des formes épouvantables, et cependant on l'appelle Çiva, *c'est-à-dire, le propice :* il n'existe personne, à qui soit connue l'essence de l'Immortel armé de l'arc Pinâka. 77.

» Qu'il resplendisse de parures, ou soit enveloppé d'un serpent ; que la peau de l'éléphant pende sanglante de ses épaules, ou qu'il soit revêtu d'une robe de soie ;

(1) « A bono homine desideratur pali sacrificialis inauguratio, Vedis congrua, neque vero inauguratio pali in cœmeterio. » (*Traduction Stenzler.*)

qu'il porte un collier de crânes humains ou le croissant de la lune en aigrette : le corps de cet être, qui a toutes les formes, échappe à l'intelligence (1). 78.

» Sans nul doute, quand elle a obtenu de toucher son corps, cette poussière de la cendre des bûchers acquiert la vertu de purifier : aussi devient-elle, secouée par l'exercice de la gesticulation et de la danse, un onguent sacré sur la tête des habitants du ciel. 79.

» Monté sur un éléphant en rut des plages éthérées, vient-il à rencontrer cet indigent, que porte son taureau, Indra lui touche de sa tête les deux pieds, dont il rougit les doigts avec le pollen de la fleur des Mandâras épanouis. 80.

» Ton âme déchue vient d'avancer un mot juste, quoiqu'elle voulût en faire une injure à cet unique seigneur : comment se pourrait-il qu'il eût une naissance connue, lui, qu'on célèbre comme l'auteur de l'Être-existant-par-lui-même ? 81.

» Au reste, c'est trop long-temps disputer ! Qu'il soit tout à fait tel que l'as ouï dire ! Mon *cœur* est en lui ; mon âme n'a de goût que pour lui. La *femme*, que possède l'amour, ne regarde pas ce que l'on peut dire. 82.

» Mon amie, fais donc taire un peu cet étudiant (2), qui veut parler de nouveau, car une réponse est en germe sur ses lèvres tremblantes. Non seulement celui, qui

(1) « Illius omniformis corpus utrum ornamentis splendeat, sitne serpentibus circum ligatum, elephantine pelle cinctum, an serico indutum, craniumne gerat, an lunam in vertice, hoc non discernitur. » (*Tr. St.*)

(2) » Abigatur, amica, iste puer,... » (*Ibidem.*)

parle mal d'un grand, commet une faute ; mais encore celui même, qui prête l'oreille à ses paroles. 83.

» *S'il continue*, je m'en irai ! » Et, ce disant, la jeune fille, de qui l'ampleur des seins brisait le valkala, se mit à marcher. Aussitôt, reprenant sa forme accoutumée, le Dieu, qui porte à son drapeau l'insigne du roi des taureaux, sourit et l'arrêta. 84.

Tremblante à cette vue, tout l'ensemble de son corps agité par l'émotion (1), un pied suspendu entre l'état d'être levé et celui d'être posé à terre, comme une rivière, que la chûte d'une montagne vient troubler dans son cours, la fille de l'Himâlaya se tint un instant, ne marchant plus, mais ne s'arrêtant pas encore. 85.

« A compter de ce jour, vierge au corps gracieusement incliné, je suis ton esclave acheté au prix de tes pénitences ! » lui dit l'Immortel, qui porte le croissant de la lune pour diadème. Cette *douce* parole dissipa soudain la fatigue causée par ses mortifications ; car la peine cède la place à des forces nouvelles, quand elle reçoit sa récompense. 86.

(1) « Corpore sudante. » (*Traduction Stenzler.*)

FIN DU CINQUIÈME CHANT.

Chant VI.

OUMA DEMANDÉE ET DONNÉE EN MARIAGE.

A la suite de ces choses, Gâaurî chargea secrètement une amie de parler en ces termes au Dieu, qui est l'âme de l'univers : « Le souverain des monts est le maître de ma main, il faut donc t'assurer de son agrément. » 1.

Cette commission, qu'elle envoyait à son amant par sa compagne, fit briller sa réserve : c'est ainsi que la jeune pousse de manguier, quand le printemps s'approche, lui exprime *son amour* par la voix du kokila. 2.

« Oui ! » promit-il ; et, s'éloignant avec peine d'Oumâ, ce Dieu, qui dompte en soi l'amour, de penser aux sept Rishis, dont les corps sont des étoiles. 3.

Soudain ces riches de pénitences, qui illuminent les cieux de leurs disques flamboyants, apparaissent, Aroundhatî avec eux, en présence du Seigneur. 4.

Ils venaient de se baigner dans les courants du Gange céleste, dont les vagues sont parfumées du mada des éléphants éthéréens et parsemées de fleurs des Mandâras, plantés sur les rivages. 5.

Ils portaient des valkalas d'or, des cordons de sacrificateurs en fils de perles, des chapelets aux grains de diamant, et semblaient des arbres Kalpas, qui auraient eux-mêmes reçu le don de marcher. 6.

Conduisant au-dessous d'eux ses coursiers *verds*, son drapeau renversé, l'astre en personne (1) aux mille rayons les contemplait sur sa tête et s'inclinait avec respect devant eux. 7.

Au temps, où survient la catastrophe, qui met fin au monde, ils se réfugient sur le boutoir du grand sanglier, qui porte avec eux la terre, embrassée dans les lianes de leurs bras. 8.

Comme ils produisent, aussitôt que l'architecte du monde a terminé son œuvre, ce qui reste à faire pour compléter sa création, les hommes versés dans l'antiquité appellent ces *divins* patriarches les antiques créateurs. 9.

Dans cette condition même, où ils savourent les fruits de leurs pénitences antérieures, pures, arrivées à toute

(1) *Sâkshât*, omis dans la version latine.

la plénitude de la maturité, ils ne cessent pas de cultiver la pénitence. 10.

Placée au milieu d'eux, la vertueuse Aroundhatî, ses yeux fixés sur les pieds de son époux, brillait d'une vive splendeur, comme si la perfection de la pénitence eût pris elle-même un corps en cette femme. 11.

Içwara de regarder la sainte et les anachorètes sans mettre aucune différence dans ses distinctions. Homme ou femme, le sexe est une chose tout à fait indifférente : les saints n'estiment que les œuvres. 12.

La vue de cette femme accrut en Çiva le désir, qu'il avait d'une compagne ; car des épouses, femmes de bien, sont l'instrument capital des bonnes œuvres. 13.

Quand on eût amené Çambhou à demander Oumâ de la manière, qu'exigeait le devoir, l'âme de Kâma, épouvantée de son ancienne faute, revint à l'espérance (1). 14.

Après que ces premiers anachorètes eurent tous honoré le père de l'univers, ces brahmes versés dans les Védas lui tinrent ce langage, leur poil se hérissant de joie *sous leurs valkalas :* 15.

« Si nous avons d'une manière convenable récité la sainte écriture, sacrifié au feu suivant les rites et souffert patiemment la pénitence, nous en recueillons maintenant le fruit dans toute sa maturité ; 16.

» Puisque tu nous as élevés, toi, le plus haut souverain des mondes jusqu'à voir de nos yeux la sphère de ton âme, où ne peut même parvenir le char de la pensée (2). 17.

(1) Textuellement : *respira.*
(2) « Ne desiderio quidem ineundam. » *(Traduction Stenzler.)*

» Il serait ainsi le plus heureux des hommes fortunés celui, dans l'âme de qui tu voudrais habiter : combien plus celui, qui habite dans ton âme, origine de Brahma lui-même ! 18.

» Il est vrai, nous avons pour demeure une plage autre que la région, où circulent le soleil et la lune (1); mais, en te souvenant de nous, ta faveur nous a mis aujourd'hui plus haut qu'eux. 19.

» Nous nous estimons beaucoup par suite de l'estime, que tu as pour nous-mêmes : ordinairement, la considération d'un plus grand augmente la confiance, que l'homme a dans sa vertu. 20.

» Mais à quoi bon t'apprendre, Immortel aux yeux impairs, notre joie que tu aies tourné sur nous ta pensée? *Tu le sais,* puisque tu es l'âme des *âmes* incorporées ! 21.

» Nous te voyons devant nos yeux, et cependant nous ne te connaissons pas encore dans la vérité ! De grâce, dis-nous toi-même ce que tu es; car la route de l'intelligence ne peut la conduire jusqu'à toi. 22.

« Quelle est cette portion de toi, par laquelle tu crées ce monde visible; ou celle, par laquelle tu le conserves; ou celle, par laquelle tu le détruis? Quelle es-tu dans les trois ? 23.

» Mais laissons là, grand Dieu, cette question trop élevée ! Enjoins-nous tes ordres, à nous, que ta pensée a fait venir ! Que devons-nous faire ? » 24.

Alors, effaçant avec les rayons de ses dents blanches l'éclat pâlissant de la lune en diadème sur sa tête, le

(1) « Habitamus quidem in loco, sole et luna altiore : ... » (*Tr. Stenzler.*)

souverain seigneur de répondre en ces termes : 25.

« Vous n'ignorez pas que nulle de mes actions n'a mon intérêt pour mobile : mes huit formes ne proclament-elles pas qu'il en est ainsi de moi ? 26.

» De même qne les tchâtakas, consumés par la soif, demandent la pluie au nuage; de même les Dieux, qu'oppriment la fureur d'un ennemi, me supplient d'engendrer nn fils. 27.

» Aussi veux-je prendre Oumâ pour obtenir d'elle un enfant, comme le sacrificateur prend un morceau de bois sec pour en tirer du fen. 28.

» Il vous faut donc aller chez l'Himâlaya lui demander sa main pour moi : les mariages, que négocient les gens de bien, ne sont pas sujets aux repentirs. 29.

» En contractant une alliance avec ce mont sublime, inébranlable, qui porte le poids de la terre, sachez que je ne déroge en aucune façon (1). 30.

» Je ne vous dis pas : « Vous aurez à lui parler ainsi pour sa fille; » car les hommes vertueux honorent les sages leçons, que vous leur avez enseignées. 31.

» Que la noble Aroundhatî veuille bien ici nous prêter elle-même son appui : ordinairement, l'habileté des femmes n'est pas inutile en de telles affaires. 32.

» Allez pour le succès dans Oshadhiprastha, ville de l'Himâlaya : vous me retrouverez ici près de la belle cataracte de la Mahâkoçî. » 33.

Voyant alors que ce *Dieu*, le premier des ascètes, avait tourné ses yeux sur le mariage, les Pradjapatides, ces

1) Scitote me etiam non fore deceptum. » (*Traduction Stenzler.*)

thésaurisateurs de pénitences, ne rougirent plus de s'être unis avec des épouses. 34.

Ces choses faites, le chœur des sept patriarches répondit : « Qu'il en soit ainsi ! » et s'en alla. Puis, le souverain seigneur se rendit lui-même au lieu, duquel on a parlé ci-dessus (1). 35.

Les Rishis suprêmes s'élancent dans le ciel azuré comme une épée ; et, d'une vitesse égale à celle de la pensée, ils arrivent à Oshadhiprastha. 36.

Il semblait que le fondateur avait transporté là cette *brillante* Alakâ, habitation des plus merveilleuses richesses, ou qu'il eût fait cette ville pour que le Swarga trop plein s'y dégorgeât dans une colonie. 37.

Le Gange roulait ses flots tout à l'entour ; elle avait de grands palais construits en pierres précieuses ; des herbes lumineuses croissaient dans les terrassements de son enceinte ; elle était enfin ravissante jusqu'en ses fortifications mêmes. 38.

Là, étaient des éléphants, inaccessibles à la crainte des lions ; des coursiers, nés dans le Vila ; des Kinnaras et des Yakshas pour citadins, les Déesses des bois pour épouses. 39.

Là, éclatait le son des tambours, que le rythme seul distinguait de la voix du tonnerre, qui les imitait dans les nuages attachés à la cîme des palais. 40.

Là, pour le service des *fortunés* habitants, les arbres Kalpas de produire sur leurs tremblants rameaux tout

(1) A la cataracte de la Mahâkoçi.

l'attirail des robes, des étendards et des ustensiles domestiques (1). 41.

La nuit, en des palais de crystal, les images réfléchies des étoiles y font l'office des bouquets de fleurs dans les salles de rafraîchissements (2). 42.

Là, dans les jours nébuleux, les clartés des herbes montrent le chemin du rendez-vous, la nuit, aux amantes, qui n'y connaissent pas les ténèbres. 43.

Une nouvelle adolescence y renaît à la fin de la jeunesse (3) : il n'y a point d'autre Mort que le Dieu à l'arc de fleurs ; le sommeil, causé par la fatigue de la volupté, y détruit seul la connaissance. 44.

Là, domptés par le froncement des sourcils, le tremblement des lèvres, la menace d'un joli doigt, les amants prient devant la colère des femmes jusqu'à ce qu'ils en aient obtenu le pardon. 45.

Cette ville a pour ses jardins extérieurs le Gandhamâdana aux suaves odeurs, où l'on voit pour voyageurs des Vidyadhâras endormis à l'ombre des arbres Santânakas (4). 46.

Aussitôt qu'ils virent la cité de l'Himâlaya, les divins anachorètes de regarder comme une déception toute bonne œuvre faite en vue seule du Swarga. 47.

(1) « Arbores cœlestes, cum volitantibus vestibus in ramis, ibi pulchorum vexillorum in ædium machinis partes agunt, quæ sine civium labore erecta sunt. » (*Traduction Stenzler.*)

(2) « Ibi in crystallinis ædibus, noctu in compotationum locis, stellarum lumina repercussa munera quasi fiunt, honoris caussa oblata. » (*Ibidem.*)

(3) « Ibi finis vitæ est juventus,... » (*Même traduction.*)

(4) Une des cinq espèces d'arbres fabuleux du Paradis.

Promptement aperçus dans le palais du *roi des* monts par ses portiers, les yeux levés au ciel, ils descendirent, la tête chargée d'un épais djatâ, sans bouger, comme des feux représentés dans un tableau. 48.

Descendus sur la terre et rangés suivant l'ordre des âges, ce chœur d'anachorètes brillait comme le disque du soleil au milieu des eaux. 49.

Le grand mont s'avança de loin à la rencontre de ces vénérables; et, tenant nn arghya dans sa main, il ébranlait toute la terre en y posant des pieds lourds de sa force immense. 50.

D'une taille gigantesque, il avait des bras longs comme un pin dévadâru; ses lèvres cuivrées étaient de métaux : naturellement, sa poitrine était de rocher : enfin, *à son aspect*, on n'aurait pu que dire : « Voilà bien certainement l'Himâlaya ! » 51.

Quand il eut traité avec les honneurs exigés par l'étiquette ces patriarches aux œuvres pures, l'Himâlaya, montrant lui-même la route de son palais, introduisit les sept Rishis dans l'intérieur de ses appartements. 52.

Ici, le souverain des monts les fit asseoir sur des siéges de roseaux et, se reposant lui-même sur un siége, il tint ce discours, les mains réunies en coupe, aux saints Maharshis : 53.

« Cette visite, que je reçois de vous dans un moment, où je ne l'attendais pas, semble à mes yeux comme un fruit venu avant sa fleur, comme une pluie arrivée sans un lever du nuage. 54.

» D'après cette faveur de vos saintetés, je me regarde moi-même tel que si j'étais passé de la folie à la sagesse,

tel que si j'étais changé de fer en or, tel que si, de la terre, j'étais monté au ciel. 55.

» C'est chez moi désormais que les êtres devront aller pour se purifier; car un lieu, qui fut habité par les saints, est célébré comme un pèlerinage. 56.

» Je sais, ô les plus grands des brahmes, que je dois ma purification à ces deux choses : la chûte du Gange sur ma tête, et l'eau *hospitalière*, où vos pieds furent lavés. 57.

» J'estime que mon corps aux deux formes a reçu de vous une double faveur : la mobile, parce que vous avez fait d'elle votre servante; l'immobile, parce que vous y marquez la trace de vos pieds. 58.

» Mes *grands* membres, quoiqu'ils remplissent jusqu'aux extrémités du ciel, ne sont point capables de contenir la joie débordante, que m'inspire cet honneur de vos saintetés. 59.

» L'aspect de vos lumineuses personnes dissipe, non-seulement les ténèbres, qui habitent mes cavernes; mais encore cette obscurité plus épaisse, dont m'enveloppe la qualité de passion (1). 60.

» Je ne sais pas s'il est une chose, que l'on puisse faire pour vous : s'il en était quelqu'une, ne se ferait-elle pas d'elle-même? Aussi, pensé-je que votre descente ici n'a pour but que ma purification. 61.

» Néanmoins, veuillez me donner vos ordres en quelque matière que ce soit; car un bon serviteur estime un ordre comme une faveur de son maître. 62.

(1) Voyez, tome Ier, page 295, note deuxième.

» Nous voici : moi, mon épouse et ma fille, espérance de ma race : de qui avez-vous besoin ici? Parlez! ce que nous offrons ne l'est pas des lèvres seulement (1). » 63.

Il dit; et l'écho, sorti de la bouche des cavernes, répétant son discours à mesure qu'il était prononcé, l'Himâlaya semblait en dire chaque mot deux fois. 64.

Les Rishis alors d'inviter Angiras à parler : il excellait dans l'art de manier la parole et tint ce langage au roi des monts : 65.

« Tout cela est vrai de toi, et même beaucoup plus encore : la hauteur de ton âme est égale à celle de ta cime. 66.

» Tu es Vishnou, qui s'est fait montagne, disent avec raison les sages. Ton sein fécond a porté tous les êtres, immobiles et mobiles. 67.

» Comment sur ses crêtes, aussi tendres que les filaments du lotus, le serpent *Césha* pourrait-il supporter la terre, si toi-même ne la soutenais dès la racine des enfers. 68.

» Tes sources (2) et tes rivières, qui roulent des ondes inaltérablement claires, arrêtées seulement par les vagues de l'Océan, purifient l'univers de leur pureté native. 69.

» Autant il est glorieux pour la Gangâ de couler au

(1) Littéralement : *Nous méprisons les choses, qui ne sont que d'extérieur.* M. Stenzler a dit : « Dicite quonam nostrum vobis opus est, nulla spe posita in divitiis externis. »

(2) *Kirtayas*, pluriel de *kirti*, « diffusing, expansion, » (*Wilson*). M. Stenzler dit : « Continua immaculata serie, oceani demum fluctibus coerciti, puritate sua mundum purificant tuæ laudes tuique fluvii. » Ne pourrait-on traduire ainsi, malgré la particule conjonctive : *les fleuves, qui sont ta gloire?*

pied de l'Être assis au plus haut des cieux, autant il est glorieux pour elle de recevoir sur ta cîme élevée une seconde naissance. 70.

» La grandeur de Vishnou, quand il mesura ses trois pas, dut successivement s'étendre en large, en bas, en haut; mais, pour toi, la grandeur en tous sens est une chose naturelle. 71.

» Le Souméróu au sommet d'or s'est vu enlever son royal diadème par toi, qui as obtenu une place au rang des êtres, pour la bouche desquels sont faites les portions du sacrifice. 72.

» Ton altesse a mis toute sa dureté dans sa masse solide ; mais ton corps, que le respect incline ici devant nous, sait honorer les gens de bien. 73.

» Écoute donc la raison, qui nous amène ; cette affaire est aussi la tienne : une part y fut donnée à nous-mêmes par le choix de plus grands que nous (1). 74.

» Celui, qui porte avec le croissant de la lune le nom sublime d'Iswara, que nulle autre énergie ne partage avec lui; ce nom, doué de l'aṇiman (2) et des autres qualités ; 75.

» Celui, par qui, tel que des coursiers traînent un char sur le chemin, est porté l'univers sur les formes de

(1) « Bonorum institutione nos etiam hujus negotii participes sumus. » *(Traduction Stenzler.)*

(2) « Qui excelsum Domini nomen, subtilitate et reliquis virtutibus præditum,... » *(Ibidem.)* — « Subtility, moleculism.... The same considered as a superhuman faculty, to be acquired by austere devotion and the performance of magical rites, or as possessed by a deity. » *(Dict. de Wilson.)*

son être, la terre et les autres, qui s'entraident mutuellement ; 76.

» Celui, que les ascètes recherchent dans leur corps, où il habite, et que les sages appellent la région, d'où l'on n'a point à craindre le retour ; 77.

» Çambhou, qui dispense les grâces, le témoin en personne des œuvres de l'univers, a choisi ta fille pour son épouse et nous a chargés de te porter les propositions du mariage. 78.

» Veuille donc unir à lui ta fille, comme le sens est joint au mot ; car le père n'a point à plaindre la fille, qu'il donne à un époux vertueux. 79.

» Que tous les êtres quelconques, immobiles et mobiles, appellent Oumâ leur mère, car Çiva est le père du monde. 80.

» Que, s'étant prosternés devant l'Immortel au cou d'azur, les Dieux s'en viennent aussitôt après illuminer les pieds de ta fille avec les diamants, qui rayonnent dans leurs diadèmes ! 81.

» Oumâ est la fiancée ; c'est toi, qui donnes sa main ; c'est nous, qui la demandons ; Çiva est l'époux : voilà, certes ! un concours de choses, qui doit suffire à la gloire de ta race. 82.

» Par la cérémonie du mariage de ta fille avec celui, qui ne loue pas, mais qui est loué, qui ne se prosterne devant personne, mais devant qui l'on se prosterne, deviens le père du père de l'univers. » 83.

Tandis que le Rishi divin parlait ainsi, Oumâ, la tête baissée, à côté de son père, *feignait de* compter les pé-

tales du lotus, qu'elle tenait à la main pour badiner. 84.

Quoique cette demande comblât ses vœux, le roi des monts fixa les yeux sur le visage de Ménâ ; car les femmes sont ordinairement les yeux des pères dans les affaires de leurs filles. 85.

Ménâ elle-même de penser qu'il fallait accomplir sans différer le désir de son époux : les femmes dévouées ne mettent jamais d'obstacle aux vœux de leurs maris. 86.

Elle se recueillit en elle-même et dit : « Voici la réponse, qui sied ici ! » A peine eut-elle achevé ces mots, qu'elle prit sa fille gracieusement parée. 87.

« Viens, ma fille ! lui dit son père : sois donnée comme une aumône à *l'anachorète, qui est* l'âme de l'univers. Ces Mounis te demandent pour lui, et je recueille aujourd'hui le *plus doux* fruit, que puisse goûter le père de famille. » Ces paroles dites, le grand mont, s'adressant aux Rishis : « L'épouse de l'Immortel aux trois yeux, leur dit-il, fait sa révérence à vous tous ! » 88-89.

Ayant remercié l'Himâlaya de cette parole, qui mettait son noble sceau à l'accomplissement de leur mission, les Rishis de combler Ambikâ (1) elle-même de bénédictions déjà toutes venues à leur maturité. 90.

Aroundhatî fit asseoir dans son *chaste* sein Oumâ rougissante, de qui les pendeloques d'or tombèrent sur le front dans son humble révérence. 91.

Et, peignant à sa mère les qualités de cet époux, qui n'avait jamais eu d'autre épouse, elle consola Ménâ, le

(1) Autre nom d'Oumâ ou Pârvatî.

visage baigné de larmes, le cœur agité par sa tendresse pour sa fille. 92.

Le *mont* allié *maintenant* de Çiva, ayant demandé aux saints habillés d'écorce quel jour de la lune serait célébrée la cérémonie des noces : « Trois jours après celui-ci ! » répondent les *divins anachorètes*, qui s'en vont, leurs adieux faits à l'Himâlaya. De retour, ils annoncent au Dieu armé du trident le succès de leur mission et s'en reviennent dans les cieux. 93-94.

L'impatience de s'unir avec la fille du mont rendit ces *trois* jours d'une longueur insupportable au Dieu, qui règne sur les Paçous (1). Quel autre, esclave encore des sens, ne tourmenteraient ces désirs, puisqu'ils ont ému le seigneur même *de la terre ?* 95.

(1) Voyez ci-dessus, la note seconde, page 271.

FIN DU SIXIÈME CHANT.

Chant VII.

LES NOCES D'OUMA.

Ensuite, dans la quinzaine de la lune croissante, le jour appelé Djâmitra, plein d'heureuses influences, l'Himâlaya, réuni à ses parents, de célébrer la cérémonie des sacrifices préliminaires au mariage de sa fille. 1.

La cité vit alors ses mères de famille empressées dans chaque maison à disposer les choses pour les fêtes de l'hymen et tous ses gynœcées ne former, pour ainsi dire, qu'une seule et même famille. 2.

Sa grande rue, jonchée de fleurs des Santânakas et

pavoisée d'étendards faits en fines étoffes de la Chine, brillait par la splendeur flamboyante de ses portes d'or, comme si l'on eût transporté là de sa place le Swarga même. 3.

Quoique la ville eût une foule d'enfants, Oumâ seule, comme si on ne l'eût pas vue depuis long-temps ou qu'elle fût sortie du tombeau, était le souffle essentiel de vie pour *chaque* père et *chaque* mère : « Un mari, se disait-on, va recevoir sa main (1) ! » 4.

Comblée de bénédictions, elle passait des embrassements de l'un dans les embrassements de l'autre ; on lui donnait parures sur parures ; et l'amour de tous pour la race du noble mont, quoique divergent par les différentes parentés, concentrait en elle ses rayons comme dans un foyer commun. 5.

A l'heure de Mitra (2), au moment, où les Outtaraphalgounîs (3) entrent en conjonction avec la lune, les femmes, ses parentes, qui avaient des époux et des fils, se mirent à parer sa jeune personne. 6.

Elle orna *de ses charmes* une tunique de soie, qui tombait au-dessus du nombril, parure de l'onction, à laquelle tenait la flèche (4), *emblême de sa caste:* les jeunes

(1) « Uma sola, quanquam liberorum copia erat, quasi post longum tempus conspecta sive a morte surrecta, quia ejus nuptiæ prope erant præcipua parentum anima erat. » (*Traduction Stenzler.*)

(2) La troisième après le lever du soleil.

(3) La douzième mansion lunaire, contenant deux étoiles et figurée par un lit.

(4) « Une fille de la classe militaire, qui se marie avec un brahmane, doit tenir une flèche, *à laquelle son mari doit en même temps porter la main.* » (Lois de Manou, livre III, art. 44.)

pousses des saints doûrvas entremêlés de jaunes sinapis tranchaient sur le brillant éclat de ce vêtement. 7.

Aussitôt qu'on l'eut parée avec cette flèche neuve, suivant l'nsage des fiançailles, la jeune vierge de resplendir comme le croissant de la lune, quand, à la fin de sa quinzaine obscure, il s'enflamme aux rayons du soleil.

L'onction faite avec dn santal, en partie sec, en partie hnmide, après qu'on eut essuyé l'huile de ses membres avec du lodhra (1) en poudre, les femmes de la condnire, vêtue d'un habit propre aux ablutions, le visage tourné en face d'un pavillon soutenu sur quatre colonnes. 8—9.

Là, sur un sol pavé en pierres de lazuli, diversifiées par des compartiments de perles non forées, elles se mirent à laver son corps, au son des instruments de musique, avec les ondes versées des urnes d'or. 10.

Alors, ses membres étant purifiés de ce bain fortuné, elle se revêtit de la robe, que devait écarter son éponx (2), et brilla telle que la terre couverte de kâças (3) fleuris, quand le nuage a fini d'arroser les campagnes de son eau. 11.

De ce lieu même, les épouses en renom de chasteté prennent Onmâ et la conduisent au milieu du tertre nuptial, pourvn d'un siége, ombragé d'un tendelet et flanqué de quatre colonnes en pierreries. 12.

Là, ayant placé la tendre vierge, son visage tourné vers l'orient, les femmes venues en face d'elle pour faire sa

(1) *Symplocos racemosa.*

(2) PATIUDGAMANIYAVASRA, *marito sublevanda vestis.*

(3) *Saccharum spontaneum.*

toilette, hésitèrent un moment, bien qu'elles eussent les parures sous la main, tant leurs yeux étaient captivés par sa beauté naturelle (1). 13.

Une d'elles jeta un lien charmant avec une guirlande de madhoûkas (2), dont les fleurs blanches étaient mariées aux doûrvas (3), autonr de ses cheveux, tressés eux-mêmes avec des fleurs et dont une fumigation odorante avait séché la moiteur. 14.

Quand elles eurent oint son corps d'agourou blanc, elles dessinèrent un tilaka sur le front avec la gorotchanâ; et la jeune fille se tint alors surpassant la beauté de la Gangâ aux îles aréneuses, émaillées de flamingos. 15.

Les charmes de son visage, effaçant la grâce du lotus moucheté d'abeilles et le disque de la lnne encadré de nuages, ôtaient l'envie de rien comparer à ses cheveux d'une beanté parfaite. 16.

Un épi d'orge, suspendu à son oreille, attachait, grâce à l'honneur, qu'il avait d'occuper cette place éminente, les yeux sur la joue, où brillait d'un jaune éclatant la gorotchanâ, mariée avec le rouge piquant de la symplocos racémeuse. 17.

Divisées par une ligne, que ne touchait pas la cire *du fard*, les deux lèvres de cette fiancée aux membres si distingués; ces lèvres, tout près maintenant d'obtenir le

(1) « Postquam gracilem illam facie ad orientem conversa residere fecissent mulieres a fronte considentes paululum morabantur, quia, quanquam ornamenta prope deposita erant, oculi earum nativa illius pulchritudine abripiebantur. » (*Traduction Stenzler.*)

(2—3) *Bassia latifolia* et *panicum dactylon.*

prix de la beauté, ajoutaient par leurs frémissements quelque chose à leur séduction même. 18.

« Touche avec ce pied le croissant de la lune sur la tête de ton époux ! » dit, formant un vœu pour elle en manière de badinage, l'amie, qui venait de lui teindre les pieds ; et Parvatî de la frapper, sans répondre, avec son bouquet de fleurs. 19.

Voyant ses yeux charmants, couleur des pétales du plus beau lotus bleu : « C'est pour conserve seulement, que nous lui mettons de ce collyre noir, disaient les femmes, chargées de sa toilette, et non que nous pensions augmenter la beauté de ses yeux, qu'on ne peut faire plus grande (1). 20.

A mesure qu'on la parait de ses atours, Oumâ brillait comme une liane, où naissent des fleurs ; comme une nuit, où se lèvent des étoiles ; comme une rivière, où s'abattent des oiseaux. 21.

Quand, de ses grands yeux immobiles sur le disque d'un miroir, elle se vit toute resplendissante, la vierge hâta de ses vœux l'arrivée de son fiancé ; car la toilette des femmes a pour sa récompense les regards de leurs amants. 22.

Ensuite, la mère avec deux doigts prit de l'arsenic rouge et de l'orpiment jaune mouillés, substances fortunées ; et, soulevant le visage de sa fille, orné de brillantes girandoles, suspendues aux deux oreilles, 23.

(1) « Cum ornatrices adspicerent illius oculos, recentium loti foliorum instar pulchros, nigrum collyrium non eo animo prehendebant, ut oculis eximiam pulchritudinem impertiretur, sed ut tutamentum iis esset. » (*Tr. St.*)

Elle fit avec douleur, ce qui avait d'abord été le plus grand de ses désirs au temps qu'elle voyait éclore les seins d'Oumâ, le tilaka d'initiation au mariage sur le front de sa fille. 24.

Elle attacha le bracelet tissu de laine, symbole de l'hymen, que, les yeux troublés de larmes, elle mit où il ne fallait pas; mais les doigts de la nourrice le firent couler à sa place. 25.

Telle que la rive de la mer de lait, bordée par une masse de *blanches* écumes; telle que la nuit d'automne, ornée de sa *charmante* lune; telle Oumâ, revêtue d'une robe neuve de lin, un miroir neuf à sa main, brillait d'un plus grand éclat. 26.

La mère fit incliner sa fille devant les Dieux adorables de sa famille, et, habile à la diriger dans ses devoirs, lui fit embrasser, suivant l'ordre, les pieds des femmes renommées pour la vertu. 27.

« Obtiens l'amour indivisé de ton époux! » dirent-elles à la jeune fille, courbée devant elles; mais celle-ci, à qui était réservée en partage la moitié du corps de son époux, mit derrière elle ces vœux de ses parentes. 28.

Quand il eut complètement achevé l'affaire de sa fille, assortie à son désir et sa dignité, le mont de noble parentage au comble de ses vœux se tint dans une salle, pleine de ses amis, pour attendre l'arrivée de l'Immortel, qui porte l'insigne du taureau. 29.

Dans ces entrefaites, sur le mont de Kouvéra, des matrones attentives déposaient aux pieds de Çiva même, le maître de Poura, une parure telle, qu'il séyait à un premier hymen. 30.

Le Dieu toucha seulement, par considération pour elles, cette magnificence de fortunés atours, et sa mise accoutumée se changea d'elle-même en la toilette, que désire un fiancé. 31.

Soudain la cendre passe à l'état d'onguent blanc, son collier de crânes devient une blanche guirlande, et la peau d'éléphant, tachée de sang aux extrémités inférieures de ses bords, se métamorphose en un manteau de soie (1). 32.

Son œil au milieu du front, dans l'orbite duquel brillait une étoile pure, couleur du jaune passant au noir, se changea lui-même pour exercer l'office peu différent d'un tilaka peint avec l'orpiment jaune (2). 33.

Ses énormes serpents (3), qui devaient lui servir également de parures, chacun suivant sa place, revêtent de nouvelles formes; et tout ce qui resta des corps, ce furent seulement les diamants lumineux des chaperons. 34.

Quel besoin avait-il d'une pierrerie comme aigrette pour sa tête, surmontée sans cesse de la lune, qui, à l'état de croissant, tenait ses taches sous le voile et semait en plein jour même le brillant éclat de ses rayons? 35.

C'est ainsi que ce Dieu, unique source des merveilles par sa toute-puissance et créateur des genres les plus parfaits de parures, se vit lui-même dans son image réflé-

(1) « Elephanti pellis facta est vestis serica, in laciniis gorochana picta. » (*Traduction Stenzler.*)

(2) Littéralement : *proximo natum tilakæ muneris in loco.* M. Stenzler dit simplement : « Oculus in media fronte splendens, in medio pura stella nigra præditus, locum occupavit notæ frontalis, auripigmento pictæ. »

(3) Textuellement : *Les rois des serpents.*

chie sur une lame d'épée, qu'avaient apportée là près de lui ses dévots serviteurs. 36.

Tel, que s'il escaladait le mont Kaîlâsa même, l'Immortel, s'appuyant sur le bras de Nandi, monta sur le grand buffle, cachant son large dos sous une peau de tigre et qui, par révérence pour lui, diminua sa hauteur colossale. 37.

Les matrones de suivre le Dieu sur leurs diverses montures, dont le mouvement secouait leurs pendeloques, et de changer, pour ainsi dire, l'atmosphère en une prairie de lotus avec leurs visages dorés, comme d'un pollen, par les rayons de leurs *saintes* auréoles. 38.

Derrière ces femmes à l'éclat d'or, resplendissait Kâlî (1) avec son collier de crânes humains : telle une masse de sombres nuages, accompagnée de grues et qui jette ses éclairs au loin devant elle. 39.

Ensuite, les fanfares des instruments de musique, sonnés par des serviteurs, qui précédaient l'Immortel au trident, plongea jusqu'aux cimes des palais (2) et vint annoncer aux Dieux que c'était le moment de se prosterner. 40.

L'astre aux mille rayons lui donna une ombrelle neuve, ouvrage de Viçvakarma ; et, le front sous le poêle de soie, il semblait aux yeux que Çiva reçût la chûte de la Gangâ sur la tête. 41.

Revêtues de corps *célestes* et l'émouchoir en main, la

(1) La *çakti* ou l'énergie destructive de Çiva personnifiée.

(2) « Tum sollemnis instrumentorum clangor,... in soliorum fastigia penetrans,... » (*Traduction Stenzler.*)

Gangâ et l'Yamounâ servaient le Dien ; et, toutes changées que fussent leurs formes de fleuves, on eût encore pu les voir telles que si, dans leurs eaux, s'abattait une volée de cygnes (1). 42.

Vers lui de s'avancer le premier créateur, et, sa poitrine marquée du çrîvatsa, l'Homme (2) incarné lui-même, qui, le saluant du mot : « Victoire ! » exaltaient sa grandeur, comme le beurre clarifié augmente le feu. 43.

Divisés en trois, ces Dieux ne forment qu'une seule personne : le plus haut point et le plus bas est entre eux en commun : quelquefois Vishnou est au-dessus de Çiva, ou Çiva au-dessus de Vishnou, ou Brahma avant tous les deux ou tous les deux avant Brahma. 44.

Les gardiens du monde, Indra même à leur tête, revêtus d'habits modestes, ayant dépouillé les marques de leur auguste fortune, adressant des signes à Nandi pour qu'il attirât sur eux les yeux de l'Immortel, se prosternaient, les mains jointes, sous les regards de Çiva. 45.

Il honora, suivant leur dignité, le Dieu, qui naît sur un lotus, avec un mouvement de sa tête ; Vishnou, d'une parole ; Çakra, d'un sourire, et tous les autres Dieux, avec un regard seulement. 46.

Aux sept Rishis, qui jettent devant lui une acclamation de victoire, il dit, faisant précéder ses paroles d'un sourire : « Il y a long-temps que je vous ai choisis pour les

(1) Par allusion aux robes brodées de cygnes. Voyez ci-dessus, page 321, et tome I, page 410, çloka 25.

(2) *Pourousha*, un des noms de Vishnou. Voyez, t. I[er], p. 50, note 3[e].

adhwariyous (1), qui doivent présider ici le grand sacrifice du mariage. » 47.

Tandis que les premiers des musiciens du ciel, conduits par *leur coryphée* Viçvâvasou, chantaient les exploits du vainqueur de Tripoura, l'Immortel, qui ceint le croissant de la lune, le Dieu insurmontable aux assauts des ténèbres, arriva au terme de sa route. 48.

Son taureau, qui se dandinait dans sa marche au milieu des airs, le portait au son de ses clochettes d'or et secouait à chaque instant ses deux cornes, engagées dans les nuages, comme si elles avaient pris de la vase en donnant de la tête contre un obstacle. 49.

Çiva fut arrivé dans un instant à la cité, que tenait sous sa garde le roi des montagnes, cette ville, qui jamais n'éprouva l'invasion des ennemis et que ses regards, jetés en avant, attiraient à lui comme avec des fils d'or. 50.

Contemplé avec admiration par tous les citadins, la tête dressée en l'air, le Dieu au cou bleu, tel qu'un nuage, descendit de la route, qu'il avait jadis marquée de ses flèches (2), et mit le pied sur le dos de la terre approchée devant la porte de la ville. 51.

Le souverain des montagnes, joyeux de son arrivée, se porta à sa rencontre avec des multitudes d'éléphants, montés par les princes de sa famille dans une riche parure, tels qu'on eût dit ses propres cîmes, aux arbres tout chargés de fleurs. 52.

(1) Brahme, versé dans le Yadjourvéda.

(2) Dans son combat avec le géant Tripoura, le roi des trois cités volantes.

Ces deux troupes de Dieux et de montagnes se rencontrèrent devant la porte de la ville, toutes ses barrières levées, comme deux courants d'eau se heurtent avec un bruit, qui s'étend au loin, devant un seul pont, que leurs vagues ont brisé. 53.

Le grand mont, devant lequel s'inclina cet *ineffable*, aux pieds de qui doivent s'incliner les trois mondes, fut rempli de confusion; car, *dans son trouble*, il ne s'était point aperçu que, frappé de loin par la majesté de Çiva, il avait déjà baissé devant lui sa tête. 54.

Le sentiment de la joie fit s'épanouir la fleur de son visage; il se mit à marcher devant son *immortel* gendre et l'introduisit dans son opulente cité, où la rue des boutiques était jonchée de fleurs jusqu'à la hauteur du talon. 55.

Telles furent, dans les guirlandes de palais, en ce moment, les actions des charmantes femmes de la ville, qui, désertant les autres affaires, aspiraient toutes à voir Içâna (1). 56.

Sa guirlande échappée du ruban, tenant d'une main son opulente chevelure, qu'elle oubliait dans le moment de rattacher, l'une de courir soudain vers un lieu, qui livrait un passage à la vue. 57.

Celle-là, retirant vite le bout de son pied, stillant de fard, appuyé sur *un genou de* sa camériste, jalonnait sa route jusqu'à l'œil-de-bœuf avec des empreintes de

(1) Un des noms, que porte Çiva.

laque, ne songeant point à mettre en sa démarche le jeu d'un mouvement coquet. 58.

Celle-ci, ayant orné déjà son œil droit avec le pigment, mais l'œil gauche encore dépourvu de collyre, s'en allait, ainsi faite et son pinceau à la main, se placer dans le voisinage d'une croisée. 59.

Une autre, jetant ses yeux à travers une fenêtre, ne rattachait point sa nîvî (1), déchirée dans sa marche *trop hâtée*, et retenait son vêtement avec une main, dont les bijoux plongeaient leurs rayons jusqu'au fond du nombril. 60.

De telle autre la ceinture, à demi répandue *par terre* dans sa précipitation pour se lever, glissait à chacun de ses pas mal mesurés et ne tenait plus que par un bout de fil engagé à la racine de son pouce. 61.

Les fenêtres, dont ces femmes, attirées par une impatiente curiosité, occupaient les embrasures, semblaient, à cause de leurs visages, comme ornées de lotus, dont l'âçava de leur bouche était comme le parfum et leurs yeux tremblants comme les abeilles. 62.

C'est ainsi que le Dieu au front ceint de la lune, faisant briller deux fois en plein jour les cimes des palais avec les clartés de sa lune *au milieu des rayons du soleil*, entra dans la rue royale pavoisée confusément d'étendards. 63.

Les femmes, buvant de leurs yeux cet être, seul digne d'être vu, ne recevaient aucune impression des autres

(1) Voyez ci-dessus, page 268.

organes, tant l'action de ses autres sens était, pour ainsi dire, entrée dans celle de l'œil par toute la force de l'âme (1). 64.

« C'est avec raison qu'Aparnâ, disaient-elles, endura pour le mériter, toute délicate qu'elle est, une difficile pénitence. Elle serait au comble de ses vœux la femme, qu'il voudrait accepter pour servante : combien plus celle, qui pour couche obtient son sein ! 65.

» Si le maître des créatures n'avait pas dû marier ensemble ces deux êtres d'une beauté *seule* digne de leurs mutuels désirs, il eût travaillé pour une œuvre stérile en créant dans ce couple une beauté *nompareille !* 66.

» Il n'est pas vrai que sa colère allumée ait consumé

(1) L'auteur s'est déjà servi des mêmes idées pour un autre poème avec quelques variantes dans l'expression. Voyez tome I, page 240 ; ou plutôt, sans aller si loin, voici ce qu'on trouverait là :

« Ensuite, dans les maisons aux fenêtres d'or, voici quelles furent les actions des femmes de la ville, abandonnant toute autre affaire et livrées toutes au plaisir de contempler Adja. 5.

La guirlande échappée de la ceinture, quelques-unes se précipitaient vers la rue pour voir, tenant d'une main leur longue et abondante chevelure, qu'elles ne savaient plus rattacher. 6.

Celle-ci retirait vite son pied, dont l'extrémité s'appuyait sur *un genou de* sa parfumeuse ; et, ne songeant plus à se donner une démarche coquette, elle courait à l'œil-de-bœuf, marquant jusque-là sa route avec le fard, qui stillait de son pied. 7.

Celle-là, qui avait illuminé de collyre son œil droit et qui n'avait pas encore touché à son œil gauche, s'approchait ainsi faite de sa fenêtre, sans quitter même son pinceau. 8.

Telle, qui, dans son élan, avait brisé le ruban, auquel se liait son vêtement inférieur, ne se donnait pas le temps de le rattacher, et, les yeux jetés

le corps de l'archer aux traits de fleurs : non! c'est l'Amour, qui dut, par confusion sans doute, après qu'il eut vu ce Dieu, rejeter de lui-même son corps! 67.

» Maintenant qu'il est parvenu, mon amie, à cette alliance avec Içwara, *si* ambitionnée de tous ses désirs, le roi des monts lèvera encore plus haut sa tête, orgueilleuse de porter la terre! » 68.

Ainsi parlaient ces gracieuses femmes d'Oshadhiprastha; et, les oreilles caressées de ces douces paroles, l'Immortel aux trois yeux arriva au palais de l'Himâlaya, où les bracelets des mains réduisaient en poussière *dans leurs corbeilles* les poignées de grains frits (1). 69.

Là, s'appuyant sur la main de Vishnou, il descendit de son taureau, comme le soleil en automne descend du nuage; et, précédé par le Dieu, qui fait son trône d'un

dehors, elle restait au milieu de sa croisée, retenant sa jupe avec une main, dont les brillantes parures lui envoyaient des rayons jusqu'au fond du nombril. 9.

De telle, qui s'était levée en sursaut, la ceinture, à demi répandue *à terre*, glissait à chacun de ses pas mal mesurés et ne tenait déjà plus que par le bout du cordon, qui s'était pris à la racine de son pouce. 10.

On eût dit que les fenêtres était ornées de lotus, à voir s'épanouir d'une vive curiosité dans les embrâsures ces têtes de femmes, aux bouches toutes parfumées de liqueurs spiritueuses, aux yeux, qui semblaient voltiger comme des abeilles. 11.

Ces dames, qui buvaient du regard, *pour ainsi dire*, le fils de Raghou, n'étaient plus sensibles à nulle autre cause d'impression : l'œil en effet avait absorbé l'action des autres sens par toute la force de l'âme. » 12.

(1) «....Trioculus ingressus est in Himâlayæ domicilium, in quo granorum manus armillis contritæ erant. (*Traduction Stenzler.*)

lotus (1), il entra dans les intérieurs de l'enceinte, où habitait le roi des monts. 70.

A la suite de Çambhou, Indra, qui marchait devant les Dieux, les plus hauts des Rishis, que précédaient les Saptarshis, et les serviteurs de l'*Immortel aux trois yeux* entrèrent après lui dans le palais du grand mont, comme des résultats heureux suivent une sage entreprise. 71.

Là, prenant place sur un siège, Içwara, ainsi qu'il séyait à l'étiquette, reçut un arghya, composé de lait mêlé de miel, des pierreries et deux robes neuves de soie, que lui offrit le roi des montagnes, accompagnant le tout des formules consacrées. 72.

Habillé d'un vêtement de la plus grande finesse, il fut conduit vers sa fiancée par des hommes modestes et versés dans la pratique des gynœcées : ainsi, les rayons nouveaux de la lune conduisent l'Océan vers sa rive, qu'il jonche avec les masses de son écume. 73.

Au moment, où Çiva dans la fleur épanouie de ses yeux se réunit avec la jeune fille, resplendissante elle-même dans la pleine-lune de son visage, le calme se fit soudain sur les eaux de son âme, comme il arrive sur la

(1) C'est-à-dire, *Brahma.*

Avant que l'univers déroulât son tableau,
L'eau contenait le monde, et Dieu contenait l'eau.
Dieu voulut, — et déjà l'ange de la parole,
Au berceau d'un lotus, est né dans sa corolle.
Le Verbe a produit tout : pure essence de feu,
L'ange de la parole est le Verbe de Dieu,
Et ce Verbe, exalté dans la hauteur suprême,
C'est le grand fils de Dieu ; que dis-je ? c'est Dieu même !

PANTHÉON, chant IVe, page 107.

mer du monde, quand il se réunit avec l'automne. 74.

Les regards de leurs yeux, pleins d'un mutuel désir, mais timides en leurs rencontres, arrêtés un peu l'un sur l'autre, retirés aussitôt, subissaient un moment les entraves de la pudeur. 75.

Le Dieu aux huit formes prit la main de sa fiancée aux doigts vermeils, que lui présenta l'archi-brahme du noble mont; cette main, qui semblait une jeune pousse de l'Amour, s'échappant de son enveloppe (1), comme si la crainte de Çiva lui eût fait cacher son corps dans le corps même d'Oumâ. 76.

Une horripilation de bonheur se manifesta sur toute la personne de Bhavanî (2); une sueur *de plaisir* naquit sur la main de l'Immortel au symbole du taureau : l'action de l'amour se partagea entre eux, pour ainsi dire, également par l'union de leurs mains. 77.

Puisque le seul fait d'unir leurs mains répand toujours sur deux fiancés une beauté plus grande, à quoi bon dire que l'effet de leur mutuel contact fut en ce moment d'ajouter même à la beauté de ce couple *sans pareil*? 78.

Dans la marche de leur pradakshina autour du feu à la flamme éclatante, ils brillèrent tous deux comme le jour et la nuit, qui, attachés l'un à l'autre, exécutent leur évolution autour des cîmes du Mérou. (3). 79.

L'archi-brahme conduisit trois fois à l'entour du feu

(1) *Poûrvam,* « antérieur. » M. Stenzler dit : « tanquam primum surculum Kâmæ, qui.... »

(2) Un des surnoms, que porte Oumâ.

(3) « .... Veluti dies et nox inter se conjuncti in campis ad Meruis radicem commorantes. » *(Traduction Stenzler.)*

l'épouse et l'époux, ayant les yeux fermés, l'un par la main de l'autre, et fit jeter à la fiancée une poignée de grains frits dans cette flamme allumée. 80.

D'après l'avis du révérend, elle approcha de son visage la fumée de cet holocauste, prise dans le creux de ses mains réunies en coupe; et une aigrette de la vapeur, qui serpentait sur la joue, fit un moment l'office de lotus bleu au bas de son oreille. 81.

Au contact de cette fumée, recueillie suivant les rites, une légère moiteur s'attacha aux lignes de ses joues; le pigment de noir collyre s'humecta comme par le souffle d'une haleine autour de ses yeux, et l'épi d'orge en pendeloque aux oreilles de la fiancée s'affaissa comme de fatigue (1). 82.

Le brahme dit à l'épousée: « Ce feu, ma fille, est témoin de ton mariage, que voici maintenant scellé (2). Tu dois agir à l'égard de Çiva, ton époux, en légitime épouse, sans admettre nulle hésitation. » 83.

Ces paroles du prêtre, Oumâ les but d'une oreille, qu'elle agrandit *en quelque sorte* jusqu'aux limites des yeux : ainsi la terre, consumée d'une extrême chaleur sur la fin de l'été, boit avidement la première eau, que verse le grand Indra. 84.

Invitée par l'Éternel, son époux (3), d'un aspect aima-

(1) « In sponsæ facie, subhumidis flavisque genarum lineis prædita, e cujus oculis nigri collyrii color elucebat, cum fumum sollemnem illa arriperet, hordei culmus de aure dependens languescebat. » (*Ibidem.*)

(2) « Sponsam sacerdos allocutus est : « Hic ignis tibi, filia, in matrimonio testis est actionum. » (*Traduction Stenzler.*)

(3) « A marito firmo,... admonita ut... » (*Ibidem.*)

ble, à regarder l'étoile polaire, elle souleva son visage et dit à peine, tant la pudeur étouffait la parole dans son gosier : « Je la vois ! » 85.

Après que l'archi-brahme de la famille eut célébré de cette manière la cérémonie du mariage, ces deux père et mère des créatures s'inclinèrent devant l'auteur suprême, qui trône sur le siège d'un lotus. 86.

Le créateur de rendre le salut à l'épouse, et de lui dire : « Noble dame, sois une mère de héros ! » Mais, quand il voulut parler au Dieu revêtu de huit formes, il ne trouva point d'expression dans sa pensée, quoiqu'il fût le seigneur du Verbe. 87.

La cérémonie terminée, l'épouse et l'époux se rendent sur un tertre saint à quatre angles : ils se tiennent assis là sur des sièges d'or et reçoivent l'aspersion de grains frits, honneur désirable, en usage chez les hommes. 88.

Lakshmî elle-même portait levée sur leurs têtes une ombrelle faite d'un lotus emmanché de sa longue tige : une multitude de gouttes d'eau suspendues au bout des feuilles y resplendissait telle, qu'on aurait dit une multitude de perles. 89.

Saraswatî loua elle-même ce divin couple dans un panégyrique divisé en deux parties : celle du noble époux brillait d'une élégance pure ; celle de l'épouse était facile à saisir par l'enchaînement simple des mots et des phrases.

Ils s'amusèrent un moment à voir un chef-d'œuvre de la scène, joué par des Apsaras ; drame à la pantomime gracieuse, où les modes de musique étaient joints à l'expression des sentiments, où la division des caractères

était marquée en des intermèdes épisodiques (1). 90—91.

Cette pièce finie, les Dieux prosternés, les mains réunies en coupe à la hauteur de la tiare, supplièrent Hara (2), puisqu'il avait pris une épouse, de rendre un culte à l'Amour, qui avait recouvré sa forme au terme de la malédiction. 92.

Le Dieu, sans colère maintenant, permit que son cœur même servît de but à l'archer aux cinq traits de fleurs : en effet, les remontrances sont toujours bien accueillies des maîtres, quand on sait les présenter à propos. 93.

L'Immortel au front ceint de la lune, ayant congédié les chœurs des Dieux et tenant la fille du roi des montagnes par la main, entra dans la chambre nuptiale, garnie de vases d'or et brillante de l'éclat des offrandes, où leur couche était préparée sur la terre. 94.

Ensuite, comme *l'inaccoutumance de* son mariage encore tout nouveau parait Oumâ avec le rouge de la honte, comme elle détournait son visage à chaque fois qu'il se tournait vers Çiva par un *doux* attrait, comme elle répondait à peine un seul mot à ses compagnes de couche, le Dieu, pour forcer la jeune femme à rire, s'amusa en secret à difformer plaisamment les figures de ses pieux serviteurs. 95.

(1) Allusion sans doute aux fonctions du *vishkambhaka* et du *pravéçaka*. Voyez la note, tome 1er, pages 24 et 25.

(2) Un des noms les plus fréquemment usités de Çiva.

FIN DU SEPTIÈME CHANT.

Voilà tout ce qui reste à peu près de ce beau poème, dont l'étendue embrassait vingt-deux chants. Les quinze autres sont-ils à jamais perdus? Ou peut-on espérer qu'un savant laborieux aura le bonheur de les retrouver enfin dans quelque bibliothèque inexplorée ou dans quelque lieu encore inconnu de l'Inde, du Thibet, de la Perse ou de la Chine. Ce qui semble déjà porter à nos yeux comme une certaine lueur d'espérance, c'est que nous avons appris nous-mêmes par les catalogues de notre Bibliothèque Impériale qu'il existe à Paris, au Dépôt des Manuscrits, une copie du KOUMARA-SAMBHAVA en lettres bengalies, qui renferme un huitième chant. Nous nous proposons d'en faire deux traductions, latine et française, que nous publierons, si Dieu nous prête vie, accompagnées du texte sanscrit, imprimé en caractères dévanagaris.

LE ÇROUTA-BAUDHA.

OBSERVATION.

—

Quelque soin, que nous ayons mis pour traduire, en quelque sorte, mot à mot le substantiel opuscule ci-contre, il est cependant une chose technique, dont le *fac-simile* était impossible avec une langue, comme la nôtre, qui ne procède pas dans sa versification au moyen de brèves et de longues; car l'auteur du *Çrouta-baudha*, faisant marcher de pair le précepte et l'exemple, a construit ses divers tétrastiques, chacun spécialement, avec les vers, dont il enseigne dans la stance même le nom, la nature et la composition.

LE ÇROUTA-BAUDHA,

PROSODIE.

I.

Je dirai sommairement ce que j'intitule simplement ici le ÇROUTA-BAUDHA (1), car il ne fait que réveiller le souvenir des choses, qu'on sait déjà, sur les signes, qui distinguent les vers.

II.

Toute voyelle, *brève de sa nature*, que suit une consonne *double ou* conjointe, devient longuè *par posi-*

(1) C'est-à-dire, LE RÉVEIL *de ce qui est endormi dans la mémoire*, ou, pour expliquer ce titre mot à mot : DE CE QU'ON A ENTENDU, et, par conséquent, *appris*.

tion : il en est ainsi de la voyelle accompagnée, soit du visarga, soit de l'anouswara (1). Une syllabe longue est comptée comme douteuse, quand elle se trouve à la fin d'un hémistiche ou pâda.

III.

On appelle Ma *un molosse ou* trois longues; *le tribrache ou* trois syllabes courtes est appelé Na : la classe Bha contient les dactyles et l'ordre Sa *est l'opposé, c'est-à-dire qu'il* renferme les anapestes. Dja est la classe des amphibraques et Ra, le contraire, celle des amphimacres : Ya et Ta *sont bacchique et antibacchique*, la brève étant sur la première dans celui-là et sur la dernière dans celui-ci.

IV.

Ya — Ra — Ta ont la brève posée au commencement, au milieu, à la fin : des longues occupent les mêmes places dans Bha — Dja — Sa : les trois syllabes de Ma et de Na sont toutes longues et toutes brèves.

(1) Attendu que ce petit *memento*, pour dire comme l'auteur, ne sera guère lu que par des sanscritants, on n'expliquera point ce qu'on entend par les mots *anouswara* et *visarga*; deux choses si élémentaires, qu'elles font partie de l'alphabet sanscrit.

V.

Ma représente la terre (1), il ajoute à la prospérité ; Dja, l'eau (2), à la richesse ; Ra*, le feu, à la mémoire ; Sa*, le vent, il protége les voyages en des pays lointains ; Ya (3), le soleil, il apporte de grandes maladies ; Ta, le ciel (4), il frappe de stérilité les fruits ; Bha, la lune (5), il donne une renommée sans tache ; Na, *le serpent* Çésha (6), il procure un plaisir durable. Nous avons dit là toutes les qualités des ordres ou des classes *trisyllabiques*.

VI.

1	— — | — — | ⏑⏑ — | ⏑⏑ ⏑⏑ | ⏑⏑ ⏑⏑ | ⏑⏑⏑⏑ |	**12 mâtras.**
2	— ⏑⏑ | — — | ⏑ — ⏑ | — — | — | ⏑⏑ ⏑⏑ | ⏑⏑ ⏑⏑ | ⏑⏑ ⏑⏑ | ⏑⏑ ⏑⏑ | ⏑⏑ |	**18 mâtras.**
3	— — | ⏑ — ⏑ | — — | ⏑⏑ ⏑⏑ | ⏑⏑⏑⏑ | ⏑⏑ ⏑⏑ |	**12 mâtras.**
4	⏑ — ⏑ | — — | ⏑ | ⏑⏑ — | — | ⏑⏑⏑⏑ | ⏑⏑ ⏑⏑ | ⏑ | ⏑⏑ ⏑⏑ | ⏑⏑ |	**15 mâtras.**

Une stance, dont le premier hémistiche ou pâda compte

(1) Comme syllabe initiale de *mahî*, « la terre. »
(2) *Djala.*
** *Ra* et *sa*, mots rares, veulent dire *le feu* et *le vent.*
(3) *Ya*, « lumière, » ou peut-être syllabe terminale de *soûrya*, « le soleil. »
(4) Sans doute comme rappelant *tatan*, le « *expansum* » de la Bible.
(5) *Bha*, « étoile, astérisme ou planète. »
(6) Peut-être comme étant syllabe initiale de *nakra*, un reptile.

douze instants syllabiques ou mâtras (1), et le troisième, un égal nombre, tandis qu'il s'en trouve dix-huit au deuxième et quinze dans le quatrième, est une *Aryâ*.

VII.

1	– –	– –	◡◡ –			12 mâtras.
	◡◡ ◡◡	◡◡ ◡◡	◡◡ ◡◡			
2	◡ – ◡	◡◡ ◡◡	◡ – ◡	– ◡◡	–	18 mâtras.
	◡ ◡◡ ◡	◡◡ ◡◡	◡ ◡◡ ◡	◡◡ ◡◡	◡◡	
3	– –	◡ – ◡	– –			12 mâtras.
	◡◡ ◡◡	◡ ◡◡ ◡	◡◡ ◡◡			
4	– –	– ◡◡	◡ – ◡	– –	–	18 mâtras.
	◡◡ ◡◡	◡◡ ◡◡	◡ ◡◡ ◡	◡◡ ◡◡	◡◡	

Si la stance est dans sa deuxième coupe homogène à sa première, composée de la moitié initiale d'une *Aryâ*; alors, femme à la démarche de cygne, aux paroles d'ambroisie, les hommes versés dans l'art des vers disent que c'est une *Gîti*.

VIII.

1	– –	◡ – ◡	– –			12 mâtras.
	◡◡ ◡◡	◡ ◡◡ ◡	◡◡ ◡◡			
2	– –	◡◡ –	◡	– –	–	15 mâtras.
	◡◡ ◡◡	◡◡ ◡◡	◡	◡◡ ◡◡	◡◡	

(1) Le mâtra ou la *mesure* est celle d'une syllabe brève ; il en faut deux pour équipoller une longue.

3 ⏑⏑⏑⏑ | ⏑⏑⏑⏑ | ⏑⏑⏑⏑ | 12 mâtras.

4 ⏑⏑⏑⏑ | ⏑⏑⏑⏑ | ⏑ | ⏑⏑⏑⏑ | ⏑⏑ | 15 mâtras.

Si au contraire c'est la première moitié de la stance, qui devient pareille à la dernière moitié d'un *Arya*, les grands poètes, ma bien-aimée, nous apprennent que c'est alors une stance *Oupagîti*.

IX.

1 4 5
— ⏑ ⏑ — — | 4 mal.

Quand la première, la quatrième et la cinquième syllabes sont des longues, le vers, où elles se trouvent, est un *Aksharapankti*.

X.

1 2 3 4 5 6
⏑ ⏑ ⏑ ⏑ — — | 4 mal.

Le vers, où les quatre premières syllabes sont des brèves, et celles, qui les suivent, deux longues, femme à la couple de seins potelés, est un *Çaçivadana*.

XI.

4 5
— — — ⏑ ⏑ — — | 4 mal.

Si la quatrième est une brève, ma jeune enfant, et la cinquième avec elle, ce vers est dit par les savants, femme aux yeux de gazelle, un ***Madalékha.***

XII.

1.3. pâda	5 6 7	2.4. pâda	5 6 7	
xxxx	⏑ — — x	xxxx	⏑ — ⏑ x	2 mal.

Sachez que partout dans un ***Çloka*** la cinquième est brève et la sixième longue; que la septième est brève dans le deuxième et le quatrième hémistiches, longue dans les deux autres, *c'est-à-dire, le premier et le troisième.*

XIII.

1 4 5 8
— ⏑ ⏑ — — ⏑ ⏑ — | 4 mal.

Si la syllabe, qui marche la première, celle, qui vient la quatrième, puis la cinquième, enfin la dernière, *c'est-à-dire, la huitième,* sont des longues, ce vers est appelé un ***Mânavakâkrida.***

XIV.

2 4 6 8
⏑ — ⏑ — ⏑ — ⏑ — | 4 mal.

Quand la deuxième, la quatrième, la sixième et la huitième jouent le rôle de longue, ce vers est alors, nous apprennent les savants, une *Nagasvaroûpinî.*

XV.

— — — — : — — — — | 4 mal.
4 4

Le vers, où toutes les syllabes sont des longues, si la pause est à la quatrième syllabe dans chacune de ses deux coupes, la foule des savants, femme à la voix douce comme le son d'un luth, appellent ce mètre une *Vidyounmâlâ.*

XVI.

1 4 6 9
— ⏑ ⏑ — — : — ⏑ ⏑ — — | 4 mal.
5 5

Si, la première, la quatrième et la cinquième, si, la sixième, la pénultième et la dernière étant longues,

délicate femme, chaque hémistiche a sa pause mise après la cinquième syllabe, il faut donner à ce vers le nom de *Tchampakamâla.*

XVII.

— ◡ ◡ — — : — ◡ ◡ — | 4 mal.

Quand le *Tchampakamâla* est écourté de sa dernière syllabe, alors, *cher* nid d'amour, les poètes, qui sont habiles dans la science des vers, disent que c'est un *Manimadhya.*

XVIII.

— — — — : ◡ ◡ ◡ ◡ ◡ — | 4 mal.

Sache que si le *Mandâkrânta* (1), femme parée au visage de lotus, rejette sa dernière coupe, les deux autres sont assurément ce que les savants appellent une *Hanṣî.*

XIX.

— — — — : — ◡ — — ◡ — — | 4 mal. (6, 9 au-dessus; 4, 7 au-dessous)

Le vers, où la sixième syllabe est une brève, femme au

(1) Voyez la stance, numérotée XLII.

cou rond comme la conque, où la neuvième a la même quantité, où la pause est à la quatrième du premier, fille aux membres déliés, à la septième du second hémistiche, les auteurs de prosodies appellent ce vers une *Çâlinî.*

XX.

1 4 7 10 11 | 4 mal.
— ᴗ ᴗ — ᴗ ᴗ — ᴗ ᴗ — — |

Le vers, où la première et la quatrième, belle au charmant nitamba, la septième, la dixième et la dernière sont des longues, n'est-ce pas lui, ô toi, qui portes manifestes les symptômes de l'amour, qu'on appelle un *Dodhaka.*

XXI.

3 6 7 9 | 4 mal.
— — ᴗ — — ᴗ ᴗ — ᴗ — — |

Le vers, où la troisième, la sixième, la septième syllabe est une brève et la neuvième également, belle aux cuisses charmantes, de qui la marche fait honte à celle du cygne, les princes des poètes l'appellent un *Indravadjra.*

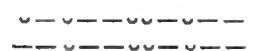
XXII.

ᴗ — ᴗ — — ᴗ ᴗ — ᴗ — — | 4 mal.

Mais si l'*Indravadjra*, noble femme, ô toi, de qui le

visage ne cause pas une faible ivresse, a des syllabes brèves dans son premier pied, alors c'est un *Oupéndravadjra,* disent les grands poètes.

XXIII.



La stance, où alternent, dame aussi belle que la lune, ces deux espèces de vers *entremêlés,* c'est l'*Oupadjâti,* stance, vantée par les premiers des savants : « Honorez-la ! » semble-t-elle dire elle-même par une altération du mot *prapoùdjyatâm,* « qu'elle soit honorée ! »

XXIV.

1) — — ᴗ — — ᴗᴗ — ᴗ — —	2 3 4) ᴗ — ᴗ — — ᴗᴗ — ᴗ — —	*Akhyânaki.*
1) ᴗ — ᴗ — — ᴗᴗ — ᴗ — —	2 3 4) — — ᴗ — — ᴗᴗ — ᴗ — —	*Manishinâ.*

Quand elle commence avec un premier vers, qui est un *Indravadjra,* femme, de qui les triomphes sont illustres, si les trois autres vers sont des Oupéndravadjras, la stance est dite *Akhyânaki :* on l'appelle *Manishinâ,* si le cas est inverse; *c'est-à-dire, quand, l'Oupéndravadjra étant mis en tête de la stance, les Indravadjras continuent et finissent.*

XXV.

1 3 7 9 11
— ∪ — ∪ ∪ ∪ — ∪ — ∪ — | 4 mal.

Le vers, où la première syllabe, ensuite la troisième, puis la septième, la neuvième et la *onzième ou* dernière sont des longues, les poètes, femme au visage de lune, disent que c'est une *Rathoddhatâ.*

XXVI.

9 10
— ∪ — ∪ ∪ ∪ — ∪ ∪ — — | 4 mal.

Lorsque la neuvième et la dixième syllabes de la *Rathoddhatâ,* modeste fille, ont changé de place entre elles, les meilleurs poètes, femme aux yeux charmants, appellent ce vers ainsi modifié une *Swâgatâ.*

XXVII.

. 7 10
— — — — — : — ∪ — — — ∪ — — | 4 mal.
5 7

Le vers, où la septième est une brève, gentille enfant aux lèvres de vimba, où la syllabe, que suit la onzième, est d'une allure aussi légère, où la pause est immédiatement après la cinquième du premier, fille aux charmants sourcils, après la septième du second hémistiche, est distingué sous le nom de *Vaiçvadévi.*

XXVIII.

3 6 9 12
⏑⏑—⏑⏑—⏑⏑—⏑⏑— | 4 mal.

Si la troisième avec la sixième, ô toi, de qui la grande affaire est l'amour; si la neuvième avec celle d'où naît la pause, *c'est-à-dire, la douzième,* ô toi, de qui le poids de tes seins turgides et potelés fait courber la taille, est une longue ; n'est-ce point là ce mètre, qu'on appelle un *Totaka?*

XXIX.



Si la cinquième du vers Totaka. de brève, qu'elle était, devient longue; et si, au contraire, la syllabe qu'on appelle Rasa, *c'est-à-dire, la sixième,* est changée de longue en brève, femme aux coquettes agaceries, les poètes donnent à ce vers le nom de *Pramitâkshara.*

XXX.



Quand la première syllabe, la quatrième, la septième

aussi, femme, de qui la bouche de lotus est rivale de la lune d'automne, et la syllabe, qui marche devant la onzième, sont des brèves, les princes des poètes appellent ce vers un *Bhoudjangaprayâta.*

XXXI.

4 7 10 12 |
⏑⏑⏑—⏑⏑—⏑⏑—⏑— | 4 mal.

Écoute, svelte fille (1) ! Un vers, où la quatrième, la septième, la dixième également, et celle, qui marche la douzième (2), sont des longues, est nommé par les savants un *Droutavilambita.*

XXXII.

1. 3. pâda. | 2. 4. pâda. |
⏑⏑—⏑⏑—⏑⏑—⏑— | ⏑⏑⏑—⏑⏑—⏑⏑—⏑— | 4 mal.

Mais si l'on retranche, dans le premier et le troisième hémistiche ou pâda, la première syllabe du vers *Droutavilambita*, la stance devient alors, belle aux yeux de lotus, une *Harinaploutâ.*

(1) Littéralement : *Heus! gracili ventre mulier.*
(2) Textuellement : *et celle qui marche devant la pause.*

XXXIII.

⏑ — ⏑ — — ⏑⏑ — ⏑ — ⏑ — | 4 mal.

Si, dans le dernier pied d'un *Oupéndravadjra* (1), on ajoute avant la dernière syllabe, *qui est longue*, une autre syllabe, qui soit brève, alors, belle aux purs entretiens, les savants d'un profond jugement lui donnent le nom de *Vançastha*.

XXXIV.

— — ⏑ — — ⏑⏑ — ⏑ — ⏑ — | 4 mal.

O toi, qui as les ramilles de tes mains pareilles aux jeunes pousses de l'açoka, si le mètre *Vançastha* prend une longue, *au lieu d'une brève*, à sa première syllabe, alors, ô toi, qui soupires après la scène des voluptés, folâtre jeu de l'adolescence, les poètes changent le nom en celui d'*Indravança*.

XXXV.

1 2 4 9 11 13 |
— — ⏑ — : ⏑⏑⏑⏑ — ⏑ — ⏑ — | 4 mal.
4 9 |

Le vers, dans lequel, ma bien-aimée, la première, la

(1) Voyez le tétrastique numéroté XXII. Le *Vançastha* est donc un *Oupéndravadjra*, augmenté d'une syllabe courte mise avant la dernière.

deuxième et la quatrième syllabes sont des longues, ainsi que la neuvième, la onzième et la *treizième ou* dernière, si la pause est après la quatrième syllabe du premier hémistiche et la neuvième du second, regarde-le, jeune liane d'ambroisie, comme une *Prabhâvati.*

XXXVI.

```
1 2 3          8   10  12 13 |
— — — ; ∪∪∪∪ — ∪ — ∪ — —    | 4 mal.
    3                     10 |
```

Si les trois syllabes du premier hémistiche sont des longues; si ensuite la huitième, la dixième, la pénultième et la dernière sont aussi des longues dans le second hémistiche; si enfin le repos suit la troisième syllabe au premier et la dixième au second pâda, sache, à n'en pas douter, fille aux belles dents, que c'est une *Praharshinî.*

XXXVII.

```
1 2  4      8      11  13 14 |
— — ∪ — ∪∪∪ — : ∪∪ — ∪ — —  | 4 mal.
            8               6 |
```

Où la première et la deuxième, ensuite la quatrième et la huitième, la onzième, la pénultième et la dernière sont des longues, si la pause, belle au visage de lune, vient après la huitième dans le premier hémistiche, après la sixième dans le second, on appelle assurément ce vers un *Vasantatilaka.*

XXXVIII.

```
                6          10     13      |
∪∪∪ ∪∪∪ — — : — ∪ — — ∪ — —   | 4 mal.
                    8                  7   |
```

Là, où, ma belle enfant, les six premiers plis (1) sont des brèves, où ensuite la dixième et la syllabe, que précède la douzième, ne sont pas des longues, si la pause est à la huitième du premier, à la septième du second hémistiche, ce vers bien paré, *ce vers,* qui plaît beaucoup à la famille des poètes, est une *Mâlinî.*

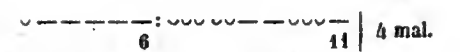
XXXIX.

```
        5                       11  13 14  16   |
∪∪∪∪∪ — : — — — — — : ∪ — ∪∪ — ∪ —    | 4 mal.
          6               4                  7  |
```

Le vers, où les cinq premières sont des brèves ; puis, la syllabe, que précède la dixième ; ensuite, la treizième et la quatorzième ; enfin, la pénultième, femme au charmant visage, au gracieux parler ; si la pause est à la sixième de la première, à la quatrième de la seconde, à la septième de la troisième coupe, ô toi, de qui la main porte un vacillant bracelet, ce vers est appelé une *Harinî.*

(1) *Plis* pour *syllabes.* La métaphore semble empruntée d'un éventail ou d'un paravent, qui se replieut sur leurs feuilles ou plis.

XL.



Si la première est une brève, ô lotus *richement* doué; si ensuite les cinq, dont la sixième est la dernière, ô toi, à qui la nature fit les membres les plus doux, et trois autres, qui sont les avant-dernières, ont la même quantité; si enfin la pause vient sous la sixième dans le premier, sous la onzième dans le second hémistiche, femme, que rend charmante la perfection de ton djaghana, ce vers est une *Çikharini*.

XLI.

2 6 8 12 14 15 17 |
∪—∪∪∪—∪—: ∪∪∪—∪——∪— | 4 mal.
8 9 |

Si la deuxième, la sixième et la huitième, femme chérie au collier d'abeilles, la douzième, la quatorzième, la quinzième et la dernière sont des longues; si en outre, belle aux charmants sourcils, au profond lac d'ombilic, la pause dans le premier hémistiche vient après la huitième et, dans le second, après la neuvième syllabe, on appelle ce vers une *Prithwî*.

XLII.

4 10 11 1314 16 17 |
————: ∪∪∪∪∪—: —∪———∪—— | 4 mal.
4 6 7 |

Si les quatre syllabes, qui sont à la tête du vers, femme éprise d'amour aux senteurs de lotus; puis, la

dixième et la onzième ; ensuite, les deux, qui viennent après la douzième ; enfin, deux autres, qui sont les dernières, ont leur quantité longue; si, en outre, le vers en trois coupes est marqué d'un soupir à la quatrième syllabe de la première, à la sixième de la seconde, à la septième de la troisième (1) ; c'est un mètre, que les plus grands des poètes, *ma* svelte amante, appellent une ***Mandâkrântâ.***

XLIII.

```
1  2  3  .  6   8        12  1314  1617  19 |
— — — ◡◡ — ◡ — ◡◡◡ — : — — ◡ — — ◡ — | 4 mal.
                         12              7 |
```

Si les trois premières, la sixième, ensuite la huitième, ô la plus aimée des femmes; si, après elles, svelte fille, les trois, qui suivent la onzième, les deux, qui précèdent la dix-huitième, et la dernière sont toutes des syllabes longues; ce vers, où la pause accompagne la douzième dans l'un et la septième dans l'autre hémistiche, les poètes de goût, belle au visage de lune, à la bouche de vimba, l'appellent un *Çârdoûlavikrîdita.*

XLIV.

```
1 2 3 4   6 7              14  15  1718  2021 |
— — — — ◡ — — : ◡◡◡ ◡◡◡ — : — ◡ — — — ◡ — — | 4 mal.
            7              7               7 |
```

Là, où les quatre syllabes du commencement, la

(1) En termes techniques : *si la pause est faite par le youga, par le rasa et par le haya ;* mots sacramentels, qui, traduits simplement ici, comme partout ailleurs ci-dessus, n'eussent offert aucune idée à l'esprit du lecteur.

sixième et la septième, les deux, qui précèdent la seizième, les deux autres, qui la suivent, et les deux, qui terminent le vers, sont toutes marquées d'une longue, si une pause, belle aux cuisses rondes comme la tige du bananier, se montre à la septième syllabe dans chacun de ses trois pâdas (1), ce vers bien paré, svelte enfant au tilaka fait avec le parfum du musc, est appelé chez les princes fameux des poètes, une *Sragdharâ* (2).

(1) Coupe, hémistiche, tiers de vers, quand il y a, comme ici, trois coupes dans la mesure.

(2) C'est-à-dire, *qui porte une guirlande de fleurs.*

FIN DU ÇROUTA-BAUDHA.

LE NALAUDAYA,

POÈME ATTRIBUÉ A KALIDASA.

AVANT-PROPOS.

Le Nalaudaya est un poème attribué à Kâlidâsa ; mais il suffit d'un simple coup-d'œil pour voir que le Kâlidâsa, auteur du *Nalaudaya*, n'est point le Kâlidâsa de *Çakountalâ.*

Plusieurs siècles ont dû séparer leurs naissances. Celui-ci dut fleurir dans le plus beau temps de la politesse, de l'esprit et du goût ; celui-là ne dut vivre que dans un âge déjà très-avancé de la décadence et même de la corruption à tous les égards.

Le sujet du Nalaudaya est tiré du *Mahâbhârata* comme le sujet de Çakountalâ, mais quelle différence dans l'exécution ! L'un s'est approprié ce qu'il a emprunté en y semant à pleines mains tout ce que peuvent donner le cœur et l'esprit ; l'autre ne sait ajouter à son emprunt que de futiles homonymes, des jeux de mots stériles, un cliquetis incessant de syllabes consonnantes.

Le style de celui-là est ordinairement clair, pur, limpide, comme tout ce qui sort du génie ; sa pensée se présente d'elle-même à l'intelligence, comme le rayon de soleil vient toucher l'œil ; dans celui-ci, au contraire, il faut continuellement la chercher derrière le nuage, dont il affecte de l'envelopper, et fouiller

péniblement la mine avant d'y trouver les filons d'un métal vulgaire. Il ne semble pas écrire afin d'être compris; mais, comme un auteur d'énigmes, pour qu'on s'étudie à le deviner.

Tous deux, ils aiment à jouer sur les mots; mais l'ancien ne les prend guère que du côté des idées; le nouveau ne les manie jamais que du côté des sons.

En voici un exemple, non pas choisi, mais pris au hasard, où, sans connaître le sanscrit, l'oreille seule est suffisante pour juger de l'effet ennuyeux, que produit à la fin sur le nerf ce tintement répété de la même note sur la même cloche :

Mahitatamârambhâbhir damayantî sadrig oumâramârambhâbi:,
Dadhati mâram bhâbhir vavridhai sau'roudvayai samâ rambhâbhi:.
Sâ ratnan nârinân nala: çriyâm adjani nilayanau nârinâm,
Yasyâ 'nannâ 'rinâm maroubhouvam âpad ghaţâ 'vanan nâ 'rinâm.
Tchakamai sâ râdjanyaçraishţhan tan tân sa taidjasâ râdjan ya:,
Attavisârâ djanyaçriyâ 'dhita yayâ djitâ: sasârâ djanya: (1).

Que peut-il résulter d'une si puérile afféterie? C'est que la pensée partout est sacrifiée au son : c'est que le poète malheureusement trop souvent est forcé de sauter par-dessus la grammaire, de rejeter les mots usités pour en substituer d'autres, qui le sont moins ou qui ne le sont plus, mais qui ont le frivole avantage de consonner ensemble; et que l'œil se ferme malgré lui, fatigué, souffrant, ébloui par l'effet importun de ce continuel feu d'artifice. Aussi notre version littérale, qui est la traduction claire de ce poëme encore plus obscur qu'il n'est médiocre, lui fait-elle infidélité en ce point, voudra-t-on bien nous excuser de nous en flatter ici? qu'elle y met partout la lumière à la place des ténèbres.

(1) Pages 6 et 7 de l'édition Benary, stances XVII, XVIII et XIX.

LE NALAUDAYA [1],

POÈME.

Chant premier.

AUM !

ADORATION AU DIVIN GANÉÇA.

O mon cœur, ne t'écarte pas d'Yâdava (2), ce feu, qui dévore la forêt du vice, dont il est périlleux de s'approcher ; ce *Dieu*, qui sans relâche, avec l'amour d'un père, défend les trois mondes contre la multitude des ennemis ! 1.

Qui voulut naître homme, *confié aux soins* d'une bergère, qui marchait, purifiant de sa vue les yeux de l'é-

(1) C'est-à-dire, *l'Histoire du roi Nala.*

(2) Krishna, issu d'Yadou, fils aîné d'Yayâti, le cinquième roi de la dynastie lunaire.

pouse des bergers, qui est le tuteur de la terre et contre qui, à la vérité, Kansa, put déployer sa haine, mais sans réussir à lui faire de mal! 2.

A lui, de qui les ennemis ont perdu honneur et constance; de qui, certes! resplendissait le char lancé; de qui ceux qui récitent les saints noms, et se prosternent avec respect devant lui, ne rentrent plus dans la roue des renaissances! 3.

Lui, qui donne la félicité au peuple de ses fidèles, tenant pour égale chose le mépris et l'estime, comme l'éléphant donne à l'essaim des abeilles sa liqueur de mada pour aliment; lui, grâce à qui le monde sans espérance de salut fut toujours sauvé par la mort des Démons! 4.

Lui, qui fut, sous le nom de Râma (1), un roi versé dans la connaissance des voies suprêmes de la politique; lui, de qui la race exempte des intempéries de saisons et riches des pierreries, que la terre s'empressait de produire, ne gouvernait que des peuples heureux! 5.

Lui, qui sur le vaisseau d'une armée traversait, *comme* des fleuves, gonflés d'une onde faite de traits, les multitudes des ennemis; lui, sur la terre de qui l'homme ne fut jamais submergé par les malheurs et de qui les bois semblaient maintes étables d'éléphants (2)! 6.

Lui, qui eût envoyé à la mort son fils même, s'il eût

(1) C'est-à-dire, *le beau*, ou plutôt *le noir*, synonyme en ce sens de Krishna.

(2) «.... et cujus sylva variis elephantorum laqueis instructa est.» (*Traduction Benary*.)

commis un péché; lui, de qui les richesses étaient le partage des gens de bien; lui, qui devenait une mer de splendeur, infestée pour monstres aquatiques de massues et d'épées, à chaque fois qu'il levait sa main, victorieuse des rois! 7.

Lui, qui, brisant la coalition des monarques ennemis, fit dans son entier peu différente du Swarga, où resplendissent les Adityas, rois du jour et de la nuit, cette région voisine de Vishnou et de Çiva, où les rois *étaient forcés de* vivre dans l'union! 8.

Maintenant que j'ai proclamé ce Dieu, qui voit beaucoup d'autels s'élever dans sa terre, mais qui ne sauvera point les flottes des impies sur l'océan de leurs péchés, il est temps de voguer sur le navire de la composition d'un riche poème vers le rivage de ceux, qu'il aime (1). 9.

Or donc, Nala, l'exterminateur des bataillons ennemis, gouvernait son empire héréditaire; Nala, qui illuminait ses provinces de son éclat égal à celui du soleil et qui, sur la fin d'une bataille, ne voyait pas un *seul* ennemi tenir pied devant lui. 10.

Revêtu d'un corps semblable à celui de l'Amour, il parvint à l'âge de mille années et vainquit toujours les armées des ennemis, rangées en bataille, rugissantes et pareilles au terrible Kârtikéya (2). 11.

On n'aurait pas trouvé en ce temps près de lui un

(1) « Amatis hominibus annuntians, in proprii peccati oceano ad pulchre compositi carminis navem nunc annitor ejus, qui impios exercitus non luatur, in cujusque terra varia altaria *splendent*. » (*Traduction Benary.*)

(2) Littéralement : *au fils de Roudra*, le même que Çiva.

homme, qui sût mieux honorer les sciences et dompter les coursiers. Lakshmî récompensait sa politique sage par d'immenses richesses; et son âme était celle d'un roi, qui étend sa compassion jusque sur les ennemis. 12.

Le combat terminé, il devenait le sauveur des trésors de ses ennemis, qui demandaient merci. Un monarque illustre sous le nom de Vîraséna fut le père de ce prince, exempt de toute espèce d'artifice. 13.

L'extermination de ses ennemis étendit sa renommée dans le monde: les éléphants, rivaux *des siens* et dont les guides avaient inutilement excité la fougue, mordirent la poussière sous les coups de ce monarque aux brillantes annales. 14.

Nala gouvernait la terre suivant les conseils de ses ministres; et, mettant fin à l'offense, les plus grands des rois parmi ses ennemis de courber tous la tête devant ce prince au cœur purgé de l'infection des vices. 15.

Bhîma, roi du Vidarbha, à qui ses enorgueillissantes richesses n'avaient pu inspirer d'orgueil; Bhîma, devant qui se fût retiré un ennemi formidable, eût-il été supérieur en nombre; Bhîma possédait une fille, qui méritait les hommages des trois mondes et qui était pour lui plus que ses trésors et sa vie (1). 16.

Damayantî *(elle s'appelait ainsi)* était l'image en croissant de Râmâ, d'Oumâ et de Rambhâ, ces nymphes aux entreprises tant glorifiées; elle représentait l'Amour en

(1) « Vaidarbhis, quæ in trimundo honoranda, filia erat Bhimi-viventis-et-divitis, qui superbiæ expers honoratus *erat* propter opes, quem vel maximus hostis aggressus formidolosus fugerit. » *(Traduction Benary.)*

elle par tous ses charmes (1), et ses deux cuisses rondes imitaient une couple de bananiers. 17.

Elle était la perle des femmes: les beautés de l'homme avaient naturellement pour demeure le corps de Nala, qui précipitait les troupes d'éléphants des rois ennemis dans l'aride séjour d'une terre sans nourriture, sans ruisseaux, ni sources. 18.

Elle aima ce prince, le plus beau des kshatryas; et lui, qui, resplendissant de lumière, avait su remporter les plus complètes victoires dans les batailles, il aima cette noble fille, qui avait triomphé des femmes les plus belles. 19.

« Je veux d'un remède certain dissiper le chagrin, que fit naître en moi cet amour, qui ressemble à un beau jardin, privé des rayons du soleil! » Et, ce disant, Nala, monté sur un char, de s'acheminer *un jour* au milieu des campagnes. 20.

Il vit certains oiseaux tourner joyeux leur vol de son côté pour le saluer d'un heureux augure; et, comme ils apportaient du bonheur avec eux, ce héros, de qui le bras immolait ses ennemis, les accueillit avec bienveillance, quoiqu'il fût plongé dans les tourments *du cœur*. 21.

Sans tarder, cette compagnie de cygnes, à laquelle des grues composaient une escorte d'honneur, lui dit en son ramage: « Prince au cœur exempt de cruauté, réjouis-toi! Ne veuille pas nous donner la chasse; tu obtiendras une récompense égale à ton courage. 22.

» Les avantages de ta personne l'emportent même sur

(1) Textuellement: *splendoribus*.

les charmes de l'Amour. Va! tu seras loué par nous devant la fille de Bhîma. Va trouver cette princesse, goûte le plaisir avec elle et que Damayantî s'en vienne reposer sur ton sein. » 23.

Ces choses dites, les cygnes se rendent en présence de la belle, qui, modelée par Viçvakarma, était le plus invincible des enchantements, et lui tiennent ce langage dans son jardin, où elle se promenait avec ses amies: 24.

« Fille de Bhîma, si tu devenais l'épouse de Nala au visage beau comme la lune, ce *prince*, qui bannit l'espérance du monde de ses ennemis et tourne vers lui tous les désirs des jeunes filles, tu ressemblerais à Lakshmî. » 25.

A ces paroles, Damayantî, émue de joie dans les sentiments de son *cœur*, brilla d'un accroissement d'amour et renvoya cette volée de cygnes au palais de Nala. 26.

Revenus à tire d'ailes en sa demeure, le trésor des richesses, la compagnie de volatiles se mit à louer mainte et mainte fois la princesse devant cet homme, à la mesure de qui les Dieux mêmes n'atteignaient pas. 27.

Ces éloges, donnés par le cygne à la fille de Bhîma, ne firent que serrer le lien, qui enchaînait ce prince à Damayantî : et cette vierge illustre, de qui *la visite des oiseaux* n'avait pas guéri la passion, ne s'endormit *enfin* qu'après avoir *long-temps* roulé dans sa pensée tous les noms de son amant. 28.

Quand le monarque vit dépérir, les couleurs effacées, sa perle de fille, marquée du sceau de la jeunesse et l'ornement de toute la terre, compris ses montagnes et ses mers, elle, qui n'avait plus de joie que dans ses *rêveries d'*amour; alors ce roi, de qui les maladies nées

de la vieillesse n'avaient osé même toucher le corps; ce roi, que l'on vantait comme le fils de la Fortune et qui régnait sur un peuple immense, fit proclamer un swayanvara (1) pour le mariage de sa fille suivant les règles établies. 29-30.

Tout ce que la terre comptait de rois se rendit joyeusement à cette assemblée; chacun était accompagné de ses généraux. Le bouquet de fleurs ne brillait-il pas au murmure des abeilles sur la tête de ces princes, qui veillaient sur lui avec amour? 31.

Les bataillons rangés des habitants du Swarga, éclatants d'un immortel amour, prirent eux-mêmes la peine de venir aussi dans ces parages, et *devant eux* marchait le roi des armées célestes, *de* qui *la foudre* extermine ses ennemis sur un champ de bataille. 32.

Nala à la grande main se rendit également à cette solennité, dont la splendeur effaçait l'éclat de toutes les autres fêtes: et la ville de Bhîma resplendit de sa présence à l'égal du jour, que le soleil inonde avec ses rayons les plus ardents. 33.

De quels rois *aux cœurs* purs de fraude, dont les flèches volaient enflammées à travers les ennemis et de qui le beau lotus, en s'approchant de leur face, voyait son éclat égalé par la lune de leur visage, ou même de quels Dieux n'eût pas triomphé la beauté de Nala! 34.

L'assemblée des Immortels resta immobile de confusion, quand elle vit ce prince à la face de lune, habitué à couvrir de ténèbres les clartés de ses ennemis, venir

(1) Voyez, au tome premier, le sixième chant du *Raghou-vança*.

défendre là sa renommée et non, certes! y soutenir un éclat emprunté. 35.

Assurément l'armée des habitants du ciel n'aurait pu vaincre en beauté Nala, eût-il été sans parure; et Çakra de parler en ces termes à ce feu capable d'incendier des masses invincibles d'ennemis : 36.

« Peins à la fille de Bhîma les tourments, dont l'amour nous afflige; ses perfections causent notre supplice; elle est la plus belle des plus belles : grâce à nous, les gens de son palais (1) ne te verront pas, leurs yeux étant voilés par ta magie. » 37.

A ces mots du roi des Dieux, Nala de porter au front ses mains comme une fleur demi-close et de s'en aller vers Damayantî. Tandis que le jeune roi se rendait au lieu, où la curiosité de l'incertitude envoyait sa mission, quelle femme ne le suivait (2) *du cœur et des yeux?* 38.

« Je suis Nala, dit celui-ci, l'envoyé d'Indra, d'Agni, de Varouna, de Marout et d'Yama, élevés en honneur, en fortune, en science du gouvernement : sache, fille de Bhîma, que ces Dieux te rendent hommage et qu'ils sont venus pour ce jour de fête. 39.

» O toi, qui sembles une Apsara, les maîtres des essences incorporées sont plongés en des flammes allumées par l'Amour. Approche-toi d'eux, présente-leur ta guirlande et savoure le plaisir du ciel, où coule l'ambroisie. » 40.

(1) Textuellement : *les gens près d'elle.*

(2) Mot-à-mot : *tandis que le prince se rendait là, quelle femme restait ici?*

Il dit; mais le monde de ces Dieux pleins d'amour, et qui lui adressaient un si tendre langage par la bouche de Nala, ne fit pas naître, hélas! dans son cœur affligé plus d'envie qu'un lieu de sables arides n'en donne au roseau. 41.

Toute fiévreuse d'amour, elle éclata de lumière en attachant sur lui ses grands yeux; ensuite, elle annonça au roi du Nishadha que le sort des habitants du ciel ne leur promettait pas chez elle une épouse. 42.

S'étant prosterné aux pieds du roi des Immortels, Nala de lui rapporter la volonté de la princesse; Nala, dans la joie duquel avaient pénétré les paroles de son amante, *comme* au son des instruments de musique (1).

Bientôt, les oreilles caressées d'un chant suave, cette assemblée de rois et la belle Damayantî, les yeux semblables au regard de la gazelle, se hâtent de prendre place sur les degrés d'une estrade, ornée de lotus, balancés *au souffle du vent* (2). 43—44.

Alors, au milieu de ces rois et parmi d'autres augustes personnages aux illustres honneurs, les hérauts de proclamer les noms des prétendants et le peuple de s'incliner à chacun d'eux; mais, *ô surprise!* ces hommes, qu'elle voyait briller tout à l'heure sans aucune ressemblance avec Nala, soudain la belle Damayantî les voit resplendir à l'égal du feu et ressembler tous à Nala dans les

(1) « Atque Nalus,... ad Deorum principis pedem inclinatus, clangentibus musicis instrumentis, hujus Damayantis mentem ei retulit. » (*Tr. Benary.*)

(2) « Deinde celeriter in domo, vagantibus apibus plenâ, eximium cantum audiens, stetit in locis illa virorum dominorum turba, et hæc Damayantis oculis similis antilopæ. » (*Même traduction.*)

formes du corps (1) : il n'y avait plus de l'un à l'autre aucune différence. 45—46.

Elle de conjurer ainsi le prestige dans son embarras : « Si mes paroles ne sont jamais l'expression du mensonge ; si, malgré mes chagrins, je suis honnête, généreuse et marchant toujours dans une voie tracée par la bienséance, que le véritable Nala se manifeste à mes yeux et que sa beauté fasse rougir de honte les deux Nâsatyas (2) ! 47.

» Si moi-même ici présente j'ai déposé mon cœur en Nala, le monarque des hommes, que je puisse distinguer à des marques certaines le corps charmant de cet éléphant sauvage entre ceux, qui habitent la terre, où sont les palais des Dieux (3) ! » 48.

A peine la dame aux riches vêtements eut-elle articulé cette prière, qu'elle reconnut les Dieux en ce qu'ils ne touchaient pas à la terre, et celui, qu'elle voulait pour époux, le prince, qui avait pour son peuple juste un inébranlable amour (4), en ce qu'il portait sur lui les marques du sol. 49.

Elle, que recherchaient les troupes mêmes des Dieux, elle manifesta sa passion dans ses yeux troublés comme

(1) « Tum, ... splendens Damayantis illa quot viros, igni similes, fulgentes nec-non fulgentes, corpore Nalo similes ibi non conspexit ? » (*Ibidem.*)

(2) Les médecins du Swarga, fils de ces deux Açvins, le Castor et le Pollux de la mythologie indienne.

(3) « Vel si amore alius deposito adsto ego atque Nalus, hominum principi splendor sit corporis e Deorum-concionis-silva-adulti elephanti, silvestris. » (*Traduction Benary.*)

(4) «.... Bene vestita femina conspexit.... suum amatum, cujus justo populo decreta erat conservatio. » (*Même traduction.*)

un essaim d'abeilles et fit annoncer par une amie le choix de son amour à Nala, qui se tenait là d'un corps exténué par sa flamme pour cette belle jeune fille. 50.

Égal à Çiva même par les honneurs, que lui rendait cette auguste assemblée, Nala, le plus grand sur la terre par ses éminentes qualités, Nala de resplendir, quand cette vierge à la face de lune et qui dans son éclatante vertu semblait Oumâ, l'eut choisi pour son époux. 51.

Ayant senti leur âme se dégager de l'orgueil et de la jalousie, après qu'ils eurent gratifié d'une faveur ce monarque à la fortune aussi grande que la force et de qui la beauté ne connaissait pas de fin, les princes des Dieux revinrent *à leur céleste séjour*. 52.

Le roi à la grandeur imposante, Nala, qui frappait d'impuissance la magie de ses ennemis, reprit avec son épouse le chemin de sa ville, séjour de la plus riante prospérité, où les richesses venaient *à l'envi* trouver ce prince d'une admirable patience. 53.

Tout le peuple en liesse de se plonger dans la joie au sein de la capitale, célébrant des fêtes aussi riantes que la lune et buvant des liqueurs spiritueuses dans les plus riches cristaux, sans oublier de louer ses Dieux en des chants suaves (1). 54.

(1) *Çacinâ samahâsamahâ nagarai djanatâ samahâ samahâsta moudam,*
Atibhâsourayâ sourayâ vyaharad vyatanaut sourayâ sourayâgam api.

FIN DU PREMIER CHANT.

Chant II.

Ensuite, ce héros, qui brisait l'orgueil excessif des ennemis, le beau Nala, devenu l'époux de cette femme unique, savoura la volupté dans son palais en tête à tête avec elle. 1.

Il resplendissait comme un océan de vigueur, elle brillait d'une âme imprégnée d'amour; et le printemps s'avançait alors avec la *belle* saison au *doux* chant des grues. 2.

De ses rayons victorieux de l'éclat, dont avaient brillé les pointes d'épis du riz aux moissons entièrement disparues des champs, le *soleil*, roi du jour, faisait naître les premiers lotus comme honteux *de se montrer*, et

réveillait en même temps les espérances des abeilles. 3.

La terre écoutait les chants des grues aux inflexions variantes; l'arbre nommé kourava (1) se parait de jeunes pousses : quelle âme n'aurait pu séduire le nymphée pur de toute souillure, qui venait orner les eaux? 4.

Sortis des plus profondes neiges, les rayons du soleil, augmentés de grandeur, se répandaient çà et là. Assiégé par l'Amour et jeté en proie au serpent, qu'on appelle sa flèche (2), le superbe Nala vint dans son palais étincelant de fêtes. 5.

Les boutons éclos du tchampaka se montraient déjà capables de blesser les cœurs (3) et de faire éclater le pouvoir de l'Amour, dont l'empire se manifestait par cette émotion de l'âme, qui, portée au comble, prive de la vie un couple d'époux séparés (4). 6.

Les fleurs en abondance couvraient le butéa aux feuilles hautes et rares : aussi leur vue était-elle assez charmante pour faire manger *déjà* les chairs du voyageur par l'Amour, ce vil Démon à la faim impatiente ! 7.

Dans cette saison, qui disséminait partout ses influences et dont la beauté excitait aux amours, les éléphants brillaient, semblables à la nuit ; et leurs défenses,

(1) Amaranthe, soit rouge, soit jaune, ou une espèce pourpre de barlerie.

(2) « Ædes festivas honoratus adiit Nalus, amore circum ad serpentem sagittis præditum ductus. » (*Traduction Benary.*)

(3) Textuellement : *le monde.*

(4) « Nam Camadevi-perturbationis-significatione erat Champaci-flos mundi pernicie-potestate, is eâ ærumnâ *erat* instructus, quâ cumulatâ vitæ-expertes *facti sunt* disjuncti-conjuges. » (*Traduction Benary.*)

pareilles au croissant de la lune, déchiraient le cœur de l'époux éloigné de son épouse (1). 8.

L'homme, qui, plongeant sa femme dans une foule de chagrins, avait ainsi rompu chez lui toutes les fêtes de l'âme, était alors emporté sans espérance par l'amour dans tous les points de l'espace, moqué par le bourdonnement des abeilles voltigeant sur l'açoka. 9.

La terre, embellie de grues magnifiques, était devenue le théâtre des combats de l'Amour; et les couples séparés *d'amants ou d'époux* étaient vaincus par ce Dieu à la puissance agrandie. 10.

« Quel homme ne rejeterait sa vie, s'il manquait de femmes dans ces jours, où son âme est agitée par les effluves du printemps! » disait la femme, qui, se versant différentes sortes de liqueurs, ne repoussait pas les vœux d'un amant. 11.

Tout pika même adressait irrité des menaces aux amantes divorcées (2), et leur faisait mainte et mainte remontrance dans son langage aux syllabes rompues. 12.

La lune se remplissait de splendeur, le chant des pikas augmentait dans les massifs de manguiers, les troupes de paons s'exerçaient à la danse; partout enfin ce n'était que murmures et bourdonnements. 13.

En ce mois couvert des fleurs du manguier, quels hommes étaient capables de supporter l'absence? Quelle

(1) Ritâau babhour niçâhvayâ vibhâvibhâvibhâv ibhâ:
Kalâç tcha taishou salpatair adâradâradâ radâ:.

(2) Pikau 'pi kau 'pi kaupikau viyauginîr abharsayat.

femme charmante dans la compagnie de ses amants ne se ressouvenait de l'amoureux différend (1) ? 14.

Subissant le joug de l'amour et voltigeant d'arbre en arbre, à peine, d'une trompe avide, les essaims des abeilles avaient-ils sucé le miel des fleurs avec délices, qu'ils entonnaient leurs doux bourdonnements et répandaient sur Madhou ses charmes les plus grands. 15.

A la vue de ce ciel du printemps, que des tourbillons d'abeilles couvraient, saturées d'ivresse, comme de nuées errantes, l'amant ne parvenait-il point aisément à la satisfaction de son désir, quelque hautaine que fut l'âme de son amante (2) ? 16.

Saison, où, sorti de sa maison, l'homme, qui, sans ressort et plein d'une froide apathie (3), n'avait pu trouver dans son intérieur la puissance d'un embrassement vigoureux, était assailli par un changement d'état contraire, impérieux, opiniâtre (4) ! 17.

S'abattant sur elle d'un vol rapide, le regret d'être isolée de son amant frappait, hélas ! de taciturnité la femme,

(1) Textuellement : *du mot, qui, finissant par ha commence par ka et la,* c'est-à-dire, *kalaha,* « *rixe, contestation.* » Il ne semble pas que la version Benary ait nettement saisi le sens, car elle dit là d'une manière un peu obscure : « Quæ mulier *cum* amatis non recordabatur vocem allicientem postea antea vel rixantem ? »

(2) Na samânasamânasamânasamâgamam âpa samîkshya vasantanabha:,
Bhramadabhram adabhramadabhramadabhramaratchtchhalala: khalou kâmidjanas:.

(3) Textuellement : *summopere obcæcatum malumque,* dans le sens de *mauvais en amour,* impropre à l'amoureux conflit.

(4) « Illoque *tempore* qui exiit ædibus non adeptus intus indefessi connubii opportunitatem inimicus malusque morbus hunc accessit maximis tenebris *tectum,* imprudentem. » (*Traduction Benary.*)

qui, malavisée dans son dépit, laissant échapper le temps pour achever sa guirlande de fleurs nouvelles, n'avait pu aller dans les bras de son bien-aimé. 18.

« Arbre de la montagne, exempt des plus grandes peines, ô toi, qui traverses le vide des cieux, dis à mon amant, si tu le vois, qu'il me fasse goûter dans ce jour de printemps la volupté, comme une autre Lakshmî ! O toi, de qui les fleurs sont comme les yeux, *n'es-tu pas* l'époux de mon choix (1) ? » 19.

Ainsi parlait telle ou telle femme, en s'approchant d'un arbre; mais, ne recevant pas de lui un seul mot de réponse et voyant que ses bras ne tenaient pas étreint son amant, elle était rongée par le serpent de l'amour. 20.

Dans ce jour, où, voyant le printemps arrivé, comme s'il eût écouté leur demande, les abeilles saluaient sa venue de *continuels* bourdonnements, quelle femme avait la force de supporter le trait de fleurs, qui habite éternellement au fond du cœur (2) ? 21.

Ensuite, accompagné de ses femmes, Nala, de qui les ennemis n'eussent osé rompre la paix (3), Nala de lui-même se rendit, le cœur déchiré par l'amour, dans son magnifique jardin, où resplendissaient les arbres de corail. 22.

Accompagnée de Lakshmî, la fille de Bhîma, suivant son auguste époux au visage beau comme la lune, savou-

(1) « O montis arbor,.... quæ cœli spatium superas floribus-oculis*que* prædita, eloquere amato, conspecto, o decus meum,... » (*Même traduction.*)

(2) « Quæ lasciva *femina* hoc die florum-sagittam pertulit in corde ubique sedentem, quo, apes, vere conspecto præsente, quasi *ob* proprium *amoris*-desiderium stridebant ? » (*Ibidem.*)

(3) Textuellement : *cujus segnes erant hostes.*

rait le plaisir dans ce bocage semblable au Nandana. 23.

« Tourne là tes yeux ravissants ! » C'est ainsi que, dans le bel essaim des femmes venues avec lui dans son bocage, le royal époux s'adressait en particulier à chacune de ses dames aux remuants bracelets, aux trois plis sillonnant un ventre potelé. 24.

Aucune (1) d'elles ne desirait d'une âme hautaine s'éloigner vers des lieux, où elle voyait s'élever des arbres pliant sous le poids des fleurs nouvelles, car leur auguste mari s'empressait d'apaiser les *jalouses* (2) en les honorant d'un présent à pleine main des plus jolies fleurs.

« O toi, de qui le corps charmant fait la gloire, ta moindre colère, mon amie, augmenterait le mal de ton amant : il rendrait son dernier soupir à tes pieds, ses yeux levés sur les tiens, cet enfant au visage jeune, *mais* amaigri *par l'amour* (3) ! 25—26.

» Une fois atteint son développement, le printemps, hélas ! abandonnera bientôt cette fraîcheur de nouveauté. Va donc vers ces arbres et jouis là du plaisir à l'abri des regards (4) : les derniers charmes du printemps sont moins aimables que les premiers. » 27.

Docile à ce conseil d'une folâtre amie, étalant sur le front ses cheveux d'une admirable noirceur, telle autre

(1) Littéralement : *pará*, « alia, » *une autre.*

(2) Textuellement : *mas oricbatur insons.*

(3) *Roushitam sakhi sâdam amoushya lasattanoutaitanoutai tanou tai tanoutai ;*

Na na vânanavânanavan anavâg iha tai tcharanai mritim aishyati sa:.

(4) *Agautcharam*, dit le texte, *quod non est sensibus obvium.* M. Benary a suivi le commentateur et tourne ainsi : « Aggressa arbores heic gaudium ineffabile accede ! splendor posteriusque fulgor ejus *veris* non delectabilior. »

femme s'approchait de son amant; et lui, il se jouait avec elle, aussi charmante que Lakshmî. 28.

« La rive de ce lac est enchanteresse, solitaire (1), et des gerbes de fleurs étendent sur elle un ombrage : que sert donc ici ta fierté ? » disait, en dirigeant vers elle sa bien-aimée, un amant flatteur d'une femme orgueilleuse.

Telle femme, qui désirait cueillir la fleur d'un arbre au pollen d'une éclatante rougeur, ne la voyait plus, quoiqu'elle se tint vis-à vis, car ses éclats de rire en avaient effacé le vermillon *par l'éclatant ivoire de ses dents.* 29-30.

A la vue des arbres, dont les pousses nouvelles s'entrelaçaient en berceaux, la joie brillait sur *le visage* d'une autre jeune fille, qui s'approchait comme une liane, des bassins creusés à leurs pieds (2). 31.

Tel amant, qui cherchait son amante cachée au milieu des rangées de lianes, découvrait la belle aux rires de ses compagnes et à l'ivresse des abeilles. 32.

Certaine femme, se tournant vis-à-vis de son amant, comme si le pollen des arbres venait à tomber dans ses yeux troublés, répondait *avec un regard* à la demande, qu'il faisait du plaisir; et voici l'homme entraîné soudain par la belle, qui savait conduire habilement son visage. 33.

Cet autre se lavait de ses offenses mêmes par les

(1) *Sine turba.* Le sens de ce distique nous est personnel : il n'a pas été saisi par les commentateurs indiens, et voici ce que dit le traducteur allemand : « Peramabilis *est* relicta a gruibus lacus-ripa hæc ab avibus petitâ fruticum copiâ *prædita.* Heic profecto quæ superbia tibi ? Sic caram alius abduxit superbæ-laudator. »

(2) « Liana veluti splendebat alia puella aggressa lacum, quæ arbores frondibus tectas conspiciens exsultabat. » (*Traduction Benary.*)

grandes infidélités de sa maîtresse, qui, embrassant un esprit d'équité, se laissait alors désarmer de son dépit contre un amant, qu'elle tenait *au fond* pour égal à sa vie. 34.

Arrachant l'admiration de son orgueilleuse amante, celui-là rachetait sa faute en célébrant ce bocage aux oiseaux divers, sans broncher, poète habile, sur aucune des règles ou de la syntaxe ou des vers. 35.

Celui-ci, humblement incliné, recevait sur sa tête un coup de pied lancé par son amante hautaine, resplendissante, égale même à sa vie (1). 36.

Ces jardins (2) aux superbes xanthocymes, aux guirlandes de fleurs secouées par le vent frais du Malaya, captivait ce brillant essaim de femmes, habitantes des sublimes palais. 37.

Alors que l'auguste personnage eut goûté avec ces jolies dames venues dans ses brillants jardins le plaisir d'une noble promenade, il s'approcha du lac *émaillé* partout de lotus épanouis (3). 38.

« Viens-tu au lac te baigner dans ces belles ondes, ô toi, la rive, où se trouve la borne de l'océan des perfections? » Ces mots dits à la fille de Bhîma, l'amoureux

(1) Djanâd asaus samânatas padâhatin samânatas
Paran dadhâau samânatas swamoûrdhni bhâsamânatas.

(2) Textuellement : *cette terre.*

(3) Rien de plus simple que cette pensée, dont l'expression a dû cependant elle-même coûter quelque peine à notre poète, comme le donne à soupçonner la symétrie de ces consonnances, réparties dans les quatre hémistiches de la stance :

(3) Critalasadârâmâbhis prâpyai 'ti djanau vihrilim oudârâm âbhis
Arâd ârâ 'mâ 'bhisphouritasaraudjan saras tadâ râmâbhis.

Nala au cœur sans artifice s'avance d'un pied hâté vers les bords du lac. 39.

Les beautés supérieures de ce limpide bassin, sur les eaux duquel habitaient, confondant leurs voix, les canards, les grues et les cygnes, ravissaient l'âme de ce prince éminent. 40.

« Quel danger y a-t-il dans ces eaux évidemment peu profondes et que l'on a purgées des bêtes malfaisantes? Entrez, disait-il, femmes timides; c'est une scène pour vos jeux: entrez donc en ces ondes, où rien n'est à craindre et qui ne recèlent pas d'impétueux crocodiles! »

Ensuite, desertant un lotus, auquel tenait son pollen, la joyeuse abeille d'une trompe avide s'attaquait de front au visage de ces *charmantes baigneuses* (1). 41-42.

Les troupes de ces femmes brûlantes d'amour, nobles épouses de Nala, augmentaient les courses tournoyantes des abeilles en agitant la ravissante moisson des lotus. 43.

Arrivé au milieu des beautés du lac, cet essaim de femmes délicates était saisi d'une plus grande frayeur (2), en voyant les ondes émues devenir comme un théâtre, où dansaient les nymphées. 44.

Enfin cette brillante compagnie de femmes, revenant au rivage, quitta ce lac, résonnant de grues babillardes, et sortit des eaux, jonchées d'écumes, comme d'un ciel parsemé d'étoiles. 45.

(1) *Alir milatparâgatas saraurouhât parâgatas*
Moukham mouda 'parâg atas tadiyam âpa râgatas.

(2) S'imaginant que l'agitation des eaux était causée par des crocodiles.

Suivie par les abeilles et courbée sur les plis *de son ventre potelé*, Damayantî revint à son palais dans un chemin, que le soleil, descendu sur la cîme du mont Oudaya, jonchait alors des scions accrus de sa lumière. 46.

« Oh! comble mes désirs, si tu ne veux qu'on t'accuse d'être homicide en moi de l'Amour (1), car tout mon corps est brûlé de ses feux ! » C'est en lui tenant ce langage, que Nala ramenait sa bien-aimée dans son palais, riche des plus beaux chars et dans lequel on trouvait à satisfaire les plus grands désirs de l'amour. 47.

Le soleil à cette heure s'enveloppait d'un splendide manteau rouge, et les lotus n'osaient alors se parer de tout leur éclat: en effet, il y avait évidemment, *pouvaient-ils craindre*, un voleur dans ce soleil, qui jetait sur eux sa main de rayons (2). 48.

Dans chaque lieu, pour qui le soleil masqua sa gerbe

(1) Le sens nous est ici tout personnel : nous pensons que le participe futur *manya* se rapporte au mot *djana*, mis à la fin du vers précédent; et nous voyons là dans ce mot, non une troupe de femmes, comme les commentateurs, mais une seule personne, Damayantî. Au reste, voici la version du savant prussien : « Inde hæc turba plicis inclinata ivit apes *post-se* ducens *odore* viam splendoris serie ornatam, propter solem ex ortu immergentem. — « Heus, *Damayanti* ! exple desiderium, amoris interfector putandus, amore æger corpore sum ». Sic Nalus duxit caram in ædes summis Camadevi optatis *præditas*, valde vehiculis instructas. »

(2) On trouve une idée assez analogue dans le drame de Vikrama et Ourvaçî. Voyez, acte IV, page 97, à la fin : « On dirait que le soleil a dessein de ravir ce rubis, dit le poète ; car il a jeté sa main sur lui. » Voici maintenant la version de M. Benary : « Rubicundus splendor a sole accipiebatur; illa excellentiæ copia a lotis non expandebatur, nam nunc lucendum *erat* illi furi, ejus radiis hanc *lotum* ingressis. »

de rayons, là s'étendit en conséquence une grande masse d'obscurité (1). 49.

Au soleil effacé succéda ce moment du jour, où les oiseaux redoublent de chant; et le dôme du ciel, se remplissant d'étoiles, surpassa en magnificence l'éclat des plus riches dais. 50.

Sorti de la mer, l'astre des nuits répandit sa beauté dans les cieux, où la lune resplendissait comme une aiguière d'argent, devant laquelle marche l'Amour. 51.

Quelle femme éloignée *de celui qu'elle aime* aurait eu la force de contempler cette lune, portant la noire parure de ses marques et s'élevant chaque nuit de plus en plus dans les cieux pour la mort de l'*amant ou de l'époux* en voyage ? 52.

Ensuite les rayons lunaires de s'épandre sur les mondes, réveillant les massifs des lotus et tamisant une pluie fine de neige fondante. 53.

Alors tous les amants de réduire les dames sous leur empire avec chacun des moyens accrus de puissance, qu'ils savaient employer pour gagner leur bienveillance.

Consumés d'amour, les hommes, au milieu des rires et parmi les badinages des femmes, éteignaient leur soif à longs traits (2) avec des liqueurs, comme les Asouras et les Dieux avec l'ambroisie. 54—55.

Sous l'influence du vin bu, on voyait celles, qui étaient courbées, se redresser et celles, qui étaient droites, se

(1) *Yatau yatau yatau yatau ravair marîtchisantchayas Mahândhakârasantchayas tatas tatas tatas tatas.*

(2) *Saha âdarais.*

courber : la dame arrivait là promptement au jeu d'amour avec un partenaire enflammé de liqueurs. 56.

Aussitôt bus les vins, qui font pardonner les offenses, l'abeille d'abandonner rapidement la coupe et l'amant, conduit par l'amour, de gagner à grands pas la couche abritée d'un conopée. 57.

Leurs amants bien près et leurs vêtements bien loin d'elles, les femmes brillaient des blessures d'ongles faites à leurs grandes et tendres cuisses. 58.

Ensuite du printemps, les plus nobles dames aux perfections vantées dans la vaste enceinte de la terre, jointe aux mers, et les troupes des jeunes gens aux badinages les plus charmants savouraient le plaisir dans la fête de l'amour (1). 59.

Les plis du giron, faisaient, *pour ainsi dire,* leur avatâra dans ce drame, où l'on jouait l'union des soupirs aux voix murmurantes (2) ; et les brillants colliers des femmes aux fils constellés de perles tombaient sur la poitrine *des amants* au son des hautes notes de leurs *jolies* clochettes. 60.

L'âme imprégnée d'amour, Nala goûtait la promenade et s'enivrait de joie avec sa nouvelle épouse au cœur sans artifice, à la fortune sans terme, *à la beauté* victorieuse de Lakshmî. 61.

(1) *Sasamoudramahailâbhisphouritagounâbhis tata: smaramahai 'idbhi Çrî: pravaramahailâbhis tathai 'va youvapanctibhis paramahailâbhis.*

(2) *Viparîtaratim*, observe le Scholiaste, *varnayan âha*; ce qui veut dire en latin : *contrarium describens amorem, loquitur poeta.* Aussi, n'avons-nous pas traduit là, disons-le sans crainte qu'on nous blâme, d'une manière assez rigoureusement littérale.

Princesse vertueuse, libre de crainte, exempte de fraude, elle rassasiait l'amour de Nala; et lui, couronnant son désir des plus hautes voluptés, il affrontait pour elle intrépidement les fatigues de l'amour. 62.

C'est ainsi que ce prince, le trésor *vivant* des richesses, que les divers moyens d'une sage politique faisaient naître dans son empire, grâce à la puissance assurément de la fortune; opulence, qui pouvait suffire jusqu'au temps où Kali viendra mettre fin au monde (1) : c'est ainsi que Nala, dis-je, savourait le plaisir. 63.

Aussitôt le swayanvara fini, le monarque du Nishadha, s'environnant de fêtes, gouverna la terre avec une vigoureuse intelligence; et dès-lors ses richesses, égales à celles de Kouvéra, le revêtirent de splendeur. 64.

(1) « Ita Nalus, ærarium in regno procreatarum divitiarum, usque ad adventum multimodis-fraudulentarum, a Cali paratarum calamitatum, fortunæ vi voluptate fruebatur. » (*Traduction Benary.*)

FIN DU DEUXIÈME CHANT.

Chant III.

Revenant au ciel après cette brillante fête, les principaux Dieux à la voix semblable aux nuages tonnants rencontrent Kali, qui s'afflige des bonnes œuvres, et lui demandent où il va. 1.

« Je suis pris, *leur dit-il,* par cette Lakshmî à la vaste renommée, qui se déguise là-bas sous les formes de la fille de Bhîma (1); et je me rends à cette heure dans le monde des hommes par le désir infini de m'unir avec elle. » 2.

« N'y vas pas! répondit à ces mots la troupe sans

(1) « Captus illa Sri, gloriarum diurnitatem habente, Bhimi-filiæ magiam ingressâ,.... » (*Traduction Benary.*)

tache. Cette vierge à l'âme candide, à l'heureuse fortune, à la beauté, qui éclipse les charmes de Lakshmî, vient de choisir pour son époux Nala, ce prince au vertueux caractère. » 3.

A peine entendus ces mots de Çakra et des autres, qui participent à l'âsava des fêtes et goûtent de tous les sacrifices, l'opulent Kali s'irrita; car la colère est un défaut né chez lui de son orgueil. 4.

« Cette femme, qui, regardant comme trop bas, par un excès de vanité, les plus grands et les plus puissants Dieux, a mis son cœur dans Nala, *s'écria-t-il,* qu'elle ne reste pas avec lui, comme une, liane *trop* jeune ne tient point à l'arbre ! » 5.

Aussitôt cette malédiction prononcée, attentif à saisir les occasions de s'accroître, le puissant Kali, de qui détruire est la joie, entra dans le cœur de Nala, qui s'en allait chasser au milieu des forêts. 6.

Ensuite, vaincu par *son frère* Poushkara dans une tricherie au jeu, ce prince, n'ayant plus désormais de plaisir que les pleurs, abandonna par crainte sa ville aux vastes places et partit, accompagné de son épouse (1). 7.

Son ennemi lui jeta des paroles injurieuses; et que ne lui ravit-il pas? L'infortuné erra donc sans nourriture, dépouillé de sa parure aux nombreux fils de perles ! 8.

Arrosant de larmes ses pas dans sa route, il excitait la pitié des autres; et, *mourant de faim,* consumé d'une

(1) *Sau 'tha saddrau daratas Poushkaravidjitau Nalas sadd raudaratas*
Viduljâd dâraudaradatas swapourân nirydtavân oudâraudaratas.

soif ardente, il n'avait pour soutenir sa vie rien autre chose que du riz sauvage et de l'eau. 9.

Il n'avait plus de richesses, il n'avait plus ni maison, ni habit : des oiseaux, *que Damayantî avait* invités *à venir près d'elle,* s'étaient enfuis, emportant avec eux le vêtement de Nala; mais celui-ci, déposant l'arrogance et l'orgueil, traversa l'océan de sa colère sur le navire de la patience. 10.

« Il faut que la moëlle de nos os, dit-il, s'écoule par cent blessures ! » Alors ce couple, à qui il ne manquait de tous les malheurs que la mort et qui n'avait pour se couvrir à deux qu'un seul bout de vêtement, erra sur une montagne, couverte d'arbres et pleine de pousses nouvelles (1). 11.

« *Quoi !* l'infortune, *se dit Kali,* n'a pu briser encore la constance de cette femme ! » Et, *fasciné par lui,* dans son dénuement absolu de vêtements et d'argent, Nala, s'étant coupé une part dans la robe de son épouse, abandonna au milieu du bois, pendant qu'elle dormait, la triste Damayantî, comme séparée de son âme et privée en lui de sa bonne fortune (2). 12.

Ce prince, *naguère* le ravisseur de l'orgueil des ennemis, erra, chassé çà et là par le cruel Kali, sans donner aucune relâche à sa fatigue : ses fautes les plus grandes n'étaient-elles pas celles de sa destinée ? 13.

Il arriva dans un bois, que dévorait un incendie spon-

(1) « In monte, arboribus tecto novoque vertice prædito. » (*Tr. Benary.*)

(2) *Tadvâsa: swâpâyân nitir yan tchai 'ti vipadi saswâpâyâm*
Nidjavâsa:swâpâyân nikritya tâm amoutchad iha sa swâpâyân.

tané, où la race des bêtes fauves hurlait, haletante de fatigue, où mouraient à chaque instant les oiseaux, malades par l'excès de la chaleur, où brillaient les arbres enflammés, jonchant la terre et stillant de résine (1). 14.

Ce cri de détresse : « A mon secours, Nala ! » vint frapper les oreilles du prince accablé sous le poids du chagrin. Il se précipita vers cette plainte, en s'écriant : « O toi, à qui manque un défenseur ! jette la crainte derrière toi ! 15.

« Dis-moi où tu es (2) ! Cesse de souffrir ! » Ainsi parlant, Nala, cet asyle de la bonté, arriva, courant de son pied le plus rapide, où était cette créature. 16.

Il vit marcher quelque part au milieu de l'incendie allumé de la forêt un serpent, qui se traînait à sa perte et qui, ne pouvant échapper de lui-même au bûcher par ses moyens naturels (3), était sans espérance de sa vie : aussi désira-t-il prendre l'animal *pour le sauver*. 17.

Tandis qu'il tenait le serpent et qu'un peu de poison vomi de sa morsure avait déjà gâté les formes du roi, le reptile, sans lui faire d'autre mal, dit à l'homme, qui l'avait sauvé : « Ne crains pas que mon venin te nuise davantage ! 18.

» Ton corps reviendra bientôt à son état naturel (4) en te revêtant de cette robe après la fuite de Kali : ceux, de

(1) « Ubi ferarum turba ululans indefesso semper*que* æstu ægra periit avis, maxime-fissæ timorem commoventes stratæ *erant ubi* arbores, in *hanc* silvam pervenit is *Nalus* igne præditam. » (*Traduction Benary.*)

(2) Ubi dominus *est ?* indicato, relinquito infortunium ! » (*Même trad.*)

(3) *Swabalaina.*

(4) Textuellement : *à la santé.*

qui la renommée vante les noms, goûtent la prospérité dans sa plénitude par l'ascension des vertus. 19.

» Il te faut aller (1) sans orgueil, homme vertueux, à la cour du roi nommé Ritouparna dans l'état même, où est ton corps : en effet, où les mortels sont-ils donc à l'abri des infortunes ? 20.

» Va et jouis d'un bonheur, qui remette la paix dans ton esprit ! Comment un homme à l'âme droite et compâtissante ne serait-il pas le roi d'un grand peuple (2)? » Éclatant comme le soleil même, le roi des serpents disparut à ces mots. 21.

Sans même s'incliner sous l'empire d'une joie, *qui l'avait comme paralysé*, Nala fit sienne la robe du serpent ; et, quittant cette forêt, où la vie était sans cesse menacée par ses bandes innombrables de carnassiers, il se rendit chez Ritouparna. 22.

Celui-ci de confier sans peine au banni le soin de conduire son char. Aussitôt que ce noble cocher pensait à parcourir un chemin, ses coursiers, agitant les hautes notes, qui jaillissaient de leurs clochettes, avaient bientôt franchi la traversée. 23.

Peu de temps après que Nala eut consommé son douloureux abandon, le sommeil, joie du cœur, abandonna la malheureuse Damayantî, qui tomba dans la mort de sa vie. 24.

(1) Mot-à-mot : *ne te faut-il pas aller....?*

(2) Mais le scholiaste comprend ainsi le vers, assurément fort obscur : *Où l'homme à l'âme droite et capable de gouverner un grand peuple ne trouverait-il pas un ami?* Le sens de M. Benary en diffère : « Ubi enim non sit a-fraude-liber amicus, *is qui* aptus optimo populo *est* ? »

Elle, cette femme charmante, qui *naguère*, se promenant avec son époux dans les bocages de ses palais, enivrait son amour de volupté, elle fut en proie dans son désespoir à la même terreur que Sîtâ au moment, où son Râma la fit abandonner sans pitié. 25.

La reine égara donc alors ses pas dans le sentier des serpents, dans la forêt des scorpions (1), en des lieux couverts d'arbres, où foisonnaient les essaims des abeilles et les nichées des oiseaux. 26.

Détachant par la force de sa course ses noirs cheveux noués en un faisceau de veuve, la fille de Bhîma se lamenta en ces termes : « O roi, n'est-ce pas à toi qu'il appartient de protéger ton épouse (2) avec le carquois et la flèche, qui ont détruit tes ennemis! 27.

» Incomparable monarque, toi, à qui sont connues les différentes obligations des hommes, comment peux-tu abandonner ainsi ton épouse, errante sans défense au milieu des bois, elle, qu'on ne vit jamais, c'est ma gloire! dépasser les bornes de son devoir (3)? 28.

» Mais le coupable ici, je pense, est un autre que toi; en effet, je ne reconnais point ta vraie nature à ces traits: aussi, dans cette infortune, n'est-ce pas toi, seigneur, que j'accuse d'avoir souillé ta *vie* de cette faute! 29.

» Aussi long-temps, mon âme, que tu n'auras point déserté mon corps, aussi long-temps mon cœur, tel que le

(1) Ce trait manque dans la version Benary.

(2) Mot pour mot : *tes parents* ou *conjoints*.

(3) Sa katham mânavanânânyâyavid âtckarasi saivyamânavanânâm,
Dhritasimânavanânâm dârânân tyâgam anoupamâ 'navanânâm.

feu *de la forge* est habité par le fer, ne sera-t-il pas le séjour de mon cher Nala, qui a lui-même son cœur plein des plus vives angoisses? 30.

» O toi, que j'aime, toi, qui ne trembles pas au milieu des bataillons ennemis, prince, qui donnes avec mesure le rire à ta *bouche*, où t'en es-tu allé au sortir de ces lieux, toi, que ton peuple obtenant pour maître de l'empire vit le bonheur et la joie fleurir dans ses campagnes? 31.

» Gazelle noire, dis-moi quel est (1) ce plateau de montagne, où s'en est allé mon époux, qui remplit de sa gloire le vide trop petit des cieux et qui déchire promptement la poitrine du guerrier son ennemi! » Elle marchait, semant partout ces plaintes. 32.

« Je t'adresse mon salut, açoka, toi, à qui les femmes rendent hommage, disait-elle *autre part*, la tête inclinée. Rends-moi telle, dans mon amour infini, qu'on puisse avec justesse m'appliquer ton nom (2)! » 33.

Quand cette femme charmante à la noble démarche se fut ainsi lamentée dans ce bois, qui portait haute la cîme de ses pins dévadârus, elle arriva tout courant d'une voix sanglotante dans un lieu désert, sableux et privé d'eau. 34.

Poursuivie du tigre, qu'on appelle Amour, la fille de Bhîma, par un aride chemin, arriva dans une forêt hérissée de nombreux périls, fréquentée des seuls chas-

(1) « Montis verticem, o fera, istum cur accessit meus amatus? » (*Traduction Benary.*)

(2) On n'a point oublié sans doute que le mot *açoka* veut dire *sans-chagrin*.

seurs, où rugissait la race des bêtes fauves et repairait celle des serpents. 35.

Là, poussant des sanglots, versant par torrents l'eau de ses larmes, son âme plongée dans le trouble, l'éminente Bhîmide aux jolis yeux, au nez charmant, fit la rencontre d'un boa, qui soudain l'enveloppa de ses replis (1). 36.

Tout-à-coup un chasseur montagnard, impitoyable destructeur de la force dans les bêtes malfaisantes (2), fondit sur le serpent, qui, voulant arracher une vie, allait perdre la sienne, et, lui ayant plongé jusqu'à la garde son épée dans la gueule, le reptile *mort* n'était déjà plus qu'un jouet. 37.

Mais, par aventure, le kirata s'était épris d'amour dans ces bois pour la reine abandonnée, amaigrie par la fièvre d'un amour excessif; et, sous l'empire de sa flamme, le sauvage n'avait-il pas en secret porté ses désirs jusqu'à cette noble femme ? 38.

« C'est moi, *lui dit-il,* qui, osant pénétrer jusqu'au fond de ces bois, t'ai sauvée par la mort du serpent ; accorde-moi donc ta faveur, dame illustre : ne dois-tu pas ta reconnaissance à ceux qui viennent te prêter leur secours ?

» Souviens-toi, femme au charmant visage de lune, souviens-toi que nous sommes tes serviteurs ! » A peine eut-il achevé ces mots, que, sous l'éclair d'une malédiction, que lui décocha son regard si mobile, mais alors fixe de colère, le chasseur tomba, la moëlle de ses os consumée. 39—40.

(1) Simplement et textuellement : *par qui elle fut prise.*
(2) Littéralement : *les ennemis.*

Quand elle eut ainsi brûlé son amoureux ennemi, Damayantî, levant ses yeux sur les plus hauts des arbres, entra dans un autre pays de bois, épouvantable par les serpents, que récelaient ses cavernes. 41.

Heureusement la forêt, où elle arriva de son pied, n'était point ravagée par l'incendie, mais elle se trouvait dénuée d'eau; et l'infortunée se prit à gémir : « O mon âme, toi, qui es mon amie, hâte-toi de choisir ton genre de mort, toi, de qui les joies intimes ont péri et qui n'as pour fille que la peine (1) ! 42.

» O loup, allume ta colère et fonds sur moi ! Ne t'éloigne pas ! Ta louve n'est-elle pas heureuse avec toi (2) ? Et moi, quel bonheur puis-je goûter ici-bas sans mon époux, de qui les coups du mauvais Destin ont renversé la bonne fortune et forcé le cœur à la dureté ? 43.

» Écoute ici, Rakshasa, toi, que presse une faim immortelle. Dévore-moi ! Ne tarde pas ! engloutis mes chairs ! calme ta rage avec ce festin ! Je t'ai donné ma vie, ô toi, de qui les dents se montrent comme désarmées par la compassion (3) ! 44.

» Brahma, ô toi, la source des prospérités, songe que

(1) « O anime,.... prædite-de-propinquis-dolore, elige, amice, mortem. » *(Traduction Benary.)*

(2) C'est l'interprétation du scholiaste; mais j'eusse mieux aimé sous-entendre le pronom de la première personne *ahan* devant le démonstratif *sá* et traduire ainsi : *Il me sera bon de périr sous ta dent.*

(3) Mot-à-mot et dans l'ordre : *misericordiæ intervallis placata dentium intervalla dans.* M. Benary tourne ainsi le distique : « Heus Rakschase ! devora me, esuriens ne siste, immortalis ! obrue medullas ! et ægritudinem expelle in feminâ hâc, o a misericordiâ cohibita dentium intervalla exhibens ! animam tibi dedi. »

mon infortune est un océan de chagrins dévorants (1)! Et toi, Vishnou, bienfaiteur des Souras, que tes paroles consolantes me sauvent de la crainte, dont le sein est fécond en violentes peines (2)! 45.

» La fortune, sans prendre même un instant de repos, éleva ton ennemi, roi des Nishadhas, au comble des prospérités et te précipita d'une chute rapide avec moi dans le malheur! Quand mon âme, aujourd'hui sans espérance, obtiendra-t-elle une joie sans fin dans l'extinction des alarmes? 46.

» Toi, qui sais punir et devant lequel, à peine vu, s'enfuira (3) l'ennemi à l'esprit sans guide, roi de la terre des Nishadhas, toi, que fit broncher l'orgueil naturel aux jeunes cœurs, vomis donc ici tes plus superbes colères! 47.

» Toi, qui possèdes la science politique, l'honneur et la puissance, retourne habiter dans ce palais, où tu *régnais avant l'exil* : l'affaire de ta majesté, c'est de précipiter dans la tombe ces ennemis, ivres de leur bonne fortune et qui s'adonnent à propager l'iniquité. 48.

» Terrasse les éléphants d'un rival (4), qui a rompu avec la sagesse, et reviens dans ta capitale peuplée de sujets, qui t'aiment, eux, de qui les vœux seraient ainsi

(1) Textuellement : *une multitude de monstres marins.*

(2) *Daratau 'darataudarataudaratau viroutais maroutân soukara twam api.*

(3) Textuellement : *s'enfuit*, par hypallage du présent au lieu du futur. M. Benary tourne ainsi : « *Tu*, quem domationi deditum hostis probæ mentis expers paululum conspiciens hic aufugit, tu, Nischadorum terræ domine errans! juvenum superbiâ prædite! iras non ignobiles evome! »

(4) Littéralement : *Ne eas in ruinam per hostis elephantorum catervas.*

comblés par toi ! » Telles furent les diverses plaintes, que semait dans sa route la vertueuse fille des rois. 49.

Cette femme abandonnée, irréprochable, charmante, vit en certain lieu une caravane, qui hâtait son pas, escortant une opulente cargaison de pierreries; et cette vue mit une fin à ses cruelles angoisses. 50.

Elle, qui était comme en proie à l'inimitié de la fortune, elle résolut alors de faire route avec ces gens pour assurer sa marche. Elle se joignit donc à la troupe, qui ne mit pas d'obstacle à son désir : ainsi, dans une crue d'eau, le cyprin sophore suit le cours des ondes. 51.

Elle parvint, non sans fatigue, à la métropole de Soubahou, qui tenait fermée sa vie à l'inconduite: ce roi, de qui les richesses de mainte espèce différente luisaient en monceaux dans cette capitale, regorgeante de riz comme de tous les biens. 52.

Méconnaissable *de souillures*, elle y reçut de la nourture, que lui donna la mère du roi en telle mesure qu'elle voulut; et l'*infortunée* habita cette ville, sinon sans chagrin, du moins sans crainte, et ne s'occupant que de rétablir son corps exténué. 53.

C'est ainsi que réussit à mettre sa vie en sûreté cette reine, qui seule, à pied, sans abri, telle qu'une malheureuse abandonnée, avait erré dans la terre des bois, sans faillir à la vertu (1). 54.

(1) Padâ 'padâ paribhraman nayaina yâ 'pad âpadâ
Vanâvanâv anâthavat sadjivanâvanâ 'bhavat.

FIN DU TROISIÈME CHANT.

Chant IV.

Cependant Bhîma, qui s'environnait d'une nombreuse cour et voyait des rois mêmes rangés parmi ses vassaux (1), Bhîma, sur la nouvelle que Nala aux puissantes ressources avait quitté son royaume, le fit chercher avec de grandes fatigues et tint long-temps son esprit occupé de cette pensée. 1.

Jour et nuit, à la voix du monarque, invulnérable aux épées des ennemis, les plus distingués parmi les brahmes de partir à la recherche de Nala pour les pays lointains (2), comme de zélés disciples s'en vont où leur saint maître les envoie. 2.

(1) *Vaçagâs.*
(2) *Bhriçam aiva.*

Il arriva qu'un de ces deux fois nés, guide *excellent* de morale, vint dans la ville populeuse en hommes de guerre, où habitait la dame aux beaux yeux, qui avait éprouvé les affres et toutes les souffrances attachées au malheur d'errer à l'aventure dans les plages des bois. 3.

Elle retourna donc à la ville de son père avec ce brahmane, opulent des richesses, *qu'il avait reçues du roi*. Elle, resplendissante de sa vertu seule, elle n'aspirait qu'au bonheur de retrouver son époux et s'inquiétait peu de conserver sa vie. 4.

« Où es-tu, disait-elle, toi, qui m'as ravi une moitié de mon vêtement? Ta conduite à mon égard ne fait pas briller ta gloire : elle subit une éclipse (1) par ce délaissement de ton épouse, qu'il eût été louable pour toi de soutenir ! » 5.

Son guide, avec son agrément, s'informa de son époux auprès de ces gens, qui passent leur vie sur les montagnes, dans les bois ou sur les fleuves (2); et ces hommes, abandonnant toute affaire, de semer cette nouvelle sur la terre avec la rapidité de l'oiseau qui mange les serpents (3). 6.

(1) *Tchhadman* de *tchhad*, « couvrir. » Le glossaire de Bopp explique ce mot par *occultatio*, que nous prenons dans l'acception usitée en astronomie. Le sens de toute cette partie de la stance nous est personnel ; voici la version de M. Benary : « Fraudem ingrederis relicto proprio populo, eo *quo* servato esses laudandus. »

(2) Littéralement : *per montes et cætera.*

(3) Périphrase équivalente au nom de Garouda, le vautour indien, ou l'homme-oiseau, la monture de Vishnou.

Certain homme d'entre eux se rendit chez la fille du roi et dit à la princesse engagée dans le chemin de la vertu : « Bannis ta crainte, et que le chagrin ne t'impose plus sa charge accablante pour l'âme. 7.

» Je suis allé trouver ton époux dans le palais même de Ritouparna et je lui ai conté la chose à voix basse (1). Il n'a point fait alors de réponse, car le monarque était environné de ses ministres et dans toute la pompe de sa cour. 8.

» Mais ce prince, auquel est confiée l'intendance des chars et qui, chargé de plusieurs fonctions dans le palais du roi, sa demeure, n'y a pas néanmoins une grande puissance (2), nous a rejoints dans le chemin, où nous avions déjà le pied mis avec tristesse, et nous a dit en secret : 9.

« Cette femme, qui embrassa les plus justes conséquences des principes sur le devoir, il ne lui sied pas de s'irriter, comme une âme sans élévation, contre ce malheureux, parce qu'il s'est trouvé sans moyens de transport, sans habit, sans argent. » 10.

» Une fois terminée ma mission, je suis revenu t'en apporter ce témoignage dans les paroles de ton époux. » Après que le brahme en s'inclinant eut donné ces nouvelles, Damayantî le fit maître de nombreuses richesses. 11.

(1) « In propriis ædibus versantem conveniebam Rituparnum, is factus audiens *est* illam rem a me plena voce, *sed* coram *eo* consiliariis circumdato, splendore-prædito responsum *mihi* fiebat nullum. » (*Traduction Benary.*)

(2) Textuellement : *il n'y a pas la main longue.*

Ensuite, imitant chez son père Oumâ dans sa pénitence, la Bhîmide s'efforça d'obtenir, en élevant de plus en plus ses vertus, le retour de Nala, quitte de la dette, accompagné de Ritouparna et revenant de l'exil en ses bras d'une vitesse égale à celle de Garouda. 12.

Consolée par ces nouvelles, Damayantî envoya secrètement un autre brahme honorable et sans égal inviter le patron de son époux à la cérémonie, où elle devait se choisir, *feignait-elle,* un mari; et la chaste femme ne sentit pas d'abord que c'était un péché. 13.

Aussitôt Ritouparna, enflammé d'amour, sa cuirasse déjà endossée et prenant à part son cocher : « La fortune vient à moi, c'est évident! dit-il joyeusement à Nala; partons, ami! Ne laissons pas ce jour fuir inutilement.

» Cette femme adorable m'entraîne captif de ses perfections : quels hommes ne sont pas les prisonniers d'une femme? La fête ne sera point célébrée plus tard que demain, dit la renommée, et ce voyage n'est pour nous que la distance à mesurer de cent yodjanas! 14—15.

» Marchons donc en nous hâtant : si tu me conduis bien, nous pouvons arriver avant la première veille de la nuit! dit-il encore, ne devinant pas que c'était une ruse imaginée par l'épouse de Nala; *et celui-ci de répondre :* « Où vois-tu *en nous* cette lenteur naturelle aux esprits lourds (1)? » 16.

« Je serai, il n'y a nulle doute, honoré demain par

(1) « Propterea ibimus, si me ducis cum velocitate non agresso noctis tempore! » Nali-uxoris fraudem non cognoscens ita dixit : « Quo pravis mente diuturnitas? » (*Traduction Benary.*)

son choix, si mes chevaux sont lancés rapidement ! » ajouta son maître ; et l'intelligent Nala de soupirer. Mais bientôt, ne doutant pas que sa femme ne manquerait point à son devoir, il revint à la confiance (1). 17.

Nala de s'avancer vers le char, plein d'armes, attelé de magnifiques chevaux, résonnant d'un immense bruit et doué de rapidité en tous sens. Il fit monter le monarque exterminateur des ennemis, et partit. 18.

L'ébranlement de l'air, causé par l'impétuosité de la voiture, enleva des épaules du roi et porta son manteau sur un asana (2), *voisin de la route* et qui, reculé dans un moment à une très-longue distance, excita l'étonnement du maître de la terre. 19.

Celui-ci compta dans un clin d'œil tous les fruits d'un aksha, et ce talent alluma une brûlante envie d'apprendre l'art de jouer aux dés dans le cœur de son cocher, *non-seulement* habile à diriger des coursiers, mais égal à Daksha (3) même pour la pénitence. 20.

Aussitôt ces deux princes, de qui la force aurait pu vaincre les deux plus grands Dieux et dont rien n'eût enchaîné la fougue dans les batailles, touchent de concert

(1) « Me profecto cras collet illa, propterea incitatus equis sim ! » Sic constituens quietatus, alius fortunam apud illam non timens, celeriter mutatus erat. » (*Même traduction.*)

(2) *Pentaptera tomentosa.*

(3) Cette comparaison n'est point ici très-bien à sa place ; mais ce que le poëte recherche, c'est moins la convenance des idées que celle des sons, et il avait à faire jouer ensemble ici, comme d'habitude, quatre homonymes du mot *aksha*, espèce d'arbre ou dé à jouer :

Phalagananâd akshasya vyadhita tadâ sau 'çwanaudanâdakshasya
Tapasi tcha nâ dakshasya praharshanan hridayabaudhanâd akshasya.

l'eau avec la bouche *en garantie du contrat* et changent leurs deux sciences l'une en retour de l'autre. 21.

A peine Nala se fut-il assimilé aux leçons de Ritouparna la science de jouer aux dés, que soudain Kali, abandonnant son corps, s'envola sous une forme visible au faîte d'un grand aksha; et l'infortuné cessa d'être possédé par ce Démon, qui l'avait si cruellement tourmenté de ses flammes. 22.

« Sache, Nala, dit celui-ci, que j'ai eu le malheur d'irriter la charmante Bhîmide : sauve-moi de sa colère, semblable au feu, moi, qui suis tombé, moi, qui suis accablé sous le poids de cette douleur ! » 23.

Le prince à la grande âme fit grâce au Démon, rempli de fourbe, mais incliné à ses pieds; car ceux, qui se laissent toucher aux supplications d'un ennemi, obtiennent pour trésors les richesses de la renommée. 24.

Ensuite Ritouparna de continuer son voyage au galop de ses coursiers lancés par le magnanime Nala, délivré de son fléau, rendu au courage et qui, riant de son rival, pensait en lui-même : « Demain, elle ne sera point ta femme ! » 25.

« N'arrêtons pas cet homme vertueux dans sa course vers l'objet de ses désirs ! » semblait dire le jour, près de toucher à la fin de sa carrière, tandis que Nala se dirigeait avec son compagnon vers la cité aux immenses richesses, le séjour de sa bien-aimée (1). 26.

« N'es-tu pas fatigué du voyage ? » demande Bhîma

(1) Sau 'yam anainâ yatalâm ishta iti nala: saman tou anainâ 'yata tâm Vahati dinai 'nâyatalâm pourim priyainâ 'çrilâm djanainâ 'yalatâm.

au roi, qui s'incline devant lui; et, pour s'acquitter des honneurs dus à un tel hôte, il conduit avec une politesse infinie le maître de la terre à son palais, dont la splendeur eût fait pâlir celle des chars célestes. 27.

Cependant à peine entré dans cette ville du monarque terrible aux ennemis, où ses fidèles sujets l'environnaient de leurs hommages, Ritonparna s'afflige de voir le calme habituel régner au milieu du peuple et les marques des fêtes ne s'étaler nulle part. 28.

Arrivé devant cette habitation, dont nulle autre ne surpassait la grandeur, Nala se purifia, mais, songeant au stratagème de son épouse, il ne voulut pas entrer dans le palais de cette reine, si belle, égale à sa vie et d'une splendeur en tous lieux si vantée. 29.

Quand la bien-aimée du noble Nishadhain vit son époux, d'un char lancé rapidement, arrivé devant ses yeux aussitôt après son appel, elle s'enivra du plaisir intime, que la joie versa dans son cœur plein d'un amour infini. 30.

Elle envoya avec bonheur une de ses compagnes lui dire : « Pourquoi demeures-tu là, ô toi, qui brises les têtes de l'armée des ennemis, prince à l'âme pure de vices, toi, de qui le beau visage est un lotus et qui es mon amant chéri ? » 31.

La messagère à plusieurs fois de promener ses regards avec bienveillance sur le prince, que ses bonnes qualités rendaient le plus aimable des hommes : puis, comblé d'honneurs, suivant les ordres de son épouse, il fut conduit à la riche habitation de sa chère *Damayanti*. 32.

Il se dépouilla vite de sa difformité; il n'avait pour

habit que la peau du serpent, mais, dans un instant, il fut paré d'un somptueux costume. Damayantî brillait de sa tendresse inaltérable et Nala, plein d'amour, habitant le palais du souverain et vêtu comme un roi, s'y abreuva de volupté. 33.

Quand il eut passé la nuit dans la maison du roi entre les bras de sa Bhîmide, ce prince à l'âme paisible, exterminateur infatigable des ennemis, l'hôte de cette opulente demeure, alla voir son beau-père (1). 34.

De quelle stupéfaction ne fut pas saisi Ritouparna, quand il vit Nala devenu semblable à lui-même? Le héros, qui renversait les désirs ambitieux des ennemis, se prit à rire, le combla de présents et lui donna congé.

L'auguste Nala d'habiter à son gré cette ville, quand il se fut reconcilié avec celle qui était égale à sa vie; et la lune de son beau visage parcourut un mois *sur le ciel de son gynæcée,* où sa présence dissipa le chagrin, que son absence avait causé à ses femmes. 35—36.

Ensuite, ce temps écoulé, il s'en retourna vers sa puissante ville; et, suivi d'une armée éblouissante, invaincue à l'ennemi, hérissée de massues et d'épées, il vint offrir une grande bataille à Poushkara. 37.

« Tu m'as égaré dans une inextricable tricherie : l'âme des plus nobles personnes n'en fut-elle pas noyée dans le malheur? Puisque tu es capable, *dit-il à son frère,* de

(1) Quelle stance pauvre d'idée et misérable de syle! Pour amener quoi? Un effet puéril d'homonymes! Au moins servira-t-il de preuve nouvelle au jugement, que chacun a déjà porté de ce pénible et stérile opuscule :

Nripadhâmani çântaina vyatitya bhaimisamâgamaniçân taina
Dwishatâm aniçântaina çwaçourau drishtas çritauttamanisântaina.

bander l'arc pour le combat et de manier les dés pour le jeu, lequel choisis-tu de ces deux partis? » 38.

Il dit; et l'autre, s'inclinant, opta sans réflexion pour le jeu; car c'était l'arme, avec laquelle déjà il avait retranché du gouvernement de la terre et précipité Nala dans les fatigues *d'un exil au milieu* des bois. 39.

Celui-ci, à qui souriait la fortune, le vainquit dans cette partie, où chacun avait mis pour enjeu le souffle de sa vie; mais le gagnant, qui ne devait rien de son bonheur à la tricherie, tint quitte le perdant; car l'homme, qui a purgé son âme des passions, ne marche pas dans la voie du péché. 40.

« O Poushkara, lui dit Nala, reste dans ton palais à gouverner ton royaume, et jouis là du bonheur au milieu de ton peuple. Que notre mutuelle amitié règne comme avant sur nos deux armées d'un œil sans jalousie (1)! »

Au moment où partit ce héros, non moins brillant par ses vertus que par ses honneurs, Poushkara de se prosterner aux pieds de ce roi, qui, l'égal en vigueur de Çatakratou, du Vent et d'Yama, possédait l'art de s'attirer les cœurs. 41—42.

« Prince, qui aimes les malheureux, ô toi, l'extermination des armées ennemies, lui dit-il, toi, qui remplis maintes contrées de ton immense renommée, puisse ton âme ne mériter jamais que des éloges et l'espérance ne pas cesser d'être nulle part ta fidèle compagne! » 43.

(1) Ayi bhavanai trâyasva swabhouvam poushkara moudan djanai 'tra 'yasva,
Yougabalanaitrâya swasnaihâya pouraï 'va vimalanaitrâya swa:.

Il toucha humblement les pieds de son vainqueur, sur *la tige* duquel s'épanouit alors cette *corolle de* lotus, qu'on appelait son visage; et Poushkara de vider ce champ de bataille avec l'armée de Nala, incendie *sans pitié* des ennemis. 44.

Heureux de la grâce accordée à son frère, celui-ci, riche d'une multitude infinie de perles, gouverna longtemps avec les conseils des hommes à la grande âme son beau royaume, purgé de malfaiteurs (1). 45.

La foule de ses ennemis, sans fortune, sans patrie, dispersée dans les forêts, tomba dans le malheur, séjour des chagrins : telle au contraire qu'elle venait chez Indra, ainsi la prospérité aimait à visiter elle-même ce roi, qui versait la joie sur un peuple innocent de toute malice. 46.

L'époux de la Bhîmide agrandit, comme avant, sa métropole dans une vaste félicité et s'éleva toujours, environné de la plus haute splendeur, à une fortune signalée par les plus grandes fêtes (2). 47.

(1) *Vighattana*, avec les deux т cérébraux, *striking*,.. *offending* (Dict. de Wilson). M. Benary, suivant ici le scholiaste un peu trop docilement, ce nous semble, traduit ainsi : «... Imperium diu regebat Nalus varias uniones possidens, separationis expers. »

(2) Nalaina poury atâyatâ 'yatâyatâ pourai 'va sâ
Sadâ 'yam ounmahâ mahâmahâm ahastâ sampadam.

FIN DU NALAUDAYA.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES

DANS LE PRÉSENT VOLUME.

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

ERRATUM.

Page 55, ligne 8, *au lieu de :* « les quatre formes, » *lisez :* « les huit formes. »

Page 174, ligne 24, *au lieu de :* « monopétale, » *il faut lire :* « *polypétale.* »

Page 214, ligne 11, *au lieu de :* « Et moi-même, » *lisez :* « Et toi-même! »

Page 224, dernière ligne avant la note, mettez une virgule au lieu du point.

Page 353, ligne 1re, *au lieu de :* « tant l'action de ses autres sens, » *il faut lire :* « tant l'action des autres sens. »

TOME I.

Page 319, ligne 11, à la fin : « *pour une;* effacez le mot *pour :* il est inutile; c'est une faute de composition typographique.

Page 422, ligne 25, au commencement, *lisez :* « De Nabhas, » *au lieu des mots vagues :* « de lui. »

Page 466, ligne 26, *au lieu de :* « d'une amante, » *lisez :* « d'un amant; » et mettez à la fin de cette ligne un point d'admiration au lieu de la simple virgule.

FIN.

